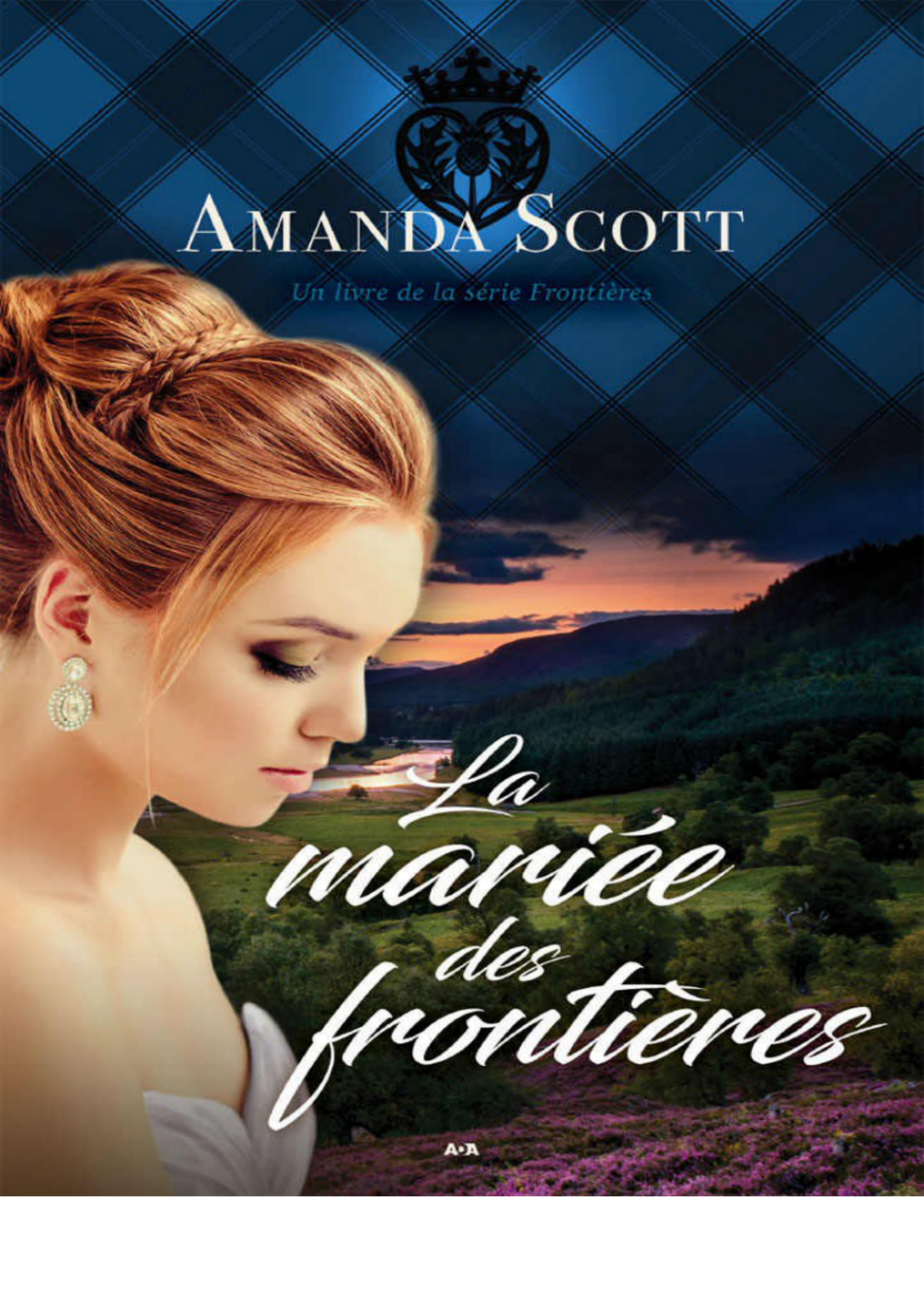

AMANDA SCOTT
Un livre de la série Frontières
La mariée des frontières
A•A

La mariée des frontières

La mariée des frontières

Amanda Scott

Traduit de l'anglais par
Lynda Leith



Titre original anglais : Border Wedding

Éditeur : François Doucet
Traduction : Lynda Leith
Révision linguistique : Féminin pluriel
Correction d'épreuves : Émilie Leroux, Nancy Coulombe
Conception de la couverture : Catherine Bélisle
Photo de la couverture : © Getty images
Mise en pages : Sébastien Michaud
ISBN papier 978-2-89786-715-7
ISBN PDF numérique 978-2-89786-716-4
ISBN ePub 978-2-89786-717-1
Première impression : 2018
Dépôt légal : 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Éditions AdA Inc.
1385, boul. Lionel-Boulet
Varennes (Québec) J3X 1P7, Canada
Téléphone : 450 929-0296
Télécopieur : 450 929-0220
www.ada-inc.com
info@ada-inc.com

Diffusion

Canada :	Éditions AdA Inc.
France :	D.G. Diffusion Z.I. des Bogues 31750 Escalquens — France Téléphone : 05.61.00.09.99
Suisse :	Transat — 23.42.77.40
Belgique :	D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

Imprimé au Canada





Participation de la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Scott, Amanda, 1944-

[Border wedding. Français]
La mariée des frontières / Amanda Scott ; traduction, Linda Leigh.
(Frontières ; tome 1)
Traduction de : Border wedding.
ISBN 978-2-89786-715-7
I. Leigh, Linda, traducteur. II. Titre. III. Titre : Border wedding. Français.

PS3569.C621B6714 2018 813'.54 C2018-941296-8

Dédié avec amour à Jim et Jen Drennan, mariés le 15 juillet 2006. Puissiez-vous profiter de plus d'années de bonheur ensemble que vous ne pouvez en compter !

Mot de l’auteure

Pour vous qui aimez détenir quelques renseignements de base dès le début, j’inclus ici des définitions et un guide de prononciation.

Buccleuch = Bok-lou

Coldheugh = Côlde-iou

Comte = le rang le plus élevé en Écosse en 1388, en seconde place après le roi des Écossais. L’Angleterre avait des princes et des ducs. L’Écosse n’en avait pas. Les fils du roi étaient des comtes.

Le terme « habitants des frontières » fait référence en général aux gens qui habitaient (habitent) dans les régions de chaque côté de la frontière entre l’Écosse et l’Angleterre, qui étaient deux pays séparés jusqu’à leur union en 1707. La « frontière » fait référence à la ligne frontalière entre ces deux pays. Pendant des siècles, elle a fait l’objet d’un conflit continuel et elle a eu tendance à se déplacer fréquemment. Dans l’Écosse actuelle, les « Borders » désignent une région délimitée en elle-même.

Les « marches » font référence à trois juridictions de chaque côté de la frontière : marche est, marche centrale et marche ouest (consultez la carte). Chacune des six marches avait son propre gardien et le gardien en chef des marches d’Écosse régnait sur les trois marches, leurs gardiens respectifs étant ses subordonnés. Si l’Angleterre avait un pair du gardien en chef, c’était le comte de Northumberland en raison de son vaste pouvoir, mais son poste était celui de gardien de la marche est. En Angleterre, ce genre de nominations se faisait différemment, car le roi résistait activement à l’augmentation du pouvoir de ses nobles.

Loi frontalière : les doléances et les autres questions juridiques concernant des affaires qui se produisaient d’un côté ou de l’autre de la frontière étaient résolues lors de réunions des gardiens ouvertes à tous. Les deux côtés déclaraient une trêve assez longue pour régler

leurs différends. Chaque gardien garantissait les règlements impliquant ses vassaux et veillait à ce que ces derniers les respectent (habituellement).

Malgré cette apparente civilité, la région est demeurée instable pendant des siècles. Depuis le règne d'Edward I d'Angleterre (fin du XIIIe siècle) jusqu'au XVIe siècle, les Anglais sont restés déterminés à annexer (conquérir) l'Écosse, et les Écossais sont restés déterminés à conserver leur liberté.

Meg la laideronne ou le mariage du voleur

Paix sur le bon vieux temps
Trop souvent, de nos jours, jeté en pâture à notre jugement
Quand l'homme était audacieux, comme il lui sied
Et la femme, docile, comme il convient[1]*.*

1. N.D.T.: Traduction libre du poème comique de Lady Louisa Stuart, *Ugly Meg, or The Robber's Wedding.*

Chapitre 1



Ses mains et ses pieds étaient liés comme ceux d'un mouton… Et ils l'avaient enfermé dans un donjon tellement profond…

Écosse, près de la frontière anglaise, juillet 1388

Sir Walter Scott de Rankilburn, vingt-quatre ans, se réveilla dans une obscurité dense pour se découvrir pieds et mains liés, dans une posture d'un inconfort absolu sur la terre froide et dure, et, troublé, il prit conscience que tout n'allait pas pour le mieux.

Puis, le souvenir lui revint et confirma ce fait.

La voix grave de Lammas Gibbie résonna dans le noir.

— Tam, il bouge, je pense.

— Est-ce vous, Wat, ou un rat quelconque s'activant sur une chose ou une autre ? demanda l'homme immense appelé « le petit Tammy de Jock ».

— Je suis réveillé, dit Wat, bien que sa voix râpeuse ressembla à peine à la sienne.

Sa gorge était sèche et sa tête, douloureuse.

— Quelqu'un a dû me frapper sur la tête, car elle veut exploser comme si le diable désirait s'en échapper. Le coup m'a aussi rendu aveugle.

— L'un de ces vauriens vous a frappé, oui, dit Gib. Par contre, vous n'êtes pas aveugle. Il n'y a aucune lumière, c'est tout. Tam et moi ne voyons pas grand-chose non plus.

— Combien sommes-nous, ici ?

— Nous sommes trois, dans cette cellule, dit Tammy. Mais ils ont aussi capturé certains des autres. On ne peut pas les entendre, ils les

ont enfermés ailleurs.

Wat rassembla assez de salive pour avaler avant de parler.

— Désolé, les gars. On dirait bien que je nous ai réellement mis dans le pétrin, cette fois.

— Oui, bien, ce qui devait arriver est arrivé, répondit Tammy.

Wat gronda, mais il trouva inutile de leur faire remarquer que ce qui les attendait tous, c'était vraisemblablement la pendaison.

— C'est la faute de Douglas autant que la vôtre, marmonna Gib. S'il n'avait pas ordonné cette oisiveté anormale, nous n'aurions pas ces ennuis parce que Murray s'en serait probablement pris au bétail anglais et non au vôtre, mais là…

Le silence tomba. James, second comte de Douglas, même s'il avait seulement cinq ans de plus que Wat, détenait déjà son puissant titre depuis quatre ans, à la suite du décès de son père. William, le premier du nom, avait été l'homme le plus influent d'Écosse — plus encore que le roi des Écossais ou tout autre membre de la famille royale — et la popularité de James aux frontières avait continué d'accroître le pouvoir des Douglas.

Non seulement James Douglas contrôlait bien plus de terres que les Stuart royaux, mais en plus, il pouvait soulever une armée de douze mille guerriers en moins d'une semaine, alors que les Stuart auraient de la chance de rassembler mille hommes en deux fois plus de temps.

Au contraire des rois d'Angleterre, qui pouvaient simplement ordonner à leurs nobles de leur fournir des armées au besoin, le roi des Écossais devait demander leur soutien à ses nobles. La noblesse n'était pas tenue de le donner et les Stuart n'étaient pas populaires, étant considérés comme des parvenus.

Parmi ses nombreux titres, Douglas était également gardien en chef des marches écossaises — les trois régions contiguës à la frontière de l'Angleterre — et, en tant que tel, il avait prié ses habitants des frontières indisciplinés de respecter la paix afin de pouvoir utiliser leurs énergies à meilleur escient pour maintenir en Angleterre les Anglais avides de terres.

Depuis presque un siècle, les rois anglais s'étaient battus pour transformer l'Écosse en région de l'Angleterre, et le roi actuel, Richard

Plantagenet, croyait que c'était son droit divin de régner sur les deux pays unifiés.

Douglas, de son côté, était tout aussi déterminé à empêcher une telle conquête. Après avoir appris que les Anglais se préparaient encore une fois à envahir le pays, et sachant que, le temps venu, il lui faudrait soulever rapidement son armée, James avait interdit aux habitants des frontières écossaises de traverser la limite territoriale sans sa permission, de peur que les Anglais les capturent et les emprisonnent ou les pendent.

Toutefois, pendant des années, des voleurs de chaque côté de la frontière avaient bien entendu dérobé le bétail d'autres hommes quand leurs familles manquaient de viande. Même si c'était illégal et que cela les soumettait à de sévères pénalités lorsqu'ils étaient pris sur le fait, les habitants des frontières considéraient ce larcin comme une nécessité économique, rien de moins. Ils pouvaient tout autant s'emparer des bêtes de leurs propres voisins que de celui des Anglais. Poussés par le besoin, les habitants des frontières étaient peu enclins à écouter les ordres d'autrui, y compris de Douglas.

Wat avait souvent commenté la futilité de ces ordres, mais il savait qu'il ne pouvait pas rendre le comte responsable de leur situation embarrassante actuelle. Il en portait entièrement la faute.

Ses mains et ses pieds étaient engourdis. Il essaya de changer de position et il réprima un gémissement quand la douleur aiguë secoua ses membres et qu'elle enflamma les nerfs dans ses doigts et ses orteils.

— Depuis combien de temps sommes-nous ici ? demanda-t-il en grondant.

— Un bon moment, dit Tammy.

— Vous avez ronflé, ajouta Gib.

— Ronfler ? L'indignation remplaça brièvement la souffrance. J'étais inconscient !

— Vous avez tout de même ronflé, insista Gib. Vous pouvez sûrement rejeter la responsabilité sur les trois chopes de bière que vous avez avalées avant notre départ de Raven's Law.

Wat se souvint de la boisson. Il n'aurait pas dû en consommer

autant. Cependant, ce n'était pas la seule erreur de son plan conçu à la hâte.

Il lui avait paru si simple à ce moment-là. Après avoir passé la journée précédente aux courses de chevaux à Langholm, lui et quelques amis étaient retournés à Raven's Law, sa tour de garde de la forêt Ettrick, pour apprendre qu'en son absence, des brigands s'étaient emparés de tout son troupeau de bétail. Ils avaient aussi emporté deux chiens de chasse précieux et sept chevaux.

— J'avais raison sur l'identité du voleur de mes bêtes, marmonna-t-il.

— Oui, ce diable de Murray les avait, en effet, acquiesça Tam. Il les a toujours, pour tout dire. Nous avons possiblement été trop pressés de partir comme cela immédiatement à cheval pour faire un raid…

— Pour récupérer ce qui m'appartient, intervint Wat.

— Oui, c'est peut-être vrai, dit Tammy d'un air de doute. Mais ce Murray ne sera pas d'accord avec vous sur le fait que vous aviez le droit de prendre ses animaux avec les vôtres.

— Sir Iagan Murray possède plus de bétail qu'un homme en a besoin pour nourrir une épouse querelleuse, un duo de fils renfrognés et trois filles parmi les plus ordinaires d'Écosse, dit Gib.

— Quand même, vous ne pouvez pas blâmer l'homme de nous avoir piégés comme il l'a fait, répondit Tammy. C'est normal qu'il veuille conserver ses propres bêtes.

— La moitié de ces bêtes environ sont à moi, dit Wat d'un air grave. Je ne veux pas le voir les garder. Quant au fait d'avoir pris les siennes, il ne peut pas le prouver. Lui et ses hommes sont sortis de la bruyère avant que nous les ayons touchées. Parbleu, j'aurais dû réaliser qu'il avait été trop facile de suivre ces voleurs. C'est assez évident à présent qu'il avait prévu cela et c'est pourquoi nous étions attendus.

— C'était brillant de leur part, cette bruyère, dit Tammy. Chacun avait des plumes blanches sur leurs chapeaux et, allongés à plat comme ils l'étaient, ils ressemblaient à de la véritable bruyère en fleur au clair de lune.

— Murray sait bien que nous aurions volé son bétail, par contre, dit Gib en ignorant l'interruption. Doux Jésus, n'importe qui l'aurait fait.

— Et même *si* nous l'avions pris, la responsabilité revenait à Murray pour m'avoir obligé à venir ici chercher mon bétail, dit Wat.

Tammy rit.

— Je n'aimerais pas être dans vos souliers lorsque vous expliquerez cela à votre père et à Douglas.

— C'est ce qu'ils auraient fait, tous les deux, répliqua Wat.

— Peut-être, déclara Gib. Mais cela ne les empêchera pas d'être en colère.

Wat savait que Gibbie avait raison. James Douglas connaissait son pouvoir et ne laissait personne l'oublier. Wat le connaissait depuis l'enfance, et l'affronter après s'être mis dans cette situation précaire n'était pas un plaisir pour lui. Même alors, la colère du comte ne serait rien en comparaison de celle de son père.

Le laird de Buccleuch était un fervent partisan de James Douglas et il ne serait pas content d'apprendre que son propre fils avait défié un ordre de Douglas. Imaginer la réaction probable de Buccleuch faisait tressaillir Wat.

Puis, se rappelant sa détresse actuelle, il dit avec un soupir :

— Je ne pense pas devoir affronter l'un ou l'autre. Vous savez sûrement que Murray compte nous pendre le matin venu.

— Il nous a pris la main dans le sac, dit Tammy. C'est son droit de nous pendre.

— Oui, ce l'est, mais tu dois admettre qu'il paraît diaboliquement hypocrite, rétorqua Wat. Nous avons seulement essayé de réparer un tort qu'il m'avait fait, après tout.

— Nous ne l'avons pas surpris sur le fait, par contre, lui rappela Tam.

Dans le silence qui s'ensuivit, l'obscurité sembla s'épaissir et se refermer lourdement autour d'eux jusqu'à ce que Gib lâche brusquement :

— Croyez-vous au paradis, Wat ?

— Oui, et à l'enfer, répondit Wat. Pas toi ?

— Oui. Gib marqua une pause. C’est seulement que…

— Quoi, Gib ?

— Voyez-vous, mon Annie est au ciel avec notre petit bébé que les Anglais ont tué avec elle quand ils sont venus, il y a trois ans. Je ne doute pas qu’Annie m’attend, vous savez, mais je ne vais probablement pas la rejoindre maintenant, non ?

— Pourquoi pas ?

— Ce Murray n’aura sûrement pas un prêtre sous la main pour nous confesser, non ?

— Il aura peut-être un aumônier, comme Douglas, dit Wat. Mais sinon, tu as mené une bonne vie, Gib, et je crois que Dieu considère cela par-dessus tout.

— Possible, mais j’ai enfreint une partie importante de Ses commandements.

— Comme nous tous, marmonna Tam. Inutile de s’inquiéter pour cela maintenant.

L’imagination de Wat lui présenta immédiatement une série d’images de son passé que Dieu pourrait trouver difficile à pardonner.

Il ignorait combien de temps s’était écoulé lorsque Tam dit doucement :

— Vous êtes silencieux, maître Wat. Vous réfléchissez ou vous dormez ?

— Je réfléchis, répliqua Wat. Je doute que quelque chose replace les esprits d’un homme plus brusquement que savoir qu’il sera probablement pendu dans quelques heures à peine.



Deux heures après l’aube, sir Iagan Murray, baron d’Elishaw, un homme costaud de taille moyenne, avec chevelure et barbe grisonnantes entra dans le hall de son château dans une tenue ordinaire et monta sur l’estrade à l’extrémité nord. Il s’assit sur son fauteuil, installé sans façon comme chaque matin au bout de la table d’honneur le plus près du feu. Sa femme et ses trois filles attendaient leurs places debout derrière depuis un moment.

Ses hommes avaient mangé plus tôt et ils étaient partis vaquer à leurs tâches ; la famille profitait donc d'un peu d'intimité. Mais elle était loin d'être seule. Des serviteurs courraient partout, certains desservant les tables à tréteaux dans la salle plus bas, tandis que d'autres déposaient des plateaux de nourriture sur la table d'honneur et versaient de la bière dans la grande tasse de sir Iagan et du vin dans les coupes des dames.

Lady Margaret Murray, dix-huit ans, était à côté de sa mère, vêtue d'une robe bleue simple ne flattant en rien sa silhouette svelte. Une coiffe blanche très ajustée et inconfortable et un voile dissimulaient sa longue chevelure épaisse et elle commençait déjà à avoir mal à la tête. Elle était contente que son père soit enfin arrivé, car les femmes ne pouvaient pas s'asseoir, encore moins manger, avant qu'il soit présent.

Ses deux sœurs cadettes se trémoussaient avec impatience à côté d'elle.

Meg les ignora pendant que les serviteurs déplaçaient les tabourets des dames plus près derrière elles et que lady Murray s'installait. Puis, entendant un son soulagé de Rosalie, onze ans, quand la damoiselle se laissa choir sur son siège, Meg lui jeta un regard d'avertissement.

Amalie, quinze ans, les joues roses, s'assit en silence entre elles. Elle était bien plus ronde que Meg ou Rosalie, mais toutes les trois ressemblaient davantage à leur mère née en Angleterre qu'à leur père écossais.

Les deux plus jeunes filles portaient des voiles ordinaires sur de longues tresses sombres. La chevelure de Rosalie était de plusieurs teintes plus foncées que celle de Meg et celle d'Amalie était d'un noir aile de corbeau. Les deux avaient des yeux noisette et un teint rousselé. Le destin avait épargné les taches de rousseur à Meg et ses yeux étaient gris comme la pierre, avec des iris aux bords sombres.

Les tabourets à dossier en face demeuraient inoccupés, la planche vide devant eux, signes que leurs frères n'étaient pas à la maison. Simon, l'aîné, servait le comte de Fife et Menteith d'Écosse, qui était dans les faits le souverain actuel d'Écosse. Leur plus jeune frère, Thomas, avait vécu dans une famille de cousins Percy pas très loin en Angleterre pendant quatre ans, y avait poursuivi son éducation et

appris l’art de l’escrime et d’autres compétences semblables chez eux. Il servait à présent un chevalier écossais quelque part près d’Édimbourg. Simon ne manquait pas à Meg, pour qui elle n’avait pas trop d’affection, mais Tom lui manquait beaucoup. Ni l’un ni l’autre des jeunes hommes ne s’étaient encore mariés.

En temps opportun — ce qui revenait à dire lorsque sir Iagan aurait veillé à bien établir ses fils —, il unirait sans aucun doute ses trois filles à des propriétaires. Il n’avait pour l’instant reçu aucune demande pour elles, mais il leur assurait fréquemment que son influence et ses relations étant ce qu’elles étaient, cela viendrait.

Le fait d’avoir été étiquetées comme les trois femmes les plus ordinaires de la chrétienté par un farceur stupide n’avait rien fait pour contribuer à leurs perspectives d’avenir. Meg savait toutefois qu’en ce qui concernait le mariage, la beauté n’était pas tout. Sir Iagan était un homme riche.

Comme tel, il croyait inutile de doter massivement ses filles. Elle souhaitait seulement qu’il en donne suffisamment pour appâter plus d’un mari potentiel. Les quelques mâles de sa connaissance pensaient qu’à dix-huit ans, elle était déjà âgée.

Lady Murray, ayant informé le domestique à son service de son choix de repas, dit à son mari de sa voix au doux accent anglais :

— J’espère que vous avez bien dormi, mon seigneur.

— Oui, milady, dit-il avec un hochement de tête poli. J’ai très bien dormi, même si je dois avouer ne pas avoir rejoint mon lit avant minuit.

Rosalie dit avec inquiétude :

— Ne pouviez-vous pas dormir avant cela, père ?

— Je devais m’occuper d’obligations importantes, jeune fille.

Meg demanda :

— Des obligations au milieu de la nuit, Monsieur ?

En se tournant vers sa femme, il déclara :

— Madame, vos filles font preuve d’une curiosité malvenue au sujet des affaires de leur père. Sûrement, vous leur avez expliqué que les jeunes femmes bien élevées ne s’immiscent pas dans les affaires des autres.

— Je vais leur expliquer de nouveau, Monsieur, mais j'avoue être aussi intriguée qu'elles. Le seul devoir pouvant vous tenir éveillé si tard lorsque nous n'avons aucun visiteur serait la présence de brigands. Cependant, je n'ai pas entendu le vacarme accompagnant habituellement un raid.

Il eut un petit sourire satisfait en répondant :

— C'est parce que mes hommes et moi les attendions, Madame. Je me doutais que les scélérats comptaient voler mon bétail, alors j'ai dissimulé une quarantaine d'hommes dans la bruyère environnante. Nous avons capturé leur chef et six de ses canailles. Je parierais que vous ne pourriez pas deviner qui est ce chef.

— Qui est-ce, père ? demanda Amalie.

Sir Iagan fronça les sourcils dans sa direction.

— Je ne m'adressais pas à vous.

— Non, Monsieur, mais comment pouvons-nous l'apprendre autrement ? Est-il dans le donjon ?

La fierté ressentie pour sa victoire surpassa son agacement, car son torse se gonfla lorsqu'il déclara :

— J'ai fait enfermer les sept diables de voleur. Et, par le ciel, je compte leur présenter mon arbre à pendaison dès que j'aurai rompu mon jeûne.

Il avait pu croire ainsi clos le sujet de l'identité du chef, mais Meg savait que leur mère était aussi curieuse qu'elle et elle leva un regard rempli d'attente vers elle.

Avec dextérité, lady Murray utilisa la pointe de son couteau pour piquer une tranche de viande sur un plateau et le transférer sur son tranchoir. Tout en déchirant délicatement la viande avec deux doigts, elle demanda :

— Comptez-vous me faire deviner le nom du chef, Monsieur ?

— Vous n'y arriveriez pas, car vous serez étonnée d'apprendre qu'il est de naissance noble. Je l'ai immédiatement reconnu. Vous l'auriez replacé aussi, si vous l'aviez vu.

Elle fronça les sourcils.

— Je doute de connaitre un homme qui vole du bétail pour gagner sa vie.

— Néanmoins, je dois supposer que vous l’avez déjà vu, car il s’agit du jeune Wat Scott, le fils aîné de Buccleuch. Même si vous avez oublié son visage, vous connaissez sa famille.

— Le laird de Buccleuch ? Mais c’est un homme de fortune considérable !

— Oui, alors nous verrons si le jeune Wattie osera s’identifier. Même si cela me laisse indifférent, dans un cas ou l’autre. Nous l’avons pris la main dans le sac et je compte pendre chacun d’entre eux. Allez me chercher plus de bière, mon garçon, cria-t-il à un serviteur passant devant lui.

Lady Murray reporta son attention sur sa nourriture pendant quelques instants avant de dire d’un ton méditatif :

— Le jeune Scott a-t-il une épouse, Monsieur ?

— Pas à ma connaissance. Vous intéressez-vous aussi à ses ancêtres, Madame ?

Elle s’obstina.

— Vous avez également dit qu’il est le fils aîné de Buccleuch et donc, il doit être son héritier.

— Et alors ? Vous ne me direz pas que je ne devrais pas pendre ce vaurien de voleur !

— Vous me connaissez assez bien maintenant, je l’espère, pour savoir que je ne m’imposerais pas de manière si inconvenante. La providence nous offre un jeune homme célibataire, héritier de vastes domaines : nous ne devrions pas gâcher inconsidérément ce cadeau.

— Et en quoi, je vous le demande, est-ce un acte de la providence qu’un homme essaie de me dérober mon bétail ? s’enquit sir Iagan. Si vous me suggérez d’exiger une rançon…

— Non, car comme vous avez dû vous-même le réaliser, la négociation d’une rançon prendrait beaucoup trop de temps puisque Buccleuch est l’un des plus fervents alliés de Douglas, lequel organise des raids en Angleterre pour évaluer leur état de préparation à une autre invasion de l’Écosse. Ce serait bien trop dangereux. Peu importe votre action, elle doit être rapide.

Il hocha la tête, mais Meg se demanda s’il avait réfléchi à la question aussi promptement et minutieusement que sa mère.

Lady Murray dit d'un ton détaché :

— Nous avons trois filles, Monsieur. Je n'ai pas à vous rappeler votre devoir de leur dénicher à toutes des maris convenables. Et bien que vous puissiez facilement trouver un mari pour l'une, trois ne serait pas aisé. Donc, pendre un excellent prétendant comme lui…

Elle marqua une pause en rencontrant son regard.

Il la regarda de travers et répondit presque en grondant :

— Vous pensez que ce scélérat ferait un bon mari pour l'une d'elles ? Êtes-vous folle, femme ?

— Non, seulement pragmatique. Pour établir tous nos enfants, incluant deux fils, il vous faudra desserrer les cordes de votre bourse à son maximum, je le crains. Mais avec une belle occasion comme celle-ci, avec prudence et votre finesse habituelle…

— J'ai une fortune suffisante, marmonna-t-il quand elle marqua une pause.

Toutefois, Meg vit que les paroles de sa mère l'avaient secoué. Malgré sa richesse, aucun homme ne se plaignait davantage de la pénurie que sir Iagan Murray.

— Il y a aussi le fait que l'Angleterre pourrait bientôt rétablir son contrôle dans notre région, comme déjà auparavant, poursuivit lady Murray. Vous vous êtes assurés d'entretenir des relations puissantes au fil des ans des deux côtés de la frontière et vos liens anglais, ainsi que votre apparente complaisance, nous ont permis d'échapper aux ennuis lorsqu'ils sont venus ici il y a trois ans. Cependant, nous pouvons être convaincus que Douglas a remarqué votre absence de participation à l'époque et…

— Parbleu, Madame, je pouvais difficilement prendre parti sans offenser l'une ou l'autre des parties dont vous parlez.

— Je le comprends, dit-elle. Toutefois, Douglas s'est avéré un grand guerrier pour l'Écosse, comme l'est mon cousin sir Harry Percy pour l'Angleterre. Et la puissance de Douglas dépasse même celle de la famille royale. Donc, s'il prévaut dans le conflit à venir, le service de notre Simon auprès du comte de Fife, bien s'il s'agit d'une excellente relation pour Simon, sera moins utile pour nous protéger ici aux frontières qu'une alliance avec Douglas en personne. Et je me dis,

Monsieur, que cet incident pourrait précisément établir ce lien, car non seulement Buccleuch est un intime de Douglas, mais sa femme *est* une Douglas et, par conséquent, le jeune sir Walter est un proche parent du comte.

— Votre cousin Harry n'est pas surnommé « Hotspur » pour rien, Madame, dit sir Iagan avec irritation. Ses forces et celles du roi anglais l'emporteront dans le conflit à venir, malgré Douglas. D'ailleurs, cela m'étonne de vous voir encourager une parenté avec encore un autre de ces hommes que vous appelez si souvent « mes mécréants écossais ».

— Le jeune Scott est bien païen, mais ce n'est pas un lâche, dit lady Murray. Il a gagné son titre de chevalier, je crois, et il est sir Walter Scott en bonne et due forme. S'il est bien le jeune homme de mes souvenirs, il est plutôt séduisant, quoique trop foncé pour mon goût. Il a aussi quelque chose de têtu et d'implacable. Néanmoins, je suis convaincue qu'il ferait un mari assez convenable pour une jeune femme sensible comme notre Meg.

Étonnée, Meg réussit tout juste à garder le silence, mais elle n'osa pas parler, de peur de se voir sommer par son père agacé de quitter la table. Elle ne pouvait certainement pas révéler qu'elle se disait que sir Walter Scott lui semblait ressembler à sir Iagan et à son frère Simon : caractériel, têtu et dominateur.

Mais alors, songea-t-elle, la plupart des hommes étaient caractériels et dominateurs. Elle n'en connaissait pas encore beaucoup, par contre, et pouvait encore espérer en rencontrer un d'un autre genre.

— Que pensez-vous de l'idée idiote de votre mère ? lui demanda sir Iagan.

— Je n'aimerais pas épouser un voleur, je pense, Monsieur.

— Là, vous voyez, Madame, dit sèchement sir Iagan.

— Meg est une fille obéissante, dit lady Murray sans même jeter un regard à Meg. Elle se pliera à notre désir.

— Vous parlez comme si le garçon accepterait une telle idée, dit-il. Plus probablement, il refusera carrément.

— Pressé de choisir entre le mariage et un cercueil, je crois que

tout jeune homme raisonnable opterait pour le mariage, dit lady Murray. Cependant, j'aimerais le voir avant que vous lui fassiez cette offre ou le pendiez.

— Je suppose qu'ensuite, vous me direz que vos filles doivent aussi voir le bandit, répliqua-t-il.

Son expression indiquait qu'il ne croyait rien de la sorte, mais elle se modifia risiblement quand la femme de son cœur confirma son désir de laisser ses filles voir le voleur.

— Ce sera une expérience précieuse pour elles, dit-elle.

Meg avait partagé la certitude de son père et elle s'attendait à ce que sa mère décline une telle idée. En recommençant à respirer normalement, elle avait tendu la main vers sa coupe, mais la réponse de Sa Seigneurie avait détourné son attention juste assez pour la lui faire renverser, envoyant le vin se déverser sur la table et arrachant un juron à sir Iagan.

Alors que les serviteurs se précipitaient pour nettoyer le dégât, il s'enquit :

— Vous me demanderiez d'admettre un tel scélérat en la présence de mes filles ? Peuh, je ne le permettrai pas.

— Il est peut-être un scélérat, mais tout de même de noble naissance, lui rappela lady Murray. Je vais excuser Rosalie, mais il ne peut pas y avoir de mal à présenter à Meg et Amalie ce qui arrive à des hommes même puissants lorsqu'ils enfreignent la loi.

— Oui… bien…

— De plus, si vous changez d'avis après avoir réfléchi à ma suggestion, leur montrer l'homme que l'une d'elles doit épouser ne peut pas être nuisible.

De façon bourrue, il déclara :

— Je vais le permettre, car le voir dans son état actuel, si cela ne sert qu'à cela, devrait vous enlever de la tête l'idée stupide de le marier à l'une d'elles.

— Ce sera peut-être le cas, répondit-elle en toute justice.

Il somma d'un geste brusque un serviteur rôdant autour et il dit sèchement :

— Demande qu'on m'amène le chef des voleurs. Dis-leur de le

conduire ici comme il est.

Meg regarda le serviteur sortir en hâte de la salle en souhaitant pensivement avoir le pouvoir de le faire revenir. D’un autre côté, elle avait envie de voler à côté de lui, invisible, pour observer le prisonnier avant qu’on le traîne devant elle.

Bien consciente que de tels pouvoirs dépassaient ceux des simples mortels et que Dieu pouvait lire ses pensées, elle se signa furtivement.



Quand la porte de la cellule s’entrouvrit, la clarté émanant de l’escalier, quoique faible, causa un éblouissement et fit grimacer Wat. Croyant que les gardes étaient venus les chercher pour les pendre immédiatement, il ne fut pas étonné de voir les deux nouveaux arrivants lui prendre chacun un bras et le relever.

— Vous allez devoir détacher mes pieds, les gars, dit-il en réprimant un gémissement. Même dans ce cas, je doute de pouvoir marcher, car je ne les sens presque plus.

Le plus grand des deux lui dit :

— Nous pleurons sur ton sort, voleur, mais que tu marches ou non, cela nous laisse indifférents. Tu vas nous accompagner, d’une manière ou d’une autre.

— Et mes hommes ?

— Ils doivent attendre ici encore un peu.

Manifestement, ils avaient eu l’intention de le traîner. Mais après avoir juré contre son poids et remarqué avec agacement que l’escalier en colimaçon était trop étroit pour les accueillir tous les trois de front, ils détachèrent finalement ses pieds.

— Je te mets au défi de t’enfuir, dit celui qui lui avait déjà parlé avec un petit rire sombre. Cela me ferait plaisir de te frapper encore une fois sur la tête.

Wat ne répondit pas.

La circulation revenait dans ses pieds et lui faisait serrer les dents pour contrer la douleur et retenir un son pouvant être interprété par ses geôliers comme une preuve de sa souffrance. S’ils comptaient le

pendre, qu'il en soit ainsi. Il n'allait pas gémir.

Toutefois, ses pieds refusaient de coopérer avec son cerveau. Ses chevilles lui semblaient aussi faibles qu'un arbre nouvellement sorti de terre et il ne sentait pas ses orteils. La douleur dans ses pieds et ses chevilles irradiaient dans ses jambes, et ses genoux ne paraissaient pas plus stables que ses chevilles.

Même si un garde le tirait et l'autre le poussait, il fallut leurs efforts combinés aux siens pour le monter dans l'escalier en colimaçon et le sortir devant le mur d'enceinte en pierre. Wat tourna le visage vers le soleil, savourant sa chaleur, mais gardant les yeux fermés pour leur permettre de s'accoutumer à l'éclat vif.

— Ne t'attarde pas, mon gars, dit le porte-parole. Le maître t'attend.

— Qu'il attende, répliqua Wat. Il ne peut pas me pendre deux fois.

En réponse, les deux hommes le tirèrent en avant, le faisant avancer du mieux qu'il pouvait en trébuchant. Ils le traînèrent ainsi par la porte d'entrée, dans un autre escalier plus large et par une porte en arche menant à la grande salle d'Elishaw. Il pouvait de nouveau sentir ses orteils, mais la douleur brûlante de ce cadeau n'était pas un réconfort.

Ils le poussèrent en avant avec les mains toujours liées dans son dos. Même s'il s'efforçait de rester droit, ses pieds et son équilibre le trahirent et il tomba lourdement sur le sol en pierre. Ce ne fut qu'au prix d'un grand effort qu'il ne se cogna pas la tête.

— C'est bon et juste que vous vous prosterniez, ignoble vaurien !

En levant les yeux, Wat vit un homme costaud en culotte de cuir ordinaire et courte cape noire baisser les yeux sur lui avec les bras écartés. Ayant vu sir Iagan Murray aux courses de chevaux à maintes reprises, il n'eut aucun mal à reconnaître son hôte.

En s'obligeant à s'asseoir maladroitement, il lui dit :

— Bonjour, Murray, maudit voleur. Si vous comptez me pendre, qu'on en finisse.

— Je veux vous pendre, en effet, dit Murray.

Wat, se sentant distinctement désavantagé à l'observer ainsi d'en bas, déclara aigrement :

— C’était mon droit de récupérer mon bétail et mes chiens.

— Et à qui avez-vous déclaré ce droit, mon garçon ?

Wat garda le silence en le regardant de travers. Il ne pouvait rien gagner à admettre à cet homme qui avait volé ses bêtes que des voies plus légales existaient pour les reprendre.

— Comme je le pensais, dit Murray. Vous et vos gars n’êtes que des bandits ordinaires, mais j’ai le droit de me faire justice, tout comme votre père. De plus, j’ai mon propre arbre de pendaison dehors à l’intérieur du mur d’enceinte qui vous attend.

Pendant que Wat digérait le fait que Murray l’avait reconnu, il entendit la voix chantante d’une femme, plus anglaise qu’écossaise, affirmer :

— Pardonnez-moi, Monsieur, mais ce jeune homme effronté ne devrait pas s’asseoir en ma présence — ni en votre présence, quand on y pense.

Murray grimaça, mais le regard étonné qu’il lança pardessus son épaule vers la table d’honneur ne fit pas qu’attirer celui de Wat dans cette direction, il lui indiqua aussi que son hôte avait complètement oublié les trois femmes installées là.

Aux deux hommes qui l’avaient amené ici, Murray ordonna :

— Aidez-le à se lever, les gars. Et restez à côté de lui, car j’ai autre chose à lui dire. Voyez-vous, mon garçon, même si cela me prend totalement à rebrousse-poil, j’ai une proposition pour vous. Si vous la trouvez agréable, ce dont je doute, vous pourriez éviter de vous balancer à mon arbre.

De retour sur ses pieds, flanqué par les deux gardes, Wat contempla Murray avec méfiance.

— Quelle est donc cette proposition qui vous déplaît autant ?

— Bien, que vous acceptiez d’épouser ma fille aînée ici, lady Margaret, rien d’autre.

Convaincu d’avoir mal entendu, Wat dit :

— Épouser ?

— Oui, c’est cela, dit Murray en hochant la tête. Debout, jeune fille, ajouta-t-il avec un geste d’encouragement. Laissez sir Walter vous admirer.

Encore ahuri, Wat regarda, bouche bée, la femme qui se leva.

Sa première impression d'elle fut une bouche trop grande et un corps trop mince à son goût. De plus, s'il l'avait rencontrée dans la cour, il l'aurait pris pour une servante, car sa tenue ne donnait aucun signe de la fortune supposée de son père ou de son rang.

Elle n'était pas assez proche pour révéler la couleur de ses yeux, mais il leur trouva un air ordinaire. Son visage pâle, plutôt long et étroit, était rouge de gêne et à cause de sa coiffe raide et son voile, il n'apercevait pas un seul cheveu de sa tête.

Malgré cela, son apparence personnelle avait peu à voir avec son indignation.

— Vous devez être fou, dit-il à Murray.

— Voulez-vous dire que vous avez déjà une femme ?

— Non, même si mon père négocie en ce moment un mariage pour moi avec une cousine du comte de Douglas.

— D'après ce que j'entends sur vous, il n'y aura aucune surprise si vous choisissez votre propre femme. Et vous aimerez davantage ma Meg qu'une fille Douglas, ajouta Murray avec assurance.

L'idée que son hôte puisse avoir raison à propos de la jeune Douglas surgit à l'esprit de Wat. Il connaissait Fiona depuis l'enfance et il trouvait impossible de s'imaginer marier avec elle. Cependant, ses désirs n'entraient pas en ligne de compte. Renforcer l'alliance entre leurs deux familles les servirait bien toutes les deux.

Repoussant ses pensées promptes, mais inutiles, il déclara :

— J'ai en effet l'habitude d'agir contrairement aux plans faits pour moi par les autres. Toutefois, cela serait loin d'être un motif pour vous permettre de choisir ma femme, Murray.

— Oui, bien, j'espérais vous entendre le dire, car si vous n'acceptez pas d'épouser la fille, je peux vous pendre immédiatement.

— Faites-le, donc, dit sèchement Wat. Je ne vais pas épouser votre fille, peu importe vos menaces. Aucun Écossais ne craint la mort.

— Amen, dit Murray en faisant signe aux gardes avant d'ajouter : ma Meg, laissez-moi vous le dire, est digne d'un meilleur homme. Vous l'avez offensée par votre ingratitude et par le ciel, vous m'offensez encore plus. Amenez-le à l'arbre, les gars.

Tandis que les gardes s'emparaient de lui et commençaient à l'entraîner dehors avec brusquerie, Wat leur échappa assez longtemps pour se retourner et déclarer :

— Je vous en prie, maîtresse : pardonnez-moi. Je le jure, je ne voulais pas vous offenser.

À sa stupéfaction, elle le regarda posément et répondit d'une voix calme et étonnamment basse et musicale :

— Je ne me suis pas offensée de votre grossièreté, voleur. Je désire encore moins vous épouser que vous.

Ses paroles firent plus que piquer sa conscience. Elles réveillèrent une réaction impulsive et rapide au défi qui avait régi une bonne part de son comportement depuis la naissance.

C'était dommage, pensa-t-il tandis que les gardes le poussaient avec rudesse hors de la salle, qu'il allait mourir avant de pouvoir apprendre à la jeune fille à apprécier sa personne.

Chapitre 2

« Mon arbre a bien failli être orné d'un voleur précieux ; pendez une canaille à un jeune âge, il ne volera pas une fois vieux. »

Déterminée à chasser de son esprit toute pensée sur le jeune condamné, Meg essaya de se concentrer sur son petit-déjeuner.

Toutefois, son imagination rebelle lui présentait une vision des hommes de son père traînant le voleur dehors jusqu'à l'arbre horrible pendant que d'autres jetaient une corde par-dessus une branche et se préparaient à le pendre.

Elle fixa son tranchoir sans le voir, reconnaissante à sa mère d'avoir renvoyé Rosalie.

Elle abandonna néanmoins son prétendu désintérêt avec soulagement quand lady Murray déclara :

— Je vous en prie, mon époux, soyez patient. Faire connaissance de près avec l'arbre aura sur ce jeune homme un effet plus convaincant que les mots.

— Ma foi, on l'espère, marmonna Amalie. Il est trop beau pour laisser notre père le pendre. Dites quelque chose, Meg.

Meg posa une main de mise en garde sur le genou charnu d'Amalie en jetant un rapide coup d'œil à leurs parents et les vit trop absorbés par leur propre conversation pour avoir entendu Amalie ou la réprimander pour le moment. Sir Iagan était revenu à sa chaise avant que lady Murray ne s'adresse à lui et il la regardait à présent d'un œil noir.

L'expérience l'avait enseigné à Meg : malgré les menaces de son père, sa mère aurait le dernier mot si elle croyait sa voie la bonne. Elle laissa donc sa main sur le genou d'Amalie, prêt à la pincer si sa sœur

impulsive osait encore parler. Amalie avait l'habitude de dire tout ce qui lui passait par la tête à la minute près.

Sir Iagan souleva sa grande tasse comme s'il ne pensait qu'à sa bière.

Il but à grandes lampées avant de la reposer avec un bruit sourd et il lança :

— Je vous avais dit qu'il rejetterait votre offre stupide. Si je lui accorde une seconde chance, il va se contenter de refuser. Je connais mieux les Écossais que vous, alors vous seriez bien avisée de m'écouter dans cette affaire.

— Vous avez peut-être bien raison, dit-elle. Mais la fierté ne pèse pas lourd lorsqu'un homme est confronté à la mort. Laissez-le méditer sur son sort — et sur votre arbre. Puis, donnez-lui de nouveau le choix.

— Oui, bien, je ne vois pas de mal à vous accorder cela, si seulement pour prouver que vous pouvez avoir tort, comme tout le monde. Mais s'il refuse, je compte en finir.

Elle hocha la tête.

Visiblement satisfait, il se leva, termina sa bière et il dit : — Je vais aller m'occuper de cela tout de suite, donc.

Lady Murray se leva aussi, sur quoi, par la force des choses, ses filles l'imitèrent. Elle fit signe au serviteur derrière elle d'emporter son tabouret immédiatement. Lady Murray déclara :

— Nous allons vous accompagner, mon cher monsieur. Vous avez sans doute raison, et ces exécutions offriront une leçon salutaire à vos filles.

Bouleversée, Meg lui jeta un regard interrogateur, mais lady Murray l'ignora, l'attention fixée sur son mari.

Il ouvrit la bouche, puis il pressa les lèvres ensemble brièvement avant de céder.

— Très bien, Madame. Elle sera sans doute également salutaire pour vous.

— Nous allons voir la pendaison, donc, dit Amalie avec stupéfaction. Mais…

— Silence, Amalie, dit sa mère.

Laissant sir Iagan marcher devant elles, elle s'adressa à Meg à voix basse :

— Je sais que vous vous opposez aussi, mais ayez le bon sens de tenir votre langue. Il a pris sa décision et il n'en démordra pas si on insiste encore. Cependant, il réfléchira davantage au véritable prix de cette pendaison si vous et Amalie êtes présentes. Nous devons lui donner le temps de réaliser ce qui peut advenir de transformer Buccleuch et Douglas en ennemis mortels.

Meg tressaillit à cette idée. Dieu savait, il était déjà assez difficile de vivre si près de la frontière entre l'Écosse et l'Angleterre, sur une terre réclamée par chaque pays comme la sienne, sans délibérément provoquer la colère d'entités réellement puissantes de chaque côté de cette limite toujours changeante.

— Avec tout mon respect, Madame, demanda-t-elle, pourquoi ne vous contentez-vous pas d'évoquer à nouveau ces conséquences ?

— Votre père n'accepte pas bien ce genre de rappels. Vous le savez aussi sûrement que moi, dit lady Murray. Si vous devez apprendre une seule chose de moi, ma chère Meg, c'est ceci : les hommes ne peuvent pas être dirigés par des femmes plus facilement que des chats par les chiens de berger, même les meilleurs. Il vaut mieux choisir son moment pour les guider plutôt que les harceler continuellement ou leur rappeler des choses qu'ils souhaitent oublier.

Meg tenta en vain de s'imaginer guidant son père.

Dehors, le chef des voleurs se tenait près de l'arbre à pendaison avec un des hommes d'armes forts de son père sur chaque flanc. La corde se balançait déjà à une branche épaisse, mais si la victime se faisait du souci pour son destin, elle n'en montrait rien.

Sir Iagan stoppa à quelques mètres de la petite scène, il croisa les bras sur son torse puissant et il écarta un peu les pieds. Il n'avait pas parlé pour donner des ordres à ses hommes et ne s'était pas adressé au prisonnier. Il ne jeta pas non plus un regard à sa femme et à ses filles derrière lui.

Lady Murray leva une main pour arrêter Meg et Amalie. Puis, elle s'avança pour se tenir à côté de sir Iagan.

De sa place à l'arrière et à la gauche de son père, Meg vit sa

mâchoire se contracter, mais il ne dit rien jusqu'à ce que l'homme ajustant le nœud ait terminé et regarde de son côté.

— Es-tu prêt, donc ? lui demanda sir Iagan.

— Oui, Monsieur.

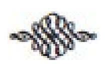
— Dis à tes gars d'amener les autres. Nous allons regarder ce jeune type les voir pendus chacun à leur tour. Cela lui permettra de considérer son propre sort d'un meilleur œil.

Même si le voleur n'avait pas remué la tête ni un seul membre, Meg sentit sa réaction aux paroles de son père comme si ses émotions étaient passées en flèche dans son corps à elle. Elle était à plus de cinq mètres de lui et voyait seulement son profil, mais elle vit son visage se vider de son sang.

Elle avala péniblement en souhaitant avoir le pouvoir de faire quelque chose pour arrêter tout cela.

— Pauvre garçon, murmura Amalie à côté d'elle.

Meg lui jeta un coup d'œil et vit sa sœur fermer les yeux avec force.



Wat fixa le nœud pendouillant, déterminé à ne pas donner à Murray la satisfaction de le voir réagir. Il avait assurément des doutes, mais il ne laisserait pas tomber ses compatriotes en montrant de la peur ou en se comportant mal. De nombreux Écossais étaient morts avant leur temps et la plupart s'en étaient allés avec courage. Il s'était mis dans ce pétrin. Il ne déshonorerait pas sa famille en pleurant sur son sort.

Sa vision périphérique était excellente et il avait vu les femmes pénétrer dans la cour derrière Murray. Leur présence l'incita encore plus à demeurer stoïque.

Les minutes s'égrenèrent. Il fixa les yeux sur la corde jusqu'à ce qu'elle cesse de se balancer.

Grâce au haut mur-rideau protégeant Elishaw, aucun vent n'entrait dans la cour et personne n'émit le moindre son. Pour une fois, le ciel était bleu, exempt de brouillard ou de brume, et le soleil brillait vivement. Le jour de la mort d'un homme devrait avoir l'air plus

triste.

Il entendit s'ouvrir la poterne de la tour de garde derrière lui, puis des pas traînants et, quelques moments plus tard, une exclamation de surprise féminine rapidement étouffée.

Accablé par le péché de la curiosité depuis l'enfance, il se tourna pour regarder ses hommes.

Au début, il aperçut seulement Tammy et Gib, car avec la stature grande et imposante de Tam et le torse large de Gib, ils formaient un mur humain, dissimulant les hommes à leur suite. Puis, il remarqua Dod Elliot derrière Gib et Snirk Rabbie de Coldheug à côté de Dod, puis le frère de Snirk, Jeb, sur leurs talons.

Un autre des hommes d'armes de Murray les suivait et… Wat réprima son propre cri de surprise, furieux et désemparé, en voyant clairement à présent le garçon roux dégingandé marchant avec raideur à côté du garde. Le haut de la tête du gamin ne dépassait pas le coude du geôlier.

Le petit Sym Elliot n'avait aucune raison d'être là, mais Wat n'avait pas besoin qu'on lui explique sa présence. Le gamin avait pris la désolante habitude de talonner son frère Dod et ses amis chaque fois qu'il pouvait s'en tirer. Ayant reçu l'ordre strict de rester à la maison la veille, et s'étant ainsi vu refuser un tour aux courses de Langholm, le garçon avait manifestement réussi à les pister plus tard pour le raid.

Il entendit des murmures chez les Murray et il regarda de leur côté.

Sa Seigneurie parlait à son mari, amenant Wat à espérer avec ferveur qu'elle pressait Murray d'épargner Sym. Sûrement, l'homme n'était pas cruel au point de pendre devant ses filles un gamin ne comptant pas plus de onze étés.

Une autre pensée moins réjouissante suivit. Quel genre d'homme permettait à ses filles célibataires de regarder de multiples pendaisons ? En fait, quel genre de mère et de filles accepteraient d'être témoins d'un spectacle aussi sinistre ?

S'étant posé ces questions, ce fut avec un peu moins d'étonnement qu'attendu qu'il entendit Murray déclarer sèchement :

— Pendez le plus jeune en premier.

Lady Margaret poussa un cri, mais elle couvrit sa bouche d'une

main quand sa mère lui jeta un regard fortement désapprobateur. La plus jeune fille avait les deux mains pressées sur son visage, couvrant ainsi ses yeux et sa bouche.

Wat se tourna quand le garde saisit l'épaule gauche de Sym et le poussa vers l'arbre, mais Sym évita le regard de Wat et regarda droit devant lui. Sa lèvre inférieure tremblait, mais autrement, il ne montrait aucun signe de frayeur. Wat savait qu'il devait être fier du gamin, mais il avait seulement envie de le rosser et le renvoyer en sécurité à la maison.

Il devait dire quelque chose pour essayer d'empêcher cette parodie.

À sa stupéfaction, Murray déclara :

— Je vais vous accorder une dernière chance, voleur, et pour vous prouver que je suis un type très charitable, je vais même doter ma fille. Vous pouvez rapporter une demi-douzaine de vos bêtes si vous pouvez correctement les identifier. Je vais même ajouter un taureau pour que vous puissiez assurer leur reproduction. Donc, à présent, est-ce que ce sera le prêtre ou un cercueil ?

Wat sentit la prémisse d'un soulagement, mais il choisit ses mots avec soin.

— Cela ne me plait pas trop, mais si j'accepte votre proposition, qu'adviendra-t-il de mes hommes ?

— Je vais les pendre, évidemment. Aucun d'eux n'est assez convenable pour épouser une de mes filles et ce sont des voleurs avérés, jusqu'au dernier.

— Le garçon que vous comptez pendre en premier n'a pas encore passé son onzième anniversaire de naissance, dit Wat en jetant un regard à lady Murray. Le pendriez-vous simplement parce qu'il nous a suivis ? Je vous donne ma parole d'habitant des frontières qu'il n'a rien à voir avec le vol.

— Oui, bien sûr, dit Murray avec mépris. J'imagine que vous allez affirmer ensuite qu'aucun de vous n'a rien à voir là-dedans et que vous ne saviez même pas que le gamin était là.

— En effet, je ne le savais pas, dit Wat en sentant monter sa colère. Il n'était pas habitué à voir sa parole mise en doute. Mes hommes aussi ignoraient qu'il nous avait suivis, car autrement, ils l'auraient

renvoyé avec le derrière endolori, tout comme moi.

— Alors, je crois qu'en le pendant aujourd'hui, je vais m'épargner des ennuis plus tard. Avec votre groupe pour lui montrer l'exemple, il deviendra un véritable voleur en un rien de temps.

Wat regarda de nouveau lady Murray, mais il était incapable de déchiffrer son expression. Il reporta les yeux vers lady Margaret et se demanda si elle pouvait avoir de l'influence sur son père. Juste au moment où il décidait que cela était possible, une nouvelle voix se fit entendre.

— Oui, je serai un véritable voleur un jour, dit Sym d'un ton de défi en jetant un regard noir à Murray. Et vos troupeaux seront les premiers sur ma liste, car vous n'êtes qu'une fripouille pour pendre des hommes qui ne vous ont rien pris du tout. J'ai vu comment cela s'est passé ! J'ai vu vos hommes bondir hors de la bruyère. Et vos bêtes n'étaient pas du tout sur votre terre. Elles étaient sur la terre de Douglas et vous devrez répondre de vos actes devant lui, exactement comme tout le monde dans les environs.

— Assez, Sym ! dit sèchement Wat, effrayé de voir Murray ordonner la pendaison du gamin sans plus de discussion. Quand Sym lui sembla prêt à reprendre la parole, Wat ajouta d'un ton mesuré, plus sévère : pas un mot.

— Doux Jésus ; mais je vais débarrasser le monde d'un véritable scélérat, dit Murray. Passez-lui la corde autour du cou, les gars et finissons-en.

— Attendez, dit Wat.

— Nous n'avons plus rien à nous dire, déclara Murray.

— Si vous libérez mes gars — tous —, je vais faire ce que vous demandez et accepter d'épouser votre fille, dit Wat en ignorant les cris de surprise de ses hommes et les yeux ronds de Sym.

Derrière Murray, Wat vit lady Margaret remettre une main sur sa bouche. Les yeux de sa sœur étaient aussi grands que ceux de Sym, mais lady Murray ne révéla aucune émotion.

— Je vais relâcher le gamin, dit Murray. C'est tout.

Wat prit une profonde respiration, puis il expira. Un moment auparavant, il aurait pu consentir dans le seul but d'épargner Sym,

mais un regard rapide à Gibbie fixant ses propres pieds avec une tension visible dans ses larges épaules indiqua à Wat ce qu'il devait faire.

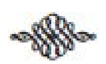
Il dit à Murray :

— En relâcher un ne suffit pas. Je ne vais pas sauver ma vie uniquement pour sauver un bébé stupide qui gâchera sa vie avec un autre geste semblable de défi. Vous allez libérer le reste de mes hommes ou il n'y a pas d'entente.

— Je ne ferai rien de la sorte.

— Pensez-vous qu'après avoir pendu une demi-douzaine de vassaux écossais, vous pouvez escorter votre fille jusqu'à Rankilburn et revenir ici en sûreté avec seulement une suite de vos propres gardes pour vous protéger ? Ou bien allez-vous confier sa protection à l'homme dont, selon vous, la parole n'est pas fiable sur des kilomètres de route de campagne truffée de bandits armés, de braconniers et d'hommes d'armes lubriques, sans parler d'un grand nombre de brigands anglais ? Rappelez-vous : malgré les ordres de Douglas, la région est loin d'être paisible.

Il vit lady Murray toucher le bras de son mari.



Meg pressa fortement le bout de ses doigts sur ses lèvres pour retenir les mots qu'elle avait envie de cracher à son père. Comment pouvait-il menacer de pendre un enfant, ? Comment pouvait-il ne pas croire le voleur qui était manifestement prêt à mourir avec ses hommes ? Et que voulait dire le garçon en déclarant que les voleurs n'avaient rien pris ?

Elle ressentit du soulagement quand sa mère remua, car même si elle ne fut pas en mesure de voir précisément le geste de lady Murray, sir Iagan ne fit aucun effort immédiat pour répondre au défi du voleur. Il se tourna plutôt vers Sa Seigneurie.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il quand lady Murray se contenta de le regarder. Accepteriez-vous n'importe quelles conditions pour voir notre fille marier à ce coquin ?

— Il ne me revient pas d'accepter ou rejeter les conditions, milord. Comme toujours, c'est à vous de décider. Il m'apparaît, par contre, que sir Walter parle avec objectivité. S'il consent à épouser notre Meg uniquement pour sauver la peau d'un enfant, on ne voit guère quelle utilité ce dernier aurait pour veiller à sa sécurité pendant le trajet jusqu'à sa nouvelle demeure.

— Doux Jésus, je vais veiller à sa sécurité avec une imposante escorte bien armée.

— J'en suis certaine, milord ; mais à quel prix ? Je ne suis pas concernée par l'argent, évidemment, mais avez-vous capturé tous les hommes ayant chevauché avec sir Walter hier soir ?

Il hésita tandis que Meg grignotait nerveusement le bout d'un doigt.

— Même si vous le croyez, on ne peut jamais en être sûr, poursuivit lady Murray à sa manière placide. Songez seulement que même sir Walter ignorait que le gamin les avait suivis. Dans le chaos généralement subséquent à ce type d'incident, je peux imaginer que certains voleurs ont pu facilement s'échapper. À l'heure qu'il est, je m'en doute, Buccleuch et Douglas ont appris ce qui s'est passé.

— Je ne crains pas Douglas, dit sèchement Murray.

— Et vous ne le devriez pas, Monsieur, car je crois qu'il souhaite, malgré votre neutralité coutumière pour de telles affaires, vous persuader de soutenir ses efforts à venir contre les Anglais. Cependant, s'il est déjà au courant de cet incident…

Voyant son père se raidir, Meg sut que la suggestion sous-entendue de lady Murray avait atteint sa cible. Ils ne voulaient pas se faire un ennemi du comte de Douglas. Ce serait plus sûr pour eux s'il conservait au moins un espoir de convaincre sir Iagan d'appuyer la cause écossaise. Le comte allait avoir besoin de tous les hommes qu'il pouvait rassembler.

Elle savait qu'en Angleterre, le roi pouvait obliger ses nobles à regrouper leurs vassaux et les équiper d'armes chaque fois qu'il lui fallait une armée. Mais le roi des Écossais était seulement le chef des chefs. S'il voulait une armée, il devait convaincre la noblesse écossaise du bien-fondé de sa cause. Par conséquent, même le comte de

Douglas, tout puissant qu'il soit, devait souvent user de persuasion.

Le vaste pouvoir du comte était tiré de la féroce loyauté de l'immense clan Douglas et de celle d'autres partisans comme le laird de Buccleuch qui ferait tout ce qu'il leur demanderait. Toutefois, pour inciter l'ensemble des habitants des frontières écossaises à l'aider à décourager une nouvelle invasion anglaise, il allait devoir en convaincre d'autres comme sir Iagan qui ne lui obéissait pas instantanément chaque fois que Douglas levait un doigt.

C'était une chose de rester neutre. Dans ce cas, Douglas serait mécontent, mais il ne leur ferait pas de mal. Toutefois, s'il se produisait un événement pour l'amener à croire que sir Iagan pouvait en fait activement aider les Anglais, Douglas prendrait une mesure punitive prompte.

En effet : compte tenu de la parenté de lady Murray avec la puissante famille anglaise Percy — laquelle incluait l'ennemi principal de Douglas, sir Harry « Hotspur » Percy —, Douglas serait un idiot de faire trop confiance à sir Iagan dans n'importe quelles circonstances. Et jamais personne n'avait traité Douglas d'idiot.

À l'évidence perdu lui-même dans ses pensées, sir Iagan n'avait pas encore répondu à sa femme quand l'astucieuse dame reprit la parole.

— Vous serez sans doute d'accord, Monsieur, qu'il serait tout à fait sûr pour Meg de chevaucher jusqu'à Rankilburn avec sir Walter et une escorte de six hommes d'armes, chacun connu pour sa loyauté envers Douglas et Buccleuch. En fait, ce pourrait être plus sage et plus diplomatique que de l'accompagner vous-même. De plus, vous n'aurez pas à les approvisionner.

L'indignation surgit instantanément dans le cœur de Meg.

Sa mère suggérait-elle réellement qu'elle parte avec le voleur, sans aucune personne de sa connaissance pour la protéger, sans une seule âme en qui elle pouvait avoir confiance, ne serait-ce que pour parler ?

Oui, mais elle n'aurait personne pour la réprimander ou lui donner des ordres — à l'exception de son prétendu futur mari —, lui suggéra aussitôt son esprit de contradiction. Elle contempla sir Walter d'un regard pensif, puis elle regarda sa sœur.

Amalie l'observait, essayant probablement d'imaginer les

sentiments de Meg. Elle ne pouvait rien lui en dire, elle-même ne les connaissant pas trop.

Elle se retourna pour regarder le voleur tandis que sir Iagan déclarait :

— Installés comme nous sommes à moins de huit kilomètres du passage de Carter Bar vers l'Angleterre, ce serait étrange si nous n'avions pas de tels liens. Douglas comprend certainement la nécessité pour moi d'être prudent.

— Il comprend sûrement, milord.

— Je sais bien que, selon vous, la solution la plus avisée serait que l'Écosse cède à l'Angleterre afin que nous vivions tous en paix. Je l'ai déjà déclaré et je le répète, vous pourriez avoir raison, mais peu d'autres Écossais seraient d'accord avec vous. Certainement pas Douglas. Ni Buccleuch.

— Vous avez raison, comme toujours, Monsieur, dit-elle. Votre profonde compréhension de ces questions me rassure constamment sur votre sagesse.

Il hocha la tête.

— Alors, vous devez maintenant réaliser que si cette jeune canaille consent à épouser notre fille et que j'accepte de libérer ses hommes, ils doivent tous promettre de la protéger et la traiter avec le respect dû à sa noble naissance.

— Comme elle sera la femme de sir Walter, nous pouvons être sûrs qu'il sera d'accord avec cela.

— Bon, c'est donc réglé, dit Murray. À sir Walter, il lança d'une voix sévère et claire : je vais vous permettre d'épouser ma fille aînée et vous allez accepter de protéger la jeune fille à l'avenir. Si j'épargne également vos hommes, ils doivent jurer de la servir loyalement et la protéger jusqu'à ce que la mort les libère de leur service.

Au lieu de répondre immédiatement, sir Walter échangea des regards avec chacun de ses hommes tour à tour, y compris le plus jeune. Après avoir reçu un signe d'acquiescement de chacun, il dit d'un ton aussi ferme et clair que sir Iagan :

— Nous acceptons vos conditions.

— C'est intelligent de votre part, affirma sir Iagan. Par contre,

comme je vous donne vos hommes, vous allez les payer en renonçant à la dot de ma fille et au bétail que je vous ai offert plus tôt.

Meg vit la mâchoire de sir Walter se contracter de nouveau, mais il hocha la tête.

— Si c'est réglé, profitons de notre chance d'avoir un frère mendiant séjournant chez nous en ce moment, dit sir Iagan. Il peut, je crois, célébrer un mariage exactement comme un prêtre. Nous allons donc procéder immédiatement.

— Parbleu, Murray, dit sir Walter avec indignation. Je vous ai donné ma parole que j'épouserais la fille et, que vous le croyiez ou non, ma parole est bonne. Il n'y a aucune raison pour cette hâte inconvenante.

— Vous êtes peut-être bien un homme d'honneur, dit sir Iagan. Mais vous ne pouvez pas parler au nom de votre père ou Douglas et je doute de pouvoir faire confiance à l'un ou l'autre pour ne pas interdire cette union s'ils en ont l'occasion. Ne leur avez-vous par juré obéissance ? Allez-vous me jurer de respecter votre parole, même si cela signifie leur désobéir ?

Sans répondre à ces deux questions directement, sir Walter demanda :

— Refuseriez-vous à ma mère et à mon père d'être présents pour le mariage de leur fils aîné, Monsieur ? Retardez-le au moins assez longtemps pour les attendre.

— Oui, bien sûr, et donner le temps à votre père et à Douglas d'organiser un raid contre Elishaw, dit sir Iagan avec dérision. Je ne suis pas stupide. Vous vous marierez dès que mes gars seront allés chercher le frère. Je ne suis pas celui qui a refusé à Buccleuch et son épouse l'occasion d'assister à votre mariage, mon garçon. Vous êtes le seul à blâmer pour cela. Cependant, je me dis maintenant que vous feriez bien d'avoir consommé cette union avant de partir.

Meg poussa un cri de surprise quand Amalie lui saisit le bras et le pressa fortement.

Sir Walter dit :

— Vous n'êtes sûrement pas cruel au point d'obliger votre fille à s'allonger avec un homme sur qui elle n'avait jamais posé les yeux

avant aujourd’hui. Nous devons tous les deux avoir la courtoisie de lui accorder du temps pour s’habituer à moi.

— Ma Meg s’en sortira aussi bien que n’importe quelle nouvelle mariée, répliqua sir Iagan. Peu de damoiselles savent à quoi s’attendre de leur nuit de noces, mais toutes savent bien qu’elles doivent obéir à leurs pères, puis à leurs maris.

— Mais…

— Assez, mon garçon ! Vous savez comme moi, je crois, que si vous ne consommez pas votre mariage, vous donnerez à Buccleuch et à Douglas un bon motif pour exiger une annulation. Je n’accepterai pas cela. La célébration aura lieu dans cette cour et tout de suite. Vous coucherez avec la fille immédiatement après.

— Non, alors, dit Meg, la stupéfaction lui déliant finalement la langue. Je ne le ferai pas !

Sir Iagan tourna un visage furieux vers elle, mais elle en était venue à réaliser son pouvoir dans cette affaire sordide.

Obligeant la détermination à s’exprimer dans sa voix, elle dit :

— Je ne vais pas m’allonger avec un homme qui ne s’est pas lavé depuis Dieu sait combien de mois, père. Et je ne me marierai pas sans avoir moi-même pris un bain et retiré cette vieille cotte pour passer une robe plus convenable pour monter à cheval. J’aurai aussi besoin de temps pour emballer mes vêtements et autres effets, à moins que vous ne comptiez m’envoyer vers ma nouvelle vie uniquement avec ce que je porte.

— Ne soyez pas impertinente, gronda sir Iagan. Vous ferez ce que je vous ordonnerai.

Mais quand il jeta un regard circonspect vers sa femme, Meg sentit une vague de soulagement.

Lady Murray dit :

— J’en suis sûr, vous serez d’accord qu’il lui faut emporter ses effets avec elle. Les serviteurs peuvent les emballer pendant qu’elle se baigne. Ce jeune homme devrait également se laver avant de l’épouser, bien qu’il peut le faire ici dans la cour comme ailleurs, et quelqu’un peut brosser ses vêtements pendant ce temps. Meg devrait aussi profiter d’un repas de noces en bonne et due forme, ajouta-t-elle.

Comme nous sommes chanceux, la journée est encore jeune. Si je transmets immédiatement des ordres, nous devrions pouvoir manger seulement une heure plus tard qu'à l'habitude. Cela donnera à Meg et à son nouveau mari tout le temps nécessaire pour atteindre Rankilburn avant la tombée de la nuit.

— Vous semblez avoir réfléchi à tout, dit sir Iagan d'un ton acerbe. En posant un regard noir sur Meg, il ajouta : avez-vous besoin d'autre chose ?

— Pardonnez-moi, milord, dit Sa Seigneurie. Je pense que nous devons entrer pour discuter de ces questions plus avant. Vous ne voulez pas offrir votre discussion en cadeau à vos hommes et ces autres gens.

Il hocha brusquement la tête, mais il dit à Meg :

— Cela vous donnera sans doute le temps d'établir une longue liste de nécessités, ma fille. Ne poussez pas ma patience à bout.

— Non, Monsieur, dit-elle en se demandant ce qu'elle pourrait bien exiger, alors qu'il avait déjà déclaré qu'il ne la doterait pas convenablement et n'accepterait pas de rendre le bétail qu'il avait étonnamment admit appartenir au voleur.

Une fois de retour dans la salle à présent déserte, prenant son courage à deux mains, elle dit :

— Je souhaiterais amener une servante avec moi, père. Je me sentirais très mal à l'aise d'être l'unique femme dans un groupe d'hommes semblables. Mais la véritable raison, je l'avoue, est que j'aimerais avoir au moins un visage familier avec moi dans ma nouvelle demeure.

— Et qui, selon vous, accepterait de vous accompagner ? s'enquit-il.

Sentant le rouge lui monter aux joues, elle dit :

— Je l'ignore, Monsieur. Je doute qu'une de nos servantes accepte de partir si loin de la maison. Mais si vous, ainsi que Madame ma mère, pouviez persuader l'une d'elles de venir avec moi, même seulement pour quelques semaines…

— Je vais vous accompagner, dit Amalie. Ma foi, mais j'aimerais y aller !

Chapitre 3



Je le jure, donc, cette heure verra ma fille unie à vous… Sinon, soumettez-vous à votre sort dès la minute suivante.

Dans la cour, Wat resta debout en silence pendant que les hommes d'armes de Murray détachaient ses mains, puis celles de chacun de ses compagnons.

— Je vous demande pardon, Monsieur, dit l'un des serviteurs de Murray. Si vous voulez vous laver ici, sans doute désirez-vous que nous installions la baignoire là-bas au soleil, où vous serez au chaud.

— Merci, dit Wat. Fais pour le mieux, mais j'aimerais d'abord m'entretenir avec mes gars avant de faire ma toilette.

Le serviteur regarda autour de lui comme pour y chercher un conseil, mais ne trouvant personne, il se retourna et déclara :

— Comme vous voulez, Monsieur. Je vais aller demander aux autres d'apporter votre baignoire.

Dès qu'il fut parti, Tammy traversa la cour à grandes enjambées et dit à Wat d'un ton pressant :

— Vous n'allez pas ramener ces filles à Rankilburn avec vous, maître Wat. Celle qu'il dit que vous devez épouser a un visage comme…

— Ça suffit, Tam. Cette fille doit bientôt devenir ma femme.

— Oui, évidemment, et si elle le devient, nous ne dirons rien ; mais êtes-vous sûr, mon garçon ? Je ne sais pas ce que dira votre père à ce sujet ni Douglas. Après tout, c'était bien sa propre cousine que vous deviez épouser.

— C'était le souhait de mon père, dit Wat avec lassitude. Je n'ai rien eu à dire là-dessus et donc, j'ignore tout sur l'avancement des

pourparlers. Bien sûr, en ce qui me concerne et en ce qui concerne leur colère, cela n’a plus aucune importance, maintenant. Je pense que je devrais être reconnaissant d’avoir mérité mes propres honneurs, ne crois-tu pas ? ajouta-t-il ironiquement. Autrement, cela ne me surprendrait pas de mon père qu’il me rosse le derrière avec sa ceinture de cuir à cause de tout ceci.

— Quand on parle de quelqu’un passible d’une bonne fessée, dit Tammy en jetant un regard sombre sur le petit Sym Elliot. Je parie que quelques minutes douloureuses attendent ce gamin.

— Pour ça, oui, dit Wat en faisant signe à Sym.

Le garçon s’approcha prudemment. En promenant les yeux entre Wat et Tammy avant de les reposer sur Wat, il demanda :

— Est-ce vrai qu’après tout, nous ne serons pas pendus par ce serpent, maître Wat ?

— C’est vrai, en effet.

— Alors, allez-vous épouser sa fille ? Laquelle ? À mon avis, elles me semblent bien mal pourvues pour convenir à un homme de goût comme vous.

— Si tu es intelligent, tu garderas cette opinion pour toi, dit sévèrement Wat, conscient que Tam avait plaqué une de ses grandes mains sur sa bouche, sans doute pour cacher un sourire.

— Je me posais la question, c’est tout, dit Sym. La vieille est maigre et sa bouche est trop large pour moi. L’autre est trop grosse, et aucune ne semble gaie. Moi-même, j’aime une fille joyeuse.

— Tu es trop jeune pour penser aux filles, joyeuses ou non, l’informa Wat. Maintenant, à quoi jouais-tu, nous suivre ainsi ici ?

— Je vous ai vus partir et je me suis dit que j’allais voir où vous vous rendiez tous ensemble. Je ne comptais pas beaucoup m’éloigner, mais vous avez continué et j’étais intrigué ; je voulais savoir si vous alliez traverser la frontière après avoir reçu l’ordre de Douglas de ne pas le faire.

— Ne t’ai-je pas dit de ne plus nous suivre ? Avant que le garçon puisse répondre, Wat ajouta sèchement : ta mère n’at-elle pas aussi exigé la même chose, ainsi que ton frère Dod ?

— Oui, bien sûr, j’imagine que tous ceux que je connais me l’ont

dit, mais quand l'occasion se présente, j'oublie. Dois-je réellement servir votre dame pour le reste de mes jours ?

Se rappelant la condition de Murray, Wat faillit dire à Sym de ne pas se sentir lié par une promesse faite ainsi sous une énorme contrainte, mais la grimace agacée du garçon lui donna à réfléchir. Avec l'instabilité actuelle des frontières en ce moment, et Douglas impatient de croiser le chemin de l'Anglais surnommé « Hotspur » et menaçant donc de lancer le combat à tout moment, il serait plus irréaliste qu'on surveille plus attentivement Sym à l'avenir. Les probabilités étaient bien plus grandes, avec des événements aussi intéressants imminents autour de lui, que le gamin se retrouve de nouveau dans le pétrin avant que le chat de sa mère n'ait le temps de se lécher une oreille.

— Tu as entendu son père, lui dit Wat. De plus, quand je t'ai regardé, tu as acquiescé d'un signe de tête. Tu m'as ainsi donné ta promesse de la servir, ta parole d'habitant des frontières. Tu sais très bien ce que cela signifie, non ?

Sym grimaça, mais il opina du chef une deuxième fois.

— Oui, bien sûr, la parole d'un habitant des frontières est bonne, sinon il ne la donne pas.

— Je me dis que tu avais jusqu'ici pris bien soin de ne pas donner ta parole à qui que ce soit, dit Wat. Est-ce bien vrai ?

Le garçon acquiesça d'un signe de tête.

— Je n'aimais pas la donner parce qu'un homme ne sait jamais ce qui pourrait se produire d'imprévu dans le futur.

— C'est vrai, dit Wat. Mais la parole d'un homme est importante. Il ne devrait pas la donner à la légère, mais lorsqu'il le fait, il doit la respecter. S'il échoue, il perd la confiance des autres et il ne peut jamais la récupérer. Il peut bien jurer de ne plus jamais manquer à sa parole, et il peut bien respecter cette promesse malgré, son premier échec. Mais la confiance que les autres placent en lui ne sera plus jamais aussi forte qu'avant qu'il ait failli envers eux la première fois, simplement parce qu'ils ne peuvent plus être sûrs de lui. Me comprends-tu ?

— Oui, je pense.

— Bien, médite sur mes paroles jusqu'à ce que tu les comprennes. Pour le moment, je veux que tu me jures encore sur ta parole d'honneur d'habitant des frontières que tu serviras lady Margaret jusqu'à ce qu'elle te libère volontairement de son service. Tu ne peux pas lui demander de le faire sans manquer à ta promesse envers moi. Es-tu d'accord ?

Il retint le regard du garçon prisonnier du sien.

— Oui, donc, je le jure, marmonna Sym.

— Bon garçon, dit Wat. Je vais aller voir ce que je peux faire pour aider les autres à présent. Encore une chose, dit Wat alors que le garçon se détournait.

Sym se figea sur place.

— Regarde-moi.

Avalant visiblement, Sym obéit.

— Te rappelles-tu les conséquences dont je t'ai parlé si tu me suivais encore ?

— Je ne l'ai pas fait ! s'exclama Sym. J'ai suivi Dod et les autres gars.

En durcissant son expression, Wat demanda :

— Que t'ai-je dit ?

À contrecœur, les yeux baissés, Sym répondit :

— Vous m'avez dit que vous veilleriez à ce que je reçoive une bonne fessée.

— Penses-tu que je ne respecte pas ma parole ?

Les yeux encore sur ses pieds, Sym secoua la tête.

— Réponds-moi correctement.

— Non, Monsieur, dit Sym en levant les yeux vers lui. Je sais bien que vous allez respecter votre parole. Allez-vous le faire maintenant ou attendre notre retour à Rankilburn ?

— Tu vas aller trouver Dod immédiatement et lui dire qu'il doit te donner la fessée de ta jeune vie. Et… Sym ?

La lèvre inférieure du garçon trembla, mais il dit assez fort :

— Oui, Monsieur ?

— Ne m'oblige pas à avoir une autre de ces conversations avec toi.

— Non, je ne le ferai pas.

En le regardant s'éloigner avec plus de réticence que jamais pour rejoindre la bande, Wat ressentit avec étonnement une forte sympathie pour lui. Il ne doutait pas qu'après une discussion semblable où Buccleuch lui décrirait cette même absence de bon sens chez lui, il éprouverait un remords à peu près pareil à celui de Sym maintenant.

— Je vous demande pardon, Monsieur, mais le bain est prêt.

En se tournant avec beaucoup de soulagement, Wat suivit le serviteur jusqu'à la baignoire.



Dans la salle, étonnée comme elle l'était d'avoir entendu l'offre inopinée d'Amalie de l'accompagner à Rankilburn, Meg ne savait pas quoi lui dire.

Leurs parents semblaient avoir tout autant perdu la voix.

Lady Murray fut la première à s'en remettre.

— Réfléchissez donc à vos paroles, pour une fois, Amalie, dit-elle. Vous ne pouvez pas être sérieuse.

— Mais je le suis, dit Amalie en promenant les yeux entre ses parents. Meggie a raison, selon moi. Elle devrait avoir une personne connue avec elle. Voyez-vous, je n'ai qu'à rester suffisamment longtemps pour la voir installée, et heureuse, dans sa nouvelle demeure.

Sir Iagan ouvrit la bouche, croisa le regard de sa femme, puis la referma.

Convaincue qu'il était sur le point de faire remarquer à Amalie que le bonheur n'était pas une nécessité dans un mariage, encore moins lorsqu'il résultait d'une négociation comme celle-ci, Meg dit précipitamment :

— Je jure que je prendrais le plus grand soin d'elle, père. En effet, sa compagnie contribuerait beaucoup à me réconcilier avec cet affreux changement dans ma vie. Oh ! je vous en prie, Monsieur, permettez-lui de venir.

— Je n'aime pas cette idée, dit sir Iagan avec raideur.

— Non, Monsieur, moi non plus, dit lady Murray.

Mais son expression songeuse fit espérer à Meg qu'elle ne rejetterait pas carrément l'idée. Et elle ne le fit pas. Au lieu de cela, elle annonça son intention de s'occuper des changements dans le menu du midi pour le transformer en repas de noces.

— Je pense à des morceaux de bœuf et quelques poulets, dit-elle. Les compagnons de ce jeune homme doivent manger également, après tout.

— Entre-temps, je vais envoyer chercher le frère et essayer de trouver une servante pour accepter de suivre notre Meg à Rankilburn, dit sir Iagan.

— Une excellente idée, dit lady Murray. Si Amalie accompagne Meg, en fin de compte, nous ferions aussi bien de fournir une femme de chambre respectable pour veiller sur les deux filles. Pour l'instant, allez dans votre chambre à coucher, Meg, et dites à votre Tetsy d'emballer vos effets dans deux paniers de transport que les hommes pourront attacher à un poney. Je vais envoyer quelqu'un en haut immédiatement avec l'eau de votre bain. Amalie, allez l'aider.

— Oui, Madame, dit Amalie.

— Madame, je vous prie… commença Meg, mais elle retint ses mots quand Amalie lui pinça le bras.

— Oui, Meg, qu'y a-t-il ? demanda lady Murray.

Réfléchissant rapidement, Meg demanda :

— Dois-je essayer d'emballer toutes mes possessions dans deux paniers ?

— Non, seulement les vêtements et autres effets nécessaires à votre confort jusqu'à ce que votre père puisse faire suivre le reste. Deux paniers devraient suffire, mais jugez-en par vous-même. Je sais que vous serez raisonnable dans vos choix.

— Merci, dit Meg, sentant la chaleur dans ses joues causée par le compliment inattendu. De tels moments étaient rares.

Quand elles atteignirent l'escalier du vestibule, Amalie dit :

— Vous étiez sur le point de lui demander si je devais moi aussi faire mes bagages, non ?

— Oui, car ce serait bien de le savoir maintenant, ne croyez-vous pas ?

— Vous ne devez plus rien mentionner sur la possibilité de mon départ, Meg. Si vous ne l'agacez pas en insistant auprès d'elle, elle va me permettre de partir. On le voyait bien.

— Je n'ai rien vu de la sorte, dit Meg en la suivant en haut des marches. Je suis d'accord, elle y pensait, mais elle pourrait tout aussi bien décider de ne pas vous laisser partir.

— Non, car lorsqu'elle veut interdire une chose, elle le fait sans tarder. De plus, rappelez-vous : quand père a dit qu'il allait trouver une femme de chambre, elle a dit que je pourrais partir.

— Elle n'a pas dit expressément que vous partez, par contre.

— Elle en a dit suffisamment. Voyez-vous, ce n'est que lorsqu'elle constate un avantage dans un plan, mais doit démêler les détails dans sa tête, qu'elle remet sa décision à plus tard. Dans ce cas-ci, je crois qu'elle réalisera à quel point vous serez davantage en sécurité si je voyage avec vous.

— Oui, peut-être, mais cette femme de chambre respectable que cherche notre père serait tout aussi efficace pour garantir ma sécurité que votre présence.

— Non, dit Amalie. Songez seulement à ces voleurs, lesquels sont presque tous le genre que notre mère appelle les brutes et les voyous écossais. Imaginez-vous qu'ils montreraient le même respect à une femme de chambre de leur propre classe qu'à moi, qu'à nous deux ?

Meg sourit de nouveau.

— Vous ne les croyez sûrement pas plus rudes que les hommes de main de nos frères — ceux de Simon, en particulier, évidemment. Mais même les gars de Tom sont bourrus, comme à peu près tous ceux de leur acabit de notre connaissance, Anglais ou Écossais. Pensez-vous que sir Walter ne peut pas contrôler sa troupe ?

Meg avait baissé la voix dans l'espoir de ne pas l'entendre résonner tout au long de l'escalier où une autre personne pouvait la surprendre. Amalie ne se donna pas cette peine.

— Que savons-nous de lui ? s'enquit-elle. Pourquoi se soucierait-il de leurs actions ? Notre père ne lui impose-t-il pas ce mariage comme à vous ? Et si sir Walter devait décider de vous abandonner ou vous tuer en chemin ?

— Ne soyez pas stupide, dit Meg. Il est peut-être furieux, mais il n'a aucune raison de passer sa fureur sur moi.

— Peuh, dit Amalie, imitant grossièrement l'une des épithètes préférées de leur père. Les hommes passent toujours leur colère sur les femmes de leur entourage. On n'a qu'à penser à nos frères et à notre père — ou, en fait, à tous les hommes que nous avons rencontrés.

— Ce peut être vrai parfois, dit Meg. Mais vous ne prétendrez pas que l'un d'eux a déjà tué une femme seulement parce qu'une autre personne l'a mis en colère.

— Nous ne pouvons pas connaitre tous leurs actes, dit Amalie. Nous les voyons ici seulement. Ils peuvent faire toutes sortes de choses terribles ailleurs.

Même si Meg pouvait croire l'ambitieux Simon capable de presque n'importe quoi s'il pensait en tirer ce qu'il espérait, elle ne pouvait pas imaginer le joyeux Tom se comportant comme le suggérait Amalie.

Elle secoua la tête devant sa sœur et dit :

— Vous le savez, Madame notre mère désapprouve l'exagération, ma chérie. Retenez vos idées fantaisistes, je vous prie, jusqu'à ce que nous soyons seules sans personne pour les entendre.

— Ce sont peut-être des idées fantaisistes, dit Amalie. Toutefois, vous connaissez notre mère suffisamment bien pour savoir qu'elle nourrit la même opinion de ces hommes.

— Quand bien même. Vous ne devriez pas tenir ces propos quand d'autres peuvent vous entendre.

Ayant atteint le palier suivant, Amalie jeta un œil en arrière et sortit la langue, mais elle se tut jusqu'à ce qu'elle soit en sûreté à l'intérieur de leur chambre à coucher commune. Puis, elle demanda :

— Que pensez-vous de sir Walter, Meg ? Je le trouve très…

Elle s'interrompit en lançant un regard chagrin à Meg quand la porte s'ouvrit sur Tetsy, la femme de chambre aux joues roses à leur service. Meg savait que Tetsy devait être juste derrière elles dans l'escalier, toujours silencieuse avec ses chaussons à semelle souple, et elle se demanda quelle partie de la conversation elle avait surprise.

— Sa Seigneurie m'envoie, dit Tetsy. Elle a dit que vous deviez prendre un bain et qu'elle faisait immédiatement monter de l'eau

chaude. Je dois sortir la baignoire, puis m'occuper d'emballer vos vêtements. Oh ! milady, elle a dit que vous partiez pour Rankilburn !

— Connais-tu Rankilburn, Tetsy ? demanda Meg.

— Oh ! non, mais cela me semble vraiment très loin, répondit Tetsy tandis qu'elle tirait la baignoire en bois hors de sa place dans un coin de la chambre. Sa Seigneurie a dit, par contre, que vous deviez épouser un noble, milady. Mais je ne sais pas comment cela se peut alors qu'aucun de nous n'en a entendu parler avant maintenant.

Gentiment, Amalie dit :

— Mets-tu en doute la parole de Madame ma mère, Tetsy ?

L'air horrifié, Tetsy nia cette possibilité.

— C'est seulement que nous l'apprenons habituellement tout de suite si une personne doit se marier et Sa Seigneurie a dit que vous deviez épouser cet homme aujourd'hui, lady Meg.

— Ne trouves-tu pas cela romantique, Tetsy ? demanda Amalie.

— Ne la taquinez pas, Amalie, dit Meg. C'est vrai, Tetsy, et cela est arrivé très vite. Je dois épouser sir Walter Scott, le fils aîné du laird de Buccleuch. As-tu déjà entendu ce nom ?

Les yeux de Tetsy s'arrondirent.

— Oui, bien sûr, milady. Mon père dit que Buccleuch est un homme très féroce. Son fils est-il féroce aussi ?

— Nous souhaitons le contraire, car lady Meg soit l'épouser, dit Amalie. Aimerais-tu faire le voyage avec elle jusqu'à sa nouvelle demeure, Tetsy ?

De nouveau, Tetsy ouvrit grand les yeux et le sang quitta ses joues.

— Non, maîtresse, je ne pourrais pas partir avec ces affreux hommes rudes dont vous parliez.

Plus sévèrement, Meg déclara :

— Je vous ai demandé de cesser de la taquiner, Amalie. Je vous prie de le faire immédiatement. Vous n'êtes pas si méchante, habituellement. Tetsy, je sais que tu ne veux pas t'éloigner à ce point de la maison. J'ai déjà dit à sir Iagan que tu préférerais rester ici.

— Merci, milady. Si vous voulez vraiment que je vienne avec vous, je pense que je pourrais le faire. Mais j'aimerais mieux rester ici avec ma propre famille.

— Et tu resteras, dit Meg. Elle ajouta avec un sourire : je crois les entendre arriver avec mon eau.

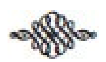
— Oui, bien sûr, approuva Tetsy avant d'aller ouvrir la porte en hâte. Cette eau est pour vous également, lady Amalie. Votre maman a dit que vous deviez vous baigner aussi.

— Là, que vous avais-je dit, Meggie ? fanfaronna Amalie d'un air triomphant.

— Vous demander de prendre un bain ne signifie pas votre départ pour Rankilburn, loin de là, lui fit remarquer Meg. Madame notre mère ne veut peut-être pas gaspiller une bonne eau pour un seul bain.

— Vous verrez, dit Amalie. Vous feriez bien de faire vos choix pour le voyage. Cette baignoire sera bientôt remplie et si je dois me laver après vous, je ne veux pas d'une eau froide.

Meg soupira et commença sa sélection tout en se demandant si la compagnie de sa sœur à Rankilburn serait une aubaine ou une pénitence, en fin de compte.



Dans la cour, Wat termina son bain et laissa l'eau pour ceux de ses compagnons qui souhaitaient l'utiliser. Tandis qu'il se séchait, des gloussements féminins attirèrent son attention vers la poterne de la tour de garde d'où deux filles l'avaient apparemment regardé se laver avec intérêt.

Il leur sourit largement et finit de s'habiller. Même si l'on avait brossé ses vêtements, ils portaient encore la preuve du manque d'entretien régulier du donjon d'Elishaw. Une brève vision mentale de la réaction probable de sa mère, si elle avait pu voir la tenue de mariage de son premier-né, lui tira un sourire.

À ce moment-là, il réalisa qu'il ramènerait la fille avec lui à la maison. L'idée de la voir vivre avec lui dans sa tour de garde rustique lui plissa le front, mais celle de la présenter à ses parents comme sa femme le fit grimacer.

Sa mère allait accepter sa décision avec plus de facilité que son père. Buccleuch avait des idées arrêtées sur le genre de mariage qu'il

attendait pour son fils. Les ayant toutes entendues, Wat savait qu'épouser la fille d'un homme non aimé de son père pour éviter la pendaison ne figurait pas parmi elles.

C'était toutefois sans issue. Il allait devoir amener la fille à Scott's Hall, la résidence principale de ses parents à Rankilburn Glen. Non seulement sa tour n'était pas présentable — en tous les cas, pour une dame de la noblesse —, mais de plus, elle ne serait pas aussi sûre pour une femme que Scott's Hall.

Et il allait certainement être bientôt absent. Douglas étant déterminé à garder les Anglais en Angleterre, et les Anglais encore plus décidés que jamais à conquérir l'Écosse, Douglas aurait besoin de Wat et de tous les hommes qu'il pourrait prendre avec lui.

Buccleuch irait également là où les mènerait Douglas. Il serait donc d'autant plus important que lady Margaret réside en sécurité au Hall avec lady Scott.

Tandis que ces pensées lui traversaient la tête, Wat s'avisa de la disparition des deux filles près de la poterne. Des pas crissèrent derrière lui et il pivota pour voir Murray avancer à grandes enjambées vers lui, la main gauche sur la poignée de son épée.

Il fut tenté de lui demander s'il craignait l'attaque d'un homme non armé à l'intérieur même de son mur d'enceinte, mais il résista à cette envie et attendit poliment de se voir adresser la parole par son hôte.

Secoué, il réalisa que cet homme allait bientôt être son beau-père.

Murray lui lança une brosse à cheveux.

— J'ai pensé que vous voudriez peut-être démêler un peu vos cheveux, dit-il.

Wat attrapa facilement la brosse, mais il n'avait pas la tête à sa coiffure, car Murray tenait un rouleau de plusieurs feuilles de papier dans son autre main. L'homme plus âgé rencontra son regard.

— Je vois que vous avez remarqué mes documents, mon garçon. J'ai demandé au frère mendiant de rédiger un accord entre nous. Je crois que vous connaissez suffisamment votre alphabet pour le comprendre.

— Oui, je sais lire, dit Wat. Quel genre d'accord est-ce ?

— Oh, le genre habituel pour dire que vous acceptez de protéger

notre Meggie et bien la traiter. Vous veillerez aussi à la nantir avantageusement financièrement advenant votre décès et vous reconnaîtrez comme vôtres tous les bébés dont elle pourrait accoucher.

— Montrez-le-moi, dit Wat, davantage pour se donner le temps de réfléchir que parce qu'il doutait que les documents soient différents de ce que Murray avait décrit.

L'écriture du frère était nette et les mots ressortaient bien sur la page.

Il jeta un coup d'œil à Murray.

Les yeux de l'homme plus vieux brillaient d'espoir.

— Il est écrit ici, dit posément Wat, que j'accepte et promets aussi de ne jamais prendre les armes contre un Murray d'Elishaw.

— Oui, évidemment. Cela est habituel lors de telles unions, où les familles pourraient se retrouver dans des camps opposés sur des questions importantes. De plus, je veux que vous promettiez de venir à mon secours si jamais j'ai besoin de vous.

— Je n'imagine pas prendre les armes contre la famille de ma femme, dit Wat. Et j'accepte de venir à votre secours à moins que Douglas en personne ne vous attaque ou que l'attaque soit faite en son nom. Mais si vous pouvez accepter ma parole et ma promesse solennelle pour ces questions, pourquoi insistez-vous pour nous obliger à nous marier et à consommer le mariage aujourd'hui ?

— Je vous l'ai dit : de cette manière, je ne verrai pas Buccleuch ou Douglas intervenir. Mais si vous poursuivez votre lecture, ajouta-t-il avec un petit sourire satisfait, vous constaterez que ce n'est pas seulement votre promesse que j'aurai concernant la question de prendre les armes contre moi ou de vous porter à mon secours.

— Je n'ai rien à vous offrir de plus.

— J'ai ce bétail, ces chevaux et ces chiens de chasse venus de votre pâturage ajouter aux miens, non ? Mais comme garantie additionnelle, vous verrez juste sous cette ligne que si vous rompez l'une de ces deux promesses, vous devrez aussi me verser cent merks.

Retenant sa colère avec difficulté, seulement parce qu'il savait que la manifester ne lui apporterait rien, Wat déclara :

— Je n'accepte pas que vous gardiez ces bêtes comme les vôtres, Monsieur. Mais je vais vous donner ma parole pour l'autre condition. Comptez-vous conserver mes chiens et mes chevaux — même ceux que nous avons montés pour venir ici — et nous obliger tous à rentrer à pied chez nous ?

— Vous partirez sur les chevaux que vous avez montés jusqu'ici, dit-il. Je garderai les autres pour vous montrer à ne plus jamais essayer de voler mes bêtes.

— Ne craignez-vous pas que Buccleuch ou Douglas ne cherchent tout de même à faire annuler non seulement le mariage, mais aussi ce maudit accord que vous souhaitez me voir signer ?

— Non, mon garçon, car il s'agit d'un accord écrit. Un concile soutiendra ma position concernant ce mariage comme étant légale. Vous assumerez aussi votre part de responsabilité, je pense, pour veiller à ce que notre Amalie rencontre un prétendant convenable à, épouser pendant son séjour chez vous.

— Amalie ?

— Oui, la sœur cadette de Meggie. Vous devez l'avoir vue dans la salle, et encore une fois ici, dehors dans la cour pendant notre discussion sur votre pendaison.

— J'ai bien remarqué une autre jeune fille, oui, mais en quoi me concerne-t-elle ?

— Elle a offert de tenir compagnie à sa sœur pendant le voyage et j'ai décidé de le permettre. Deux jeunes dames, ce sera bien plus sûr qu'une seule. J'ai bien essayé de trouver une servante pour les accompagner, mais elles préfèrent toutes rester ici.

— Je vois, dit Wat.

Il aurait aimé refuser d'amener la plus jeune fille, car il ne prévoyait que des ennuis à l'inclure dans le groupe. Cependant, si Murray ne pouvait pas persuader une femme de chambre de s'occuper de sa fille, il pouvait difficilement le blâmer de vouloir une personne pour l'accompagner. Une autre pensée surgit.

— J'espère que votre fille cadette *veut* venir.

— Oui, elle s'est offerte, alors elle est d'accord, dit Murray. Impossible de comprendre l'esprit féminin, mais Madame mon épouse

dit que ce sera bien pour les filles d'être ensemble. Amalie n'aura pas à rester longtemps, par contre, vous veillerez sans doute à son retour sécuritaire quand elle souhaitera rentrer.

— Oui, dit Wat en se demandant dans quoi il avait bien pu se fourrer uniquement pour avoir voulu récupérer son bétail, ses chevaux et ses deux chiens.



Pendant son bain, Meg regarda Amalie s'affairer, donnant des ordres à Tetsy et à une deuxième femme de chambre amadouée par ses soins pour les aider à faire les bagages. Elle rappelait un chien de berger à Meg, mordillant les talons des ovins pour diriger son troupeau.

En remarquant qu'Amalie faisait emballer ses propres vêtements, Meg lui dit :

— Êtes-vous sûre de votre fait, ma petite chérie ? Instables comme le sont les frontières en ce moment, nous ne pouvons pas savoir combien de temps vous resterez avec moi. Ce pourrait être long.

— Oui, advienne que pourra, dit Amalie. Cela ne me dérangera pas.

Elle ne regardait pas Meg, mais le panier de transport qu'organisait Tetsy. Toutefois, Meg vit un muscle tressaillir dans sa mâchoire et elle reconnut ce signe. Sa sœur étonnamment souvent têtue était déterminée à l'accompagner.

— Amalie, passez-moi une serviette, je vous prie, dit Meg. Et, Tetsy, je veux emporter le châle brodé offert par Madame ma mère à la Chandeleur. Je l'ai laissé hier dans le solarium. Et toi, Letty, brasse le feu pour lady Amalie.

Lorsqu'Amalie lui apporta la serviette et la tint devant elle, Meg se leva et s'enveloppa dedans en disant à voix basse :

— Vous allez devoir prendre votre bain en vitesse, je le crains, si nous voulons tout finir assez tôt au goût de Monsieur notre père. Mais d'abord, ma petite chérie, dites-moi pourquoi vous avez tellement envie de venir avec moi.

Amalie haussa les épaules.

— Il n’y a pas à en faire toute une histoire, Meg. Je ne peux tout simplement pas vous laisser partir seule avec tous ces hommes.

— Est-ce vraiment tout ? demanda Meg. Votre détermination fait même crépiter l’air ici.

Amalie haussa les épaules.

— C’est peut-être parce que si je vais à Rankilburn, sir Walter aura le devoir de dénicher un parent ou un ami prêt à m’épouser. J’aimerais mieux cela qu’attendre encore des années avant que notre père me trouve un mari.

Meg l’observa attentivement, mais elle sut en voyant Amalie lui rendre calmement son regard qu’elle n’apprendrait rien de plus jusqu’à ce qu’Amalie soit décidée à parler.

Chapitre 4



Laird de la plus belle des forêts, il épousera la plus laide des filles pour sauver sa peau.

Ayant donné l'ordre à ses gars de le rejoindre dans la grande salle et d'assister à son mariage, Wat suivit son futur beau-père à l'intérieur pour découvrir une plume et un encrier attendant sur la table d'honneur, à côté de ce qui ressemblait à de la bière.

Murray déposa le rouleau de documents près d'eux.

— Vous souhaitez me voir les signer maintenant, j'imagine, dit Wat.

— Chaque chose en son temps, mon garçon. J'ai demandé au frère d'être témoin de nos signatures. Entre-temps, si vous le voulez, nous allons boire un verre pour célébrer notre accord.

Wat accepta avec reconnaissance une chope de bière et il en avait avalé presque la moitié lorsqu'il se souvint qu'il n'avait rien mangé depuis son dernier souper, le soir précédent, et que cet alcool était en partie responsable de ses ennuis actuels. Autant il aurait bien accueilli l'oubli sur lequel il pouvait toujours compter après un excès de ce truc, il se dit sévèrement qu'il était plus sage de garder les esprits clairs.

— Les dames seront bientôt là, je pense, dit Murray en s'assoyant dans sa chaise avec accoudoirs installée à la place centrale de la table d'honneur et tournée vers le bas de la salle. Venez, prenez ce tabouret à côté de moi, mon garçon. Nous sommes presque parents, à présent, et j'aimerais donc en savoir plus sur vous. On m'a dit que vous soutenez Douglas en toute chose. Est-ce vrai ?

— Oui, dit Wat en acceptant le tabouret avec dossier à la droite du

fauteuil de Murray. Décidant de suivre l'exemple de son hôte en parlant sans détour, il déclara :

— *On* me dit, Monsieur, que *vous* ne soutenez pas Douglas. En fait, j'ai entendu que vous refusez de vous allier à l'un ou l'autre des camps.

— Parbleu, mon garçon, n'avez-vous pas remarqué ma position ici ? Non seulement suis-je installé à huit kilomètres de la frontière, mais ma femme est née et a été élevée en Angleterre, et elle a de puissants parents là-bas. Cela, tout comme la vie d'un homme et sa propriété ne valent pas le coup de prendre parti. Nous vivons dans la crainte d'être attaqués par un adversaire ou l'autre chaque fois que les choses se gâtent vraiment.

— Même alors, vous habitez l'Écosse et vous êtes un Écossais de souche, clama Wat.

— Oui, bien sûr, dit Murray. Et pendant presque une décennie avant ma naissance, tout était paisible dans les environs. C'est certain, Edward III d'Angleterre avait occupé presque toute l'Écosse au sud du fleuve à cette époque et plusieurs résidents de la région lui avaient juré fidélité en échange du droit de conserver leur propre domaine.

— Votre père était donc de ceux-là, dit Wat sans être le moins de monde surpris de parler d'une conquête s'étant produit un demi-siècle plus tôt.

Les Écossais avaient la mémoire longue. De plus, les armées anglaises les avaient envahis plusieurs fois depuis. Et Murray n'était pas le seul homme à avoir promis sa loyauté à un roi conquérant pour qu'on le laisse en paix. D'autres, peut-être même des parents de Wat, avaient agi de même pour garder leurs propriétés.

— C'était la décision sensée à prendre, dit Murray. L'autre choix était de voir ses terres confisquées et données à un lord anglais. De plus, parfois, les Anglais brûlaient tout en avançant vers le nord, ou encore les Écossais incendiaient leurs propres récoltes et chassaient leur bétail pour empêcher les Anglais de s'en servir pour approvisionner leurs armées.

Wat hocha la tête, sachant avec quelle facilité de nombreux Écossais des frontières pouvaient abandonner leurs maisons et leurs

champs et mener leur bétail vers des endroits plus sûrs, malgré le côté incommodant. Les cultures pouvaient être développées ailleurs, et de simples chaumières, reconstruites en un ou deux jours. Il était même sûr de laisser sans surveillance les tours de garde comme la sienne, Raven's Law, si elles étaient bâties en pierre solide.

Les plus grands édifices risquaient l'occupation. Le château Hermitage, le siège du comte de Douglas à Liddesdale dans les environs, était de ceux-là. Les Anglais avaient pris la forteresse plus d'une fois au cours de sa centaine d'années d'existence.

— Ne faites-vous pas confiance à Douglas et au comte de Fife pour garder les Anglais hors de l'Écosse, cette fois ? lui demanda Wat.

Murray haussa les épaules.

— Douglas fera tout ce qu'il peut, je n'en doute pas, mais Fife ne servira toujours que Fife. Je ne devrais pas parler contre l'homme au service duquel travaille mon propre fils Simon, mais vous en connaissez sûrement assez sur Fife, j'en suis convaincu, pour savoir que s'il peut obtenir quelque chose en cédant le trône écossais à l'Angleterre,, il le fera.

Wat le savait : à peu près personne ne faisait confiance au comte de Fife ; même si de nombreux hommes respectaient sa puissance et qu'ils le croyaient mieux qualifié pour régner sur l'Écosse que le roi — plus vieux et presque aveugle — ou le frère aîné de Fife, l'actuel héritier du trône, le comte de Carrick, un être faible et désintéressé.

Néanmoins, Wat demanda :

— Pensez-vous sincèrement que Fife permettrait à un Anglais de prendre la couronne écossaise ?

— C'est assurément possible, car même le roi des Écossais a déjà essayé cela ici, dit Murray. Vous ne vous en souvenez pas, puisque vous n'étiez pas encore né, mais vous avez certainement entendu que lorsque David Bruce était notre roi, il a avalisé la cession de la succession écossaise au Prince Noir d'Angleterre. Notre propre Parlement a mis un terme à cela, mais pas avant que mon père n'ait décidé qu'il était sage pour moi d'épouser une Anglaise. J'ai pesté contre cette idée à l'époque, bien entendu, mais Annabel a été une bonne épouse, et pour un homme comme moi, avoir des alliés des

deux côtés de la frontière est le simple bon sens.

Wat comprenait, mais il ne pouvait pas accepter la position de neutralité adoptée par Murray. En lui offrant un regard franc, il dit :

— Vous n'attendez pas de ma part que je refuse de me ranger dans un camp comme vous l'avez fait, j'espère, après avoir épousé votre fille.

— Non, mon garçon, je sais très bien que vous êtes un homme emporté. À mon avis, vous n'êtes pas mieux que Douglas, toujours prêt à gaspiller des vies au combat pour cette notion stupide de liberté écossaise. Et qu'advient-il de cela, hein ? Avez-vous vu la dévastation laissée derrière après chaque affrontement ? Ou bien êtes-vous tellement en sécurité dans votre vallée de Buck Cleuch que vous pensez que ni les Anglais ni les Écossais ne vous embêteront ?

— La notion de liberté écossaise n'est pas stupide, dit Wat tout en se souvenant qu'il lui fallait parler avec prudence.

Il ne réussirait qu'à mettre l'homme en colère s'il lui faisait la leçon sur les sacrifices faits par les grands hommes comme Wallace et Bruce pour regagner la liberté écossaise enlevée par les oppresseurs anglais. Au lieu de cela, il dit :

— Je doute que vous ne méprisiez la notion de liberté, pas plus que n'importe quel homme, Monsieur. Je parie que ce sont uniquement les tentatives incessantes de l'Angleterre pour conquérir l'Écosse, le combat nécessaire pour protéger notre liberté et la menace continuelle sur Elishaw qui vous poussent à affirmer une chose semblable.

Murray ne niant pas cette analyse, Wat ajouta :

— Il est vrai que les terres écossaises se trouvent à une distance plus sécuritaire de la frontière. Cependant, les Anglais n'ont jamais été intéressés par la paix, sauf à leurs propres conditions, c'est-à-dire l'Angleterre avalant l'Écosse tout entière. C'est certainement le désir de son roi actuel, Richard Plantagenet.

— Oui, c'est vrai, acquiesça Murray. Ce garçon est jeune, mais déjà un diable.

— Oui, et il est absolument déterminé à conquérir l'Écosse, si seulement pour prouver à ses opposants qu'il a gagné le droit de

régner sur l'Angleterre.

— Vous avez, j'imagine, réglé tout cela dans votre tête de manière à ce que tout s'accorde avec vos propres idées, dit Murray, visiblement de meilleure humeur à présent.

— Je sais ce que je crois, Monsieur, exactement comme vous.

— En vérité, mon garçon, je ne suis pas intéressé par vos convictions ni vos actions, tant que vous vous portez à mon secours si j'ai besoin de votre aide et que vous assurez la sécurité de mes filles. Avec un regard d'espoir, il ajouta : j'en ai une autre encore, vous savez — la jeune Rosalie —, mais elle entre à peine dans sa onzième année. Je crois que vous ne voudrez pas la prendre aussi avec vous.

Wat avalait justement un peu de bière et il faillit s'étouffer.

Tandis qu'il crachotait, Murray lui donna une forte claque dans le dos, assez pour lui couper le souffle.

Quand il se rétablit, il repoussa son tabouret et dit en se levant :

— Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir aidé à me remettre, et de votre généreuse offre d'amener une troisième fille chez moi. Vous ne vous offenserez pas, j'imagine, si je préfère ne pas me charger du fardeau d'une autre femelle, encore moins quand elle est si jeune.

— Oui, évidemment. De plus, sa mère ne le permettrait pas, je crois, dit Murray sans rancœur. Déjà, elle deviendra sûrement d'humeur maussade en perdant Meg et Amalie en même temps. Il vaut donc mieux que Rosalie reste ici, je pense.

Soulagé de l'avoir emporté sur ce point, ayant craint de ne pas gagner dans les circonstances, Wat prit une respiration bienvenue, but lentement un peu de bière et attendit pour voir si Murray allait encore essayer de discuter. Il s'en abstint et leur conversation se poursuivit de manière décousue jusqu'à ce que le frère arrive en hâte.

Les jupes de sa robe à capuchon sombre voltèrent derrière lui, dévoilant la soutane blanche en dessous pendant sa traversée de la salle jusqu'à l'estrade. Il avait l'air bronzé et maigre de nombreux frères mendiants. Son visage était rasé de frais, sa chevelure foncée, ornée d'une tonsure, était parsemée de gris. Ses yeux bleus révélaient à la fois l'intelligence et la perspicacité.

— Pardonnez-moi, milord, dit-il à Murray en approchant. J'ai pris

du temps pour mes prières, mais nous devons discuter de ce mariage avant sa célébration.

— Je n'ai plus rien à ajouter là-dessus, dit Murray. Mais vous arrivez à temps pour être témoin de notre signature des arrangements pour le mariage. Voici Wat Scott, fils aîné du laird de Buccleuch. Vous avez déjà entendu parler du laird, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet, dit le frère en observant attentivement Wat. Vous êtes *sir* Walter, non ? Je le demande, car je vous ai inscrit ainsi dans cet accord que vous devez signer.

— Je le suis, dit Wat.

— Prenez cette plume, mon garçon, et apposez votre nom là où il le faut, dit Murray.

— Un moment, sir Iagan ; permettez-moi une question, dit le frère. Je dois avoir l'esprit plus tranquille concernant ceci. À Wat, il dit : on peut croire que vous faites ceci de votre propre gré, sir Walter. Pouvez-vous me le confirmer ?

Après avoir échangé un regard avec Murray, se sentant piégé par son intégrité, Wat dit sèchement :

— C'est exact.

— Prenez une chope de bière, mon frère, et reposez-vous pendant que vous le pouvez, dit joyeusement Murray. Madame mon épouse et mes filles nous rejoindront bientôt. Comme vous le voyez, les serviteurs ont déjà commencé à disposer les tables à tréteaux pour notre repas du midi.

— Le repas de noces, oui, dit le frère en hochant sa tête souriante vers le serviteur lui offrant de remplir sa chope de bière.

— Un beau festin, en effet, dit Murray en jetant un regard moqueur à Wat.

Le silence s'installa ensuite, brisé quelques moments plus tard quand les hommes de Wat entrèrent dans la salle.

— Où souhaitez-vous les asseoir, Monsieur ? demanda Wat à Murray.

— Mes gars le leur indiqueront, dit son hôte. Vous vous assoirez ici près de moi quand le temps viendra. Mais d'abord, nous devons vous marier correctement et voir à la consommation du mariage, n'est-ce

pas ?

Le frère parut sur le point de reprendre la parole, peut-être pour s'élever contre la cérémonie précipitée, pensa Wat avec espoir. Ses espérances n'étaient pas grandes, par contre, car les mariages célébrés par le clergé ambulant étaient souvent précipités.

Les vrais prêtres étaient difficiles à trouver à distance de leurs maisons de culte. Même avec les abbayes, les prieurés et les monastères dans la région, les prêtres étaient rarement disponibles sans préavis. Les frères, voyageant par devoir, et résidant peu dans leurs maisons de culte, remplissaient fréquemment le vide sacerdotal dans les zones périphériques. Que l'un d'eux séjourne à Elishaw aujourd'hui, de l'avis de Wat, n'était qu'une maudite malchance, mais la loi écossaise offrait plus d'un moyen de contourner un mariage convenable à l'église, de sorte qu'il doutait qu'un prêtre ait pu arrêter cet homme.

En observant sa troupe se faire guider vers une table dans la salle plus basse, il remarqua que les hommes d'armes de Murray se tenaient à proximité, la surveillant, comme s'ils craignaient un coup fourré. Mais il n'y en aurait pas.

Ses hommes étaient calmes, sombres même, visiblement troublés par tous les événements depuis qu'ils s'étaient mis en route pour récupérer ses bêtes, le soir précédent.

Enfin surgit un bruit qu'il avait à demi consciemment attendu ; le bruissement des jupes des dames et le chuintement discret de leurs chaussons dans l'escalier de pierre. Se tournant vers le son, il vit lady Murray entrer la première dans la salle.

Chacun des serviteurs et chacune des servantes cessèrent leurs activités quand Sa Seigneurie passa pour se rendre sur l'estrade. Des serviteurs, des valets et des femmes de chambre effectuèrent des révérences, et les hommes d'armes se tinrent au garde-à-vous. Pour l'attention qu'elle leur accorda à tous, ils auraient bien pu être des meubles.

Derrière elle, côte à côte, arrivèrent les deux filles aînées. Wat déduisit que la plus jeune fille les suivant était leur sœur Rosalie.

En croisant le regard insolent de l'enfant, il décida qu'il était

encore plus chanceux qu'il ne l'avait cru de ne pas avoir à l'amener avec lui à Rankilburn.

Ses yeux revinrent vers le duo la précédant, passant rapidement sur lady Amalie pour s'arrêter sur lady Margaret. Il s'était attendu à voir la mariée vêtue d'une robe bien plus élégante que celle qu'elle portait plus tôt et, c'était certain, elle ressemblait moins à une servante. Mais la robe bleue légère et la longue cape grise qu'elle portait à présent ne convenaient pas davantage à une chevauchée, et elles ne l'avantageaient pas mieux non plus.

Il faillit grimacer en remarquant la hideuse coiffe blanche ondulée et se terminant en pointe dissimulant sa chevelure et, lorsque son regard expérimenté se posa sur le laçage serré et démodé de son corsage et le corset bas, il essaya de l'imaginer dans de plus beaux vêtements. Mais son esprit se rebiffa quand il tenta de l'imaginer en épouse. Elle était trop mince pour remplir confortablement les bras d'un homme, pour sûr. Parbleu, elle semblait totalement dépourvue de seins.

Même s'il avait entendu ses hommes parler de son manque de beauté et de sa bouche trop grande, voire trop large, comme l'avait dit Sym, elle marchait avec grâce. Elle se tenait bien et ses lèvres semblaient aussi douces que…

Ses pensées s'interrompirent quand sa bouche tressaillit sous l'effet de l'ironie. Croisant son regard direct, il réalisa trop tard qu'elle le regardait l'observer.



Meg se demanda à quoi il pensait. Elle n'était pas une grande beauté, elle en avait conscience, mais la beauté était rarement la première chose recherchée par les hommes chez une épouse. Des femmes plus ordinaires qu'elle se mariaient tous les jours. Même si la richesse et les nombreuses alliances de sir Iagan avaient jusqu'ici assuré, leur sécurité, la situation géographique d'Elishaw demeurait précaire en ces temps troublés. Son devoir, elle le savait, était de veiller à ce que son mariage fournisse une autre de ces solides alliances.

Sir Walter était calmement debout à côté de son père, sans plus

être aussi violemment opposé à leur union, semblait-il. Il avait l'air plus soigné, lui aussi, et bien plus séduisant. Ses joues avaient rougi lorsqu'elle avait surpris son regard et elles étaient encore roses.

— Êtes-vous prête, Meg ? demanda lady Murray.

Meg hocha la tête.

Sur le point d'accepter un futur marié réticent, sans le moindre sou de dot pour l'apaiser, elle se dit que si elle ne voulait pas être malheureuse le reste de son existence, elle ferait bien de réfléchir pour trouver comment lui montrer qu'il n'avait pas passé un mauvais marché.

Pour l'instant, par contre, elle en semblait incapable. Elle se tint à côté de sir Walter pendant que le frère prononçait une courte prière, puis demandait à Wat s'il promettait de la prendre pour légitime épouse, de la chérir et la garder pour la vie.

Meg retint son souffle.

— Je le veux, dit fermement le jeune homme à ses côtés.

— Avez-vous une bague pour elle, Monsieur ? demanda le frère.

— Non, car je n'en porte pas.

— Cela n'a pas d'importance, car la seule chose qui compte, c'est votre promesse envers Dieu, dit le frère. Il se tourna vers Meg. Lady Margaret, promettez-vous de prendre sir Walter comme votre époux légitime, le chérir et le garder, dans la santé comme dans la maladie, de lui obéir, être bonne et plantureuse au lit comme dans la maison jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

— Je le veux, dit Meg, contente d'entendre sa voix ferme comme celle de sir Walter.

Sur ces mots et après une deuxième courte prière, la cérémonie prit fin.

Meg la trouva tristement ordinaire. Un mariage, décida-t-elle, devait être plus élaboré.

— Bien, c'est fait, annonça sir Iagan avec satisfaction. Maintenant, nous allons nous occuper de la consommation et ensuite, nous pourrons manger.

L'idée de ce qui l'attendait provoqua un vent de panique chez Meg, mais lady Murray déclara calmement :

— Pardonnez-moi, milord, mais je vous ai peut-être mal compris. J’avais cru que votre intention était de faire de notre repas du midi leur repas de noces. J’ai ordonné qu’il soit servi aussi près de l’heure habituelle que possible. Il est maintenant prêt.

— Oui, bien, c’est…

— Vous n’êtes pas contrarié, j’espère, ajouta-t-elle. Je ne m’attendais pas à ce que tous ces hommes restent à ne rien faire pendant que notre fille et sir Walter consomment leur mariage. Ou bien doit-on leur demander d’être témoins de l’événement ?

— Non, nous n’avons pas à…

— Vous avez sans doute faim vous aussi et vous vous efforcez de faire la chose correctement. Je soupçonne néanmoins que vous préféreriez que nous mangions tous d’abord, afin que les hommes de sir Walter puissent charger les poneys pendant que lui et sa nouvelle épouse profitent d’un bref répit avant de devoir partir.

Meg jeta un regard à l’homme qui était à présent son mari, mais elle ne trouva rien pour se rassurer dans le pli de ses lèvres soudées ensemble. Un muscle de sa mâchoire tressaillit, à l’instar d’Amalie, quand elle était en colère ou frustrée, mais qu’elle croyait qu’il valait mieux pour elle qu’elle se taise.



Wat aurait aimé étrangler sir Iagan Murray, car si l’homme avait comploté et intrigué pour détruire le mariage avant même qu’il n’en soit un, il n’aurait pas pu mieux réussir.

La seule chose qui aurait pu empirer l’affaire aurait été que le vieux diable insiste pour laisser tout le monde regarder l’acte d’union. Il avait entendu parler de pères qui le permettaient pour empêcher le nouveau marié de se plaindre plus tard que la mariée n’avait pas été vierge.

Donc, il continua d’observer Murray avec appréhension, priant pour qu’il ne s’entête pas pour faire exactement pareil.

Toutefois, lady Murray distribuait des ordres aux serviteurs et les résidents d’Elishaw qui n’étaient pas venus assister à la cérémonie

entraient maintenant en vitesse dans la salle en contrebas pour s'installer à leurs places aux tables à tréteaux.

En un rien de temps, sembla-t-il, Wat se retrouva à la table d'honneur à côté de son beau-père et avec le frère à sa droite. Lady Murray et ses filles s'alignèrent à la gauche de Murray. Ainsi, la nouvelle mariée devait sans doute se trouver à sa place habituelle, à trois chaises de Wat, entre sa mère et lady Amalie. Rosalie était au bout.

À l'évidence, Murray ou sa femme, ou les deux avaient décidé d'empêcher toute conversation entre lui et sa nouvelle épouse. Wat, en réalisant qu'il allait bientôt s'unir à une femme qui s'était adressée à lui une seule fois pour lui affirmer qu'elle ne souhaitait pas davantage devenir sa femme que lui, son mari, se demanda s'il serait en mesure de faire son devoir le moment venu.

Dès que le frère eut dit le bénédicité et qu'ils se furent assis, Murray dit cordialement :

— Eh bien ! mon garçon, comment vous sentez-vous, maintenant que vous êtes un homme marié ? J'imagine que vous ruez dans les brancards, impatient de la prendre, non ?

Wat rencontra le regard railleur de l'homme plus âgé et il dit avec un intérêt feint :

— Était-ce ainsi pour vous, Monsieur ? Ruiez-vous dans les brancards lors de ce jour le plus important pour vous ?

Percevant un son promptement étouffé derrière son hôte, il se pencha en avant et regarda plus loin.

L'attention de lady Murray était sur son tranchoir. Si elle avait entendu l'échange — et Wat était certain de ce fait —, elle n'en montra aucun signe. Derrière elle, lady Margaret couvrait sa bouche d'une main et fixait intensément la table devant elle.

Wat entendit Murray rigoler, mais il observa Margaret jusqu'à ce qu'elle tourne la tête vers lui assez pour qu'il voie ses yeux en forme d'amande danser sous les cils foncés épais. Il fut capable de discerner leur couleur suffisamment pour les deviner gris ou bleu pâle.

Auparavant, il semblait toujours voir sa bouche d'abord. Là, elle était couverte et ses yeux exigeaient l'attention. Il aurait aimé qu'elle

le regarde directement comme plus tôt, mais alors même que cette pensée surgissait, elle baissa de nouveau le regard sur la table.

— Que Dieu nous bénisse, mon garçon, dit sir Iagan, le tirant brusquement de sa courte rêverie en riant encore tandis qu'il faisait signe à son boucher de couper le rôti. Vous m'avez rappelé que mon propre mariage a été arrangé, exactement comme j'ai organisé, celui-ci pour vous. Oh, pas tout à fait de la même façon que je l'ai fait, corrigea-t-il en lâchant un autre rire. Tout de même, si vous pouvez faire aussi bien avec votre femme que moi avec la mienne, vous serez satisfait. Cinq enfants en bonne santé qu'elle m'a donnés et quatre de plus qui sont morts en bas âge. Voyez si vous vous en tirez aussi bien.

— Je ferai de mon mieux, Monsieur.

En acquiesçant d'un coup de tête à l'offre d'un serviteur de lui verser de la soupe de lapin de la soupière à son bol et à un autre de remplir sa chope avec la cruche de bière, il ajouta :

— Tout d'abord, vous devez coucher avec votre nouvelle mariée, oui. Et, plus tard, vous n'oublierez pas notre Rosalie, poursuivit Murray. Elle aussi aura besoin d'un mari dans le futur. Si un jour, vous voyiez l'un des nobles de vos amis pris de l'envie de venir piller mes troupeaux, vous pourrez l'envoyer à Elishaw lorsqu'elle sera plus vieille.

— Vous pourriez m'expliquer quelque chose, si vous voulez, dit Wat d'un ton aimable. Vous êtes vous-même propriétaire d'un beau troupeau, alors je me demande pourquoi vous avez volé le mien. Les voleurs effectuent un raid habituellement quand ils ont besoin de bœuf ou de lait pour leurs familles. Vous ne manquez de rien, d'après ce que je vois.

— Certains cherchent l'aventure, dit Murray avec une étincelle dans l'œil. Croyez-vous que cela soit mon cas ?

— En vérité, Monsieur, j'étais bourré de bière et furieux et je suis venu ici uniquement pour récupérer mon bien. Mes gars vous ont identifié comme le voleur probable — pardonnez-moi si mes mots sont durs —, mais la piste nous a menés directement à Elishaw.

— Oui, évidemment, dit joyeusement Murray. J'ai pensé que vous pourriez venir, car je vous avais remarqué aux courses. J'avais cru, par

contre, que mes hommes allaient devoir s'allonger dans la bruyère au moins une nuit avant. Voyez-vous, j'avais noté combien vous buviez et cru que vous alliez dormir d'abord une nuit. Et ensuite, peut-être…

Il haussa les épaules.

Wat fronça les sourcils, mais il baissa la voix en disant :

— Vouliez-vous que tout ceci se produise ? Me piéger pour que j'épouse lady Margaret ?

Le pli sur le front de Murray imita le sien.

— Non, non. J'ai décidé de cette offre plus tard seulement. Je vous aurais pendu, car vous ne pouvez pas nier que vous auriez emmené mes bêtes en plus des vôtres.

— Et pourquoi ne l'aurais-je pas fait, si seulement pour vous apprendre à ne pas vous emparer de mes biens ? Wat entendit sa voix monter d'un ton et il se prévint qu'une bataille, même avec des mots, ne lui attirerait que des ennuis supplémentaires.

Quand Murray choisit de ne pas répondre, il dit plus calmement :

— Je vous demande pardon, Monsieur, mais vous comprenez sûrement ma confusion. Vous n'avez pas encore dit pourquoi vous aviez pris les bêtes en premier lieu.

— C'est une simple question de partager les temps difficiles, dit sérieusement Murray. Quand les ennuis sont imminents, vous qui vivez à une bonne distance de la frontière, vous êtes suffisamment prévenus et pouvez facilement déplacer vos bêtes et vos familles hors de danger. Mes bêtes, d'un autre côté, servent presque toujours à nourrir l'armée d'envahisseurs ou les voleurs qui la précèdent. Cette fois, j'ai choisi d'exiger de l'aide des hommes qui ne surveillent pas leurs bêtes de près. Vous aviez laissé, les vôtres seules dans la vallée de Rankilburn.

— Le vol est loin d'être un moyen de partager les ennuis, dit Wat avec indignation.

— Mais ce n'est que justice, vous serez d'accord, que les mêmes personnes n'aient pas à alimenter l'armée anglaise chaque fois uniquement parce qu'elles ont le malheur de vivre sur son chemin.

— Si vous lui fournissez ainsi plus de bœuf, je soupçonne que certains prétendraient que vous la soutenez et pas que vous êtes

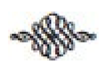
seulement sa victime, dit Wat en sachant que Douglas l'affirmerait certainement.

— Ah ! mais, voyez-vous, l'armée prend ce qu'elle veut quand elle le veut, dit Murray. Cette fois, mes hommes emmèneront mes bêtes au nord, laissant les vôtres aux Anglais pour qu'ils ne cherchent pas les miennes. Vous partagerez cette période difficile une seule fois.

— La simple vérité est que plusieurs qui se retrouvent sur le chemin de Hotspur ou de tout autre guerrier anglais réussissent à placer leurs bêtes et leurs familles hors de danger et cela sans voler leurs voisins, ou encore des gens vivant à une cinquantaine de kilomètres d'eux.

— Oui, bien, peut-être soulèverez-vous la question à la prochaine réunion des gardes, dit Murray. Mais pour l'instant, mon garçon, même si j'ai pris plaisir à notre discussion, vous devriez manger votre repas. Je ne doute pas que vous aurez besoin de vos forces pour faire votre devoir.

Résistant à l'envie de grincer des dents ou de gronder vers son hôte, Wat fixa son attention sur sa nourriture.



Depuis le moment où sir Walter s'était penché en avant et avait surpris son regard attiré par sa réponse audacieuse aux moqueries de son père qui avait failli la faire rire tout haut, Meg n'avait plus eu qu'un aperçu d'une main ou d'un bras tandis qu'il s'occupait de son repas. Elle avait entendu sa voix grave et celle de son père, mais sauf un mot ici et là, le bruit général dans la salle en contrebas l'avait complètement empêchée de saisir leurs propos.

Ayant décelé, croyait-elle, une lueur d'humour dans ses yeux, elle aurait aimé pouvoir l'observer pendant sa conversation avec son père. Cependant, à un moment donné, elle avait entendu s'élever sa voix mécontente, sinon furieuse. Il valait peut-être aussi bien n'avoir rien pu entendre.

Elle avait peu d'appétit et pour une fois, sa mère n'exprima aucune critique. Amalie ne fit pas non plus un effort pour bavarder, sauf pour

émettre de temps en temps un commentaire poli sur la nourriture. Meg s'était attendue à ce que ses deux sœurs la harcèlent de questions, mais à part demander à Amalie de lui servir une autre tranche d'agneau du plateau, même Rosalie garda le silence.

Sans crier gare et d'un ton que personne ne pouvait manquer d'entendre, sir Iagan dit :

— Bien, mon garçon : inutile de remettre cela à plus tard. Je crois que Madame votre épouse a hâte tout autant que vous. Vous feriez bien, donc, de procéder avec l'union charnelle.

La main de Meg stoppa à mi-chemin de sa bouche, une tranche de pomme passant inaperçue entre les doigts en l'air. Sa respiration aussi s'interrompit en attendant la réponse de sir Walter. Ses organes remuèrent dans ses entrailles et elle aurait aimé n'avoir rien mangé.

— Il s'occupera de cela sous peu, milord, dit lady Murray avec un sourire. Tout d'abord, vous autres, les hommes, devez donner du temps à notre Meg pour se préparer. Je vais l'accompagner à sa chambre à coucher moi-même pour veiller à ce que tout soit prêt là-bas.

Quand, manifestement après avoir réfléchi, elle ajouta : « Amalie, vous pouvez venir aussi », Meg réalisa que sa mère n'avait pas encore dit si Amalie partait avec elle pour Rankilburn ou non. Échangeant un regard avec sa sœur, elle se leva pour suivre lady Murray, marquant une pause juste assez longue pour étreindre Rosalie.

— Puis-je venir également, alors ? demanda Rosalie. Je veux voir, moi aussi.

— Ma petite chérie, il n'y a rien à voir, dit Meg. Je vais seulement me préparer à partir. Je vous reverrai après afin que vous puissiez me dire adieu.

Bien que Rosalie donna l'impression d'être prête à discuter de la question, un regard circonspect vers sa mère entraîna plutôt un hochement de tête obéissant.

Lady Murray se tourna et quitta l'estrade à grands pas, précipitant les hommes de main sur leurs pieds afin de s'incliner et faire la révérence sur son passage.

En se dépêchant à sa suite sans même jeter un regard en direction

de son père ou de son nouveau mari, Meg la rattrapa dans l'escalier de la salle.

— Je vous en prie, Madame, dit-elle, Amalie doit-elle venir avec moi ?

— Oui, en effet, dit sa mère. Je pensais que votre père avait dû vous informer qu'il avait décidé qu'elle devait y aller.

— Non, il ne l'a pas fait, répondit Meg en se rappelant quelque chose qu'il avait dit. Il ne postera pas quelqu'un pour nous observer pendant que nous nous unissons, n'est-ce pas ?

— Non, dit Sa Seigneurie. Il sera satisfait de voir la preuve sur les draps.

— La preuve ? dit Meg.

Chapitre 5



« La caresser ou l'embrasser, je ne ferai jamais volontiers… Mais les chats sont tous gris dans le noir. »

Ayant enduré les commentaires agaçants de Murray avec une noble dignité, Wat s'approcha de la chambre conjugale avec, il l'espérait, le même décorum convenable. Son ennemi lui tint compagnie jusqu'à la porte de la chambre à coucher, l'incitant à se demander si l'homme comptait les observer.

Murray frappa trois fois, sur quoi lady Murray sortit.

— Est-elle prête ?

— Elle l'est, répondit Sa Seigneurie. J'ai déjà envoyé Amalie attendre dans le solarium. Peut-être devrions-nous l'y rejoindre.

— Oui, bien sûr, sauf si, selon vous, je dois d'abord dire quelques mots à notre Meg.

— Je crois lui avoir dit tout le nécessaire, répondit sa femme. Sur un hochement de tête condescendant adressé à Wat, elle ajouta : je suis certaine que vous savez quoi faire, sir Walter.

— Je le pense, merci, dit Wat en espérant que c'était vrai, content que ses hommes ne soient pas là pour être témoins de cette conversation. Dans ce cas, il n'aurait jamais fini d'en entendre parler.

Il aurait souhaité que ses beaux-parents s'en aillent, mais Murray et sa femme s'attardaient. Enfin, craignant qu'ils décident qu'il valait mieux rester sur place s'il paraissait un tant soit peu réticent, Wat ouvrit la porte.

La chambre à coucher était dans la pénombre, malgré la lueur de plusieurs bougies. Elle était froide aussi, sans l'avantage d'un feu pour la réchauffer. Un rideau sombre couvrait l'unique fenêtre, mais les

tentures encadrant le lit armoire sur le mur à sa gauche étaient ouvertes.

Le lit semblait vide ; il entra. Alors qu'il refermait la porte derrière lui, il tourna son regard à droite.

Elle se tenait debout près d'une table basse. Elle avait retiré sa cape grise, mais elle portait encore la cotte légère et l'affreuse coiffe ondulée à bout pointu. Celle-ci paraissait trop lourde pour son corps mince, comme si un jeune arbre arborait une tête trop lourde.

— Je pensais vous trouver au lit, dit-il doucement.

Elle secoua la tête.

— Madame ma mère a pensé que vous préféreriez…

Elle hésita, mais il attendit sans bouger, se contentant de l'observer jusqu'à ce qu'elle lui dise enfin :

— Elle pensait que vous préféreriez me déballer vous-même.

Il aimait le son musical agréable de sa voix, mais son sérieux le rebutait. Il pencha la tête d'un côté.

— Ne souriez-vous jamais ma fille ?

— Oui, bien sûr, répondit-elle d'un air encore sombre. Mais il n'y a rien aujourd'hui pour inciter à sourire.

— C'est assez vrai, admit-il. Bien qu'à un moment donné, je pense…

Elle rencontra alors son regard et ses lèvres tressaillirent.

Il vit l'étincelle réapparaître dans ses yeux et il remarqua de nouveau leur beauté.

Mais elle déclara seulement :

— J'ai été surprise de vous entendre parler de cette façon à mon père.

— Par contre, vous avez approuvé, je crois, dit-il.

— Je n'aurais pas dû, dit-elle. On ne devrait pas rire de son père.

— Non, mais j'avoue être parfois tenté de rire du mien.

— Vraiment ? Ma mère m'a dit que Buccleuch est un homme féroce.

— Il l'est, en effet. J'ai seulement dit avoir été tenté de rire. Le bon sens et une éducation sévère pendant l'enfance servent à m'empêcher de le faire.

— Avez-vous donc peur de lui ? Dois-je le craindre ?

— La réponse à ces deux questions est non, dit-il. Je le respecte et ce sera la même chose pour vous. Je ne peux pas nier que, parfois, plus jeune, je le craignais ; mais seulement si je savais avoir provoqué sa colère et mérité un châtiment.

— Ceci le mettra en colère, dit-elle d'un ton convaincu.

Il ne pouvait pas le nier. La pensée de cette colère lui serra le ventre, mais il ne pouvait pas, en toute conscience, la laisser croire qu'elle devait avoir peur de Buccleuch. Il n'allait pas non plus lui mentir.

— Notre mariage va lui déplaire, c'est vrai, dit-il. Cependant, il saura très bien où repose le blâme et il n'en rejettera pas une once sur vous.

— Il pourrait en aller autrement de Madame votre mère, dit-elle.

Il hésita, puis il dit :

— Je n'ai pas pensé à cela. En général, l'état d'esprit de mon père me concerne davantage que celui de ma mère, mais vous avez raison d'y penser. Vous passerez plus de temps avec elle que moi, et elle est au courant de projets en cours pour mon mariage avec une cousine Douglas. Elle a approuvé le choix de Fiona, car la fille est également une de ses parentes. Ainsi, ceci ne lui plaira pas. Par contre, elle se résignera et elle ne se montrera pas inhospitalière envers vous ou votre sœur.

— Vous savez donc qu'Amalie nous accompagne.

— Oui, votre père m'en a informé. Avec un sourire, il ajouta : il a suggéré que je pouvais aussi avoir l'honneur d'amener votre plus jeune sœur.

— Mon doux, vous avez refusé, j'espère, dit-elle.

— Je lui ai dit que je préférais ne pas l'amener, mais j'avoue avoir craint qu'il insiste. Cependant, il lui est venu à l'esprit que votre mère n'aimerait peut-être pas vous perdre toutes les trois en même temps.

Elle eut de nouveau ce hochement de tête sérieux et il se demanda s'il avait eu tort de la soupçonner de posséder un sens de l'humour.

C'était toutefois le moindre de ses soucis, car il ne ressentait pas la plus petite étincelle de désir sexuel pour elle. L'idée de la caresser ou

l'embrasser le rebutait, particulièrement quand elle se tenait raide comme une barre devant lui en le contemplant de cette manière. Ses yeux semblaient plus foncés et plus grands qu'avant, ornés des cils les plus longs et les plus épais qu'il n'avait jamais vus. En vérité, elle avait vraiment de beaux yeux, mais il aurait été plus à l'aise d'essayer de s'imaginer caressant un poteau.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle.

— Votre mère ne vous l'a-t-elle pas dit ?

— Elle a dit que je devais faire tout ce que vous me diriez.

À son étonnement, une sensation de picotement surgit plus bas dans son corps à l'idée de l'avoir entièrement sous ses ordres. Pouvoir lui intimer de faire tout ce dont il avait envie, la voir obéir…

Il réfléchit à un avenir paré d'une telle obéissance totale. Puis, le souvenir d'elle lorsqu'elle lui avait adressé ses premiers mots intervint, une ombre plus imposante dans son esprit.

La jeune femme qui lui avait dit n'avoir aucune envie de l'épouser ne l'avait pas frappé comme étant servile à ce point. Cette jeune femme savait ce qu'elle voulait.

Même dans ce cas, s'ils devaient faire ce qu'ils avaient à faire, il devait peut-être explorer un peu mieux les possibilités.

— Votre mère ne vous a-t-elle rien dit d'autre ? demanda-t-il.

— Seulement que personne ne nous regardera parce que mon père jugera du résultat avec les draps. Je ne sais pas comment c'est possible, mais peut-être le savez-vous ?

Il savait et il réalisa qu'il aurait dû s'attendre à ce genre de test. Une véritable union charnelle entre un homme et une vierge fournissait habituellement certains résultats attendus. De plus, ils étaient jeunes et en santé tous les deux et il était normalement viril. Ils devaient être en mesure d'arriver à cet aboutissement sans cette valse-hésitation.

Le souvenir d'un tuteur préféré se réveilla alors, lui rappelant qu'il lui avait présenté les travaux d'érudits grecs et latins moins connus, y compris « Les préceptes de mariage » de Plutarque, où le grand moralisateur avait écrit : « quand les bougies sont éteintes, toutes les femmes sont jolies ».

— Savez-vous ce que voulait dire ma mère ? demanda carrément Margaret.

— Oui, et je me dis que nous ferions bien de nous y atteler, dit-il. Il vaudrait mieux nous mettre au lit.

— Me déferez-vous donc de mon emballage ? demanda-t-elle.

Comme le corsage de la cotte se délaçait à l'avant, il faillit lui demander de se déshabiller elle-même avant qu'il ne lui vienne à l'esprit qu'en la touchant, il pourrait être stimulé. Après tout, c'était une femme seulement un peu ordinaire, mais pas laide.

Il s'approcha davantage en regardant l'affreuse coiffe.

— Ce truc sur votre tête est-il épinglé ou peut-il être soulevé, tout simplement ? demanda-t-il.

— Il y a deux épingles, dit-elle. Mais je vais les retirer, si vous voulez.

Il hocha la tête, il la regarda faire, puis il souleva la coiffe avec soin, s'attendant à moitié à ce qu'elle se coince dans la chevelure de la jeune femme. Mais il la retira facilement et il constata que l'une des raisons de son poids était la quantité de cheveux enroulés en dessous autour de la tête de Meg.

Elle tendit les mains pour s'occuper des épingles retenant la masse de cheveux en place et dit :

— Je suis heureuse de la retirer. Cette coiffe est très serrée.

— Alors, mon premier ordre d'époux est de vous dire de ne plus jamais la porter, dit-il.

— Je vous en prie, Monsieur, ne soyez pas ridicule. Je n'en possède pas en nombre suffisant pour en jeter une sans façon, particulièrement ma plus belle. Elle coûtait un prix affreusement élevé quand ma mère l'a commandée, car elle est très élaborée. Cela s'appelle une nébuleuse et elle était très précieuse à cause de tous les volants tournés et tous les rangs de fronces et la pointe requise pour son voile.

— Le prix ne m'importe pas, dit-il en la regardant avec fascination continuer à retirer, semblait-il, des douzaines d'épingles de sa chevelure. Visiblement, il en fallait bien plus pour confiner les tresses sous la coiffe que pour la coiffe en soi.

Elle le dévisagea avec une fascination semblable et dit :

— Ne tenez-vous jamais compte du coût ?

Il sourit largement.

— Vous imaginez-vous devenir une grande dépensière, milady ? Je vous préviens, je peux être aussi radin que n'importe quel homme lorsque l'occasion l'exige. Néanmoins, ma femme sera habillée comme il sied à son rang. Si je trouve que vous devenez trop coûteuse, je vous le dirai. Jusque-là, vous devez me dire tout ce qu'il vous faut et je paierai. Toutefois, je ne veux plus revoir cette coiffe.

Bien que ses yeux s'arrondirent, elle ne dit rien. Elle tenait encore les deux mains près de sa tête, contrôlant les lourds rouleaux de cheveux d'une pression apparemment magique des doigts et des avant-bras alors qu'elle retirait les dernières épingles. Ses mouvements étaient agiles et bien entraînés, mais tout de même fascinants. Il ne voyait pas comment elle réussissait à enlever les épingles et toutes les tenir tout en maintenant en place les tresses enroulées de cette manière.

Il n'avait jamais regardé une femme faire une chose semblable. Les filles qu'il avait connues jusqu'ici sur le plan physique avaient été des femmes de chambre enthousiastes et leurs semblables ; leurs chevelures étant simplement voilées ou bien elles pendaient en tresses.

Elle baissa enfin les mains, libérant les rouleaux de cheveux et l'épaisse masse tomba en cascade autour d'elle en vagues lisses, foncées et brillantes qui, sous l'effet de la lumière des bougies, dévoilaient des mèches dorées scintillantes. Les longues tresses la couvraient du haut de sa tête jusqu'à quelques centimètres sous l'extérieur bombé de ses hanches.

Obéissant à une envie impulsive, il toucha sa chevelure et il découvrit sa douceur soyeuse, les mèches réchauffées par le confinement. Il la caressa délicatement et faillit retirer sa main lorsqu'il se rappela qu'elle était une dame avant de continuer, se rappelant à lui-même qu'elle était sa femme et qu'il pouvait la traiter comme il le voulait.

En espérant que le désir se réveillerait devant l'occasion, il tendit la main vers la longue bande étroite de lin brodé tombant bas sur ses hanches et servant de corset pour ceinturer la jupe de sa cotte où elle

allait en s’évasant sous le corsage très ajusté. Le nœud plat du corset fut facilement dénoué, tout comme la boucle qui retenait les lacets serrés du corsage. Il commença à les délacer agilement.

Elle resta immobile jusqu’à ce qu’il déplace les longues mèches de cheveux pendant sur le devant de sa robe qui lui nuisait et retire les lacets de soie du corsage des deux derniers œillets du haut. Elle prit alors une profonde respiration et les deux pans de son corsage s’ouvrirent pour exposer le haut lâche de la cotte et la chemise en lin ordinaire dessous. Les deux avaient des attaches simples en rubans blancs et il se chargea d’abord de la cotte.

La chemise — plus courte que la cotte et le corsage — dévoila un décolleté plus grand qu’il ne s’y était attendu. La fille avait des seins !

Son corsage serré l’avait déçu et il procéda avec plus d’enthousiasme, repoussant la cotte et le corsage sans manches de ses épaules et tirant sur les manches serrées de la cotte le long de ses bras et par-dessus ses mains jusqu’à ce que le corsage raide et la cotte légère tombent ensemble en flaque autour des pieds de Meg.

Revenant au ruban rassemblant le haut de la chemise, il le dénoua et écarta les plis pour les faire glisser de son corps, après quoi la chemise suivit les autres vêtements et elle se tint nue devant lui sous la lumière des bougies. Elle était mince comme un roseau, assurément, mais ses seins étaient doux et ses hanches étaient arrondies, comme ils devaient. Ses seins étaient hauts, avec des mamelons impertinents et une rondeur suffisante pour remplir les mains d’un homme. Sa taille était petite.

Les deux seins arboraient des marques rouges en raison de leur confinement sous les plis inévitables de la cotte, mais ils semblaient toute de même d’une douceur invitante. La lueur des bougies dorait sa peau.

Elle n’avait pas dit un mot et il voulait entendre sa voix.

— Savez-vous comment s’accouplent les hommes et les femmes ? demanda-t-il.

— Oui, de manière générale, mais je n’ai jamais regardé des gens s’accoupler.

— Allez vous mettre au lit, dit-il.

Elle pivota et s'éloigna de lui sans un commentaire, son maintien aussi gracieux qu'il l'avait été dans la salle quand elle était entièrement vêtue. Sa chevelure dans le dos était un peu plus longue, couvrant le haut de ses cuisses ; il en fut désolé. Il aurait aimé regarder le mouvement de ses fesses.

Néanmoins, son corps était seulement à moitié réveillé. Il connaissait les choses qu'elle pouvait faire pour le stimuler davantage, mais il hésitait à lui donner de tels ordres.

Alors qu'il se rappelait de nouveau à lui-même qu'elle était obligée par ses vœux de lui obéir, il lui apparut qu'il ne voulait pas lui commander chaque fois que l'envie lui venait de s'accoupler. Il décida qu'il valait mieux la familiariser avec les activités sexuelles de manière à la persuader de leurs plaisirs, ne serait-ce que pour son propre avantage à lui.

En conséquence, il se déshabilla, souffla toutes les bougies, sauf une et gagna le lit à grandes enjambées.



Assise, les couvertures sur sa taille, Meg tendit les mains derrière elle et ramena sa chevelure par-dessus son épaule gauche pour la tresser et l'empêcher de l'empêtrer dans le lit. Ce faisant, elle le regarda se déshabiller. Quand il souffla les bougies et s'avança vers elle, elle se demanda s'il pouvait déceler les battements tumultueux de son cœur ou le picotement dans ses nerfs, ou le moment où le souffle se coinça dans sa gorge.

Elle savait depuis le début, bien avant sa toilette, qu'il était beau, qu'il avait des muscles souples et de larges épaules. Elle n'avait toutefois pas réalisé avant de le voir debout à côté d'elle lorsqu'ils récitaient leurs vœux qu'il faisait une tête de plus qu'elle, comme si ses ancêtres étaient des Scandinaves au lieu de Pictes, comme pour la plupart des habitants des frontières.

Que son tempérament soit un héritage scandinave ou picte, elle pensait maintenant que sa mère avait sûrement eu raison de juger son comportement entêté, mais elle avait eu tort lorsqu'elle le disait

implacable. Après tout, il s'était soumis au mariage, ne serait-ce que pour sauver ses hommes et le gamin.

Elle aimait son sourire contagieux. Ses dents étaient solides et blanches et son corps en mouvement avait la grâce féline d'un homme dont chaque tendon et chaque muscle sont toujours prêts au combat. Il semblait toutefois également gentil et elle ne s'était pas attendue à la gentillesse.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il quand il rejoignit le lit.

Elle secoua la tête, sentant la chaleur dans ses joues et sachant qu'elle rougissait parce qu'elle l'avait évalué et ne voulait pas le dire.

— Ce n'est rien, dit-elle quand il continua à l'observer.

Elle commençait déjà à connaitre ce regard. Quand il posait une question, il ne la répétait pas. Il attendait seulement sa réponse.

En réalisant qu'elle se mordait la langue, elle se concentra sur les dernières torsions de sa chevelure avant de déclarer :

— Vous agissez avec beaucoup de gentillesse avec moi. Je me demandais pourquoi.

Il haussa les épaules et souleva la courtepointe.

— Vous n'êtes pas responsable de ce mariage, milady. Je serais une brute si j'exprimais mes émotions sur la question en m'en prenant à vous.

Se rappelant sa conversation avec Amalie, elle lui dit :

— Vous ne seriez pas le premier homme à passer votre colère sur votre femme.

— Possible, dit-il. Mais en vérité, je ne souhaite pas devenir ce genre d'homme.

Ces mots étaient rassurants, mais l'expérience avec Simon et son père la prévint qu'on ne devait jamais se fier aux paroles. Elle réserverait son jugement.

Puis, il n'y eut plus de temps pour réfléchir, car il avait grimpé dans le lit, flambant nu comme elle et avec un air déterminé lui révélant plus sûrement que des mots que le moment était arrivé. Elle ne put s'empêcher de voir, malgré la faible lueur de l'unique bougie, que la partie de lui qui devait faire son devoir ne semblait pas très effrayante.

— Dois-je m'allonger sur le dos ? demanda-t-elle.

— Restez comme vous êtes pendant quelques instants. Vous avez de très jolis tétons, chérie.

— Vraiment ? Elle les avait crus ordinaires.

— Oui, dit-il en tendant la main pour caresser le plus proche.

Le contact de ses doigts provoqua un frisson chez elle, même si elle n'avait pas froid du tout.

— Avez-vous toujours ces marques ? dit-il en passant les doigts sur l'une d'elles.

— Pas toujours. Cette cotte est ample et le corsage est très serré. Ma mère dit qu'un ajustement serré est plus seyant et qu'une dame devrait ignorer l'inconfort qu'il produit.

— Bien ajustés, les vêtements ne devraient-ils pas plutôt être confortables ?

Elle réfléchit un instant, puis elle admit :

— Je ne sais pas. Ma sœur et moi portons habituellement les vêtements coupés pour nous par sa couturière dans les anciennes tenues de ma mère. Sa connaissance de la mode, celle de la couturière, semble en fait limitée. De plus, ma mère ne voyage plus aussi souvent qu'autrefois. Avant la dernière invasion, elle rendait visite à ses parents dans le Northumberland chaque fois que l'occasion se présentait.

— Votre père m'a dit qu'elle était Anglaise et avait des parents puissants, mais sans me dire qui ils étaient, dit-il tout en continuant à caresser légèrement son sein.

Meg se raidit.

Elle avait cru qu'il était au courant, que tout le monde connaissait les relations de sa mère, que le simple fait d'avoir mentionné le Northumberland aurait dû le lui rappeler.

Elle vit qu'il avait plissé les yeux.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-il.

— Je crois que vous n'aimerez pas cela, dit-elle avec un soupir.

— Ma foi, ne me dites pas qu'elle est une Percy ou une Neville ou… Il s'interrompit, puis il secoua la tête. Vous avez bondi d'un demi-mètre, je le jure ; il doit donc s'agir de l'une des deux familles.

Parbleu, vous avez parlé du Northumberland, alors ce pourrait être les deux, car le comte du Northumberland a épousé une Neville. Tout de même, ce doit être une Percy. Seulement, ne me dites pas qu'elle est la sœur de Hotspur.

Meg faillit rire, sauf qu'il n'y avait pas matière à rire. Toutefois, son expression crispée lui fit rapidement retrouver son sérieux.

— En effet, elle est parente avec les Percy, mais vous devez savoir qu'elle ne peut pas être sa sœur, dit-elle. Sir Harry est bien plus près de votre âge que du sien, Monsieur, même s'il est déjà l'un des meilleurs guerriers de l'Angleterre. Sir Harry et le roi anglais ont presque le même âge et ils ont été nommés chevaliers le même jour.

— Êtes-vous donc une grande experte sur l'Angleterre et les Anglais, milady ?

Sa main avait cessé ses caresses et la note dure dans sa voix lui fit répondre rapidement :

— Non, Monsieur, je vous présente mes excuses si j'ai parlé de choses que je ne connais pas.

— Vous pouvez me dire tout ce que vous voulez, dit-il. Toutefois, je ne vous recommande pas de chanter les louanges des Anglais à n'importe qui, particulièrement lorsqu'il s'agit de Hotspur.

Ses doigts recommencèrent à s'activer, faisant haleter Meg quand l'un d'eux passa distraitement sur son mamelon gauche.

— Aimez-vous cela ? demanda-t-il en recommençant.

— Je… je n'ai jamais rien ressenti de la sorte auparavant. Elle se raidit en parlant, mais pas à cause d'un geste de Wat.

— Avez-vous entendu ce bruit ?

— Oui, dit-il d'un ton sombre. Il a quelqu'un derrière la porte. Je ne craindrais pas de parier du bon argent en disant que ce doit être votre père.

— Vous devez avoir raison, j'en suis sûre, dit-elle. J'aimerais seulement le contraire. Cela me rend très mal à l'aise de penser qu'il peut être là.

— Croyez-moi, chérie, cela ne fait rien de bon pour moi non plus, dit-il. Il prit une profonde respiration. Écoutez, seriez-vous d'accord pour poursuivre notre… heu… discussion lorsque nous serons à Scott's

Hall ?

— Scott's Hall ? Je ne comprends pas. Votre résidence ne s'appelle-t-elle pas Rankilburn ?

— Oui, nous appelons en effet Rankilburn cette partie de la forêt Ettrick, mais ma maison n'est pas autre chose qu'une rustique tour de garde dans un ravin près de la vallée de Rankilburn et ce n'est pas un endroit pour une dame, encore moins pour deux. Je n'ai pas vraiment le temps de m'occuper de cela non plus, car je vais rejoindre Douglas bientôt pour partir à la rencontre de votre cousin Hotspur avant qu'il ne se lance après nous. Donc, entre-temps, je vais vous laisser avec Madame ma mère à Scott's Hall dans la vallée.

— Avec votre mère uniquement ?

— Oui, en plus d'une douzaine de serviteurs et d'hommes d'armes pour s'occuper de vous et vous protéger. Voyez-vous, mon père aussi partira avec Douglas. Mais vous vous entendrez bien avec ma mère. Vous rencontrerez sans doute également ma sœur Jenny, et j'espère que vous l'aimerez. Je souhaite que vous deveniez de bonnes amies toutes les deux.

— J'aimerais beaucoup devenir l'amie de votre sœur, dit-elle. Toutefois, voulez-vous réellement que nous partions aujourd'hui ?

— Dès que nous pourrons nous habiller et nous mettre à cheval.

— Qu'en est-il des… Elle hésita, soudain timide. Qu'en est-il des draps ?

— Oui, les draps.

Manifestement, il avait oublié, car il fronça les sourcils, puis il déclara :

— La preuve que cherche votre père est le sang de votre hymen.

— Du sang ?

— Oui, car une vierge saigne quand elle est possédée pour la première fois, mais je ne suis pas sûr de pouvoir performer correctement avec votre père attendant impatiemment devant la porte. Je pourrais arriver à peu près au même résultat avec mes doigts et, je crois, produire au moins la preuve attendue de lui.

— Alors, je vous en prie, Monsieur, faites-le, car je l'entends aller et venir. Avant longtemps, il ouvrira la porte et exigera de savoir ce

que nous faisons.



Wat aussi pouvait entendre le vieux diable faire les cent pas. En d'autres circonstances, il aurait pu sortir et exiger de savoir ce qu'attendait Murray avec ce genre de comportement. Dans les faits, il n'avait qu'une envie, c'était de laisser le château Elishaw loin derrière lui dès que possible.

En conséquence, il déplaça sa main à la jonction des jambes de Meg et, sentant qu'elle se raidissait, il prit sa motte en coupe avec délicatesse pour qu'elle se familiarise avec le contact de sa main.

Sir Iagan toussa juste devant la porte.

— Je vais le tuer, marmonna Wat.

— J'espère que non, murmura Meg, manifestement inquiète. Faites seulement ce que vous devez faire et vite.

— Si j'insère mes doigts trop promptement, je vous ferai probablement mal, dit-il. Ils ne conviennent pas aussi bien dans ce but que… que d'autres parties du corps d'un homme. Toutefois, ce membre étant apparemment inutile pour le moment…

— Ne puis-je rien faire pour vous aider ?

— Oui, vous pourriez, mais on ne s'attend pas à ce qu'une vierge soit très au courant de ce genre de choses. Au contraire, on s'attend à ce qu'elle hésite à…

— Je vous en prie, Monsieur ! Il va nous tomber dessus sans crier gare sous peu, lui murmura-t-elle d'un ton plus urgent. Si je peux faire quelque chose, dites-le-moi !

— Touchez-moi. Attrapant sa main dans la sienne, il se glissa près d'elle sur le flanc. Ici, dit-il en lui montrant l'endroit. Utiliser vos doigts avec légèreté, même vos lèvres ou votre langue…

Il sentit qu'elle devenait tendue et en l'entendant haleter, il dit :

— Oubliez cela. Contentez-vous de me tenir et me caresser doucement jusqu'à ce que vous me sentiez enfler dans votre main.

Dès que ses doigts chauds l'étreignirent, il sentit qu'il se réveillait et commençait à se raidir. Elle avait dû le remarquer aussi, car il

l'entendit inspirer brusquement de nouveau, mais elle ne retira pas sa main.

Il ferma les yeux, se concentrant sur les sensations qu'elle provoquait en essayant d'ignorer les bruits de plus en plus intrusifs provenant du palier.

Il allait tuer le vieux salaud ; que Dieu lui vienne en aide… Un gémissement lui échappa quand les soins délicats de Meg produisirent une vague de plaisir inattendu.

Elle le lâcha, lui arrachant un deuxième gémissement : de protestation, cette fois.

— Vous ai-je fait mal ?

— Non, chérie ; rien de la sorte. N'arrêtez pas !

— Mais cela enfle tellement ! Je ne savais pas !

Il voulait la supplier de continuer. Mais il réalisa qu'il était à présent en état de faire ce qu'il devait faire — si seulement il pouvait ignorer les bruits de plus en plus impatients derrière la porte.

— Je peux faire ce que je dois faire, mais nous allons retirer ses oreillers pour nous faciliter les choses à tous les deux, dit-il en enlevant les oreillers derrière elle pour qu'elle soit allongée à plat

— Que dois-je faire ?

— Restez immobile. Je vais essayer de ne pas vous faire de mal, mais il y aura de l'inconfort, c'est inévitable.

— Allez-y, Monsieur. Je ne veux pas qu'il entre.

— Je ne pense pas qu'il le fera, dit Wat. Fort probablement, il frappera d'abord à la porte et hurlera. Cependant, cela me déconcentrerait, alors nous ferions mieux de nous y mettre.

Il glissa en place au-dessus d'elle, puis il se prit lui-même en main pour faciliter son entrée. Dans la lumière blafarde, il pouvait à peine voir l'expression de Meg, mais elle avait serré les lèvres, ce qui lui indiqua qu'elle n'avait aucune intention de protester contre quoi que soit. Cette pensée le poussa à faire davantage d'efforts pour ne pas la blesser.

Tandis qu'il se poussait délicatement en elle, l'humidité chaude de son passage se refermant sur lui le stimula davantage que les doigts de Meg plus tôt. À présent rigide et fortement gonflé, il poussa avec plus

de force, suscitant un miaulement de protestation.

— Désolé, chérie.

Elle était menue, contrairement à lui, et quand elle poussa un second petit cri, il sut qu'il lui faisait mal, mais il n'osait pas s'interrompre. Il n'avait jamais pris la virginité d'une femme auparavant, mais il avait entendu des hommes parler de cette expérience. Donc, quand il rencontra la résistance attendue, il poussa plus fort. La résistance céda et la chaleur humide augmenta tandis que son passage s'agrippait doucement, mais fermement à lui.

Il déplaça son poids, laissant son instinct prendre le dessus alors qu'il donnait des coups sûrs en elle, la sentant se contracter légèrement. La chaleur de son corps le brûlait comme pour le défier de la conquérir. Il se déplaça pour prendre appui sur les draps, il souleva ses hanches et il donna d'autres coups de reins, plus vite, plus fort, haletant jusqu'à ce que l'orgasme survienne enfin, puis il s'effondra sur elle.

Elle ne fit pas le moindre son, mais il sentit son souffle doux contre sa joue et sut qu'il ne l'avait pas tuée. Constater leur réussite amena chez lui un nouveau sentiment de libération.

Une autre toux résonna sur le palier.

— Il devrait s'occuper de cette toux, marmonna Wat.

— Il n'a pas besoin de tousser, dit-elle. Il souffre seulement d'impatience.

— Je mettrais fin à sa misère avec bonheur.

— Je n'en doute pas, Monsieur, mais pour l'instant, pourriez-vous être assez aimable pour déplacer votre poids afin que je puisse respirer plus librement ?

Il l'accommoda, mais il se sentait tellement flasque et repu, sa seule envie était de dormir.

— Nous pourrions aussi songer à nous lever, dit-elle un moment plus tard. Je suis toute collante et j'aimerais me laver. De plus, si nous voulons rejoindre Rankilburn…

Il soupira lorsqu'elle marqua une pause.

— J'espère que vous ne serez pas une de ces femmes houspillant sans cesse son mari pour qu'il fasse ceci ou cela, dit-il.

— Non, Monsieur, il en sera selon votre bon plaisir. Si vous préférez rester une nuit de plus…

Sa soumission immédiate l'agaça, sans qu'il puisse en imaginer la raison. Toutefois, il pouvait difficilement le dire sans avoir l'air idiot. Il s'employa donc à se lever.

— Ma mère a déposé quelques gants de toilette là-bas sur le support, dit-elle. Et il y a de l'eau dans l'aiguière, mais elle ne sera sans doute pas chaude.

— Puis-je vous amener un linge ? demanda-t-il, pas trop au courant des règles pour cette partie de l'affaire. Avez-vous besoin d'assistance ?

— Non, merci, dit-elle. Si vous veillez à vos propres besoins, puis m'accordez un peu d'intimité pour voir aux miens, je vous en serais très reconnaissante.

— Oui, bien sûr, dit-il, soulagé. Il s'occupa de lui-même avec rapidité et compétence et, une fois habillé, il gagna la porte et l'ouvrit brusquement.

Murray le regarda, l'air d'attendre.

— Avez-vous fini ? demanda-t-il joyeusement.

— Oui, nous avons fini et pas grâce à vous, dit Wat d'un air grave.

— Bien, alors, je vais entrer maintenant pour…

— Non, Monsieur, vous n'en ferez rien, dit Wat en le saisissant par l'épaule avant de l'entraîner vers l'escalier. La preuve est là à constater, mais vous aurez la bonté de laisser son intimité à ma femme pour faire sa toilette. En fait, il serait vraiment utile que vous envoyiez une femme de chambre pour l'aider à s'habiller. Je veux quitter ce lieu aussi vite que possible.

Murray le fusilla du regard pendant un long moment béni par le silence. Mais ensuite, sur un brusque hochement de tête, il prit la direction de l'escalier en colimaçon.

Satisfait, Wat jeta un regard sur la porte fermée de la chambre à coucher.

Tout s'était assez bien passé, en fin de compte, décida-t-il, et il se pouvait que sa nouvelle épouse imprévue ne lui cause pas trop d'ennuis, après tout.

Son beau-père renforça cette conviction. Tellement content de lui-même et de la réussite de ce mariage forcé, il rendit à Wat ses deux chiens de chasse en déclarant qu'ils étaient son cadeau de mariage à la mariée et au marié.

Ainsi rassuré, Wat passa une bonne partie du long voyage jusqu'à Scott's Hall à imaginer des phrases d'approche pour persuader Buccleuch que ce mariage pouvait s'avérer utile pour eux.

Sa femme parla peu, mais elle avait une bonne assiette et ne se plaignit pas. Sa sœur aussi se comporta bien, et les deux semblaient s'intéresser à la campagne sur leur passage.

Ils suivirent une piste dans la forêt Wauchope, contournant les collines, puis ils traversèrent Liddesdale au nord du château Hermitage et entrèrent dans Ewesdale.

Le temps était beau comme au printemps, le soleil brillant si ardemment qu'entrer dans les ombres profondes de la forêt Ettrick fut un soulagement. Ils durent chevaucher pendant une heure encore et quand ils atteignirent le Hall, la forêt commençait à s'assombrir.

Sym Elliot avait choisi de marcher ou de courir avec les chiens plus souvent que de monter à cheval et Wat ne l'en blâma pas. Le garçon ne trouvait sûrement pas la selle confortable, il s'en doutait.

La réalité de sa propre situation ne se manifesta pas en lui jusqu'au moment où lui, sa femme et le reste du groupe passèrent les grilles du Hall et pénétrèrent dans la cour de gravier.

— Comme votre père garde beaucoup de chevaux dans sa cour, lui dit alors Margaret.

Il y en avait certainement beaucoup, même trop. L'un d'eux était un splendide cheval bai avec une marque en forme d'éclair sur le visage. Wat le reconnut instantanément, car la bête était aussi célèbre aux frontières que son maître.

Le comte de Douglas était venu à Scott's Hall.

Chapitre 6



« À ses yeux, les hommes d'armes sont pareils à des chardons… À Durham et à Carlisle, j'ai vu ses prouesses… »

Bien qu'ils aient parcouru cinquante kilomètres depuis leur départ d'Elishaw à quatorze heures, le soleil venait tout juste de se coucher à l'horizon, car les jours allongeaient. Meg eut donc une vision nette des trois tours en pierre formant les trois côtés de la large cour de Scott's Hall. Des murs de trois mètres reliaient les tours, mais chacune avait sa propre entrée. Une porte solide munie d'une barre de fer s'était ouverte pour les faire entrer.

Meg chevauchait à côté d'Amalie, derrière sir Walter. Ayant été anormalement sensible à son corps souple et musclé juste devant elles tout au long du voyage, Meg remarqua facilement à présent qu'il y avait quelque chose dans l'activité animée de la cour qui avait surpris et peut-être même atterré son mari.

— Qu'y a-t-il, Monsieur ? demanda-t-elle.

— Jamie Douglas est ici, dit-il sans la regarder.

Brièvement perplexe, elle réalisa vite qu'un seul Douglas pouvait l'inquiéter aujourd'hui et demanda :

— Le comte de Douglas ? Quand il acquiesça d'un signe de tête en continuant à observer la scène dans la cour, elle suivit son regard et ajouta : vient-il souvent ici ?

— Il est déjà venu de nombreuses fois, dit-il. Mais dernièrement, il restait à Hermitage, près d'ici, de sorte qu'habituellement, il nous envoie chercher pour que nous allions l'y rejoindre.

Elle connaissait le château Hermitage, évidemment, car c'était l'une des plus grandes forteresses des frontières, et Elishaw était situé

à environ vingt kilomètres de là. De plus, ils avaient coupé à travers les collines juste au nord du château en venant au Hall.

Elle jeta un regard à Amalie, qui avait tiré sur les rênes pour s'arrêter juste à côté d'elle. Cependant, les yeux curieux de sa sœur se promenaient sur les hommes dans la cour. Meg espérait qu'elle ne compte pas entamer un flirt avec l'un des hommes d'armes de Douglas.

La responsabilité d'Amalie lui parut soudainement lourde, mais Meg se dit qu'après une bonne nuit de sommeil, elle se sentirait mieux.

Elle était fatiguée, car ils s'étaient arrêtés une seule fois, quand Amalie avait insisté pour répondre à un appel de la nature. Les hommes de sir Walter s'étaient toutefois montrés respectueux, et Meg s'était sentie en sécurité avec eux. Le jeune Sym Elliot avait chevauché à côté d'elles pendant un temps, débordant de curiosité à leur sujet. Quand il déclara qu'il devait servir Meg jusqu'au moment où elle ne voudrait plus de lui, puis qu'il osa lui demander pourquoi elle avait épousé sir Walter, il s'attira une réprimande sèche de la part de son maître.

Le garçon s'était alors retiré pour voyager à côté d'un gros homme, apparemment son frère, et Meg en avait été désolée.

Elle avait pris plaisir à son bavardage naturel.

— Puis-je vous aider à mettre pied à terre, milady ?

Surprise, elle réalisa que sir Walter était descendu de sa monture pendant qu'elle observait l'animation autour d'elle. Il était à présent à côté de sa bête, prêt à l'assister.

— Merci, Monsieur, dit-elle en se tournant pour poser les mains sur ses épaules tandis qu'il la soulevait. Sa poigne était ferme sur sa taille et il la hissa facilement, comme si elle ne pesait pas plus lourd que son oreiller.

Quand il la déposa au sol, ses mains l'agrippèrent soudainement plus fortement avant de se détendre aussitôt. Elle suivit son regard et vit deux hommes traverser la cour à grandes enjambées vers eux. Elle ne les avait jamais vus, mais elle n'eut aucun mal à déduire leur identité et elle exécuta vite une révérence.

Amalie fit de même à côté d’elle et Meg réalisa que sa sœur était descendue de cheval par elle-même ou avait accepté l’aide de l’un des autres hommes. Puis, une voix étrangement semblable à celle de sir Walter dit sèchement :

— Que diable faisais-tu, Wat ?

Meg avait baissé les yeux en faisant sa révérence, mais elle regarda par-dessus ses cils l’énonciateur de la question la surplombant et elle vit une version plus âgée de son mari.

— Mes Seigneurs, puis-je vous présenter ma femme, lady Margaret Murray d’Elishaw ? Sir Walter lança cela comme une présentation ordinaire. Voici le comte de Douglas, milady, ajouta-t-il en désignant de la main un jeune homme foncé aux sourcils froncés avec Buccleuch. Et voici le Seigneur mon père.

James Douglas n’était pas comme Meg s’y était attendue. Même si elle savait que les hommes puissants n’étaient pas toujours d’un grand âge, elle l’avait supposé plus vieux. Elle voyait maintenant qu’il ne pouvait pas avoir plus de trente étés à son actif. Sa chevelure était sombre et hirsute, sa peau, sombre également, et tandis qu’il s’approchait, elle discerna de l’autorité et un esprit intelligent derrière les yeux foncés profondément enchâssés.

Sa mâchoire forte était contractée. Manifestement, Douglas était furieux.

Buccleuch, d’un autre côté, n’exprima rien lorsqu’il dit poliment :

— Nous pouvons, je pense, permettre à cette jeune dame de se relever à présent, milord.

— Oui, bien sûr, dit Douglas. Pardonnez-moi, lady Margaret. Une rencontre si inattendue m’a fait oublier mes bonnes manières. Il tendit la main et elle posa la sienne dedans, lui permettant de l’aider à se relever.

— C’est un honneur de vous rencontrer, milord, dit-elle. Et vous, Monsieur, ajouta-t-elle en regardant Buccleuch. Puis-je vous présenter ma sœur, lady Amalie ?

Buccleuch salua Amalie d’un signe de tête, puis il ordonna à des serviteurs de s’occuper des chevaux.

— Nous allons entrer, dit-il. Manifestement, nous avons beaucoup

à discuter.

L'air grave, Douglas acquiesça d'un signe de tête.

Meg jeta un coup d'œil à sir Walter, mais il pressait les lèvres ensemble. Elle déduisait aisément qu'un commentaire ne serait pas bien accueilli et s'en abstint.

Amalie eut également le bon sens de garder le silence

Le petit Sym commença à parler à quelqu'un dans la cour, se vantant avec enthousiasme de sa grande aventure. Son frère aîné le fit taire avec sévérité.

L'animation dans la cour s'était calmée aussi à mesure que les hommes curieux se mettaient à les observer.

Les ignorant exactement comme les autres, Meg se hâta dans le sillage de Buccleuch et Douglas avec sir Walter vers l'entrée centrale de la tour.

À l'intérieur, en montant les marches en pierre usée, elle estima que cette tour était la tour de garde. Et quand ils pénétrèrent dans la grande salle sur le premier palier, elle vit immédiatement que malgré le mur et la grille robustes, la résidence était confortable.

Des serviteurs disposaient des grabats et de la paille, comme on le faisait à Elishaw à cette même heure, mais l'animation et le bruit avaient été laissés à l'extérieur. Des hommes d'armes et des domestiques pouvaient bien dormir dans la salle, mais ils ne vivaient pas ici et ne laissaient pas traîner leurs effets personnels. Les joncs sur le sol semblaient admirablement frais aussi.

Un feu joyeux brûlait dans l'âtre près de la table sur l'estrade. Sitôt qu'ils furent entrés, une aristocrate dodue à l'air imposant vêtue d'un surplis fendu sur les côtés de couleur prune sur une robe rouille passa une ouverture en arche à l'autre extrémité.

Elle s'arrêta en les voyant et marqua une pause jusqu'à ce que son regard croise celui de Meg. Puis, il revint immédiatement sur sir Walter et un pli se creusa sur son front.

Buccleuch tourna un regard acerbe sur son fils.

— Vous devez présenter lady Margaret à votre mère et peut-être lui suggérer de lui montrer votre chambre à coucher.

Il se tourna ensuite vers Meg sans attendre la réponse et il ajouta

avec un sourire charmant :

— Je sais que vous nous pardonnerez de vous abandonner si vite après votre arrivée, milady, mais il nous faut discuter de questions importantes. Le devoir de Walter envers Douglas exige sa participation à notre discussion, mais Madame sa mère sera heureuse de vous montrer sa chambre et vous aider avec toutes les dispositions que vous devez prendre.

— Merci, milord, dit Meg en effectuant une autre profonde révérence, mais en regardant son mari du coin de l'œil.

Il semblait méfiant et tendu, mais il attendit patiemment qu'elle se relève. Puis, il dit à son père qu'il reviendrait sans tarder et il lui offrit son bras.

Tandis qu'ils marchaient vers lady Scott avec Amalie sur leurs talons, Meg le sentit se raidir davantage à chaque pas.

Les yeux de Sa Seigneurie s'étaient plissés.

Meg redressa les épaules et leva le menton. Elle ignorait si les convenances exigeaient qu'une nouvelle mariée rencontrant sa belle-mère pour la première fois agisse d'une manière particulière, mais elle savait qu'elle voulait bien s'entendre avec elle. Issue d'une longue lignée de femmes fières, ayant elle-même une grande dose d'orgueil, Meg n'avait aucun mal à comprendre qu'elle était dans la maison de sa belle-mère.

Elle était également suffisamment avisée pour ne pas parler avant de se voir adresser la parole par elle. Quand ils la rejoignirent, sir Walter déclara :

— Madame, je m'en remets à votre bon vouloir. J'ai amené lady Margaret et sa sœur Amalie afin qu'elles séjournent au Hall où elles seront en sécurité jusqu'à ce que nous ayons débarrassé la région de la menace anglaise.

Meg exécuta une profonde révérence en entendant le mot « Madame » et elle fut reconnaissante à Amalie de suivre son exemple.

Lady Scott dit :

— Lady Margaret, d'où venez-vous toutes les deux ?

— Elles sont les filles de Murray d'Elishaw, intervint posément sir Walter, épargnant à Meg la nécessité de répondre. Plus précisément,

ajouta-t-il, lady Margaret est ma femme.

Levant les yeux sur son hôtesse involontaire pour voir d'un cœur plombé l'expression sévère, mais curieuse de lady Scott se transformer en air d'abasourdissement, Meg lui dit en se redressant lentement après sa révérence :

— C'est un honneur de vous rencontrer, Votre Seigneurie.

— Votre mère est Annabel Percy, n'est-ce pas ? demanda lady Scott.

— Oui, Madame, avant d'épouser mon père, dit Meg. Elle est une parente du comte du Northumberland.

— Oui, ils sont cousins au second degré. Lady Scott se tourna vers son fils. Doux Jésus, Walter, qu'avez-vous fait ?

Une colère inattendue s'éleva chez Meg.

— Ma foi, Madame, ce n'était pas…

— Je me suis marié, Mère ; voilà ce que j'ai fait, dit-il en interrompant Meg. Je sais que vous traiterez ma femme et sa sœur avec gentillesse, car ceci n'est pas de leur fait.

— En effet, dit lady Scott d'un ton acide. Un de vos hommes est venu ici hier soir en racontant que vous aviez chevauché jusqu'à Elishaw pour récupérer du bétail perdu et que vous aviez été fait prisonnier par le maître d'Elishaw. Voulez-vous dire que cette histoire est fausse ?

— Elle est vraie, dit-il. Pendant que j'étais à Langholm, Murray a volé mon bétail, ainsi que plusieurs chevaux et deux chiens de chasse. Quand je suis allé les réclamer, il a capturé sept d'entre nous, y compris le petit Sym Elliot, et il a menacé de nous pendre. Il a dit que nous pourrions vivre uniquement si j'acceptais d'épouser immédiatement sa fille.

Meg lut l'expression sombre de Sa Seigneurie et craignit qu'elle dise qu'elle aurait préféré que sir Iagan l'ait pendu.

Au lieu de cela, lady Scott regarda Buccleuch et Douglas derrière sir Walter.

Puis, elle dit brusquement :

— Si vous comptez laisser vos jeunes dames ici, je dois veiller à leur fournir des chambres à coucher. Vous pouvez me les confier à

présent et aller retrouver votre père et Douglas. Ils sont impatients de s'entretenir avec vous et ils pourront peut-être apporter une solution à ce pétrin gênant dans lequel vous êtes empêtré.

Meg sentit un frisson d'angoisse quand sir Walter hocha la tête et partit sans un mot de plus. Considérait-il lui aussi leur mariage comme un pétrin gênant ?

— Vous n'avez rien mangé toutes les deux, je parie, dit lady Scott. Je vais donner l'ordre à mes gens de s'occuper de cela avant de vous montrer où vous dormirez.

Elle était à peine hors de portée de voix lorsqu'Amalie déclara :

— Je ne serai pas étonnée de me retrouver à dormir dans la cave. Quelle horrible femme !

— Gardez de telles pensées pour vous, dit sévèrement Meg. Elle s'attendait à le voir épouser une cousine de Douglas. Songez à ce que vous ressentiriez si, au milieu des négociations pour un grand mariage pour votre fils, il épousait une autre femme sans vous en toucher mot.

Amalie haussa les épaules.

— Ce n'est pas une raison pour être méchante avec nous.

— Si vous voulez rentrer à la maison, je vais organiser cela demain, dit Meg.

— Ne soyez pas si stupide ! Comme si je vous laisserais seule pour affronter une telle mégère !

En réprimant un soupir, Meg se demanda quel réconfort sa jeune sœur allait lui offrir. Selon toute apparence, elle allait probablement causer plus d'angoisse.



Wat avança à grands pas vers son père et Douglas, espérant avoir l'air plus sûr qu'il ne l'était et que son malaise n'était pas manifeste pour tout le monde dans la salle. Sa mère pensait qu'il avait tout gâché, mais malgré son mécontentement, elle n'était pas méchante ni injuste. Elle allait mettre Margaret et sa sœur à leur aise.

Son père ne passerait pas sa colère sur l'une ou l'autre, mais il n'épargnerait pas Wat. Au contraire, comme les bonnes manières

avaient obligé Buccleuch à maîtriser sa colère devant les dames présentes, Wat se préparait pour une explosion.

La présence de Douglas n'aidait pas. Bien que Wat savait qu'il aurait à affronter chacun d'eux à son retour, il n'avait pas escompté les rencontrer ensemble.

Leurs regards calmes et sévères semblaient le brûler pendant sa traversée de la salle, mais quand il les rejoignit, son père se contenta de dire :

— Nous allons parler en haut, dans ma salle personnelle.

Wat les suivit tous les deux dans l'escalier jusqu'au deuxième palier où se trouvait la pièce privée de son père. Buccleuch souleva le loquet et ouvrit la porte, puis il s'écarta pour laisser Douglas le précéder.

L'endroit était utilitaire et Wat ne l'avait jamais associé à un confort quelconque. Mais aujourd'hui, dominée par Douglas et Buccleuch qui retenaient leur colère, même de façon temporaire, la pièce semblait plus petite que jamais.

Douglas s'assit sur le tabouret avec dossier derrière la table où Buccleuch s'installait habituellement pour interroger ou réprimander les gens se présentant devant lui. Et, alors que Wat fermait la porte, Buccleuch alla se placer contre le mur en face de la table.

Douglas dit d'un air grave :

— Je te connais depuis assez longtemps, Wat, pour douter que tu aies eu l'intention d'insulter ma cousine Fiona. Néanmoins, j'aimerais l'entendre de ta propre bouche.

Un frisson remonta l'échine de Wat. Il connaissait bien Douglas depuis l'enfance et il pensait généralement à lui comme au Jamie du temps où ils étaient ensemble, car tous les deux avaient à peine cinq années d'écart et leurs pères avaient été de bons amis. Cependant, le regard noir que lui lançait aujourd'hui Douglas exprimait peu d'amitié.

Il rencontra ce regard et dit :

— Je ne voulais insulter personne, milord. Murray m'a offert un choix, le mariage ou la pendaison. Il a juré de pendre mes gars l'un après l'autre devant moi en commençant par le petit Sym Elliot, qui nous avait suivis pour découvrir où nous allions.

— J’ai confiance que le gamin ne fera pas cela lorsque tu me suivras, dit Douglas.

— Non, milord, dit Wat.

Se rappelant la fessée que Dod avait donnée à Sym, il doutait que le garçon tente de les suivre où que ce soit pendant un très long moment.

— Je vais écarter toute idée d’insulte, alors, dit Douglas. Mais parle-moi davantage de cet incident. En particulier, que faisais-tu à Elishaw ?

Wat commença à décrire la perte de ses bêtes et son intention de les récupérer. Mais il ne progressa pas beaucoup dans son histoire avant que la colère de Douglas éclate.

— Nous avons des règles pour résoudre de tels désaccords, non ? Les réunions des gardes et leurs pairs ?

— Oui, en effet, mais…

— Pas de « mais » avec moi, Wat ! J’ai clairement ordonné à tout le monde que je ne veux aucun conflit entre nous chez nous pendant que j’organise mon armée et que je mène des incursions soigneusement planifiées de l’autre côté de la frontière pour décourager les Anglais de revenir ici.

— Oui, bien sûr, Jamie ; mais voyez-vous…

— Quand ils viendront, poursuivit Douglas sans pitié, je compte montrer au comte du Northumberland, à son maudit fils appelé Hotspur et au roi anglais qu’ils me défient à leur propre risque. J’aurai besoin d’hommes audacieux et de chevaux rapides, et je comptais sur toi pour les deux. Mais à présent, tu m’as joué un tour qui pourrait remettre cela en question.

Il ne haussa pas la voix, mais il continua longuement, ses mots et son ton acérés. Wat resta là en silence pour les entendre, conscient que son père était toujours appuyé contre le mur, les bras croisés sur le torse, attendant son tour.

Le ressentiment surgit quand Douglas se demanda s’il pouvait maintenant avoir confiance en lui ou en son jugement. Cependant, malgré l’envie dévorante de Wat de se défendre, il était trop avisé. Il savait aussi, en dépit de la voix dans sa tête le pressant de répliquer,

qu'il avait mérité chaque mot cinglant. S'il était resté à la maison, il ne subirait pas ceci aujourd'hui. Il avait su dès l'instant où les hommes de Murray s'étaient relevés dans la bruyère camoufleuse qu'il n'avait que lui à blâmer. Même dans ce cas, entendre Jamie Douglas le dire ainsi était presque aussi douloureux que savoir que son père était d'accord avec chaque mot.

Toutefois, lorsque Douglas déclara que, peut-être, Wat devrait rester derrière lorsqu'ils attaqueraient les Anglais la prochaine fois, Wat affirma :

— Non, milord. C'est mon devoir de…

— Tais-toi, dit Douglas en se levant promptement pour mettre les mains sur la table et se pencher plus près de lui. Tu vas entendre tout ce que j'ai à te dire. Ensuite, peut-être me laisserai-je persuader que tu n'es *pas* un cerveau brûlé impulsif et que tu peux maîtriser ta foutue colère assez bien pour obéir à mes ordres. Si tu en es incapable, pardieu, tu resteras à la maison jusqu'à ce que je t'accorde la permission de faire autrement. Me comprends-tu ?

— Oui, milord, dit Wat.

Toutefois, le teint habituellement foncé de Jamie avait pâli quand il s'était levé si rapidement et la couleur n'était pas revenue. Des gouttes de sueur perlaient sur sa lèvre supérieure, et malgré la prudence de Wat, il contempla son vieil ami avec inquiétude.

— Pardonnez-moi, milord, ajouta-t-il alors. Êtes-vous souffrant ?

Douglas secoua la tête, mais ce faisant, il prit une profonde respiration.

— En vérité, j'ai mangé quelque chose qui m'a rendu malade hier et j'étais faible comme un chaton après coup. Je me sentais mieux ce matin et pensais que la maladie était passée.

— Nous prendrons notre souper dès que nous en aurons fini ici, dit Buccleuch. Je pense que vous vous sentirez mieux après avoir mangé un peu.

— Oui, évidemment, dit Douglas. En se rassoyant, il regarda de nouveau Wat. Tu ne me décevras plus, j'espère.

— Non, promit Wat.

— Quant à son maudit mariage, dit Buccleuch, je ne doute pas de

son compte-rendu, Jamie, et vous aussi, je le sais. Murray l'a obligé à se marier, comme pour la fille, sans doute. Je pense que nous pouvons légalement demander son annulation.

Les deux échangèrent un regard pensif. Toutefois, même si Wat avait brièvement espéré que l'un d'eux puisse demander une annulation, comme la loi écossaise défendait le mariage contracté sous la contrainte, il déclara :

— Je ne peux pas vous laisser faire cela. J'ai promis à Murray d'épouser sa fille s'il libérait mes hommes. Il l'a fait et donc, je dois respecter ma parole.

— Oui, il le faut, approuva Douglas juste au moment où Wat se rappelait une autre de ses promesses à Murray. Ce n'est pas le moment de présenter des demandes à l'Église, continua Douglas. De plus, même la suggestion d'une annulation maintenant pourrait inciter Murray à une trahison franche. Ses terres sont plus à risque que la majorité et les hommes d'Elishaw ont déjà changé de camp dans le passé.

— Comme de nombreux autres, dit Buccleuch. Je conserve mes terres, comme vous, plusieurs des vôtres, y compris Hermitage, à cause de telles décisions expéditives.

— Vrai, reconnut Douglas. Il se retourna vers Wat. Tu es entièrement en droit de présenter une doléance contre Murray pour ton bétail. Exige qu'il te le rende ou paie pour les bêtes et exige aussi qu'il fournisse une dot convenable pour sa fille. Cependant, fais-le selon les règles à la prochaine réunion des gardes.

— Je le ferai, milord, dit Wat. Puis, avant de perdre son courage, il ajouta : j'ai également promis de ne pas prendre les armes contre Murray et de me porter à son secours s'il m'envoie chercher, tant que ce n'est pas vous ni mon père qui l'attaquez.

À son étonnement, Douglas hocha la tête et dit :

— C'est un engagement de rigueur dans une telle situation.

Profondément soulagé, Wat ajouta :

— Je suis désolé pour lady Fiona, Jamie. Je ne voudrais pas penser que je l'ai blessée avec cette malheureuse affaire.

Douglas grimaça tristement.

— Vous pouvez vous ôter cette crainte de la tête. Elle m'a dit que vous étiez le dernier homme sur la terre qu'elle souhaitait pour mari. Trop difficile à gérer, a-t-elle dit, et que vous essaieriez de régenter tout le monde chez vous. Elle vous aurait épousé, évidemment, parce que je l'avais ordonné. Mais vous en auriez eu plein les mains, mon garçon.

Wat envoya une prière de remerciement au ciel, mais son supplice n'était pas terminé.

Buccleuch déclara :

— Je vais envoyer une personne vous montrer votre chambre pour vous reposer avant le repas, Jamie. Quand Douglas secoua la tête, il ajouta : faites-moi plaisir, milord. Vous êtes mon supérieur, mais en acceptant, vous m'épargnerez le besoin de vous demander de m'attendre dans la salle. J'ai moi-même quelques petites choses à exprimer et je veux le faire pendant qu'il souffre encore de vos reproches. Il préférerait sans doute que vous n'en soyez pas témoin et bien qu'il ne mérite pas une telle clémence…

— Vous me tentez presque à rester, dit Douglas avec un léger sourire lorsque Buccleuch marqua une pause. En vérité, par contre, la sieste présente un certain attrait.

— Vous devriez peut-être passer la nuit ici, dit Buccleuch.

— Non, même si je vous remercie de l'invitation, dit-il en se relevant. Je compte chevaucher jusqu'à Teviothead ce soir et poursuivre jusqu'à Hermitage demain.

Wat remarqua qu'il se levait avec plus de prudence cette fois. Apparemment, Buccleuch le constata aussi, car il lui dit :

— Je vais moi-même vous accompagner à cette chambre, milord. La petite juste au détour du palier fera l'affaire. Attends ici, Wat, ajouta-t-il sèchement.

Lorsqu'ils furent sortis, Wat décida qu'il était plus sage de ne pas s'asseoir pour attendre. Si Buccleuch devait revenir et le trouver à son aise…

La vision qui surgit dans son esprit fut celle qui s'était répétée souvent au fil des ans et elle avait encore le pouvoir de le faire tressaillir. Il eut le temps de se rappeler un certain nombre de scènes

similaires avant que le cliquetis du loquet annonce le retour de son père.

Wat le regarda en face. Ils avaient sensiblement la même taille, mais Buccleuch était plus lourd. Il montait encore comme un diable, par contre, et c'était le guerrier le plus féroce que connaissait Wat, à l'exception de Douglas et, peut-être, de lui-même. Le souvenir soudain de Douglas sanctionnant Buccleuch pour son caractère faillit le faire rire, mais il ne le montra pas.

— À quoi pensais-tu ? demanda Buccleuch en fermant la porte.

— Je n'ai pas réfléchi, Monsieur, admit Wat. Quand j'ai appris la disparition de mon bétail et que Murray était le voleur probable… La fureur revint intacte à ce souvenir. Il ajouta imprudemment : par ma foi, Monsieur, vous les auriez suivis vous aussi, dans le temps.

— Ces temps sont révolus et votre suzerain a interdit ce genre de comportement jusqu'à ce que nous ayons débouté les Anglais.

Wat tint alors sa langue tandis que Buccleuch donnait libre cours à la sienne et prouvait que Douglas n'avait pas dit la moitié de ce qu'il y avait à dire sur cette affaire.

La longue réprimande de son père rendit Wat heureux d'être trop âgé pour recevoir une fessée. Quand il s'échappa enfin, il se sentait presque aussi épuisé et rempli d'humilité que dans ses jeunes années après une telle séance.

Ayant reçu l'ordre de se rendre présentable avant de rejoindre sa mère et les autres pour le souper, il gagna sa chambre à coucher et entra sans se rappeler qu'il avait eu l'occasion de se procurer une colocataire.

Il stoppa net à la vue de sa femme se tenant debout près de l'âtre en chemise. Ses bras et ses pieds étaient nus. Sa chevelure pendait en longues vagues brillantes sur ses hanches.



Meg entendit le loquet et réussit à ne pas sursauter à cause du bruit. Elle fut contente de n'en avoir rien fait, car elle soupçonnait qu'Avis, la jeune femme de chambre envoyée par lady Scott pour l'assister,

bavasserait sur ce qu'elle avait vu et entendu à toute personne intéressée.

Avis bavardait depuis son arrivée. À son honneur, elle avait rangé la chambre et trouvé des endroits où ranger les effets de Meg, dans des coffres ou sur des crochets. Elle était également allée chercher de l'eau, et quand sir Walter était entré, elle venait d'aider Meg à retirer sa robe d'équitation pour qu'elle nettoie le plus gros de la poussière après son long voyage.

Comme la plupart des femmes des frontières, Meg était bonne cavalière, mais la journée avait été longue et fatigante et elle n'était pas terminée. Lady Scott l'avait quittée après lui avoir dit qu'elle enverrait quelqu'un la prévenir lorsque le souper serait prêt, puis avait amené Amalie dans sa propre chambre ailleurs.

Meg avait accueilli avec plaisir le répit entre leur départ et l'arrivée d'Avis, car cela lui avait enfin donné l'occasion de penser uniquement à elle et à la manière dont les événements de la journée l'avaient affectée.

Bien sûr, elle avait réfléchi à cela pendant leur voyage, mais avec sir Walter et Amalie si près d'elle, et Amalie conversant de manière décousue, elle l'avait fait de manière intermittente et avec un sentiment de culpabilité.

Elle s'était attendue à un second répit après le départ d'Avis, mais cela ne se produirait pas. Un deuxième regard à son mari lui inspira les mots suivants :

— Ce sera tout, Avis, merci. Je peux me débrouiller seule, à présent.

— Oui, bien sûr, milady.

La fille effectua une petite révérence en direction de sir Walter sans vraiment le regarder et quitta la pièce en vitesse.

— Vous n'aviez pas à la renvoyer, dit-il. Douglas se repose et nous ne serons pas appelés tout de suite pour le souper, je crois.

— Je pensais que Douglas ne dormait jamais. Ainsi va la rumeur, en tous les cas.

Son sourire était fatigué, mais au moins, il sourit.

— La rumeur est vraie. Cependant, il a dû manger quelque chose

d’avarié hier, car il est malade depuis.

— Pauvre petit, dit-elle. J’ai déjà été malade comme cela. C’est affreux.

— Oui, bien, il n’est pas encore mourant.

Elle le regarda avec perspicacité, le soupçonnant d’avoir envie de dire que la maladie de Douglas n’avait pas diminué sa capacité à s’exprimer.

— Cependant, se contenta-t-elle d’ajouter, vous semblez vous-même un peu fatigué.

Il grimaça.

— Je ne sais pas si je suis fatigué, même si cela devrait être le cas, je pense, après avoir chevauché si souvent au cours des vingt-quatre dernières heures et dormi sur le plancher du donjon de votre père. Si j’ai l’air épuisé, toutefois, c’est parce que j’ai entendu deux des meilleurs mettre ma personne en pièce.

— Ils sont véritablement fâchés de notre mariage, donc.

— On pourrait exprimer cela encore plus fortement, dit-il. Ils ne vous en tiennent pas responsable, par contre, chérie, ajouta-t-il en lui lançant un regard perspicace. Ils ont mis le blâme sur moi, à sa juste place. Est-ce de la vapeur que je vois s’élever de la bassine là-bas ?

— En effet. Avis a monté de l’eau chaude pour que nous puissions nous laver avant le repas.

— Je pense qu’Avis n’a pas eu la moindre pensée pour moi, dit-il. En avez-vous profité ? Je ne l’utiliserai pas si vous ne l’avez pas fait.

— Ne soyez pas stupide, Monsieur. Je peux voir à mes soins avec ce linge humide. Vous devez utiliser le reste comme il vous plaira.

— Vous êtes bonne, chérie. Assurez-vous de ne pas me transformer en tyran. Certains semblent penser que je cherche à régenter tous les gens de mon entourage.

Il se tourna en parlant et elle aurait aimé qu’il ne l’ait pas fait. Il avait réellement l’air misérable et elle faillit lui suggérer de s’allonger et se reposer comme l’avait fait Douglas. Elle retint ces mots, par contre, décidant qu’il n’apprécierait pas une autre allusion à sa lassitude.

Elle se doutait que son entrevue avec le comte et Buccleuch avait

été davantage une épreuve pour lui qu'il ne l'avait admis. Il n'allait toutefois certainement pas partager ses sentiments avec elle à ce propos. Son expérience avec ses frères, particulièrement Tom, lui disait que les jeunes hommes étaient souvent bien plus sensibles aux choses qu'ils ne l'admettaient.

Par conséquent, elle ne dit plus rien, expédiant ses ablutions en silence avant d'enfiler une cotte ordinaire en coton vert pâle avec un corsage indigo lacé à l'avant et un surplis d'une couleur gris-bleu appelée bleu de Prusse.

Il y avait une seule chose qu'elle ne pouvait pas faire seule, par contre, si elle voulait se présenter devant lady Scott sans s'attirer la critique de Sa Seigneurie. Donc, après avoir mis ses chaussures souples, elle se tourna avec hésitation vers son mari.

Il avait retiré son jacque et sa chemise et il était torse nu devant la bassine.

La lumière filtrant par la longue fenêtre étroite à proximité avait diminué, de sorte qu'il apparaissait comme une silhouette grise, mais les muscles de ses épaules et de ses bras semblaient aussi durs que du marbre, ondulant sous ses mouvements. Décidant qu'elle ne voulait pas le déranger tout de suite, elle l'admira pendant qu'il se frottait.

Comme s'il avait senti ses yeux sur lui, il lui jeta un regard un moment plus tard.

— Qu'y a-t-il, chérie ? Vous me semblez très perplexe.

— Mes cheveux, dit-elle. Je ne peux pas les relever de manière assez lisse ou serrée par moi-même pour les placer sous ma coiffe, mais je peux demander à Amalie de m'aider si vous me dites où la trouver. Votre mère l'a amenée dans une autre chambre, mais elle n'a pas précisé où elle se trouve et même pas si elle est dans cette tour.

— Elle sera dans celle-ci, dit-il. C'est la tour familiale, bien que mes deux jeunes frères aient des appartements dans une autre que vous verrez à votre gauche, ou au nord, quand vous sortez par l'entrée principale. Les hommes d'armes de mon père occupent l'autre, tout comme la boulangerie et quelques autres pièces destinées à diverses marchandises.

— Savez-vous où je peux la trouver ?

— Non, pas précisément, mais Avis le saura. Cette fille sait tout. Restez ici, par contre, dit-il en penchant la tête. Avez-vous apporté un filet ?

— Évidemment, dit-elle. Mais sûrement…

— Ma sœur Jenny pose souvent un filet et un voile ordinaire sur ses cheveux. Le souper n'est pas un repas formel, ici au Hall, et il ne le sera pas ce soir, même avec la présence de Douglas. Il ne supporte pas les cérémonies ; mon père non plus.

— Mais votre mère…

— Non, chérie, ne la craignez pas. Je vous l'ai dit, elle est bonne. Elle mettra peut-être un ou deux jours à vous apprécier, car je l'ai déçue. Elle devait accorder plus d'importance à ce mariage Douglas que je l'imaginais, je pense.

— En êtes-vous désolé aussi ? demanda-t-elle avant de pouvoir se retenir.

Il secoua la tête et même sous la clarté faiblissante, elle vit ses yeux danser.

— S'il y a une chose dont je suis sûr dans tout ceci, c'est que je suis chanceux de m'en être sorti. Maintenant, si vous voulez plaire à votre mari, faites quelque chose avec vos cheveux de manière à les fourrer sous un filet et je vous aiderai moi-même à attacher le voile.

Après cela, sans plus rien dire sur le sujet, Meg coiffa sa chevelure en deux longues tresses, elle les enroula sur sa nuque et confina le résultat dans un filet doré sous un voile en batiste blanche. Ce faisant, elle encouragea son mari à parler.

La conversation se poursuivit amicalement pendant qu'il s'habillait. En l'interrogeant sur ses chevaux et ses chiens, puis sur la manière dont il avait gagné ses honneurs, elle l'amena naturellement à raconter des histoires sur Douglas au combat.

Au moment où un serviteur arriva pour leur annoncer que le souper allait être servi sous peu, Wat s'était détendu et il était d'humeur bien plus joyeuse.

Le fait que son mari soit maintenant très content d'elle et de lui-même lui donna l'assurance qu'elle faisait ce qu'il fallait. Le sentiment dura jusqu'à ce qu'elle monte sur l'estrade et soit accueillie avec une

froide politesse par son hôtesse.

Chapitre 7



Meg était toute maigre et son nez était long ; et sa bouche était aussi grande qu'une bouche peut l'être…

Wat guida Margaret jusqu'à la place d'honneur à côté de sa mère et remarqua avec soulagement qu'Amalie s'était rendue dans la grande salle par ses propres moyens.

Il lui vint à l'esprit seulement à ce moment-là qu'il aurait dû faire un effort pour la trouver et peut-être même l'inviter à descendre avec lui et Margaret.

Au lieu de cela, il s'était surpris à prendre son temps pour s'habiller et décrire à l'intention de Margaret les aventures vécues par Jamie Douglas, d'abord en suivant son père, le premier comte, puis en dirigeant lui-même les Écossais dans le combat constant pour empêcher l'Angleterre de conquérir l'Écosse.

Margaret avait une grande capacité d'écoute, mais tout en allant prendre sa place à côté de Jamie — redevenu lui-même — Wat se souvint que la mère de Margaret était une Anglaise. Elle n'avait rien dit pour le lui rappeler pendant leur conversation.

Le souvenir de quelques-uns de ses propos l'incita à se demander s'il lui en avait trop révélé. Il était remarquablement facile de lui parler. Il ne se rappelait pas avoir été aussi à l'aise de converser avec une autre personne auparavant.

Son côté plus avisé lui suggéra que c'était peut-être parce qu'on ne l'avait jamais écouté avec une attention aussi complète. Ses frères et ses amis intervenaient plus souvent avec leurs remarques amusantes et irrespectueuses. Sa sœur l'écoutait, mais elle ne partageait pas les mêmes intérêts. Et son père, ayant la responsabilité de le former à

prendre la direction de Buccleuch, Rankilburn et d'autres propriétés, avait tendance à ignorer ses idées et ses suggestions, lui conseillant d'écouter davantage et de moins parler.

S'adresser à une personne attentive était une expérience enivrante. Par contre, il serait plus prudent, à l'avenir, et veillerait à ne pas lui confier des choses qu'elle devait ignorer.

La conversation à table glissa vers les habituels sujets courtois et sans suite. Douglas et Buccleuch s'entretenaient ensemble à voix basse de temps à autre, et d'après les propos qu'il surprit, Wat comprit que Douglas comptait se servir de la prochaine réunion des gardes des frontières pour discuter de tactiques et de stratégie pour ce qui ressemblait de plus en plus à une confrontation avec une très grande armée anglaise.

— On me dit que Fife a l'intention d'y prendre part, dit Douglas à un certain moment.

— Cela ne lui ressemble absolument pas, risquer sa propre vie, dit Buccleuch.

— C'est vrai, mais à présent qu'il règne ouvertement sur l'Écosse à la place de son père vieillissant et qu'il s'est mis à s'appeler lui-même le Gardien du royaume, il ne peut pas supporter de laisser qui que ce soit d'autre commander les forces écossaises, dit Douglas. Pas alors que le roi Richard d'Angleterre a pris la tête de sa propre armée, en tous les cas.

Buccleuch fronça les sourcils.

— Si Richard réussit à réunir une force semblable à celle d'il y a trois ans, nous pourrions affronter jusqu'à soixante-dix mille hommes. Dans ce cas, vous ne voudrez pas que Fife assume le commandement. C'est un chef bien plus fort que son père ou son frère ne le seront jamais, mais c'est un mauvais soldat et un tacticien encore pire.

— En plus d'être un lâche du point de vue physique. Mais je vais veiller à m'ôter des pattes Fife et ses semblables en offrant de m'assurer à mon tour de leur ôter Hotspur des pattes. Voyez-vous, je compte laisser Fife commander son bon ami le lord de Galloway, ajouta Douglas en parlant de son cousin Archibald Douglas, surnommé « Archie dit le sinistre » par de nombreuses personnes.

En tant que garde de la marche ouest, Archie dit le sinistre était un meneur avéré et un homme entièrement dévoué à son chef et à l'Écosse. Néanmoins, Archie était curieusement devenu l'ami de Fife. Wat savait que des têtes plus avisées que la sienne s'étaient longuement interrogées sur Fife et ses motifs complexes. Il connaissait à peine cet homme, mais ce peu, il ne l'aimait pas. Il prendrait bien soin de ne plus agacer Douglas, ne serait-ce que pour éviter de se voir ordonner de servir sous Fife et Archie dit le sinistre.

— Ne parlons plus de plans pour le moment, poursuivit Douglas. Il vaut mieux attendre d'être tous à Hermitage où nous serons en privé.

— J'ai entendu dire que votre comtesse menaçait de transformer Hermitage en foyer plus convenable pour vous, dit alors Buccleuch avec un petit rire.

— Oui, elle a menacé et fait plus encore, car elle m'a déjà envoyé un ménestrel comme cadeau pour nous divertir pendant les repas. C'est une idée idiote, même si c'était gentil de sa part. Le type chante assez bien et il pince les cordes de son luth avec un talent merveilleux.

— Ensuite, il y aura des tables recouvertes de lin et des servantes, dit Buccleuch.

— Non, il n'y en aura pas !

La mère de Wat, révélant qu'elle les avait aussi entendus, se tourna et déclara :

— Pardonnez-moi, tous les deux. Vous me faites remarquer que Hermitage pourrait profiter d'un peu de confort. Elle ajouta à l'intention de Douglas : j'ai beaucoup entendu parler de son inconfort, milord. Un peu de musique et une touche féminine ne pourraient pas nuire, sûrement.

— On hésite à vous contredire, milady, mais je crois qu'il y a peu de choses moins confortables qu'avoir des femmes envahissant Hermitage, caquetant à propos de la poussière et essayant de suspendre des rideaux. C'est un bastion, une forteresse, un endroit pour les guerriers. Parbleu, peu de ses chambres à coucher sont une pièce convenable pour le sexe faible. En effet, le ménestrel lui-même se croit mal utilisé. Le gars est un peu sainte-nitouche, confia-t-il.

— Mais votre femme vous manque, dit-elle en ignorant le

ménestrel. Passer autant de temps séparés l'un de l'autre doit être une pénitence, surtout que vous désirez un héritier.

— Assez, Madame, dit Buccleuch avec le sourire chaleureux qu'il réservait uniquement à elle. Si vous avez raison, vous le tourmentez. Si vous avez tort, il vous décevra. En tous les cas, je vous interdis de révéler le moindre mot de cette conversation à sa comtesse.

Wat observait sa mère quand un mouvement derrière elle attira son regard.

L'expression de Margaret était sérieuse, comme d'habitude, mais quand ses yeux croisèrent les siens, il eut l'impression qu'elle connaissait ses pensées. Une telle idée irrévérencieuse aurait dû le perturber, il le savait, mais même s'il n'aurait pas pu expliquer ses sentiments, il sourit.

À son étonnement, ses yeux doux aux cils sombres commencèrent à pétiller, et bien qu'il ne pût dire qu'elle répondait à son sourire, ses lèvres tressaillirent presque comme si elle l'avait fait.

Il se surprit à avoir hâte de continuer à discuter avec elle après le souper. Cependant, lorsqu'ils eurent fait leurs adieux à Douglas, son père l'attira à l'écart pour l'informer qu'il voulait encore s'entretenir avec lui avant de se retirer pour la nuit.

— Pour échanger sur des affaires plus près de la maison, dit Buccleuch. Nous allons rester ici dans la salle, mais tu dois savoir que j'ai reçu de nouveaux rapports de la présence de voleurs et autres personnes de cet acabit dans la région.

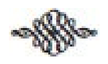
— Il s'agissait peut-être d'autres comparses de Murray, dit Wat. Je tombe de sommeil, Monsieur, mais si je peux garder les yeux ouverts, je suis à votre disposition. J'espère par contre que vous n'avez pas l'intention de me faire un autre sermon.

— Je vais seulement dire que c'est par estime envers tes capacités reconnues au combat que Douglas s'attend encore à ce que tu voyages avec nous, alors veille à le mériter. Ce qui est fait est fait et je ne dirai plus rien là-dessus. Dis donc à ta femme que tu la rejoindras sous peu.

Wat s'exécuta et elle hocha la tête en affirmant qu'elle allait l'attendre. Cependant, après avoir entendu tout ce que son père avait à lui apprendre, quand le moment vint pour lui de gagner sa chambre à

coucher, elle dormait profondément à une extrémité du lit, contre le mur.

Il se déshabilla en silence et se mit au lit sans la déranger.



Au réveil de Meg, le samedi matin, son mari avait quitté le lit et était presque habillé. Il portait une chemise blanche propre, une culotte en cuir brossé et des bottes en cuir brut à rebords mous.

— Vous vous levez tôt, Monsieur, dit-elle. Que faisons-nous aujourd'hui ?

— Vous pouvez rester au lit si vous le souhaitez, dit-il en enfilant un jacque en cuir. Je dois partir pour Raven's Law d'ici une heure et je ne sais pas quand je reviendrai.

— Devons-nous rester ici, Amalie et moi ? demanda-t-elle. Vous avez dit que votre tour n'est pas convenable, je le sais, mais j'aimerais voir où je dois vivre et m'y installer dès que nous pourrons la rendre plus habitable. J'ai l'impression que nous nous imposons à votre mère, ici, et je le ressentirai davantage pendant votre absence.

— Vous vous habituerez vite au Hall, dit-il. Raven's Law serait diablement inconfortable pour vous en ce moment.

— Voulez-vous dire comme Hermitage ?

— Vous écoutiez bien leur conversation hier soir, donc.

— Il aurait été difficile de ne pas l'entendre, dit-elle. J'étais assise à côté de votre mère, et personne ne s'efforçait de garder la conversation privée.

— Bien, Raven's Law n'est pas comme Hermitage, car ce n'est qu'une tour de garde et pas une forteresse. Tout de même, la tour a abrité des hommes du plus loin que je me souvienne, donc, à cet égard, je suppose que c'est pareil.

— Mais je devrais sûrement la voir ; à moins que vous désiriez que nous vivions séparés.

— Non, mais je ne suis pas une ménagère, chérie, et mes hommes ne sont pas ordonnés. Ils rangent leur équipement et ils empêchent la saleté de la nuit de nous enterrer vivants, mais c'est tout ce que je

peux dire en leur faveur.

— Je pourrais mettre de l’ordre, dit-elle avec légèreté. J’aimerais cela, car l’endroit ne me serait plus aussi étranger lorsque j’irai y vivre.

— Quand je pourrai organiser un logement convenable pour vous, vous pourrez agir à votre guise. Jusque-là, vous serez plus confortable ici. Quant à votre peur de vous imposer… Voyez-vous, je suis l’héritier de mon père, et tout ceci m’appartiendra un jour. Donc vous, ma femme, avez autant le droit d’y vivre que les autres.

— Même alors…

— La forêt Ettrick est un lieu dangereux par les temps qui courent, Margaret. C’est pourquoi je suis venu au lit aussi tard hier : mon père m’a gardé pour discuter du danger croissant. Je ne suis pas le seul à avoir perdu des bêtes ou d’autres choses, en fait, des choses étranges.

— Mon doux, dit-elle. Je sais que mon père et vous avez dit que votre bétail s’était curieusement retrouvé à Elishaw. Il ne m’a rien expliqué, par contre, et il ne nous encourage pas à l’interroger.

— Mon but, en me rendant à Elishaw, était de récupérer mes propres bêtes, dit-il. Les hommes de votre père les avaient prises pendant que je me trouvais à Langholm. Ils ont pris du bétail, des chevaux et les deux chiens qui nous accompagnaient pour le retour à la maison hier.

— Mais il a dit qu’il vous avait surpris à essayer de « prendre » les bêtes de son troupeau, dit-elle en utilisant son terme en remplacement de celui, plus dur, de son père.

À sa surprise, il eut l’air triste.

— Je peux jurer que nous n’avions pas touché à une seule de ses bêtes avant qu’il nous capture, mais je ne vais pas vous mentir, dit-il. Au lieu de perdre du temps à les trier, j’aurais pris toutes celles qui se seraient trouvées avec les miennes. Cependant, nous n’en avons pas eu l’occasion, car nous avons dû essayer de nous défendre contre la vingtaine d’hommes qui se sont levés dans le champ de bruyère en fleur.

— Il a dit qu’il s’était douté que vous viendriez, dit-elle. Je l’avoue, par contre, je suis étonnée qu’ils aient été aussi nombreux à vous

attendre. Êtes-vous sûr qu'il ne s'agissait pas de gardiens de troupeaux, tout simplement ?

— S'il y avait eu des gardiens en vue, nous ne nous serions jamais approchés à ce point, dit-il. Parbleu, j'avais avec moi seulement une demi-douzaine d'hommes, et vous avez vu le garçon qu'il voulait pendre le premier. Bien que le jeune Sym n'ait été nulle part en vue lorsque nous avons atteint Elishaw, ajouta-t-il avec une grimace. Je n'ai pas pensé à demander comment ils l'avaient attrapé.

Elle s'était interrogée sur Sym depuis le début, choquée par la menace de son père de le pendre, un garçon si jeune, et encore plus choquée que les voleurs l'aient amené avec eux. C'était toutefois les paroles intenses de l'enfant qui l'avait incitée à douter du compte-rendu de la prétendue attaque contre son troupeau.

— Selon vous, mon père a ordonné l'enlèvement de votre troupeau.

— Je sais très bien qu'il l'a fait, car non seulement nous avons suivi sa piste jusqu'à Elishaw, mais votre père l'a de plus admis ; il a dit qu'il savait que je viendrais ensuite et donc, il a tendu un piège.

— Vous ne voulez sûrement pas dire qu'il a installé ce piège pour que vous m'épousiez ?

— J'ai soupçonné cela, mais il m'a assuré du contraire. Son motif, m'a-t-il dit, ce sont les Anglais. Chaque fois que les Anglais nous envahissent, ils saisissent les récoltes et le bétail des gens sur leur route. Selon lui, ce n'est que justice que les autres partagent ses pertes. Parbleu ! Il n'y aura aucune perte si nous pouvons les arrêter avant qu'ils reviennent s'en prendre à nous.

Sachant qu'elle pourrait regretter d'avoir poursuivi sur ce sujet, elle lui dit :

— Vous n'avez pas pu les arrêter la dernière fois.

— Non, mais c'est différent aujourd'hui. Il y a trois ans, le père de Jamie, le premier comte de Douglas, venait de mourir et Jamie venait d'hériter du titre. Les hommes le connaissaient comme un guerrier féroce et talentueux, mais pas comme le brillant tacticien qu'il s'est révélé être depuis. Les lairds plus âgés avaient moins confiance en lui qu'en son père.

— Vous avez dit que d'autres ont perdu des choses, lui rappela-t-elle, sachant qu'il pouvait parler longuement de Douglas, qu'il admirait visiblement. Quel genre de choses ?

— Ils ont abattu des arbres, volé des poules et d'autres bêtes de la ferme, et ils ont braconné du gibier. Comme il ne s'agit pas de voleurs ordinaires, je pense que des bandits anglais peuvent chercher des provisions à cacher pour leur armée déjà en chemin.

— Si vous soupçonnez mon père, Monsieur, je peux vous dire qu'il ne volerait pas des poules. Je ne peux pas parler pour ses hommes, mais ils n'agiraient pas sur ses ordres pour un tel délit. Et ignorer ses ordres ou agir pour leur propre compte, cela serait très inhabituel pour eux. En fait, vos plaintes sont très semblables à celles que nous avons entendues de l'autre côté de la frontière, après que Douglas a semé le trouble à Redesdale ou Tynedale lors de l'une de ses incursions et que ses hommes ont fait traverser la frontière à un troupeau de bêtes anglaises pour entrer en Écosse.

— Parbleu, vous ne voulez pas l'accuser… Il s'interrompit en secouant la tête. Non, je vois que vous ne suggérez pas que Jamie vole des poules ou braconne du gibier. Et il ne permet pas non plus à ses hommes de le ralentir en rassemblant du bétail à ramener au pays. Cependant, si de telles choses se produisent des deux côtés, il se peut qu'une personne se serve des raids de Douglas dans les vallées anglaises pour couvrir là-bas un motif mystérieux semblable.

Elle hocha la tête, soulagée de découvrir qu'elle n'avait pas mal évalué son intelligence. C'était à la fois un soulagement et un avertissement. Elle allait devoir marcher sur des œufs avec lui.

— Vous voulez dire qu'une personne pourrait rassembler des provisions des deux côtés, dit-elle.

— Oui, et il s'agit probablement d'Anglais, car Jamie, ayant ordonné la paix parmi les Écossais, n'encouragerait pas ses partisans à prendre des provisions d'autres Écossais pour son armée. Quand il veut que des gens lui fournissent des provisions, il le leur ordonne, tout simplement. Nous voyageons aussi moins que les Anglais, avec leur longue suite de bagages.

— Si, en effet, des voleurs anglais pillent la forêt Ettrick, je pense

que plus nous serons de gens à habiter Raven's Law, plus nous serons tous en sécurité.

— Pas avant que j'aie attrapé les voyous et mis fin à leurs pillages. Mais assez là-dessus, ajouta-t-il avec une note de finalité dans la voix. Je veux que nous vivions à Raven's Law, chérie, mais je dois m'occuper d'une chose à la fois. Souvenez-vous qu'au contraire d'un jeune marié normal, j'ignorais qu'il me faudrait prendre de tels arrangements.

— Même pas pour Fiona Douglas ? demanda-t-elle.

— Parbleu, allez-vous me lancer lady Fiona au visage chaque fois que j'agirai contrairement à vos désirs ? voulut-il savoir.

— Non, Monsieur, dit-elle. Je ne ferais pas cela. Toutefois, vous avez bien dit que votre père négociait un mariage avec elle. Je me demandais simplement pourquoi vous n'aviez pas déjà mis les choses en train pour l'installer à Raven's Law.

— Parce que ce n'était pas encore concret, dit-il. En grimaçant, comme s'il savait que ces mots n'auraient aucun sens pour elle, il ajouta : c'était l'idée de mon père, et de Jamie, de lier nos familles plus étroitement. Il est difficile de considérer une chose comme réelle quand on n'a rien à y voir.

Elle hocha la tête, aisément capable d'être en accord avec ce sentiment. Il était dur de croire qu'elle était mariée, encore plus qu'elle et Amalie allaient devoir vivre au Hall jusqu'à son retour. Elle n'avait toutefois rien eu à dire sur cette affaire depuis le début et, apparemment, elle ne pouvait rien contre sa décision à présent.

D'ailleurs, il ne semblait pas lui-même avoir grand-chose à dire sur les affaires en général, exactement comme elle. Donc, cela ne lui servirait à rien de discuter avec lui avant de comprendre comment les choses se réglaient habituellement ici dans sa nouvelle demeure.

Se rappelant à elle-même que sa première intention était d'être une bonne épouse pour lui, elle dit :

— Je vous promets de ne pas vous lancer de nouveau Fiona au visage, Monsieur. En fait, mon intention n'était pas celle que vous pensiez. Cependant, j'aimerais savoir quelle place je dois occuper ici. Dois-je en discuter avec Madame votre mère ou me le direz-vous ?

— Parbleu, vous devez profiter de votre visite, chérie, dit-il. Il ne peut rien y avoir à faire ici pour vous dans une maison aussi bien tenue. Les serviteurs s'occupent de tout, car mon père les a bien formés, comme son père avant lui. Ma mère n'a qu'à se fier à eux. Vous le constaterez par vous-même.

Sachant que son propre père pensait à peu près la même chose dans la maisonnée d'Elishaw, qu'il commandait tout, elle soupçonnait que la vérité était que lady Scott, comme lady Murray, contrôlait tout depuis la quantité de farine entreposée jusqu'au parfum des joncs éparpillés chaque quinzaine de jours sur le plancher de la grande salle.

Même les hommes d'armes de son père avaient la sagesse de ne pas contrer les désirs de lady Murray. Néanmoins, si on demandait à Sa Seigneurie qui dirigeait Elishaw, elle les informait qu'évidemment, le Seigneur son mari commandait tout.

Décidant que son unique choix était de devenir l'amie de lady Scott, Meg partit à sa recherche dès que sir Walter et ses hommes furent partis pour Raven's Law.

— Je vous en prie, Madame, dites-moi comment nous pouvons vous assister pendant notre séjour ici, Amalie et moi.

Les yeux de son hôtesse la regardèrent avec curiosité pendant un moment avant qu'elle réponde :

— Mon fils a-t-il suggéré que je puisse avoir besoin de votre assistance ?

— Non, dit Meg. Sir Walter a dit que je n'aurais qu'à m'amuser, car vos serviteurs veillent à tout et sur tout le monde. Il a dit que son père et son grand-père les avaient bien formés pour cela.

Les yeux de lady Scott, à peu près pareils aux yeux noisette dorée de son fils, se mirent à pétiller.

— Notre Wat a dit cela, vraiment ?

— Oui, Madame.

— Qu'avez-vous pensé de cette évaluation, Margaret ?

— C'est ce que diraient mes frères et mon père sur Elishaw, milady. À mon avis, cela désigne un établissement où tout se déroule sans aucun accroc au point où ses hommes croient qu'ils ne doivent pas se soucier de la manière dont cela se produit.

— Je vois. Quelle était votre part dans la gestion de la maisonnée à Elishaw ?

— Très petite, admit Meg. Ma mère la gère, mais elle croit devoir enseigner à ses filles comment elle s'en sort. Elle nous l'a montré, comme sa mère pour elle, en veillant à ce que nous apprenions à tout faire ce que nous demandons à nos serviteurs de faire pour nous.

— Tout ?

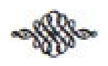
— Je ne veux pas dire que nous pouvons tout faire aussi bien qu'eux, mais nous en savons suffisamment pour juger si un serviteur est compétent et nous pouvons lui expliquer ses lacunes si une tâche n'est pas effectuée correctement. Cependant, chaque maisonnée a sa propre façon de faire les choses, alors si cela vous convient, je serais très reconnaissante d'apprendre tout ce que vous voulez bien m'enseigner.

— Vraiment, dit lady Scott. Elle réfléchit un moment, puis elle dit : je crois à la franchise, ma chère, de sorte que je ne prétendrai pas être contente de ce que votre père a fait ni de ce que notre Wat a fait. Mais rien de tout cela n'est votre faute. De plus, c'est votre devoir et votre droit à présent de découvrir Scott's Hall. Je ne vois aucune objection à vous montrer l'endroit et à vous présenter à nos gens. Nous pouvons commencer par cela, je suppose.

— Merci, dit Meg, très soulagée. J'aimerais cela.

— Qu'en est-il de votre sœur Amalie ? Voudra-t-elle apprendre aussi ?

— Notre long voyage hier l'a fatiguée, alors elle dort encore, mais je suis sûre qu'elle contribuera de toutes les manières possibles, dit Meg en espérant pouvoir convaincre sa sœur imprévisible de bien se comporter. Amalie détestait tout ce qui concernait les tâches routinières.



Trois heures plus tard, quand lady Scott dit qu'elle était sûre que Meg voudrait se reposer et se rafraîchir avant le repas de mi-journée, Meg reconnut ce congé comme ce qu'il était et elle ne discuta pas.

Elle n'était pas fatiguée et aurait volontiers poursuivi son exploration. Toutefois, son hôtesse en avait manifestement assez et Meg pouvait difficilement l'en blâmer.

Elles avaient commencé leur visite dans la cuisine au plafond voûté, à l'étage inférieur de la tour principale, où lady Scott la présenta au cuisinier et s'attarda pour discuter avec lui des menus des prochains jours.

La disposition du four était très différente de celle à Elishaw et elle fascina Meg. Elle aurait aimé poser quelques questions à ce sujet, mais Sa Seigneurie poursuivit bientôt sa route en affirmant :

— Nous ne devons pas nous attarder si je veux tout vous montrer. Nous pourrons discuter de cela une autre fois, quand d'autres questions vous viendront.

Meg apprit que la tour centrale comportait fièrement quatre étages au-dessus de la cuisine, dont la plus grande partie était sous le sol, avec la salle principale occupant presque tout l'étage supérieur. Chaque étage contenait une grande pièce et deux ou trois autres plus petites à côté de l'escalier principal. Il y avait aussi des escaliers de service dans le coin opposé aux marches principales.

Au-dessus de la grande salle, il y avait trois étages dédiés à la famille et aux chambres d'invités. Le premier appartement incluait une grande pièce et une plus petite chambre intérieure où Buccleuch et sa femme dormaient. Une autre petite pièce en face du palier était la salle privée de Buccleuch pour les affaires concernant ses domaines.

Quand lady Scott frappa deux coups discrets et ouvrit la porte pour la montrer à Meg, elle lui dit :

— Je sais bien qu'il est parti dans la forêt, mais il est toujours sage de frapper avant d'ouvrir la porte. On entre et, bien sûr, on voit que tout est en ordre.

Meg jeta un œil à l'intérieur et elle remarqua une grande table avec le tabouret avec dossier derrière elle et les étagères de documents et autre matériel. Elle imagina facilement sir Walter y affrontant ici Buccleuch et sentit sa compassion s'éveiller.

Se réprimandant pour cette envolée fantaisiste inutile, elle se hâta derrière son hôtesse jusqu'à l'étage suivant, où la chambre partagée

avec sir Walter se situait.

— Les appartements de notre Jenny sont de l'autre côté du palier, dit lady Scott. Autrefois, la chambre actuelle de Wat était la chambre d'enfants. Puis, nos garçons ont grandi et sont devenus plus turbulents. Nous les avons déménagés en haut, dans de petites chambres séparées. Donc, Jenny était la seule sur cet étage, à l'exception de sa bonne et ma femme de chambre.

— Dois-je l'appeler Jenny, milady ? Ou préfère-t-elle un autre nom ?

— Elle est lady Randolph Kerr, à présent, mais je suis certaine qu'elle voudra que vous l'appeliez Jenny. Comme tout le monde, dit lady Scott en souriant. Son véritable nom est Janet, évidemment, en mon honneur. Je me risquerais à dire qu'elle va nous tomber dessus dans un ou deux jours. Il ne faudra pas plus longtemps à la nouvelle de votre mariage pour atteindre Ferniehurst.

— Je suis certaine que vous serez tous heureux de la voir, dit Meg.

— Ferniehurst n'est pas éloigné au point où cela nous empêche de la voir fréquemment, dit Sa Seigneurie. Elle est grosse, en ce moment, alors son mari lui demande d'être très prudente, mais Jenny est aussi à l'aise sur son poney que toutes les femmes des frontières et, en outre, impatiente. Elle volera jusqu'à nous dès qu'elle saura, que Rand l'interdise ou non.

Meg sourit à la pensée de sir Walter avec une sœur aussi têtue. Mais elle se dit qu'il avait eu raison de croire qu'elle aimerait Jenny.

Après une visite rapide des deux autres tours, aménagées de manière semblable, mais manifestement le domaine des serviteurs et des hommes d'armes, lady Scott émit l'opinion que Meg voudrait se reposer. Meg, nécessairement, retourna avec elle dans la tour principale, la remercia chaleureusement et partit à la recherche d'Amalie.

Au premier détour de l'escalier, elle faillit toutefois trébucher sur le petit Sym Elliot, assis sur la marche arrondie, les mains serrées derrière les genoux.

— Que fais-tu ici ? lui demanda-t-elle.

— Je vous attends, évidemment. Vous en avez mis du temps, alors

Pawky et moi, on s'ennuie. Pourquoi suiviez-vous Sa Seigneurie partout ?

— Elle me montrait où tout se trouve, dit Meg en ajoutant : non que cela te regarde, mon garçon. Qui est Pawky et pourquoi m'attendais-tu ?

— Parce que j'ai promis à maître Wat de vous servir, voilà pourquoi. J'aurais pu vous montrer ce que vous vouliez voir. Vous n'étiez pas obligée de déranger la maîtresse.

— Les convenances exigeaient que je le lui demande, dit gentiment Meg. C'est mon devoir de l'en prier et le sien de me montrer. Mais pourquoi dois-tu me servir ? Et comment t'y prendras-tu ?

— Comment, ça, je n'en sais rien ! C'est à vous de me le dire, je crois. Mais quant au pourquoi, votre père a dit qu'il le fallait et nous avons juré. Donc, maître Wat a dit que, puisque c'était mon devoir de vous servir, il valait mieux que je commence tout de suite. J'aurais préféré partir avec lui, voyez-vous, pour trouver ceux qui pillent dans la forêt et leur donner une bonne leçon. Mais je ne dis pas que je ne ferai pas ce que vous me demandez, car je le ferai.

Incapable de savoir comment le gamin pouvait la servir, Meg lui dit :

— Je vais devoir réfléchir à ce que tu pourras faire pour moi, Sym. Je n'ai jamais eu le privilège d'avoir un serviteur personnel auparavant. Je pense, par contre, que tu devrais te tenir debout quand tu t'adresses à moi.

— Oui, bien sûr, je le sais bien, dit-il en rougissant pendant qu'il se levait maladroitement, tout en tentant en vain de dissimuler la petite chatte rousse et blanche qu'il tenait dans l'espace entre son corps et ses genoux. Elle miaula en signe de protestation jusqu'à ce qu'il la prenne tout contre son torse mince. Voici Pawky, milady. Aimez-vous les chats ?

En souriant, Meg posa un doigt sur la tête douce de la chatte pour la caresser.

— Elle est adorable, mais elle semble bien jeune pour être séparée de sa maman.

— Oui, un peu, acquiesça Sym. Mais le cuisinier a dit que les

chatons devenaient une nuisance et qu'il allait noyer la troupe. Mais Pawky a grimpé le long de ma jambe, alors… — Alors, tu l'as sauvée, dit Meg avec un nouveau sourire. Peut-elle laper de l'eau ?

— Oui, et elle mange tout ce que je lui donne.

— Alors, je pense que tu dois prendre bien soin d'elle, dit Meg. Je vais aller voir ma sœur, à présent, mais je vais discuter encore avec toi un peu plus tard.

— Je vais vous accompagner, au cas où vous auriez besoin de moi, dit-il.

Walter avait probablement espéré empêcher le garçon de s'attirer de nouveaux ennuis s'il la servait, réalisa-t-elle alors ; elle n'émit aucune objection. Mais quand elle atteignit la porte de la chambre d'Amalie, elle lui intima de l'attendre sur le palier.

Stupéfaite, elle vit sa sœur encore profondément endormie dans la petite chambre qu'on lui avait allouée à l'étage au-dessus de celui de Meg, mais elle n'hésita pas à la réveiller.

— Espèce de fainéante ! s'exclama-t-elle en secouant Amalie par l'épaule.

Elle se réveilla et dit d'un ton endormi :

— Quelle heure est-il ?

— Il est bientôt l'heure du repas du midi. Êtes-vous réellement si fatiguée ?

— Nous nous sommes levées à l'aube hier et nous avons chevauché sur une trentaine de kilomètres, dit Amalie. J'ai dormi comme un loir.

— Bien, il est l'heure de se lever à présent. Je suis allée partout dans Scott's Hall. Je dois dire que c'est un bel établissement.

— Aussi bien qu'Elishaw ?

Meg sourit.

— Vous le constaterez bientôt vous-même. Nous devons rester ici jusqu'à ce que la tour de garde de sir Walter soit plus habitable pour nous.

— Mon doux, n'est-elle pas habitable ?

— Elle est entièrement occupée par des hommes d'armes, je pense, et il ne s'attendait pas à recevoir des femmes invitées. Il veut la rénover pour nous et nous ne pouvons pas l'en blâmer, tant s'en faut.

M'épouser n'était pas son idée, après tout.

Amalie haussa les épaules.

— Au moins, vous êtes mariée, Meg, et si cet établissement est aussi bien, et que sir Walter en hérite, vous aurez peu de raisons de vous plaindre.

— Je ne me plains pas, dit Meg. J'essaie de faire sortir du lit ma sœur paresseuse afin que nous puissions nous habiller pour manger avec lady Scott.

— Le faut-il ? Je pense qu'elle ne nous aime pas beaucoup.

— Pourquoi le devrait-elle ? Essayez au moins de vous mettre à sa place, ma chère.

— Sa place me semble très bien, dit Amalie. Elle a une belle maison, un mari riche, ami de Douglas, le plus puissant lord d'Écosse, et elle vient de s'adjoindre une belle-fille qui sera un grand atout pour sa famille.

Meg haussa les sourcils.

— Me complimenter ne vous attirera rien si vous refusez de voir que Sa Seigneurie a raison d'être déçue. Mais venez, levez-vous à présent. J'ai un serviteur personnel juste derrière la porte à qui je peux demander d'aller chercher Avis pour vous aider. Toutefois, je ne bouge pas d'un poil avant que vous soyez hors du lit.

— Vous avez un serviteur personnel ? Vais-je aussi en avoir un ?

— Vous n'en voudriez pas, ma chère, dit Meg avec un sourire moqueur. C'est le petit Sym, le garçon que Père voulait pendre. Sym dit qu'il a juré de me servir et compte le faire. Maintenant, levez-vous !

— Oh, très bien, puisque vous ne voulez pas me laisser en paix. Mais si Sym est un exemple de ce que Scott's Hall a à nous offrir, je ne pense pas beaucoup de bien de l'endroit ou de sa maîtresse.

Chapitre 8



Ses yeux étaient gris et son teint, pâle, mais sa nature était généreuse, douce et libre…

Malheureusement, l'attitude d'Amalie ne changea pas au fil des jours.

Meg était troublée par son humeur instable, mais typique, et, par conséquent, difficile à faire dévier. Au début, quand Meg l'interrogea, Amalie lui dit seulement que lady Scott ne l'aimait pas et qu'elle ne trouvait rien d'intéressant à faire à Scott's Hall.

— Je sais que vous avez du plaisir à apprendre comment tout fonctionne ici, dit-elle avec une grimace lors de leur troisième journée à Scott's Hall. Je me soucie de ces trucs comme d'une guigne et lady Scott n'a besoin de mon aide pour rien — ni de la vôtre, quand on y pense. En vérité, il lui tient davantage à cœur de trouver un ménestrel plus talentueux que celui que la comtesse Douglas a envoyé pour amuser son seigneur à Hermitage que de prendre soin de nous.

Meg ne pouvait pas nier que leur hôtesse montrait peu d'enthousiasme à les distraire. Toutefois, Sa Seigneurie ne s'attendrait pas non plus à offrir des divertissements à ses propres enfants s'ils venaient lui rendre visite. Et elle s'était comportée avec gentillesse envers Meg et Amalie, répondant volontiers aux questions qu'elles lui posaient. Simplement, elle comptait sur elles pour occuper leur temps.

Devant cette pensée, Meg dit d'un ton vif :

— Ce que nous voulons, toutes les deux, c'est de l'exercice. J'aimerais explorer la forêt Ettrick, même si c'est seulement pour en découvrir davantage que ce que nous offre la vue d'ici. Pourquoi je n'organiserais pas ce genre d'escapade pour nous ?

Bien qu'Amalie affiche peu d'intérêt pour une telle aventure, Meg refusa de se laisser intimider. Elle alla tout droit dans la cour s'informer sur les chevaux et la possibilité d'une escorte armée pour les accompagner, lorsqu'elle se rappela les propos de sir Walter au sujet des voleurs.

Elle tomba sur Buccleuch alors qu'il émergeait de l'écurie et, puisant son courage de sa salutation joyeuse, elle lui dit :

— Ma sœur et moi aimerions voir la vallée plus en profondeur, milord. Serait-il faisable de prendre des poneys et…

Elle marqua une pause, car il secouait déjà la tête, bien qu'il souriait.

— Ce ne serait pas une bonne idée, ma fille, dit-il. Jusqu'à ce que nous ayons trouvé les hommes qui ont coupé nos arbres et braconné dans la forêt, et que nous nous soyons assurés qu'ils ne représentent aucun danger, il vaudrait mieux rester à l'intérieur.

— J'avais espéré qu'avec deux hommes armés pour nous escorter…

Il secoua de nouveau la tête.

— Nous verrons comment tout se passe dans un ou deux jours. Entre-temps, vous avez sans doute de la couture ou une autre chose semblable pour occuper vos loisirs.

Bien consciente de ce que dirait Amalie là-dessus, Meg répondit néanmoins poliment :

— Nous n'en avons pas pris avec nous, Monsieur, mais peut-être lady Scott aura-t-elle un ouvrage de ce genre que nous pourrons réaliser pour elle.

— J'en suis sûr, dit-il.

Interrogée peu après, lady Scott fournit des protège-coussins sur lesquels elle avait déjà dessiné des motifs floraux, ainsi qu'une collection de fils de soie colorés.

— Je suis très contente de votre aide, dit-elle en expliquant qu'elle comptait remplacer tous les protège-coussins usés dans la salle principale.

Meg et Amalie la remercièrent, mais bien que Meg aime la broderie et soit heureuse de participer, elle avait envie d'activités plus intéressantes. Quant à Amalie, pour chaque point exécuté, elle passait

dix minutes à fixer son ouvrage sans bouger.

— Vous pouvez réaliser des points bien plus beaux que ceux-ci, dit Meg quand elle eut l'occasion de les observer. J'aurais cru que vous préféreriez voir votre meilleur travail exposé ici. Que dirait notre mère ?

— Je réfléchissais à autre chose, dit Amalie en regardant ses points sans but. Je vais les modifier plus tard, Meggie. Je suis fatiguée, à présent. Je pense monter pour faire une sieste.

Meg réprima des critiques supplémentaires, ne connaissant pas d'autre moyen d'inciter Amalie à parler que celui de s'exhorter à la patience.

En conséquence, lorsque Jenny, lady Randolph Kerr, arriva deux jours plus tard, le mercredi, dans un déluge de paquets et de paniers de transport qui paraissaient contenir suffisamment d'effets pour une longue visite, Meg l'accueillit avec une joie non feinte.

Amalie fut polie, mais elle semblait encore habiter un monde à elle.

Jenny était plus pâle que sir Walter, mais elle avait un sourire contagieux et une grâce féline, ainsi que les yeux brun foncé de son père et sa nature gaie. Elle avait aussi le teint rose de sa mère et cette étincelle qui avait tellement étonné Meg la première fois qu'elle l'avait vue dans les yeux de lady Scott. Dans le regard de Jenny, l'étincelle était omniprésente.

Elle avait apporté des cadeaux pour tout le monde, y compris Amalie, car Ferniehurst avait reçu la nouvelle de sa présence au Hall avec l'annonce du mariage de Walter.

— Je suis enchantée d'avoir enfin des sœurs, leur dit Jenny avec un sourire éclatant. S'il n'en avait tenu qu'à Wat, je doute qu'il se serait marié un jour. Il se serait toujours demandé pourquoi la fille avait voulu de lui.

— Mais assurément, il était un assez beau parti pour n'importe qui, dit Meg, tellement captivée par la candeur de Jenny qu'elle exprima pour une fois ses propres pensées sans réfléchir.

— Il était digne de toutes, même d'une femme de haute extraction, dit posément lady Scott.

— Oh ! Mère, dit Jenny en secouant la tête. Si vous vous imaginez que Wat aurait un jour épousé Fiona Douglas, vous ne vous montrez pas raisonnable comme vous l'êtes habituellement. Fiona croit qu'elle et sa famille valent mieux que les anges de Dieu et elle se fiche de savoir qui est au courant. Il aurait vite trouvé un moyen de se sortir de cette union prévue, peu importe qui…

— Jenny, mon cœur, réfléchissez à ce que vous dites, je vous en prie ! Fiona est la cousine de Douglas ! Si notre Wat l'avait épousé, il aurait été solidement établi, et vous n'avez pas le droit de dire…

Elle s'interrompit, ayant apparemment remarqué les sourcils haussés de sa fille, tout comme ceux de Meg.

— Mon doux, dit Janet Scott en regardant Meg d'un air contrit. Voyez-moi la réprimander pour ses propos irréfléchis alors que je fais bien pire. J'espère que vous trouverez la force de me pardonner, ma chère. Ma foi, je ne voulais pas vous offenser.

La personnalité chaleureuse de Jenny avait tellement touché Meg qu'elle n'eut aucun mal à sourire et à lui dire :

— Seule une idiote pourrait s'offenser quand on peut facilement constater que vous pensiez uniquement à votre fils, milady. Je suis certaine qu'un mariage aussi prestigieux lui aurait profité bien davantage que son union avec moi.

— Peut-être, dit Jenny. Cependant, si Jamie Douglas compte aider Wat, il le fera pour le propre bien de Wat et pour aucune autre raison.

Meg dit :

— Même dans ce cas, milady, nous savons toutes les deux que les liens importants le deviennent encore plus avec le temps. Après tout, c'était une leçon qu'elle avait apprise maintes fois à Elishaw. Mais je vous promets, Madame, dit-elle à lady Scott, que peu importe ce qui arrivera, j'ai l'intention d'être la meilleure épouse possible pour lui.

À son étonnement et pour son soulagement infini, après un regard direct et scrutateur, Janet Scott lui rendit un sourire plus chaleureux que ce qu'elle lui avait offert jusqu'ici.

— Savez-vous, ma chère : je crois que vous êtes sincère, dit-elle. Walter pourrait être plus chanceux qu'il ne le sait.

— Évidemment, dit Jenny. Il a toujours été le chanceux. Il suffit de

poser la question à Andy ou à John qui perdent continuellement au jeu contre lui ou quand ils essaient de mettre sa compétence à l'épreuve avec l'épée ou une autre arme. Mais ne parlons plus de Wat, ajouta-t-elle avec un rire gai. Vous devriez me dire à quel point j'ai un air merveilleux. Rand m'a sermonnée parce que j'ai décidé de venir ici à cheval sans tarder. En fait, je serais arrivée plus rapidement, sauf que nous sommes allés à Hawick pour voir sa vieille bonne en espérant qu'elle pouvait nous recommander quelqu'un. Nous avons reçu vos nouvelles seulement hier, à notre retour à la maison.

— En effet, vous avez l'air bien, ma petite chérie, dit sa mère. Cependant, vous devriez apprendre à obéir à votre mari. Il est inconvenant de bafouer ses désirs.

— Je ne les bafoue pas, Madame, dit Jenny avec modestie. Je l'ai persuadé qu'en profitant d'un tel exercice, je lui donnerais un fils plus fort. Je suis certaine qu'il s'agit d'un fils, en plus, ajouta-t-elle en souriant largement. Je me sens extraordinairement bien, et Madame ma belle-mère me dit qu'elle a peu souffert également pendant ses grossesses. Et elle a accouché de quatre fils robustes. Ils sont tous gauchers, évidemment, comme le mien le sera aussi puisque tous les hommes Kerr le sont. Toutefois, mon fils sera un guerrier fort et exceptionnel comme les autres, vous verrez.

Lady Scott, riant, fut d'accord pour confirmer que Jenny avait été son enfant la plus difficile dès le début, et la conversation se poursuivit d'une manière que Meg trouva agréablement divertissante. Jenny lui donnait davantage le sentiment d'être la bienvenue à Scott's Hall que ce qu'elle avait cru possible en si peu de temps.

Amalie resta silencieuse, mais Meg présuma qu'elle était encore une fois fatiguée ou bien qu'elle s'ennuyait.

Quand Buccleuch les rejoignit pour souper, Jenny l'accueillit avec la même joie dont elle avait fait preuve avec les autres et il répondit en l'enfermant dans une étreinte si exubérante que Meg se demanda s'il pouvait réellement être aussi redoutable qu'elle l'avait entendu dire. Jusqu'ici, il avait seulement affiché les manières polies d'un courtisan charmant.

Le reste de la journée se déroula rapidement en compagnie de

Jenny, et Meg réalisa qu'elle n'avait pas vu Amalie depuis un moment seulement quand elle eut conscience de bâiller. Elle avait été anormalement silencieuse toute la journée, même si elle avait répondu poliment au bombardement de questions de Jenny et exprimé des remerciements sincères pour le châle en laine de couleur vive apporté par Jenny pour lui souhaiter la bienvenue. Mais ensuite, Amalie avait disparu de la conversation jusqu'à ce que Meg ne lui prête plus attention.

Se sentant coupable, elle se rappela que sa sœur n'était pas elle-même, se plaignant encore de fatigue et voulant seulement dormir ; elle s'excusa auprès des autres. Convaincue que les parents de Jenny seraient heureux de l'occasion de l'avoir à eux pendant un moment, Meg partit à la recherche d'Amalie.

Elle ne réalisa pas qu'une ombre la serrait de près avant qu'un son derrière elle la fasse sursauter.

— Sym ! s'exclama-t-elle en comprenant qu'elle aurait dû s'attendre à le voir, même s'il la suivait si discrètement qu'elle avait tendance à oublier sa présence. Que fais-tu dans mon dos ainsi ? Tu m'as fait une peur bleue.

— Je ne voulais pas vous effrayer, maîtresse, mais juste avoir un œil sur vous. Vous êtes sortie une fois l'autre jour et j'ai craint de vous avoir perdue avant de vous apercevoir avec le maître. Comment puis-je vous servir si je ne sais pas où vous êtes ? C'est mon devoir, c'est tout.

— Pas maintenant, dit-elle. Je veux voir ma sœur seule à seule, alors tu peux m'attendre devant la porte de ma chambre. Nous trouverons quoi faire de toi ensuite.

Avec un soupir trop profond pour une personne aussi jeune, il retourna dans l'escalier.

À la porte d'Amalie, Meg frappa doucement et, devant l'absence de réponse, elle souleva délicatement le loquet. Libérée, la lourde porte s'ouvrit suffisamment pour lui faire entendre les sanglots déchirants à l'intérieur.

Elle entra vite et referma la porte avant de gagner le lit à grands pas pour découvrir Amalie recroquevillée sur la courtepointe, le visage

tourné vers le mur, tremblante sous ses pleurs.

— Oh ! ma précieuse, dit Meg en grimpant à côté d'elle pour lui saisir l'épaule. Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ?

Des sanglots plus bruyants l'accueillirent, amenant Meg à souhaiter qu'Amalie eût été le genre à qui on pouvait lancer un seau d'eau glacée pour la faire sortir de son abattement.

Mais sa sœur pouvait pleurer pendant des heures si elle se sentait injustement traitée ou blessée. La brusquerie ou les réprimandes ne seraient d'aucune utilité, mais Meg savait qu'Amalie réagissait habituellement à la sympathie bien dosée.

— Venez, dit-elle doucement. Assoyez-vous et parlez-moi. Je vous néglige depuis des heures, je le sais, et je vous dois tellement puisque vous m'avez accompagnée ici pour me tenir compagnie. Si la maison vous manque, il faut me le dire, et je vais organiser votre retour sur-le-champ.

— Oh ! non, gémit Amalie. Je ne veux pas rentrer à la maison, mais je ne veux pas être ici non plus. C'est affreux, Meggie. Personne ne m'aime et je ne les aime pas non plus.

Elle s'assit alors brusquement, mais seulement pour se jeter dans les bras de Meg.

— Oh ! Meggie, je suis terriblement malheureuse !

— Mais pourquoi ? demanda Meg. Elle l'étreignit et la tapota, mais elle s'efforçait d'imaginer ce qui avait pu provoquer une telle tempête. Vous n'êtes sûrement pas bouleversée à ce point parce que j'ai parlé avec Jenny et ses parents. Vous n'êtes pas si égocentrique, ma chère.

— Évidemment pas, dit Amalie en étouffant un nouveau sanglot. Jenny est gentille, mais elle est… elle est si heureuse.

Un autre flot de larmes suivit, déroutant Meg.

— Pourquoi ne serait-elle pas heureuse ? demanda-t-elle raisonnablement. Elle attend son premier enfant, elle aime son mari et, apparemment, elle peut faire ce qu'elle désire.

— Exactement !

Les sanglots haletants d'Amalie faillirent avaler l'unique mot, mais Meg le comprit assez bien.

— Allons, Amalie, dit-elle, seulement pour prendre une respiration

et faire en sorte de rendre son ton plus gentil que sec. Je ne vous comprends pas du tout. Si vous n'êtes pas heureuse ici et vous ne souhaitez pas rentrer à la maison, que voulez-vous ?

— Oh ! Meggie, je veux mourir !

Meg avait entendu sa sœur de quinze ans faire souvent des déclarations exagérées, mais cette fois, le ton de sa voix lui donna froid dans le dos.

Inspirant une nouvelle bouffée d'air apaisante, elle posa les deux mains sur les épaules d'Amalie et l'éloigna suffisamment d'elle pour regarder son visage.

— Vous ne devez pas me dire cela, dit-elle. Cela m'effraie et m'incite à croire que le mieux est de demander au laird de vous raccompagner lui-même à Elishaw. Je suis certaine qu'il le ferait et peut-être qu'après avoir parlé à notre mère vous…

— Non ! La panique évidente d'Amalie était douloureuse à voir. Je ne peux pas rentrer à la maison !

— Dieu du ciel, qu'avez-vous donc fait ? Inutile de me dire que vous ne pouvez pas me le révéler, car il le faut. Si vous ne le faites pas, je vais savoir que vous êtes véritablement tombée malade et je vais aller directement trouver Buccleuch et lui demander ce que je dois faire.

— Oh ! Meggie, vous ne devez pas. Je vous en prie. Je… je ne peux pas.

— Vous le ferez, dit Meg.

Quand aucune protestation supplémentaire ne suivit, elle renforça sa détermination, repoussa un peu plus Amalie et se tourna pour sortir du lit.

— Je vais vous le dire ! dit Amalie. Mais vous devez me promettre de ne pas me mépriser.

— Vous ne pourriez rien faire ou dire pour que je vous méprise, dit sincèrement Meg. Vous êtes ma sœur, Amalie, et je vous aime. Rien ne peut changer cela.

Amalie prit une inspiration grinçante, mais une période de silence la suivit. Meg ne dit rien. Enfin, après un autre sanglot déchirant, Amalie déclara :

— Je suis ruinée, Meggie.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous devez le savoir. Je… je ne suis plus vierge. Je ne pourrai jamais rentrer à la maison, jamais me marier ; je n'aurai jamais mon propre foyer ou… ou des enfants. C'est pourquoi c'est si douloureux de voir Jenny déborder de bonheur pétillant.

Meg la regardait, sous le choc, et pour une fois dans sa vie, sans mot.

La colère se réveilla et se transforma en fureur. Elle serra les poings avec tellement de force que lorsque l'explication prit fin, ses ongles s'enfonçaient dans ses paumes.

Pendant un moment, elle eut peur de parler, trop consciente qu'Amalie supposerait que sa fureur devait être dirigée contre elle.

Quand Meg fut sûre de pouvoir s'exprimer calmement, elle lui dit :

— Qui ? Qui a osé vous voler votre virginité, ma très chère ? Je sais que vous ne l'avez pas offerte, alors était-ce un des hommes de sir Walter ? Vous devez me le dire, car si c'était…

— Oh ! Non, ne pensez pas cela, je vous en prie. Ils sont les seuls à avoir été gentils avec moi. Tous les hommes ici me traitent comme ils vous traitent vous et Sa Seigneurie. Certains font un peu de charme, mais c'est tout, je le jure !

— Alors, pour l'amour du ciel, qui était-ce ?

— Je ne peux pas vous le dire, dit Amalie en détournant les yeux. Je ne vous le dirai pas. Cela ne fait aucune différence, maintenant, car vous devez comprendre que je ne peux pas rentrer à la maison. Mère m'arracherait vite mon secret et elle me ferait une vie misérable. Ceci me rend inadmissible pour le genre de mariage qu'elle prévoit pour moi depuis toujours. Cependant, je ne veux pas qu'on le sache ici non plus, alors ne pouvons-nous pas aller ailleurs ?

Meg reprit ses esprits. Elle lui dit :

— Si ce n'était personne ici, il doit donc s'agir de quelqu'un à la maison. Mais vraiment, Amalie, j'aurais cru que tous les hommes là-bas avaient trop peur de notre mère pour profiter si brutalement de vous. Il m'est difficile de comprendre. Êtes-vous sûre que c'est ce qui s'est passé ?

— Évidemment, je suis sûre. Les hommes trouvent des moyens d'obtenir ce qu'ils veulent, Meg. Si vous ne le savez pas déjà, vous l'apprendrez vite, à présent que vous avez un mari. Ses paroles étaient teintées d'amertume. Si je ne peux pas rester avec vous…

Elle écarta les mains.

— Ne soyez pas ridicule ! dit Meg. Vous resterez aussi longtemps que vous le désirez. Quant à vivre ailleurs, dès que sir Walter rend Raven's Law habitable, nous pourrons y emménager. Jusque-là, par contre, nous allons devoir nous montrer patientes.

Amalie n'avait pas l'air patiente, mais elle laissa Meg l'aider à retirer ses vêtements et la mettre au lit. Meg la quitta en lui souhaitant une bonne nuit. Quand elle arriva au tournant de l'escalier, elle entendit des voix en bas et se rappela que Sym l'attendait.

À son étonnement, l'autre voix était féminine. Même alors, elle ne pensait pas à trouver lady Jenny assise à côté du garçon, faisant pendre une ficelle devant Pawky et écoutant les détails dramatiques de la grande aventure de Sym et sa presque pendaison à Elishaw.

Le rouge envahit les joues de Meg jusqu'à ce que Jenny lève les yeux sur elle et dise avec un grand sourire :

— Mon père est allé quelque part à cheval et ma mère avait besoin de se coucher tôt. Je suis donc montée pour parler davantage en privé avec vous. En votre absence, Sym me décrivait exactement comment vous en êtes venue à ce mariage. Que cela a dû être passionnant !

— Oui, n'est-ce pas ? dit sèchement Meg. Sym, où dors-tu ?

— Le cuisinier m'a attribué un grabat pour moi et Pawky près du feu, dans la cuisine, dit le gamin.

— Si tu veux me faire plaisir, vas-y maintenant et profite d'une bonne nuit de sommeil. Je n'irai nulle part, sauf dans mon lit jusqu'au matin.

— Êtes-vous sûre que vous n'aurez pas besoin de moi ? — J'en suis sûre.

— Bien, alors. Un homme peut toujours profiter d'une bonne nuit de repos.

Jenny se leva et se tourna en un seul mouvement rapide, puis elle ouvrit la porte de la chambre à coucher d'une poussée et elle regarda

derrière elle seulement quand Meg fut entrée et eut refermé la porte.

— Pardonnez-moi de m'être précipitée devant, dit-elle, les yeux pétillants. Mais si je ne l'avais pas fait, j'aurais éclaté de rire. Comment vous êtes-vous retrouvée avec un esclave amusant et dévoué comme lui ?

— Votre estimé frère me l'a fourni. Mon père a dit qu'il libérerait les hommes de sir Walter seulement s'ils acceptaient de me servir, alors ils ont juré de le faire, y compris ce jeune chenapan. Puis Walter me l'a refilé, sans doute pour l'empêcher de se fourrer de nouveau dans le pétrin.

— Bien, il pourrait s'avérer utile, dit Jenny. Mais pourquoi, si Wat prend bien soin de vous fournir un garde du corps, vous a-t-il abandonnée ici au lieu de vous amener à Raven's Law ? Devant le silence de Meg, Jenny ajouta : vous devriez savoir que je me suis déjà informée auprès de mes parents pourquoi il vous avait laissée ici. Mon père m'a rabrouée. Il a dit que la relation entre mon frère et sa femme ne me regarde pas.

— Je vois, dit Meg, amusée. Êtes-vous toujours désobéissante comme cela ?

Jenny sourit en grand.

— Quand je souhaite apprendre quelque chose, je pose la question. Si la première personne ne veut pas me répondre, je demande à une autre et à une autre jusqu'à ce que je sache.

— Vous savez, je crois que Sym m'a dit à peu près la même chose un jour. Vous deux, vous devriez très bien vous entendre. Je devrais peut-être vous l'offrir en cadeau.

Jenny rit.

— Vous et moi, nous sommes manifestement destinées à devenir des amies autant que des sœurs. Donc, comme c'est réglé, dites-moi pourquoi Wat vous a laissée avec mes parents.

— Je suis seulement surprise que votre père ne vous l'ait pas expliqué, dit Meg. Des voleurs ont dérobé du bois et du bétail dans la forêt, donc Walter préfère que nous vivions en sécurité ici jusqu'à ce que Raven's Law soit plus convenable pour des femmes.

— C'est un tas de bêtises. Enfin, c'est ce que j'ai entendu Sym dire.

Avec un rire gazouillant, Jenny ajouta : cela explique aussi pourquoi mon père ne m'a pas présenté ce prétexte. Parbleu, Meg, je peux vous appeler Meg, n'est-ce pas, comme le fait Amalie ?

— Oui, bien sûr, dit Meg. J'aimerais cela.

— Et vous devez m'appeler Jenny, comme tout le monde. Mais Meg, ce sont des âneries. Voyez-vous, Raven's Law est seulement à un peu plus d'un kilomètre d'ici.

— Un kilomètre ! s'exclama Meg, ayant imaginé plusieurs kilomètres entre les deux endroits.

— Oui, car le Hall est situé à un peu plus de cinq cents mètres du point de rencontre des deux ruisseaux. Rankilburn est plus grand et est alimenté par Ettrick Water, à onze kilomètres à l'ouest de nous. Clearburn vient du nord, derrière Buck Cleuch. Il se déverse à l'embouchure de la vallée pour la traverser, puis il rejoint Rankilburn au sud-est d'ici.

— Buccleuch ?

— Buck Cleuch, répéta Jenny en énonçant plus clairement les mots séparés. C'est de là que vient le nom, par contre. On dit qu'à l'époque du troisième Kenneth, un chevreuil pourchassé est entré dans cette vallée. C'est un ravin très abrupt et quand l'animal a tourné à droite, un jeune étranger au district a éparpillé les chiens et saisit le chevreuil par ses bois. Il l'a fait basculer au sol, l'a transporté sur son dos en haut du ravin et l'a déposé aux pieds du roi. Kenneth était tellement ravi par la force de l'homme et son courage qu'il l'a nommé garde-forestier d'Ettrick. La vallée a été baptisée Buck Cleuch en conséquence, et les héritiers de l'homme sont des Écossais de Buccleuch depuis ce temps.

— Est-ce vraiment la vérité ? demanda Meg d'un ton suspicieux.

En souriant de nouveau, Jenny haussa les épaules.

— C'est l'histoire que j'ai entendue et, comme l'un des titres de mon père est garde-forestier d'Ettrick, il doit y avoir une part de vérité. En tous les cas, Raven's Law est à l'embouchure du ravin et presque imprenable, car on ne peut pas l'approcher par surprise. Et, avec Scott's Hall si près, le secours est toujours à portée de main quand Wat en a besoin.

— Mais alors, comment mon père a-t-il pu s'emparer de son bétail ? demanda Meg.

— Les bêtes broutent généralement dans la forêt, dans une clairière près de Rankilburn, à un kilomètre et demi environ à l'ouest de la vallée plutôt que dans la vallée en soi, expliqua Jenny.

— Je vois.

— Bien. Et pour ce qui est de la tour ne convenant pas aux femmes, Wat pourrait avoir raison. Cependant, qui peut avoir davantage le droit de l'améliorer que sa femme ? Vous devriez lui poser la question, Meg. Si vous ne le faites pas, il se contentera de distribuer des ordres et s'attendra à ce que vous lui obéissiez. Non, écoutez-moi, ajouta-t-elle quand Meg plissa le front. Les Écossais n'aiment pas les femmes dociles.

— Je ne veux pas être une mauvaise épouse, dit Meg, mal à l'aise à l'idée de susciter le conflit avec son mari réticent.

— Dans cette famille, dit Jenny en donnant un petit coup de tête, une mauvaise épouse est celle qui laisse son mari la piétiner en obtenant tout ce qu'il veut.

— Je me doute qu'il ne vous sera pas reconnaissant de m'avoir dit cela, dit Meg.

Un sourire espiègle illumina le visage de Jenny.

— Il ne me remercierait pas aujourd'hui. Mais croyez-moi, Meg, un jour, vous me direz merci tous les deux. Voyez-vous, je suis contente qu'il vous ait épousée. Je pense que vous serez une femme parfaite pour lui, mais Wat n'est pas facile. Il peut être bon et il est juste, de sorte qu'il croit sûrement que vous êtes autant que lui une victime dans tout ceci. Il ne l'est pas, évidemment, parce qu'il s'est attiré cela avec son attaque stupide contre Elishaw. Mais il le sait aussi. Et maintenant, ajouta-t-elle en étirant son corps comme pourrait le faire une chatte, j'ai dispensé tous mes bons conseils pour ce soir, alors je vais au lit.

— Vous devez être épuisée après la chevauchée aller et retour à Hawick, puis pour venir ici.

— Des bêtises, encore, dit grossièrement Jenny, mais avec un sourire. Je vais admettre que mes ressources s'épuisent brusquement

sans crier gare, mais je n’ai plus la fatigue constante du début, quand j’avais seulement envie de dormir. Je ne savais pas du tout ce qui clochait en plus, alors je pleurais si Rand ne faisait même qu’élever la voix. Mais tout cela est du passé. Demain matin, je me sentirai complètement reposée.

Elle se leva et ouvrit les bras en s’approchant de Meg.

— Je suis tellement contente de votre visite, dit Meg en accueillant chaleureusement l’étreinte.

— Moi aussi, dit Jenny en reculant d’un pas. Je fourre mon nez partout, par contre. Je ne le nierai pas, mais je vais aimer avoir enfin une sœur. Rand en avait deux, mais elles sont mortes jeunes et je n’en ai jamais eu avant aujourd’hui. Donc, si je me mêle trop de vos affaires, dites-moi de cesser, tout simplement.

— Je le ferai, dit Meg en la raccompagnant à la porte.

Tandis que Meg se préparait pour son lit, elle réalisa que, fouineuse ou pas, Jenny lui avait donné beaucoup à réfléchir. Et quand elle souffla les bougies et monta dans le lit qu’elle trouvait bien trop grand pour une femme aussi mince, elle se surprit à se demander comment son mari avait occupé son temps depuis son départ de Scott’s Hall.



Wat était assis devant un feu agréable dans la grande salle de sa tour, buvant de la bière avec Tammy et Gib au milieu de l’habituel désordre d’hommes et de matériel. Cela comprenait des habits de cérémonie mis de côté et des armes que l’on polissait ou dont on s’occupait autrement. Il prêtait une oreille peu attentive aux plaisanteries et récits fabuleux partagés par les hommes tandis qu’il tentait de se décider entre une randonnée en forêt pour chercher les voleurs le lendemain — une tâche vaine jusqu’ici — ou retourner aux courses de chevaux.

Dod Elliot se leva et déposa une bûche dans le feu. Regardant par-dessus son épaule en la poussant à sa place, il demanda :

— Avez-vous eu des nouvelles de notre Sym, maître Wat ?

— Non, dit Wat avec un petit rire. Et je vois cela comme une bonne chose. Il a peu de chance de se mettre dans le pétrin avec mon père dans les parages. Donc, qu'en pensez-vous, les gars ? Continuons-nous à pourchasser ces maudits voleurs insaisissables, ou retournons-nous à Langholm ?

— Nous n'avons pas aimé les conséquences la dernière fois, lui rappela Tammy.

Wat était sur le point de l'assurer qu'un tel désastre avait peu de risque de se reproduire quand un de ses hommes entra en courant dans la salle en disant d'un ton urgent :

— Des cavaliers, Monsieur, et une corne. Et, Monsieur, c'est le souffleur de corne du maître en personne qui en joue. Je connais bien ses notes.

— Mon père ? Wat bondit sur ses pieds et jeta un œil critique sur la pièce. Rangez ces trucs et vite, les gars. Buccleuch arrive.

— Pensez-vous qu'il s'est passé quelque chose au Hall ? demanda Dod avec anxiété.

— Arrête de te faire du souci pour Sym et réfléchit, dit sèchement Wat. S'il y avait des ennuis, Buccleuch dépêcherait un messager, il ne viendrait pas lui-même. Parbleu, il a rarement mis le pied dans cette tour depuis mon emménagement ici. Il m'envoie chercher quand il veut me voir.

Ces mots ne le rassurèrent en rien.

— Diable, qu'est-ce qui peut bien l'amener ici aujourd'hui ?

Personne ne lui prêta attention, car ses hommes se précipitaient partout comme des enfants, ramassant leurs effets et ceux des autres sans distinction et ils disparaissaient dans les marches exactement au moment où Wat entendait le bruit rapide de pieds bottés montant de la cour.

Il jeta un second regard autour de lui et prit une inspiration, puis il alla à la rencontre de son père.

Buccleuch entra, balaya la pièce du regard et dit affectueusement :

— Tu as l'air bien, mon garçon.

— Merci, Monsieur. Vous aussi. Puis-je vous offrir une chope de cette bière ?

— Oui, merci, dit Buccleuch en avançant pour tendre ses mains devant la chaleur du feu. C'est une nuit fraîche. Le vent était violent autour du Hall quand je suis parti, mais dans la vallée, on entend le ruisseau murmurer et son eau cascader.

Tandis que Wat remplissait de bière une chope qu'il espérait propre, il lui dit :

— Il y a longtemps que vous m'avez honoré d'une visite, Monsieur. J'espère que rien ne cloche à la maison.

— Qu'est-ce qui pourrait clocher ? dit Buccleuch en se servant de son pied pour rapprocher du feu un tabouret abandonné par l'un des hommes et s'asseoir dessus, chope en main. J'ai seulement pensé que j'aimerais profiter d'une conversation agréable avec mon fils.

L'instinct de Wat pour évaluer les humeurs de son père était aussi aiguisé que son instinct de survie. Déjà inquiet de l'arrivée inattendue de Buccleuch, il hurlait maintenant comme une alarme.

Il retourna le tabouret avec dossier sur lequel il était installé auparavant pour l'enfourcher, il posa les avant-bras sur le dossier et contempla Buccleuch avec méfiance.

Buccleuch fixa le feu.

Quand le silence se prolongea au-delà du point supportable pour Wat, il dit :

— Êtes-vous fâché contre moi, Monsieur ?

Tournant la tête juste assez pour le regarder, Buccleuch haussa délicatement les sourcils et dit :

— Fâché ? Pourquoi le serais-je ?

— Je vous en prie, milord : ayez pitié, supplia Wat. Vous posez des questions comme si j'avais les réponses. J'ai l'impression d'être avec mes tuteurs quand je ne connaissais pas mes leçons.

— Je me doute donc que tu connais les réponses à tes propres questions, si seulement tu te les posais.

Buccleuch pivota pour regarder encore une fois la grande salle. Quand il le fit, Wat la vit d'un œil plus critique. Les gars avaient emporté le plus gros du fouillis, mais en comparaison du Hall si bien géré…

— Qu'as-tu fait pour préparer l'endroit pour ta femme ? demanda

Buccleuch.

— Nous avons cherché les voleurs, dit Wat. Il n’est pas raisonnable d’amener les femmes ici avant que la forêt soit de nouveau sûre, après tout. Et, de plus, nous pourrions bien affronter sous peu une autre bataille avec les Anglais.

— Cela semble laisser peu de temps pour veiller aux affaires ici.

— Elles seront plus en sécurité au Hall si nous devons partir.

— Possible, mais tu es ici depuis presque une semaine, lui fit remarquer son père. On se demande si tu as oublié ton devoir envers ta femme et ton nom.

— Elle est tout à fait en sûreté avec vous, non ?

— Oui.

— Qu’en est-il alors du devoir ?

— C’est le devoir de tout bon mari d’engendrer un héritier, mon garçon. Tu devrais tout faire à cet égard, à moins de tomber au combat. Si tu ne comptes pas amener la fille ici, tu devrais passer plus de temps au Hall. Oh ! Notre Jenny est venue nous rendre visite. Tu seras content de la voir, je crois.

Oui, il l’était, car il aimait beaucoup sa sœur. Mais alors que cette pensée lui traversait l’esprit, une autre se présenta sans attendre.

Laissée à elle-même, Jenny se mêlerait bientôt de tout.

Chapitre 9



Sa silhouette était mince, ses bras étaient beaux, ses épaules, enveloppées par sa longue chevelure de couleur sombre…

Meg faisait le rêve agréable de porter des boucles d'oreilles neuves offertes par Amalie. Sa sœur souriait et riait en les lui présentant, mais ensuite, étrangement, elle disparut. Quand Meg toucha les nouvelles boucles d'oreilles, l'une d'elles avait également disparu.

Ses deux oreilles lui faisaient mal et quand elle toucha celle toujours ornée du bijou, elle entendit l'eau jaillissante. Le son devint plus fort, emplissant les bois… Non, elle était à présent dans une chambre sombre. Quand était-elle arrivée là, et pourquoi ?

Une lumière dorée dansa, se stabilisa, puis s'aviva. Elle perçut un bruit sourd. Elle remua, à demi réveillée, prenant conscience de manière inconfortable qu'une de ses jambes était glacée. Alors qu'elle la rapprochait d'elle et remontait la courtepointe plus haut, elle réalisa que la lumière ne luisait pas seulement dans son rêve.

Ouvrant les yeux, elle aperçut son mari debout près de l'âtre, vêtu de sa culotte, de bottes et d'un lourd manteau foncé tombant à mi-cuisse. Il tenait une bougie allumée dans une main. Une deuxième bougie, allumée elle aussi, était dans un chandelier à proximité.

Elle cligna vivement des paupières, mais Walter et les bougies étaient toujours là.

En repoussant ses cheveux de son visage, elle sut que ses tresses s'étaient défaites et qu'elle devait avoir l'air affreusement négligée.

Consciente aussi que malgré l'heure tardive, le matin était bien loin encore, elle s'appuya sur un coude et dit :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, dit-il sèchement d'une voix de gorge. Ce son et le fait qu'il la regarde avec une intensité inconnue jusqu'ici lui donnait une étrange impression de vulnérabilité. Il s'éclaircit la gorge et il dit : le feu en était réduit à des braises mourantes. J'ai donc allumé une bougie et ajouté quelques bûches. Cette chambre est très froide.

Réagissant avec une culpabilité soudaine semblable à celle qui la submergeait quand sa mère ou son père lui faisait remarquer une faute, elle déclara :

— J'aurais mis plus de bois, mais cela me semblait du gaspillage, puisque j'étais seule. J'ignorais que vous viendriez.

— Parbleu, chérie, vous n'êtes pas obligée de geler ici, dit-il.

— Mais je ne gèle pas ! Le matin, Avis entre et allume un feu avant mon réveil. En fait, je suis étonnée de ne pas avoir pensé que c'était elle et m'être aussitôt rendormie.

Mais elle n'avait pas cru voir Avis. Et la manière de Wat de l'observer provoquait des vagues de chaleur en elle qu'elle n'arrivait pas à comprendre.

Il ne commenta pas l'improbabilité d'être pris par erreur pour Avis. Et il ne donna pas non plus l'impression d'un homme venu dans sa chambre pour dormir. Il avait l'air d'un homme animé d'un but. Et, à son avis, le seul qui pouvait l'amener là à cette heure indue et la regarder ainsi était…

Elle réprima la vision qui surgit dans son esprit et dit :

— Comptez-vous… comptez-vous donc dormir ici ce soir ?

— Je finirai bien par cela, je suppose, dit-il doucement.

Elle avala péniblement. Elle ne pouvait plus douter de son but.



Wat continua à la contempler alors qu'elle se redressait davantage dans le lit et tentait de replacer sa chemise, qui semblait s'être emmêlée autour de sa taille.

Il était entré dans la pièce avec toute la discrétion dont il était capable et, après avoir refermé la porte, il était resté debout à écouter le vent dehors susurrer contre le volet clos en cherchant à s'infiltrer

par une fente ou une autre. Quand lui et Buccleuch étaient sortis du profond ravin escarpé pour pénétrer dans la vallée Rankilburn, le vent les avait fouettés. Buccleuch lui avait toutefois assuré qu'il n'était pas aussi fort que plus tôt.

Il soufflait encore occasionnellement en bourrasques, mais elles diminuaient. Lorsque le bruit s'était apaisé un moment, il avait entendu la respiration calme de Meg. Quand il avait ouvert la porte, il avait brièvement vu sa silhouette dans le lit. La faible lumière provenant d'une torchère à la flamme basse en face sur le palier ne lui avait cependant pas permis d'en déceler plus.

Son attention s'était plutôt déplacée vers l'âtre où les dernières braises s'éteignaient rapidement. Il avait donc utilisé des brindilles dans le panier pour les disposer stratégiquement sur les charbons encore rougeoyants et ranimer le feu simplement en soufflant dessus. Quand il avait obtenu des flammes, il avait ajouté d'autres brindilles et petits bouts de bois, puis il avait allumé la bougie dans le chandelier avec une brindille en feu. Il avait pris le temps de faire s'embraser des morceaux de bois plus gros avant d'allumer une deuxième bougie pour lui-même.

Quand il s'était tourné avec la bougie en main, il avait remarqué qu'une jambe très bien formée à la peau dorée s'était échappée des couvertures, depuis son pied arqué délicat jusqu'à la hanche.

Il avait levé la bougie plus haut pour mieux voir.

À ce moment-là, elle avait murmuré dans son sommeil et la jambe était retournée sous les couvertures.

Il s'était approché quand un des plus gros morceaux de bois s'était déplacé bruyamment, le stoppant net.

Elle avait ouvert les yeux.

Puis, elle les avait refermés avant de le regarder, deux fois.

Sous la lumière de la bougie, avec sa longue chevelure sombre ébouriffée entourant son visage et retombant comme un drap foncé autour de ses épaules — et avec ses yeux semblables à de grandes flaques dorées aux cils foncés tandis que la minuscule image jumelle de la flamme de sa bougie se reflétait dans les profondeurs du gris — il s'était demandé comment on pouvait la croire ordinaire.

Elle ressemblait à une créature fascinante d'un autre monde.

Il avait eu l'intention de venir la trouver, faire son devoir et dormir. Mais l'idée de caresser la belle jambe dorée avait réveillé son membre rapidement. Alors qu'il s'approchait du lit, le désir et l'anticipation surgirent en parts égales en lui. Il avait envie de toucher sa peau, de goûter sa douceur dorée.

Ces extraordinaires beaux yeux aux longs cils s'arrondirent. Sa bouche aux lèvres douces s'entrouvrit de manière invitante.

— J'espère que vous n'êtes pas contrariée d'avoir été réveillée, dit-il.

— Oh ! non, car je faisais le plus étrange des rêves, dit-elle d'un ton neutre.

Cette fois, *il* ferma les yeux.



Meg ne savait pas ce qui lui avait pris de parler de son rêve. Quand elle avait compris son intention, son corps avait commencé à picoter du centre vers l'extérieur, irradiant d'une chaleur étrangère. Mais lorsqu'il s'était approché en lui demandant de cette voix grave et sensuelle si elle était contrariée, elle avait ressenti de la panique et lâché les premiers mots surgis de son esprit.

À présent, tandis qu'il baissait le regard sur elle, tenant toujours la bougie en l'air, elle s'humecta nerveusement les lèvres avec sa langue, puis ferma les dents sur sa lèvre inférieure en souriant. Elle se demanda ce qu'il attendait qu'elle fasse ou dise. Quand il se lécha les lèvres à son tour, elle sentit une nouvelle poussée de picotements de chaleur, plus bas, comme si son corps savait ce que Wat comptait faire et l'attendait avec impatience.

Son regard s'était fixé sur le sien. Elle doutait de pouvoir y échapper, même si elle l'avait voulu.

Elle ne trouvait pas un seul mot à lui dire. Il se tourna pour déposer la bougie dans un petit bol fourni à cet effet en prenant son temps. Il versa d'abord de la cire dedans, puis il pressa la bougie dessus.

Ensuite, il versa de l'eau dans le bol avec l'aiguière de la bassine pour que la bougie s'éteigne si elle tombait. Quand il revint vers elle, son manteau s'ouvrit largement et elle vit un autre genre de mouvement à l'avant de sa culotte.

Le feu envahit ses joues ; elle leva les yeux pour rencontrer son regard amusé et une sorte de sourire moqueur. Il semblait savoir ce qu'elle avait vu.

— Parlez-moi de votre rêve pendant que je retire mes vêtements, dit-il.

— Ce n'était rien, dit-elle rapidement, consciente qu'un rêve comme celui-là paraîtrait idiot à un homme. Voulez-vous de l'aide ? Je peux ranger votre manteau pour vous.

— Non, restez sous les couvertures jusqu'à ce que je puisse y entrer pour vous garder au chaud, dit-il. Il fait trop froid ici pour une femme encore chaude de sommeil.

Baissant les yeux à la pensée d'être réchauffée par lui, elle le vit remuer encore une fois.

Elle pressa fortement les paupières jusqu'à ce qu'il déclare à voix basse :

— Un homme a le droit d'être au courant des rêves de sa femme.

Elle se souvint que Jenny avait affirmé qu'il aimait faire à sa tête, mais elle fut incapable de trouver une raison pour ne pas le lui raconter et lui dit :

— J'étais dans un bois et Amalie m'avait offert des boucles d'oreilles. J'en avais perdu une.

— Qu'y a-t-il d'étrange à cela ?

— Quand j'ai découvert la perte, je n'étais plus dans les bois, mais dans une pièce sombre avec un bruit comme si l'eau jaillissait dedans. Puis, j'ai vu une étrange lumière orange.

— Ce n'était que le vent soufflant dehors et moi, allumant les bougies, je suppose, dit-il. Que vous a dit Amalie, à propos de la perte de la boucle d'oreille ?

Meg se mordilla la lèvre avec l'impression d'être au bord d'un précipice, sans pouvoir en imaginer la raison.

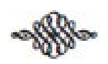
Elle répondit :

— Amalie avait disparu, et mes oreilles me faisaient mal.

— Sont-elles douloureuses maintenant ? demanda-t-il, l'air inquiet.

— Non, seulement dans le rêve, dit-elle.

Mais la pensée de le voir soucieux d'elle, de sa douleur imaginaire la réchauffa encore une fois. Elle lui sourit.



Il lui rendit son sourire avant de remarquer avec stupeur qu'il ne l'avait jamais vue sourire. Il lui avait même demandé s'il lui arrivait de sourire et, une fois, il avait cru qu'elle avait failli le faire. Il était toutefois certain que c'était le premier véritable sourire qu'elle lui offrait.

Ses dents blanches égales luisaient sous la lumière de la bougie et si sa bouche était large, son sourire l'était également. Sa vue lui donna l'impression d'être tombé sur un faon nouveau-né dans les bois par un beau jour de printemps. Elle réveilla d'autres souvenirs aussi.

Il lança son manteau au bout de la chambre et il envoya le pourpoint double qu'il portait valser sur le plancher en direction de la fenêtre. Puis, il délaça vitement sa chemise, il la retira et l'envoya rejoindre le pourpoint, s'occupant ensuite de ses bottes et de sa culotte de la même manière et tout aussi rapidement. Alors qu'il tirait brusquement sur ses bas de chausse, il lui jeta un coup d'œil et vit que le sourire s'était évanoui, mais l'étincelle s'attardait dans ses yeux.

Alors qu'il s'avançait vers elle, elle dit :

— Êtes-vous venu ici à une telle heure uniquement pour me voir ?

Il faillit lui dire la vérité, mais un sentiment tenace qui, décida-t-il, était son instinct de survie retint les mots sur sa langue.

Au lieu, il dit :

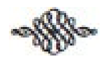
— J'ai entendu dire que ma sœur Jenny était ici. Cela m'a semblé un bon prétexte pour m'arracher à Raven's Law et rendre visite à ma femme.

— Vous n'avez sûrement pas besoin d'un prétexte pour venir me voir, dit-elle.

Avec une petite inspiration brusque, elle se déplaça plus près du

mur quand il posa le genou sur le lit pour y entrer avec elle.

— Assurément, Madame, dit-il en l'imitant avant de se pencher pour l'embrasser avec légèreté. Je suis venu parce que j'en avais envie.



Il la surplombait et le corps de Meg réagit à sa proximité d'une manière inconnue d'elle. Elle imagina son toucher, l'endroit de ses caresses et les actes suivants. Elle se rappela la brûlure de la première fois. Mais l'idée que cela pourrait encore être douloureux ne la perturba pas.

Elle était contente qu'il soit venu à elle.

— Je veux vous regarder, dit-il. Mais dites-moi si vous avez froid.

— Oui, dit-elle en avalant péniblement quand il souleva la courtepointe et commença à s'occuper de sa chemise.

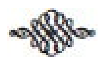
Elle l'aida jusqu'à ce qu'il la passe par-dessus sa tête, exposant son corps tandis qu'il lançait la chemise près de ses propres vêtements en tas.

Il sentait bon le cuir et les chevaux, et son haleine chaude quand il l'embrassa fleurait légèrement la bière.

Il se pencha plus près, s'appuya sur un coude, et elle trembla. Quand il prit son sein gauche en coupe avec sa main libre, son souffle se coinça quelque part entre ses poumons et sa gorge. Mais lorsqu'il effleura son mamelon avec le pouce, elle haleta et laissa échapper un gémissement. Sur ce, la bouche de Wat fondit sur la sienne, avec force.

Pendant qu'il retenait ses lèvres prisonnières, son corps se déplaça sur le sien. La main inoccupée auparavant trouva sa chevelure et l'autre joua avec ses seins. Un moment, elle caressait, puis elle excitait un mamelon. Alors que la pensée qu'il était le premier homme à toucher sa chevelure, sans parler d'y emmêler les doigts, lui traversait l'esprit, la main qui avait taquiné son sein glissa plus bas. Elle caressa son ventre, puis son bas-ventre, puis elle joua avec les boucles à la jonction de ses jambes.

Quand elle se raidit, la langue de Wat s'enfonça entre ses lèvres.



Elle était tellement douce, sa peau étant parfois comme du velours, parfois comme de la soie. Il avait envie d'y goûter, de passer la langue sur ses seins jusqu'à l'endroit qu'exploraient ses doigts en ce moment. Mais la dernière chose qu'il souhaitait était de l'effrayer.

Elle semblait bien disposée et même aimer son contact. Comme une femme enthousiaste pouvait être un atout pour un homme, il s'émerveilla d'avoir cru un jour qu'il n'aurait jamais envie de la caresser ou l'embrasser, encore moins de s'allonger nu avec elle.

Et pourtant, il était là, tellement impatient de s'unir à elle qu'il réussissait tout juste à ne pas mettre son petit oiseau dans son nid, comme disaient les gens du peuple. Il s'efforça de la préparer, utilisant ses doigts pour écarter ses grandes lèvres et stimuler sa lubrification. Mais quand elle remua contre lui, le corps avide, ses gémissements augmentant en longueur et en volume, il ne put plus se contenir.

Il se déplaça sur elle et la pénétra passionnément. Quand son corps se referma autour de lui comme si elle l'avait aspiré directement dans son centre en feu, il oublia la délicatesse ou le désir de prendre son temps et laissa son instinct agir.

Sous peu, il allait et venait en elle, poussé jusqu'à la frénésie par les sons doux qu'elle émettait et sa façon de s'arquer vers lui. Elle semblait déterminée et impatiente de rencontrer chacun de ses coups de reins.

Il atteignit vite l'orgasme. Quand il s'effondra sur elle, elle respirait bruyamment, exactement comme lui.

Après un long moment, il réalisa qu'il devait probablement l'écraser. Elle était plus petite de trente centimètres et moins lourde d'au moins six kilos que lui. Il se laissa lentement glisser sur le côté en s'appuyant à nouveau sur son coude et baissa les yeux sur son visage.

Elle semblait satisfaite, même s'il doutait qu'elle fût montée au septième ciel. Il sourit alors en se remémorant la première fois qu'il avait réalisé qu'une femme pouvait atteindre des sommets voluptueux.

Il avait dix-sept ans. Il pensait qu'elle s'appelait Sal.

— Pourquoi souriez-vous ? demanda-t-elle.

— Je souris ? répondit-il, plus avisé que de lui fournir une explication. Il ne se rappelait pas à quoi ressemblait Sal, ou si Sal était son nom.

— Oui. Ses yeux brillaient sous la lueur de la bougie. J'ignorais que cela pouvait provoquer ces sensations, dit-elle. Personne ne me l'avait dit.

— Aimez-vous cela ?

— Les sensations sont… Elles sont indescriptibles, dit-elle après un moment de réflexion. Puis-je faire quelque chose pour *vous* offrir le même plaisir ?

— Ce que nous venons de faire m'a donné du plaisir, dit-il, mais il regardait sa bouche en parlant. Le simple fait d'admirer ses lèvres pleines, douces et larges, sa grande bouche, tout cela fit tressaillir de nouveau son membre de manière suggestive. Il réprima cette idée.

Il ne s'était pas lavé depuis Elishaw et elle était trop novice dans le domaine du plaisir pour prendre l'appel de son membre comme autre chose que de la perversion. Il songea tout à coup qu'un ordre de sa part suffisait et que les maris le faisaient continuellement. Certains s'en targuaient, même.

Mais cette idée le rendait malade et il comprit qu'il avait développé du respect, même de l'affection, pour sa femme. Il ferait mieux de lui montrer qu'il avait d'autres plaisirs en réserve pour elle avant de se faire plaisir.

Sur cette pensée, il s'allongea sur les oreillers et l'attira contre lui. Sa tête reposant dans le creux de son épaule, il réalisa à quel point il était bien, que certains aspects de ce mariage qu'il n'avait pas cherché à contracter étaient très agréables.

Il n'était pas encore prêt à dormir ni à faire d'autres efforts et comme elle était allongée silencieusement à côté de lui, il se rappela son rêve étrange et y réfléchit un peu. Quelques instants plus tard, il dit :

— Parlez-moi davantage de votre rêve.

— Je vous ai raconté tout ce dont je me souvenais, murmura-t-elle.

— Mais lady Amalie était là, puis n'était plus là ?

— Oui, tout comme la boucle d'oreille.

Il n'avait rien à faire de la boucle d'oreille. Elle n'était pas réelle ni véritablement perdue. Amalie, d'un autre côté, était à la fois réelle et vivante juste ici au Hall.

— Cela semble un rêve étrange à faire à propos de votre sœur, rempli comme il était d'obscurité et de douleur, dit-il. Qu'a-t-elle fait pour faire naître de telles émotions en vous ?

— Bien, que pourrait-elle avoir fait ? Il patienta. Enfin, avec un soupir, elle lui dit : je ne devrais pas vous révéler tout ce qu'elle m'a confié.

Il se redressa encore une fois sur le flanc en se déplaçant de manière à pouvoir la voir. Il reposa la tête de Meg délicatement sur l'oreiller, mais il garda son avant-bras sous ses épaules.

— Au contraire, dit-il en la regardant dans les yeux. Vous me le direz, car je suis votre mari. Quand je pose une question, je m'attends à une réponse ; à une réponse franche.

— Mais sûrement…

— Vous n'avez pas à craindre que je trahisse votre confiance, car je ne le ferai pas. Rappelez-vous aussi que devant la Sainte Église, nous ne faisons qu'un à présent et que cet un, c'est le mari.

Elle le contempla pendant un long moment avant de lui dire :

— Elle est malheureuse parce qu'elle ne se sent pas à l'aise ici. Je lui ai assuré que sa compagnie était la bienvenue pour moi, mais elle… elle a l'impression que je suis la seule à le penser, ici, à Scott's Hall.

— Oui, bien, maintenant que Jenny est ici, je pense que cela va changer.

Son expression demeura sérieuse, mais il la sentit se raidir.

— Quoi ? demanda-t-il. Ne me dites pas que vous n'aimez pas Jenny, car je ne le croirais pas.

Son sourire inouï réapparut alors, pas aussi large qu'auparavant, mais tout même stupéfiant dans sa façon d'altérer ses traits sous la lueur dansante de la bougie.

— Je ne vous dirai rien de tel, dit-elle. Vous aviez raison, pour Jenny. Je suis certaine que nous deviendrons de bonnes amies.

Il fut rempli de satisfaction, plus intense qu'il n'aurait pu s'y

attendre. Il la savoura un moment avant de réaliser qu'elle n'avait toujours pas répondu à sa question de manière acceptable.

— Je suis content que vous l'aimiez, dit-il. Est-ce Amalie qui ne l'aime pas ? Parce que si tel est le cas, le mieux est de la renvoyer à Elishaw où elle pourra être de nouveau heureuse. Je ne sais pas pourquoi elle souhaitait nous accompagner en premier lieu.

— Elle est venue pour me tenir compagnie, afin que je ne voyage pas seule avec tant d'hommes. C'était gentil de sa part, et plein d'attention. Je ne veux pas qu'elle parte avant qu'elle ne le désire. Et, en ce moment, elle ne le souhaite pas. Prenant une profonde respiration, elle ajouta : ce qu'elle veut, c'est quitter Scott's Hall. Donc, je me questionnais sur les progrès que vous avez faits à Raven's Law. Quand pourrons-nous y emménager ?

Sachant qu'il n'avait presque rien fait pour préparer ce déménagement, il ressentit une pointe de culpabilité et un sentiment un peu plus fort d'agacement envers lui-même. Le sexe avec elle s'était avéré un devoir agréable qu'il envisageait déjà de recommencer avec plaisir. S'il l'installait convenablement à Raven's Law, il pourrait prendre son plaisir avec elle tous les soirs s'il le désirait.

Il lui dit :

— Pas tout de suite, chérie. J'ai encore beaucoup à faire là-bas. Et la situation étant tellement instable dans la forêt, et Douglas qui rassemblera probablement bientôt son armée, il est plus sûr que vous et Amalie restiez ici pour l'instant.

Il vit sa mâchoire se contracter et il ne voulait pas se disputer avec elle au sujet d'une décision qu'il ne comptait pas changer.

Avant qu'elle puisse avancer un nouvel argument, il dit gentiment, mais fermement :

— Vous ne m'avez pas encore tout dit, n'est-ce pas ? Quand elle grimaça, il ajouta : cela n'est pas logique que votre sœur ne soit pas heureuse ici et qu'elle se sente différemment à Raven's Law alors que la tour ne sera jamais aussi confortable qu'ici ou la maison à Elishaw. Dites-moi donc le reste.

— Je ne peux pas, dit-elle. Je sais ce que vous et l'Église en pensez, mais je ne peux pas.

— Vous le pouvez, Margaret. Je sais que vous êtes capable de garder le silence. Dieu sait que vous l'avez fait avec moi. Vous ne m'avez même pas blâmé pour notre mariage, même si je suis sûre que vous auriez eu bien des choses à me dire. Toutefois, si vous comptez avoir des secrets, nous serons vite déphasés. C'est un péché pour une femme d'avoir des secrets pour son mari.

— Et qu'en est-il d'un mari ayant des secrets pour sa femme ? murmura-t-elle en le contemplant, non comme si elle voulait le défier, mais comme si elle attendait… quoi, ?

Il lui vint à l'esprit que Murray cachait probablement un certain nombre de secrets à sa femme et à ses filles, surtout si lady Murray était le genre chicaneuse comme l'avait décrit Gib.

Il dit :

— Il y a des choses que vous n'avez pas besoin de savoir, qui n'ont rien à voir avec vous ou Raven's Law, mais je ne vous cacherai rien que vous devez connaitre.

— Mais vous déciderez ce que je dois savoir et ce que je dois ignorer. Et, de même, vous voulez décider ce que vous devez savoir sur moi et Amalie.

— Oui, je le veux. Je suis responsable de vous deux. Je suis aussi mêlé à des affaires qui concernent bien d'autres gens et non seulement ma propre famille. Je n'ai pas l'intention de partager avec ma femme les confidences d'autres hommes — ou de qui que ce soit de toute façon.

— Je comprends cela, dit-elle. Je ne vous interrogerai pas sur ces choses.

— Bien, alors nous nous comprenons, dit-il. Alors, dites-le-moi.



Meg n'était pas convaincue qu'ils se comprennent, mais elle commençait à le connaitre et doutait de pouvoir lui résister longtemps. S'il savait ce que sa caresse lui faisait, elle n'aurait aucune chance maintenant. Il lui suffisait de l'interroger pendant que ses doigts et ses lèvres l'excitaient jusqu'à la distraction et elle lui dirait

tout ce qu'il voulait savoir.

Elle tenta de trouver une réponse qui l'inciterait à abandonner le sujet. Elle savait qu'il comptait respecter sa parole, mais elle ignorait s'il pourrait résister à offrir des conseils à Amalie ou à dévoiler autrement qu'il savait qu'elle était malheureuse.

Meg ne pouvait pas comprendre comment il avait déduit qu'il y avait autre chose. Elle n'était pas habituée à ce qu'une personne s'intéresse suffisamment à ses pensées pour essayer de les déchiffrer, mais la réflexion lui rappela que c'était un guerrier, accoutumé à lire ses adversaires pendant le combat.

Sans doute, donc, son aptitude à juger les pensées d'autrui s'était formée à peu près comme la sienne. Elle l'avait développée en cherchant à cohabiter paisiblement avec sa famille. Un tel objectif n'était-il pas le même que celui d'un guerrier luttant pour sa survie dans la bataille ?

Elle était allongée suffisamment près de lui pour sentir la chaleur de son corps et son regard plonger en elle-même quand elle réussit à détourner les yeux. S'il s'approchait encore et la touchait…

Il remua. Sa main gauche se déplaça sur le bras droit de Meg, le caressant tout d'abord doucement, puis l'agrippant plus fermement et la secouant un peu lorsqu'il lui dit, :

— Dites-moi tout, chérie. Maintenant. Ce sera plus facile que vous ne le pensez, c'est promis. Qu'est-ce qui ne va pas chez Amalie ?

Il la surplombait encore une fois, déterminé et intense. Elle se rappela ses vœux de mariage d'être docile et obéissante et sa résolution intime à lui plaire. Mais c'était une chose tellement personnelle pour Amalie qu'elle avait l'impression qu'elle allait la trahir.

— Vous n'avez aucune raison pour l'instant de me croire quand je dis que vous pouvez me faire confiance, dit-il. Mais je jure que vous le pouvez et si je peux aider d'une quelconque façon, je le ferai. Vous avez ma parole.

Elle ne voyait pas comment il pourrait aider, mais il comptait recevoir une réponse. Cela lui laissait le choix de le mettre en colère en défiant son ordre ou de lui obéir et prier de pouvoir lui faire

confiance. Elle aussi avait donné sa parole et pas seulement à lui, mais à Dieu.

— Quelqu'un a abusé d'elle, dit-elle enfin.

— Qui ?

— Elle ne veut pas me le dire. Mais quand je lui ai demandé si c'était quelqu'un d'ici, elle a dit non.

Il plissa le front et elle attendit qu'il dise qu'il allait arracher la vérité à Amalie en un clin d'œil, mais il secoua la tête en déclarant :

— Ce n'aurait pas été quelqu'un d'ici. Nos gars ne sont peut-être pas des anges, mais ils s'inquiètent sainement pour leurs vies et mon père les écorcheraient vif pour une chose semblable. Le démon l'a-t-il engrossée ?

Meg faillit le nier, stupéfaite de sa question et en raison de son désir impulsif de défendre Amalie. Mais ses souvenirs affluèrent et elle répondit :

— Je l'ignore. Je ne pense pas qu'elle le sache. Mais elle s'est plainte de fatigue depuis notre arrivée. Et Jenny a dit… elle ne sait rien pour Amalie, mais elle a dit qu'elle était tellement épuisée elle-même au début qu'elle avait seulement envie de dormir tout le temps. C'est ainsi pour Amalie.

Elle s'attendit alors à de la colère, mais il se contenta de dire :

— Nous le saurons bien assez vite, j'en suis sûr. Êtes-vous sûre qu'elle ne préférerait pas être à Elishaw avec votre mère ?

— Non, elle est terrifiée à l'idée d'être découverte. Elle dit que personne ne voudra l'épouser quand la vérité sortira.

— Si elle avait une dot suffisante, une telle vérité n'importerait pas.

Meg grimaça.

— Comme vous le savez de première main, Monsieur, mon père n'est pas friand de dots pour ses filles. Et ma mère sera furieuse comme le craint Amalie.

— Nous devons donc les persuader d'être réalistes, dit-il en souriant.

La tension que ressentait Meg depuis la révélation d'Amalie commença à s'apaiser. Elle lui sourit avec douceur.

— Je pensais que vous seriez en colère, dit-elle.

— Pourquoi ? Cela n’est aucunement de votre fait ; ni du sien, je parie.

— Si nous découvrons qui c’était et que mes parents l’apprennent, ils voudront obliger l’homme à l’épouser, dit Meg.

— Si la fille acceptait, ce serait *la* meilleure solution.

— Je crois que ce serait une récompense pour sa vilenie, dit-elle d’un air grave.

— Nous allons penser à quelque chose.

Il se pencha pour l’embrasser, d’abord avec légèreté, puis plus profondément, savourant manifestement son goût, car il gémit tout au fond de sa gorge.

Sa main se déplaça sur son sein, et toutes pensées d’Amalie disparurent tandis qu’il lui montrait qu’il pouvait lui donner plus de sensations qu’elle n’en avait imaginées.



Quand Wat se réveilla, la pièce était silencieuse, mais assez claire pour lui indiquer qu’il avait dormi plus que d’habitude. Il y avait aussi longtemps qu’il n’avait pas dormi aussi profondément. Se rappelant pourquoi, il tendit la main vers Margaret, seulement pour découvrir qu’elle était partie.

Pour s’être glissée hors du lit avec lui allongé vers l’extérieur, la bloquant contre le mur, elle avait dû se déplacer comme un fantôme et cette pensée provoqua un agacement tenace. Il grimaça alors, se demandant s’il était devenu un petit-maître au point de voir curieusement comme un acte d’indiscipline le fait que sa femme réussisse à sortir du lit sans sa permission.

Sur d’autres pensées agréables au sujet de la veille, et comme la nuit avait été différente de ce qu’il avait imaginé, il se leva du lit et se soulagea dans le pot de chambre avant de verser de l’eau froide de l’aiguière dans la bassine pour se frotter le visage.

En le séchant avec une serviette, il se dit qu’il aurait aimé avoir apporté son rasoir. Il ne l’avait pas fait, par contre, alors dès qu’il fut

habillé, il sortit de la chambre à la recherche de nourriture.

En bas, dans la grande salle que sa sœur insistait pour appeler un solarium, il trouva les femmes rassemblées autour de la table familiale en train de bavarder.

Même Amalie était là, assise en silence, mais hochant la tête en réponse aux propos de Jenny.

Un rapide examen de la fille alors qu'il s'avançait à grands pas vers l'estrade révéla qu'elle avait l'air un peu pâle, mais ne montrait pas le moindre signe de détresse ou autre.

— Bonjour, lança-t-il à la ronde. J'ai appris que vous étiez ici, Jenny, alors je suis venu pour vous empêcher de vous créer des ennuis.

— Comme c'est gentil, dit-elle en souriant largement quand il se pencha pour l'embrasser. Rand vous envoie ses félicitations pour votre mariage, ajouta-t-elle. Je les trouve bien méritées ; pas vous ?

Ses yeux rieurs le défiaient moqueusement de le nier.

Il regarda Margaret, assise avec raideur à côté d'elle, et il se rappela sa joie et sa considération pour lui pendant leurs activités de la nuit précédente.

— Oui, en effet, dit-il en souriant à sa femme plutôt qu'à Jenny.

À sa grande joie, Margaret lui rendit son sourire. Elle avait certainement l'air différente de jour, mais la cotte grise ordinaire qu'elle portait montrait les courbes de son corps mieux que sa tenue plus à la mode. Le simple voile blanc lui allait bien aussi, car son étroite garniture de dentelle adoucissait et arrondissait les lignes de son visage.

Son sourire, comme toujours, modifiait extraordinairement ses traits.

Sa mère lui dit :

— Je crois que vous n'avez pas encore rompu votre jeûne.

— Je suis affamé, dit-il. Y a-t-il de la nourriture ici ou dois-je descendre dans la salle au rez-de-chaussée ?

— Je leur ai dit que vous arriveriez sous peu, Monsieur, dit Margaret.

— En effet, elle l'a dit, acquiesça sa mère. Et le jeune Sym est parti

à la course chercher votre nourriture à la minute où il vous a aperçu dans le cadre de la porte.

Il n'avait pas remarqué Sym, mais le gamin apporta rapidement son repas.

Wat se joignit aux autres à table et pendant qu'il mangeait, la conversation se poursuivit joyeusement. Bavardant avec elles, entendant Jenny et Amalie appeler Margaret « Meg », il se surprit à regarder fréquemment sa femme en essayant de réconcilier les images gaillardes de la nuit précédente avec la jeune femme bien mise assise là à table.

Il aimait le prénom Meg. Il convenait à cette femme qu'il avait découverte dans son lit.

À son étonnement, et aussi avec un peu de désarroi, son membre se réveilla encore avec enthousiasme.

En changeant de position sur le banc afin que personne ne le remarque, il se concentra sur son repas en s'interrogeant sur la cause. Être à ce point attiré sexuellement par Meg le stupéfiait. Il se rappela encore une fois les pensées qu'il avait eues la première fois qu'il s'était uni à elle. Mais voilà qu'elle était là, assise, ressemblant à une élégante chatte grise. En se demandant si elle avait des griffes, ses parties intimes remuèrent de nouveau.

— N'êtes-vous pas d'accord, Wat ? demanda Jenny en l'arrachant à sa rêverie.

Il tourna un regard vide vers elle, ne sachant pas du tout de quoi elles discutaient.

Le son de pieds bottés montant bruyamment l'escalier principal fit une diversion bienvenue. Il se retourna pour apercevoir son père entrant dans la pièce avec un autre homme sur ses talons. Ce dernier retira vivement une casquette usée quand il vit les dames.

— Ce garçon est venu d'Elishaw, dit Buccleuch à Wat, son comportement montrant clairement qu'il était agacé. Il dit qu'il vous apporte un message urgent.

L'homme s'inclina en serrant sa casquette contre son ventre.

— Je vous demande pardon, sir Walter, dit-il. Vous ne vous souviendrez pas de moi, mais sir Iagan a dit que je devais vous parler

à vous en personne pour vous dire que nous sommes assiégés et vous demander d'amener chez nous immédiatement autant d'hommes que vous pouvez rassembler.

Wat jeta un coup d'œil à son père, comprenant son agacement. Manifestement, le messager avait refusé de révéler la raison de sa venue. Buccleuch avait respecté l'homme qui insistait pour ne parler qu'à Wat, mais cela ne lui avait pas plu.

Chapitre 10



« Oh ! maître, vous savez que les Murray vous ont débusqué… Le rude Iagan d'Eli est devenu désorienté et idiot… »

— Qui assiège Elishaw ? demanda Buccleuch.

L'homme s'inclina bien bas avant de répondre.

— Je ne sais pas, milord. Tout ce que je sais de l'affaire est que mon capitaine m'a sorti de mon lit et m'a dit de venir ici tout de suite. Quand je lui ai dit que j'ignorais ce que je devais dire, il m'a informé que le maître avait dit que si sir Walter était un homme de parole, il me suffisait de déclarer qu'il avait besoin de son aide. Il a dit que je pouvais rappeler à sir Walter son obligation et sa promesse, mais que je n'aurais sûrement pas à le faire.

Wat se leva immédiatement.

— Je n'aurai pas autant d'hommes que d'habitude avec moi si je dois partir sans tarder. Je devrais avoir huit jours pour rassembler mes compagnons, non ? Il jeta un coup d'œil à Buccleuch, qui acquiesça d'un signe de tête, mais le messager affirma sérieusement :

— Il faut agir vite, Monsieur. Mon capitaine a dit que même trente hommes voyageant sous l'étendard des Scott montreraient aux assiégeants que d'autres lairds étaient au courant de leur manœuvre et que cela les inciterait peut-être à s'en aller menacer quelqu'un d'autre.

— Oui, donc, dit Wat en établissant mentalement la liste des hommes qu'il pouvait réunir rapidement. Je peux être prêt dans deux heures. Attends-moi dans la salle principale et mange quelque chose si tu le veux. Je te trouverai quand je serai prêt.

Il se détourna, occupé seulement à réfléchir à la vitesse à laquelle il pouvait rassembler ses hommes.

Quelqu'un s'éclaircit la gorge bruyamment et il se retourna pour voir sa sœur le contempler, les sourcils levés. Elle donna un coup de tête discret en direction de Meg.

Se rappelant son devoir domestique, Wat lui dit :

— Pardonnez-moi, chérie, mais je dois me hâter. Je serai de retour dès que possible. Jenny, combien de temps comptez-vous rester ?

— Seulement quelques jours, dit-elle. Rand s'impatiente quand je suis absente.

— J'aimerais discuter encore un peu avec vous, mais si vous devez vous en aller, qu'il en soit ainsi, dit-il. Vous reviendrez possiblement bientôt.

Il sortit à grands pas de la vaste pièce, décidant quels hommes envoyer où et quoi dire pour les encourager à rassembler autant d'autres alliés qu'ils le pouvaient. Certains pouvaient chevaucher avec lui et d'autres pourraient les suivre.

Alors qu'il quittait la salle, il entendit sa sœur déclarer :

— N'est-ce pas typique d'un homme de présumer que l'on doit venir à lui pour être reçu ?

Derrière lui, Buccleuch dit :

— Je vais t'accompagner, si tu veux.

— Merci, Monsieur, mais si cela vous est égal, je vais m'occuper seul de cette affaire. Je peux toujours renvoyer un de mes gars chercher des renforts si nécessaire. Je suppose qu'il s'agit seulement d'une bande de voyous de Hotspur faisant savoir à Murray qu'ils souhaitent le voir se ranger dans le camp anglais lorsque le conflit débutera.

— Tu as probablement raison, dit Buccleuch. Mais je vais dire à nos gars de passer le mot que tu pourrais avoir besoin d'hommes supplémentaires au pied levé. Ils ont hâte de partir avec Douglas, mais ils s'attendent aux huit jours d'avis avant d'avoir à le rejoindre.



Meg observa le départ de son mari avec des sentiments mitigés. Le fait qu'il tourne ses pensées aussi vite vers le devoir qu'il avait envers son

père ne l'étonnait pas. Les hommes, d'après son expérience, croyaient toujours que leurs responsabilités à l'égard des autres hommes passaient en premier. Le devoir envers leur famille arrivait second. C'était dans la nature des hommes, tout simplement.

Même alors, un pincement de déception, voire d'agacement, s'était manifesté quand il s'était dirigé avec tant de rapidité vers la porte sans un mot pour sa mère ou pour elle. Cependant, elle avait déchiffré dans l'expression de lady Scott uniquement de l'intérêt pour la conversation.

Elle avait été contente quand Jenny avait stoppé Wat en s'éclaircissant la gorge. Elle avait tout autant conscience, en raison de son excellente vision périphérique et de la réaction de Walter, que c'était Jenny qui avait attiré son attention vers elle. Meg se demanda s'il se serait arrêté si elle-même s'était éclairci la gorge.

Toutefois, les commentaires de son mari l'agacèrent au point où tout le monde aurait pu le remarquer sur son visage, comme on avait vu l'irritation de Buccleuch à l'égard du messager.

Quand Jenny dit que tous les hommes s'attendaient à ce que les autres viennent à eux, Meg répondit :

— Ce n'est pas tout à fait vrai, vous savez. Les hommes et les femmes ont tous les deux tendance à rendre visite à leurs parents plus souvent qu'à leurs enfants, je pense. Mes frères se rendent à Elishaw deux ou trois fois par année et je parierais que vos frères viennent tous ici, exactement comme eux.

— Oui, bien sûr, mais mes parents passent également me rendre visite à Ferniehurst. Les seules fois où Wat vient sont s'il a des affaires à régler avec Rand, et ni John ni Andrew ne sont jamais venus me voir là-bas. Ils s'attendent à ce que je sois au Hall en même temps qu'eux.

Entendant les choses présentées ainsi, Meg réalisa que Tom pourrait lui rendre visite, mais pas Simon. Cependant, Simon s'attendrait certainement à la voir à Elishaw quand il serait là pour ses parents. Il prétendrait en être offensé si elle n'y était pas. Elle ne pensait pas qu'il se soucie d'elle le moindrement, par contre, ni de personne, sauf de lui.

Tom était différent. Il lui rendrait visite, tout comme à Amalie. S'il

ne venait pas dès qu'il apprendrait où elles étaient, il le ferait dès qu'il le pourrait.

— Qu'allez-vous faire, à présent ? demanda Jenny à Meg.

Elle s'exprima d'un air tellement innocent que Meg hésita avant de lui dire :

— Agir ? Que voulez-vous dire ?

— Seulement qu'il me semble que vous devez décider si vous désirez obéir à Wat au doigt et à l'œil toute votre vie, ou bien être en mesure de vous affirmer à l'occasion pour faire ce qu'il vous plait.

— Jenny, attention à vos propos, dit Janet Scott. Mais son ton en était un d'amusement plutôt que de réprimande. En se penchant suffisamment pour regarder devant Jenny, Meg croisa les yeux pétillants de Janet.

— Ne la laissez pas vous entraîner dans des bêtises, dit-elle. C'est-à-dire, dans des bêtises que vous trouvez répréhensibles ou qui pourraient mener à des conséquences terrifiantes.

Les yeux de Janet dansaient.

— Vous savez ce que vous souhaitez faire, Meg. Agissez.

Meg grimaça, contente que Buccleuch soit parti derrière son fils et le messager d'Elishaw et espérant que les serviteurs encore présents ne bavasseraient pas sur ce qu'ils avaient entendu.

— De quoi parlez-vous ? demanda Amalie, entrant dans la conversation pour la première fois ce matin-là. Que veut faire Meg, milady ?

— Ma foi, Amalie, appelez-moi Jenny, je vous en prie, supplia-t-elle en riant. En continuant à vous adresser à moi de manière si formelle, vous me donnez l'impression d'être une douairière.

— Très bien, mais que suggérez-vous ?

— Meg le sait, dit Jenny. De plus, c'est à elle de choisir. Donc, même si j'insiste, vous ne le devriez pas.

— Mais comment le pourrais-je quand je ne sais même pas ce que vous voulez dire ?

— Vous me comprenez assez bien, maintenant, dit Jenny en lui lançant un regard.

— Jenny, suivez vos propres conseils, dit Janet Scott, la note

d'avertissement bien nette cette fois.

Toutefois, Jenny se tourna avec son sourire rayonnant et lui dit :

— Mère, vous savez que j'ai raison. Si une femme ne se tient pas debout dans sa propre famille, elle ferait aussi bien d'aller s'allonger dans sa cour et laisser les hommes lui passer sur le corps. Vous le *savez* !

— C'est une grande exagération, mais même si elle était vraie, vous ne devez pas vous interposer entre votre frère et sa femme, dit Janet avec douceur. D'abord, c'est injuste, car alors que vous semez le trouble, c'est Margaret qui devra payer le prix de votre… votre…

— Dites-le, la pressa Jenny. Wat appelle cela mon ingérence, Meg, comme je vous l'ai dit hier soir. Mais si l'on ne se mêle pas des histoires d'autrui, ils attendent trop longtemps pour faire ce qu'ils doivent faire. Puis, le problème s'aggrave. Elle rigola. Tenez, je parierais que Père lui a dit que j'étais ici quand il s'est rendu à Raven's Law hier soir et que Wat est venu ici aujourd'hui afin de pouvoir intervenir si je m'immisçais dans ses affaires.

— Il est arrivé hier soir, dit Meg. Vous m'avez dit que votre père était allé quelque part, je me souviens. Toutefois, vous n'aviez pas dit que c'était à Raven's Law.

— Je l'ignorais, dit Jenny. Donc, Wat a dû revenir à cheval avec lui et c'est un très bon signe, je crois.

Meg n'était pas d'accord. Elle avait le sentiment désagréable que Buccleuch avait ordonné à Wat de venir. Dans ce cas, il n'avait pas eu l'idée de leur rendre visite, à elle ou Jenny. Celle-ci avait raison pour autre chose également : le droit de Meg de résider à Raven's Law.

— Je vais y aller, dit Meg. Si je peux prendre mes dispositions pour ce faire.

L'air ravi, Jenny se tourna vers sa mère.

— Vous êtes bien d'accord avec moi, non ? Si Meg attend que Wat organise Raven's Law exactement à son goût avant de l'y laisser emménager, elle vivra ici, à Scott's Hall jusqu'à un grand âge.

Au grand étonnement de Meg, Janet lui dit :

— Elle a raison, ma chère. Je n'osais pas le dire, de crainte que vous pensiez n'être pas la bienvenue ici. Je vous le promets, vous êtes

toutes les deux extrêmement bienvenues ici et vous avez entièrement le droit de rester aussi longtemps que vous le souhaitez. Buccleuch pourrait le mentionner à Walter un jour, mais cela serait tellement mieux si vous régliez cette question entre vous. Je dois vous prévenir, par contre : Walter ne sera pas content si vous prenez la situation en main. Vous devez vous préparer à affronter cela.

— Taratata, dit Jenny. Je me suis interposée, comme vous l'avez dit, donc si quelqu'un doit braver la colère de Wat, ce devrait être moi. Par conséquent, je vais l'accompagner. En tous les cas, il y a peu de risque qu'il me batte alors que je porte le fils et héritier de Rand.

— Parbleu, vous battrait-il ? s'exclama Meg en se demandant si elle devait s'attendre à un traitement similaire.

Jenny rit.

— Doux Jésus, il a souvent menacé de le faire, mais ne s'est jamais exécuté jusqu'ici. Il m'a bien frappé assez fort sur le derrière une fois quand il avait douze ans. Voyez-vous, j'en avais sept et j'avais osé me moquer de lui. Mais il n'a plus jamais recommencé.

— Néanmoins, dit Janet du ton le plus sévère que Meg l'avait vu employer. Vous ne vous mêlerez plus de leurs affaires si Meg décide de déménager à Raven's Law.

— Est-ce ce que vous voulez faire ? s'exclama Amalie. Oh ! Meggie !

— Je pars avec elle, dit fermement Jenny. Nenni, Madame, ne vous faites pas de souci. Rappelez-vous qu'Elishaw est assiégé, de sorte que Wat sera absent pendant des jours, voire des semaines et je n'y resterai qu'une ou deux journées. Je suis parfaitement en forme et comme c'est ma suggestion, je compte aider Meg à s'installer. Cela ne lui vaudra rien à se rouler dans la saleté là-bas et se sentir malheureuse jusqu'au retour de Wat. Elle doit avoir l'air efficace, aux commandes de l'endroit. Je peux l'aider à y arriver et j'en ai l'intention.

Meg retint son souffle et observa sa belle-mère. Elle savait qu'elle pouvait gérer une maisonnée, car elle avait appris de l'une des meilleures. Cependant, elle n'avait jamais essayé de diriger un foyer rempli d'hommes ou de transformer une habitation en foyer convenable pour une famille. Elle ne pensait pas non plus pouvoir y

arriver uniquement avec le concours d'Amalie.

Elle n'aurait pas dû s'inquiéter, car Jenny l'emporta sans une bagarre. Janet dit seulement avec douceur qu'elles allaient avoir besoin de l'aide d'un certain nombre de domestiques.

— Prenez ceux qu'il vous faut ici, dit-elle à Jenny. Puis, pour Meg, elle ajouta : plusieurs des nôtres vivent à proximité et ont des enfants plus jeunes qui souhaiteront obtenir un poste, ma chère. Vous découvrirez facilement lesquels peuvent venir chez vous quotidiennement. Vous ne voudrez pas beaucoup de nouveaux serviteurs devant coucher là-bas, car la tour ne peut pas les accommoder. Et Dieu sait si l'une des dépendances le peut.

En déclarant que les serviteurs de Scott's Hall pouvaient emballer les effets de Meg et Amalie et les livrer à la tour, Jenny exigea des chevaux pour elle et pour les serviteurs qui les accompagneraient. Une heure plus tard, elles étaient prêtes à partir.

Sym chevaucha près de Meg et ils n'étaient pas rendus loin avant qu'elle remarque qu'il avait attaché un genre de sac à la corde dont il se servait pour retenir sa culotte ample.

Quand le sac remua, elle dit :

— Qu'as-tu là-dedans, Sym ?

— C'est seulement Pawky, dit le garçon quand la tête de la chatonne surgit par l'ouverture du sac. Elle est très contente dans son sac et je ne pouvais pas la laisser.

Il caressa doucement la tête de la bête avec deux doigts. Quelques instants plus tard, elle disparut de nouveau et sous peu, le sac s'immobilisa.

Amalie exprima du plaisir et de l'excitation quand elles empruntèrent le passage à gué de Rankilburn, ombré par les arbres, et suivirent une piste dans la forêt jusque dans Buck Cleuch. Le feuillage était plus dense dans le ravin, la piste plus étroite et visiblement moins utilisée.

Bien que peu de lumière filtre à travers le toit feuillu dense, les oiseaux chantaient joyeusement dans les arbres. Le plus petit ruisseau bouillonnait tandis qu'il se jetait en cascade en bas de la colline dans sa hâte de s'unir à Rankilburn. L'atmosphère était calme et l'air riche

d'humidité et d'odeurs boisées.

Meg commença à se détendre. Buck Cleuch était un lieu paisible, un endroit qu'elle pourrait aimer.

Le bavardage de sa sœur se poursuivit jusqu'à ce qu'ils atteignent la tour de garde. Toutefois, alors qu'ils tournaient en remontant la colline vers la porte de la barbacane, Amalie se tut.

La tour carrée en pierre grise de cinq étages était posée sur une élévation au-dessus du ruisseau, près de l'embouchure de la vallée. Les murs abrupts du ravin mesuraient presque trente mètres à cet endroit, et ils pouvaient entendre le bruit précipité d'une cascade au loin.

— Doux Jésus, dit Amalie. C'est ici ?

— Oui, dit joyeusement Jenny. Qu'en pensez-vous, Meg ?

— Je ne la vois pas suffisamment encore pour vous donner un avis, dit Meg.

Elle remarquait seulement que la tour avait neuf ou douze mètres d'un côté et paraissait solide. Son mur était en pierres et non en bois, et elle savait que c'était bon.

— Ces murs ont trois mètres d'épaisseur, dit Jenny. Elle n'est donc pas aussi grande qu'elle le semble. Cela a déjà été une résidence familiale, de sorte qu'il ne doit pas être trop difficile de la retransformer. C'était l'intention de Wat quand il est venu ici, mais sans famille et vivant uniquement avec des hommes… Elle haussa les épaules. Mais nous sommes ici et ils ouvrent le portail. Son bétail disparu, je craignais qu'il ait tout verrouillé à l'intérieur et amené tous ses hommes avec lui. Nous en serions alors revenues au statu quo.

Elles descendirent de leurs montures dans la cour et Jenny les entraîna dans la tour par un court tunnel et une pièce voûtée qui ressemblait à une écurie ou à une étable, que Jenny appela le passage. Une porte massive en bois dans un de ses coins, protégée par un lourd ouvrage en fer, menait à un escalier en colimaçon.

Le premier palier ouvrait sur une pièce avec un immense foyer occupant la plus grande partie d'un mur et surmonté par une cheminée tout aussi imposante, allant se rétrécissant vers le plafond. Des fenêtres de chaque côté ressortaient vers l'extérieur pour accommoder des banquettes encastrées en pierre.

— La cuisine et une petite salle à manger se trouvent là-bas, dit Jenny en pointant le côté opposé de la pièce. Mais venez, je vais vous montrer les chambres à coucher à l'étage.

Sur le palier suivant, elle souleva le loquet et ouvrit la porte à sa gauche.

— Vous pourriez aimer celle-ci, Amalie.

— Il n'y a pas de foyer.

— Avez-vous des foyers dans chaque chambre à coucher à Elishaw ? demanda Jenny.

— Bien sûr que non, dit Amalie. Mais j'aimerais cela.

— Bien, il n'y a aucun foyer au-dessus de la salle principale, ici. La chambre principale partage un mur avec la cheminée de la salle, par contre, de sorte qu'elle est habituellement chaude, selon Wat. Une chambre sur le palier suivant partage aussi ce mur, si les marches ne vous incommodent pas.

— Cela ne me dérange pas du tout, dit Amalie. Je préfère la chaleur.

Souriant à Meg, Jenny reprit.

— La chambre de Wat a la meilleure fenêtre. Elle est à battants, comme les deux près du foyer. Les trois surplombent la cour et sont munies de solides volets et de grilles, de sorte que vous pouvez bien les sécuriser dans l'éventualité d'un siège. Cela ne s'est jamais produit, ajouta-t-elle. C'est tellement bien caché, ici, je suppose, que seuls les gens de la région connaissent bien la tour.

— Mon père était suffisamment au courant pour venir voler ici, dit Meg.

— Oui, mais dans la vallée, bien loin de Scott's Hall et pas ici à la tour, lui rappela Jenny. Ouvrant la porte de l'autre côté du palier, elle ajouta : voici la chambre de Wat. Comme elle sera bientôt la vôtre aussi, vous voudrez la voir.

Elle était tout sauf en ordre et Meg se souvint de la façon dont Wat avait jeté sa tenue quand il l'avait réveillée au Hall. Manifestement, le désir sexuel n'avait pas été le seul en cause, car aucun de ses vêtements ne semblait rangé. Ils formaient un tapis sur le sol.

— Il n'est pas très ordonné, observa Jenny. La salle aussi était en

pagaille.

— Oui. Meg avait elle-même remarqué ce détail.

— Voulez-vous visiter le reste ?

— Je pense qu'il vaudrait mieux faire entrer les autres et se mettre immédiatement au travail, dit Meg. Il y a suffisamment avec ce que nous avons déjà vu pour nous tenir occupées une semaine.

— Oui, approuva Jenny. C'est bien que Wat soit absent pendant un moment.



Le voyage jusqu'à Elishaw exigea le reste de la journée, car il avait fallu plus de temps que prévu à Wat pour rallier ses forces. Il avait cinquante hommes, par contre, sans même priver le Hall ou Raven's Law d'une protection nécessaire, et il avait des raisons de croire qu'ils suffiraient à faire fuir les assiégeants, ou, du moins, à les persuader de parlementer.

S'il avait besoin d'aide, son père pouvait lever mille hommes rapidement en allumant les feux signalant une grande urgence. Les hommes des frontières le savaient aussi bien que lui, de sorte qu'il doutait qu'il faille davantage qu'un regard sur l'étendard Scott pour décourager un agitateur comme il s'attendait à en trouver un à Elishaw.

Ils arrivèrent alors que le soleil se couchait à l'ouest.

Tammy, chevauchant à côté de lui, dit :

— Cela me semble bien paisible, maître Wat.

— Oui, acquiesça Gibbie. Je ne vois aucun signe d'un siège ni de toute activité, tout compte fait. Pensez-vous que les voyous ont posté des sentinelles pour nous apercevoir et ont fui lorsqu'ils nous ont vus ?

— C'est possible, dit Wat, mais sa mâchoire se contracta sous un air grave. Il ne mentionna pas son soupçon à ses camarades. Cependant, quand il vit les portes ouvertes du château Elishaw, il aurait pu grogner sa frustration. En se demandant s'il y avait encore une raison de garder le silence, il jeta un coup d'œil à Tam, qui affichait également une expression sombre.

— Penses-tu la même chose que moi ? lui demanda Wat.

— Si vous pensez que ce diable de Murray nous a fait venir ici pour rien, alors oui.

— Allons, tous les deux, dit Gibbie. L'homme a peut-être convaincu les attaquants de le laisser tranquille. Il se peut qu'il les ait prévenus qu'il nous avait demandé et donc ils nous savaient en route. Ils sauraient bien que vous ne le laisseriez pas tomber.

Wat ne répondit pas. Brièvement, il se demanda s'il se dirigeait dans un piège, mais il chassa cette idée aussi rapidement qu'elle avait surgi. Murray l'avait envoyé chercher et devait réaliser que Buccleuch le saurait. Et ce que Buccleuch savait, Douglas l'apprenait si cela devenait important ou même utile qu'il soit au courant.

Tous les hommes des frontières savaient que Murray était le genre à éviter l'affrontement. Il n'inciterait pas Buccleuch ou Douglas à lui faire la guerre. Sa femme, peut-être, songea sardoniquement Wat en se rappelant ce que Gib et les autres avaient dit à son sujet. Mais pas Murray.

Alors qu'ils entraient à cheval dans la cour, Wat jeta un regard sur l'arbre à pendaison. Mais avant d'avoir eu le temps de démêler ses sentiments sur son retour ici, il vit son beau-père descendre les marches d'entrée et tira sur ses rênes. Il resta à cheval.

— Bienvenue, mon garçon, dit chaleureusement Murray. Je suis content de vous voir.

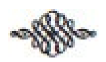
— Où sont vos si effrayants attaquants ?

— Oui, bien, je vois que vous avez deviné la vérité, dit Murray du même ton chaleureux. C'était seulement un petit test, voyez-vous, pour savoir si vous alliez respecter votre parole. Mais c'est le cas et voilà, et je suis fier que vous soyez mon gendre, alors entrez, maintenant, tous. Vous passerez la nuit avec nous et nous allons déguster un bon souper pour célébrer notre parenté.

— J'aimerais mieux récupérer mon bétail et mes autres chevaux, dit Wat.

— Oui, bien, nous pouvons parler aussi de cela, si vous voulez, dit Murray généreusement. Mais entrez, à présent, et amenez vos gars. Nous en avons bien assez pour tout le monde.

En se demandant si le vieux diable créatif avait fait rôtir un bœuf écossais pour l'occasion, Wat le suivit à l'intérieur. Il savait que ses hommes apprécieraient un bon repas et une bonne nuit de sommeil, et découvrir qu'ils seraient bientôt de retour chez eux.



Ayant commencé sur-le-champ, avec l'aide d'une armée de servantes et de serviteurs venus des chaumières de Rankilburn Glen, Meg et ses assistants compétents allèrent jusqu'à s'étonner eux-mêmes du progrès qu'ils avaient fait une fois la nuit tombée.

Les quelques gardes abandonnés derrière par Wat pour surveiller ce qui restait de son troupeau et la tour elle-même avaient d'abord été réticents à contribuer au nettoyage. Mais quelques mots directs de Jenny les avaient vus se mettre au travail avec détermination et ranger la salle principale.

— Où voulez-vous qu'ils placent tout le matériel ? demanda Jenny à Meg.

— Ma foi, je n'en ai pas la moindre idée, dit Meg. Une vision mentale des hommes de Walter revenant et piquant une crise en découvrant qu'ils ne retrouvaient aucun de leurs effets là où ils les avaient laissés était intimidante. Mais le souvenir du château d'un parent à qui elle avait rendu visite une fois avec ses parents lui fournit vite une solution partielle.

— Rassemblez toutes les armes, les boucliers légers et les autres objets semblables, et empilez-les près de l'estrade, dit-elle. Puis, apportez toutes les échelles que vous pouvez trouver.

Alors que quelques hommes partaient vite à la recherche d'échelles, d'autres firent des paquets avec les vêtements qu'ils découvrirent en tas et les rangèrent dans la salle de garde au pied de l'escalier principal.

— S'ils pouvaient trouver leur équipement personnel dans cette pagaille dans la salle, ils les retrouveront ici tout aussi facilement, dit Jenny en inspectant la pile de vêtements ainsi créée.

Tandis que les échelles arrivaient, des serviteurs raclaient les joncs

sur le plancher de bois de la salle, les emportaient dehors pour les sécher au soleil pour être brûlés et entraient avec des joncs frais amenés par des paysans qui les avaient coupés dans les marais de la vallée et les avaient fait sécher sur des chevrons.

Les échelles en place, Meg expliqua son idée et les hommes commencèrent à suspendre l'arsenal, enfonçant des chevilles de bois dans la maçonnerie entre les pierres de taille des murs et dans la grande cheminée.

Lady Scott avait envoyé des oreillers, des édredons et autres petits objets pour le confort du foyer, utilisant les poneys de Jenny pour leur transport. Elle avait également dépêché Avis comme femme de chambre de Meg et Amalie jusqu'à ce qu'elles en trouvent d'autres à employer à leur service.

Il avait suffi de disposer quelques coussins pour transformer les bancs de pierre sous les fenêtres à battants de la salle en sièges confortables et invitants.

Sym semblait être partout, répétant les ordres de Meg à quiconque paraissait le moins du monde embrouillé tout en donnant un coup de main à tous ceux qui en avaient besoin. Meg fut amusée de remarquer que la chatte restait avec lui, satisfaite dans son sac.

Deux hommes curèrent le passage que d'autres raclaient et rangeaient la cour. Des gardes s'étaient transformés en capitaines et si un serviteur ne raclait pas et ne suspendait pas d'armes, il était vite enrôlé dans leur armée affairée.

Le repas du midi avait été dérisoire selon les standards de Meg, mais suffit à nourrir ses troupes. Le souper fut une autre affaire, nécessitant une réflexion. Mais déjà, elle avait eu le temps d'apprendre que la tour avait des réserves abondantes, un bon cuisinier nommé Jed Crosier et des volées de poules. De plus, Janet Scott avait vu loin en leur envoyant deux aides de cuisine.

Alors qu'ils s'assoyaient autour de la table d'honneur ce soir-là avec leurs aides épuisés aux deux longues tables à tréteaux disposées perpendiculairement à l'estrade, Jenny leva sa coupe.

— Un toast, mes sœurs, dit-elle. À Raven's Law. Puisse la tour prospérer longtemps.

Meg sourit avec lassitude.

— Il y a encore tant à faire. Nous avons tout juste effleuré la surface. La porte de la barbacane doit être réparée et il reste un certain nombre de projets importants à réaliser. Je doute que ces hommes soient capables de se charger de tout. Nous devons trouver des travailleurs qualifiés pour quelques travaux.

— Wat peut s'occuper de tout cela, dit Jenny. Ce genre de situation est contagieuse, vous savez. Une fois qu'une chose a plus belle allure, tout le reste exige l'attention. C'est exactement ainsi que j'amène Rand à remarquer ce que je veux qu'il fasse.

Meg hocha la tête. Sa mère usait d'une tactique semblable.

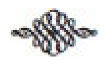
— Nous devons encore nous occuper de presque tous les étages supérieurs. Je n'ai pas vu le dernier étage ni les remparts.

— Tous les étages sont balayés, dit Amalie. Les parties visibles, du moins. Et votre chambre à coucher et celles que nous utiliserons ce soir Jenny et moi sont assez bien organisées grâce aux draps et édredons que nous a envoyés Sa Seigneurie.

Meg hocha la tête, ravie de constater combien sa sœur était plus gaie après une journée et demie loin de Scott's Hall. Même le travail abattu par eux semblait l'avoir aidée, mais seul l'avenir dirait combien de temps durerait sa bonne humeur. Entre-temps, Meg se concentra sur ce qu'elle voulait accomplir avant le retour de Wat.

De tout son cœur, elle voulait lui faire plaisir. Mais elle ne pouvait pas prétendre que sa décision de le défier et rénover Raven's Law allait lui plaire le moins du monde.

Un frisson d'anticipation se manifesta. Elle avait hâte à son retour.



Quand le lendemain arriva, la fureur de Wat contre son beau-père était devenue de l'agacement à cause du temps et de l'énergie perdus dans une mission inutile. Il était plus irrité par son incapacité à persuader Murray de même discuter du retour de son bétail et de ses chevaux.

— Nous avions un marché, mon garçon. À présent que vous avez

respecté votre part, je ferai de même, dit-il en rigolant de sa propre plaisanterie.

Ce souvenir et son irritation continuèrent à planer sur lui tout au long du voyage de retour jusqu'à Scott's Hall. Cependant, quand il pénétra dans la cour ce soir-là, ses pensées se tournèrent vers Meg et il décida de passer la nuit avec elle.

Son père avait raison. Il avait le devoir d'engendrer un héritier. Pendant des périodes d'incertitude comme celle-ci, des familles entières d'hommes étaient morts dans une unique grande bataille. En conséquence, ils avaient laissé leurs domaines et autres cheptels gagnés à la dure tomber sous l'emprise d'autres hommes puissants. Il avait deux frères de grande confiance qui pouvaient assumer son rôle, mais personne ne pouvait garantir qu'ils allaient lui survivre.

Même un seul fils ne suffisait pas. Il devrait en engendrer une douzaine.

Avec cette noble pensée en tête, il entra à grands pas dans la salle principale pour n'y trouver que sa mère et son père à la table d'honneur. Ils avaient terminé leur souper et s'attardaient, profitant de leur compagnie réciproque.

— Tu es de retour bien plus vite que je m'y attendais, dit Buccleuch.

— Le vieux démon me mettait seulement à l'épreuve, dit Wat. Il semblait très content de lui, en plus. Il n'a même pas voulu discuter du retour de mes bêtes.

— Mais tu as passé la nuit là-bas ?

— Oui, il le voulait. En vérité, les gars étaient reconnaissants de recevoir un repas chaud et des grabats pour dormir près du feu dans la salle.

— Nous avons eu des visiteurs, hier, dit Buccleuch en plissant le front pensivement.

Wat alla embrasser sa mère sur la joue, mais il regarda son père plus attentivement en même temps.

— Des visiteurs ? Encore des voleurs ?

— Oui, je les ai surpris sur notre terre dans la forêt en train de dépiauter un chevreuil. Leur chef a du bagout. Il a insisté pour dire

qu'ils chassaient avec la permission de Douglas et il m'a demandé avec une politesse amicale de quel droit je m'interposais. Je n'ai reconnu personne parmi eux, mais ils se servaient du bois autant que de chevreuil.

— Jamie Douglas ne les enverrait pas sans vous le dire, protesta Wat.

— Je sais, mais j'étais accompagné de vingt hommes seulement. Ils étaient un peu plus nombreux et bien que je n'hésite pas à parier pour les miens contre n'importe qui, je me suis rappelé que Jamie ne veut aucune querelle. Donc, je leur ai expliqué qu'ils étaient sur une propriété privée sans en avoir la permission et que même l'assentiment de Douglas pour chasser ne les autorisait pas à prendre du bois en plus. J'ai aussi dit qu'en tant que garde-forestier d'Ettrick, comme il ne m'avait pas prévenu de leur présence, il ne pouvait pas emporter le chevreuil. Ils sont partis paisiblement, mais j'ai tout de même reniflé les ennuis.

— Vous avez sans doute eu raison, dit Wat. C'est aussi bien que je sois revenu à ce moment. Mais on se demande si Murray a eu quelque chose à voir avec vos visiteurs. Ma convocation chez lui leur a certainement été utile, de sorte que nous devrions peut-être présenter cette hypothèse à Jamie lors de la réunion des gardes, la semaine prochaine.

— Je vais lui parler de cette petite confrontation en tous les cas, dit Buccleuch.

— Où sont les femmes ? demanda Wat en s'installant à côté de sa mère.

Elle lui toucha la joue, mais elle ne dit rien. Il se tourna donc vers son père.

— Pas ici, je le crains, répondit Buccleuch.

— Que voulez-vous dire, « pas ici » ? Je croyais que Jenny comptait rester quelques jours.

— Oui, bien, elle aide Margaret, dit Buccleuch.

— Aide ? Un frisson de malaise le transperça. Quelque chose ne va pas ?

— Oh ! non. Jenny a seulement pensé qu'elle pouvait l'assister

pour mettre de l'ordre à Raven's Law.

— Quoi !

Buccleuch hocha la tête.

— Je pensais que cela te ferait plaisir. La tâche sera moins longue si vous vous y mettez tous ensemble. Je ne perdrais pas de temps non plus, mon garçon. Dieu seul sait combien de temps tu auras avant que Douglas t'envoie chercher.

— Je vais en avoir suffisamment, gronda Wat en se relevant.

— Assez de temps pour quoi ? demanda sa mère.

— Pour enseigner à Margaret à obéir à son mari et pour étrangler Jenny, dit-il sèchement. Et ne me dites pas que cela n'a rien à voir avec l'ingérence de Jenny, car je ne vous croirais pas.

Ni l'un ni l'autre de ses parents ne pipa mot tandis qu'il marchait avec colère vers la porte.

Chapitre 11



Il retira son manteau et le jeta au loin, son harnais bien aligné; il lança son béret, bien équipé de sa ceinture à boucle d'acier…

Wat se précipita dans la cour, où il exigea d'un cri un cheval frais. Laissant des ordres pour que ses hommes le suivent une fois leur souper terminé, il partit immédiatement pour Raven's Law.

Le crépuscule tombait sur Buck Cleuch au moment où il passa les grilles de la porte de la barbacane, qui s'ouvrit dès que les gardes l'eurent reconnu.

Sa colère ne s'était pas calmée le moins du monde. Il allait être le maître dans son propre foyer même s'il devait étrangler toutes les femmes dedans.

Tandis qu'il songeait à étouffer Meg, se voyant la toucher, au lieu de voir ses mains autour de son cou de machinatrice, il se souvint de la douceur soyeuse de sa peau sous ses doigts et ses paumes. En se disant que de telles pensées ne convenaient pas, particulièrement quand la réminiscence éveilla des sensations dans d'autres endroits que ses mains, il se rappela mentalement qu'il y avait plus d'une façon de mâter une femme.

Des hommes arrivèrent en courant pour prendre son cheval, mais aucun n'osa lui demander pourquoi il était si pressé. Personne ne lui posa la moindre question ni ne lui parla.

Il traversa le passage et monta à l'étage dans la salle principale.

Quand il franchit le seuil, il vit les trois femmes assises à la table d'honneur au fond près de l'âtre où crépitait un feu. Juste à ce moment-là, Jenny dit quelque chose et Margaret éclata de rire, le stoppant net.

Elle rejeta la tête en arrière, exposant sa gorge blanche lisse et laiteuse, et son rire fut aussi musical que sa voix. En riant ainsi, elle était différente de la femme guindée et ordinaire qu'il avait épousée. Devant ses yeux, elle redevenait Meg, la femme chaleureuse et généreuse qu'il avait découverte dans son lit.

Il jeta un regard à Amalie et vit qu'elle souriait également, bien qu'elle ne riait pas avec le même abandon que Meg. Il attira ensuite le regard de Meg, interrompant son rire aussi brusquement que s'il lui avait plaqué une main sur la bouche.

Revenant à sa nature sérieuse habituelle, elle le considéra avec méfiance, mais elle ne dit rien.

Sym n'était pas loin d'elle, sur une marche de l'estrade, et le contemplait pareillement.

Jenny se tourna alors vers lui et, jamais intimidée, lui dit :

— Doux Jésus, Wat, le siège d'Elishaw est-il déjà fini ? Nous ne vous attendions pas avant au moins une semaine.

— Je vous crois, dit-il, de nouveau grave, son intention imposée rappelée à sa mémoire. J'espère que vous n'avez pas emporté beaucoup de choses avec vous, car vous retournez immédiatement au Hall.

Margaret s'exprima alors en lui disant :

— Sûrement pas à cette heure, Monsieur. Il y a eu d'autres attaques, pour commencer, et de plus…

— Madame, vous feriez bien de vous taire, dit-il. Encore mieux, allez m'attendre dans ma chambre à coucher. Je suis certain que vous savez où elle se trouve.

— Évidemment qu'elle le sait, dit Jenny d'un ton léger. Elle y a dormi hier soir, exactement comme elle le ferait si…

— Cela suffit, dit-il sèchement, décidé à l'empêcher d'influencer davantage sa femme. Montez, Margaret. Amalie, vous pouvez l'accompagner. Je vais vous dégager de toute responsabilité dans ceci, mais vous seriez bien avisée de rejoindre votre chambre et d'y rester pour le moment. Nous ne serons pas de très bonne compagnie pour vous ce soir.

Amalie se leva sans tarder et se hâta vers les marches. Après un

autre regard scrutateur vers lui, Margaret la suivit, avec Sym sur ses talons.

— Comptez-vous m'assassiner ou seulement me battre ? dit sa sœur en se levant pour l'affronter avant que les autres aient atteint le seuil. Parce que je vous rappellerais…

— Gardez vos avertissements et vos suggestions pour vous si vous voulez survivre à cette soirée avec la peau intacte, répliqua-t-il en gardant les mains serrées contre son corps.

Elle avait souvent provoqué sa colère, mais il ne se rappelait pas avoir été furieux contre elle comme aujourd'hui. Il ne remit pas son courroux en question, mais il comptait bien la maîtriser.

— Vous partirez dès que je vous aurai trouvé une escorte pour vous raccompagner en toute sécurité au Hall. Mais je vous le dis maintenant, Jen — et je ne vous avertirai pas deux fois —, si vous vous interposez, même une seule fois de plus entre ma femme et moi, je vais raconter à Rand précisément ce que vous avez fait.

Sa bouche s'ouvrit sous la stupéfaction.

— Vous ne feriez pas cela !

— Je le ferais et si vous pensez que Randolph Kerr soutiendra votre intervention dans le mariage d'un autre homme, même le mien, vous feriez bien d'y réfléchir encore.

— Il m'aime.

— Pensez-vous qu'il vous défendrait maintenant ?

— Évidemment ! C'est mon mari.

Wat ne répondit pas.

Il se contenta de patienter pour donner le temps aux réflexions de Jen de rattraper sa langue débridée. Enfin, elle ferma les yeux, prit une profonde respiration, les rouvrit et dit tristement :

— Il serait furieux contre moi. Vous le savez.

— Oui, alors, allez chercher vos affaires. Je vais sortir avec vous dans la cour. Vous pouvez dire à tous ceux qui poseront la question que, puisque ma femme n'a plus besoin de vous pour lui tenir compagnie, vous comptez poursuivre votre visite chez nos parents. Personne n'aura rien à dire là-dessus.

— Très bien. Elle mit une main sur son bras. Ne soyez pas trop dur

avec elle, Wat. Meg a le droit d'être ici. Vous le savez.

Il n'avait pas l'intention de discuter de sa femme avec elle et par conséquent, il se contenta de dire :

— Allez chercher ce qu'il vous faut, Jenny. La lumière décline rapidement. Mais si vous devez monter pour quelque chose, n'essayez pas de parler à Margaret.

Elle acquiesça d'un signe de tête et il sut en voyant la vitesse avec laquelle elle revint qu'elle lui avait obéi. Il savait en plus que, pour une fois, il l'avait impressionnée avec sa colère.

Comme il était plutôt rare que lui ou qui que ce soit puisse la faire changer d'avis, il reconnut sa petite satisfaction, mais seulement en son for intérieur, tout en sachant très bien que son remords, si c'en était, ne durerait pas longtemps.

Jenny se mêlait des affaires d'autrui aussi naturellement qu'elle respirait.

Il veilla sur son départ, la remerciant poliment d'avoir aidé sa femme. Puis, il revint à grands pas dans la tour, décidé à étrangler le cou blanc et fin de sa femme.

Il réussit à conserver cette idée dans sa tête jusque devant sa chambre à coucher où il souleva le loquet et ouvrit la porte. À cet instant, par contre, le souffle se coinça dans sa gorge pour la seconde fois en moins d'une heure.

Apparemment, elle n'avait pas entendu le loquet, car elle était debout devant la bassine, se servant d'un linge pour se nettoyer le visage. Sous la lumière de plusieurs bougies, sa chevelure était du brun riche et foncé du pelage d'été d'une martre ; luisante et ornée de mèches dorées. Elle la couvrait jusqu'aux fesses, dont les parties charnues roses ressortaient discrètement.

Ses longues jambes minces bien formées étaient également nues.

Il avala et sentit son membre durcir. Croyant ne pouvoir rien accomplir s'il laissait le désir gouverner son esprit, il ferma les yeux, imagina le visage triomphant de son père après le succès de sa ruse et vainquit complètement son désir. Quand il eut repris le contrôle, il se concentra sur le haut de la tête de Meg et s'éclaircit la gorge.

Elle faillit sauter au plafond et se retourna, une main serrée sur le

cœur.

— Je ne vous ai pas entendu entrer ! s'exclama-t-elle. Ma foi, mais je pensais que c'était les serviteurs avec la baignoire, même si j'ai dit à Sym de leur demander d'attendre une demi-heure.

Il fixa les yeux sur les siens.

— Quelle baignoire ?

— J'ai pensé que vous aimeriez prendre un bain après avoir passé autant de temps sur la selle ces deux derniers jours. N'y avait-il donc pas un siège à Elishaw, en fin de compte ?

— Non, dit-il brièvement, décidé à ne pas baisser le regard.

Toutefois, la regarder dans les yeux n'aidait même pas. Son champ de vision à distance lui faisait facilement remarquer la rondeur douce de ses seins, la petitesse de sa taille et l'élargissement attirant de ses hanches.

— Mettez quelque chose, au cas où ces hommes arriveraient, dit-il de façon bourrue.

Elle hocha la tête et prit sa chemise sur le lit, puis elle la fit glisser par-dessus sa tête et enfila les bras dans les manches. L'encolure plissée au décolleté bas bâillait, exposant les seins presque autant que ce qu'il avait vu d'eux auparavant.

Laissant les rubans défaits, elle ramassa le peignoir posé à côté de la chemise et abandonné sur le lit et elle l'enfila aussi. Ce faisant, il aperçut de nouveau son sein droit, presque en entier, excitant ses sens grâce au décolleté en V profond. Il avait envie de lui dire d'attacher correctement ses rubans, mais il n'avait pas confiance en sa voix.

Il la regarda jusqu'à ce qu'elle ait noué la ceinture du peignoir autour de sa taille fine. Puis, en faisant de nouveau appel à sa colère, il lui dit :

— Vous ne m'avez peut-être pas compris quand j'ai dit que vous deviez rester avec mes parents au Hall.

— J'ai compris, dit-elle en rencontrant trop facilement son regard, comme si son expression était loin d'être aussi sévère qu'il l'avait espéré. Vous avez dit que je ne devais pas venir ici, alors je m'attends à ce que vous soyez en colère parce que je l'ai fait.

— En colère ? Le souvenir de sa fureur plus tôt se réveilla. Dois-je

vous rappeler encore une fois que je suis votre mari, Madame ? Si je dis que vous devez rester quelque part, je m'attends à ce que vous y soyez. Je ne m'attends pas à ce que vous défiiez mes ordres.

— J'imagine que c'était du défi, dit-elle pensivement. Cela ne me semblait pas le cas à ce moment-là. Cela me paraissait la bonne décision, tout simplement. Jenny a dit que vous…

— Vous n'avez pas besoin de me dire que Jenny est à la source de tout ceci, dit-il. Je sais qu'elle ne peut pas voir une situation sans croire qu'elle sait ce qu'il y a de mieux à faire. Elle a le don de s'ingérer, notre Jenny, et elle est très persuasive. Néanmoins, Margaret, je vais m'attendre à ce que vous résistiez à ce genre de persuasion à l'avenir.

— Je suis sûre que vous avez raison, Monsieur.

Décidant qu'il n'avait pas été encore suffisamment clair, il ajouta avec énergie :

— Je sais que j'ai raison. Jenny est une maudite fouineuse et vous ne devez *pas* la laisser agir à sa guise.

Il continua dans cette veine et encore sur Meg ayant défié ses désirs, s'efforçant de s'exprimer clairement au point où il lui serait impossible de mal le comprendre.

Elle écouta respectueusement, l'encourageant en hochant la tête comme si elle était d'accord avec tous ses propos. Mais quand il lui dit :

— Je savais dès le début qui était à l'origine de cette idée. Ne pensez pas le contraire, car j'ai su tout de suite que c'était Jenny. Elle répondit :

— Oh ! non, je ne crois pas que ce soit juste.

— Pas juste ? Que voulez-vous dire, « pas juste » ? voulut-il savoir en s'avançant d'un pas vers elle. L'envie lui prenait de l'attraper par les épaules et de la secouer vivement. Vous l'avez vous-même admis il y a cinq minutes à peine. Premièrement, vous avez été d'accord pour confirmer que vous m'aviez défié et ensuite, que j'avais raison et que c'était l'idée de Jenny.

— Bien, quant à cela…

— Il n'y a pas de « quant à cela ». C'est la vérité pure. Voulez-vous

dire à présent que Jenny ne vous a pas persuadée et que vous ne m'avez pas défié ?

— Jenny a été très gentille avec moi et avec Amalie, dit-elle. Elle a bien fait remarquer qu'un siège pouvait durer des semaines, sans doute davantage, et je savais que vous souhaitiez organiser les choses ici. Je lui en ai fait part, mais ce n'était pas son idée de venir ici. Je le voulais avant de la rencontrer. Vous le savez, car nous en avons discuté.

— Oui, en effet, et vous savez aussi ce que j'ai dit alors. De plus, vous ne me direz pas que Jenny ne vous a pas pressée de le faire, malgré ce que j'avais dit, pendant mon absence.

— Elle a suggéré que j'avais le droit de vous aider à mettre de l'ordre à Raven's Law, dit-elle. Nous savions que même si vous reveniez plus tôt que prévu, vous pouviez devoir repartir aussitôt. Nous sommes tous au courant que Douglas organisera bientôt son armée pour affronter les Anglais. Cela pourrait se produire à tout moment, a-t-on dit.

— Jenny l'a dit, vous voulez dire.

— Bien, non, Monsieur. C'est votre père qui l'a dit. De plus, vous l'aviez déjà déclaré vous-même. Mais votre père n'a rien vu de mal à notre venue ici et votre mère a envoyé des serviteurs pour nous aider. Elle a même fourni des couvertures, des draps et autres choses.

Son comportement raisonnable rendait l'argumentation compliquée avec elle, même s'il avait le sentiment qu'elle ne lui révélait pas tout, surtout que Jenny n'avait pas nié son rôle ni essayé de le diminuer. Néanmoins, il ne pouvait s'empêcher de remarquer que sa chambre était plus propre que jamais. Le lit était fait, le plancher dégagé de vêtements et balayé, les coffres à la bonne place et la bassine, propre.

Il parierait même une somme d'argent non négligeable que l'aiguière contenait de l'eau.

Le souvenir de la scène dans la salle principale lui revint et il réalisa qu'elle était bien rangée aussi. Il avait dans l'idée qu'on avait remplacé les joncs. Il se rappelait des objets suspendus sur le mur de la cheminée, des armes et autres choses semblables, disposées selon un

ordre particulier. Non seulement cela avait eu l'air impressionnant, mais de plus, les gars retrouveraient facilement leurs effets là-dedans.

Margaret aussi avait changé. Elle semblait sûre d'elle. Alors que cette pensée lui traversait l'esprit, il remarqua qu'elle n'avait pas encore attaché les rubans de sa chemise.

Ses parties génitales remuèrent de manière suggestive.



La mention de ses parents l'avait apparemment rendu silencieux. Bien qu'il fronçât les sourcils, Meg vit son expression s'adoucir et ressentit un peu de soulagement. Elle ne voulait pas se quereller avec lui, mais plus elle en avait vu de Raven's Law, plus son besoin de le transformer en foyer s'était développé. S'il devait la renvoyer maintenant au Hall, comme il avait fait avec Jenny, la défaite serait trop difficile à supporter pour elle.

L'expression dans ses yeux s'intensifia, ranimant certaines terminaisons de nerfs dans le corps de Meg. Elle lécha des lèvres soudainement sèches.

La série de petits coups sur la porte les fit sursauter tous les deux.

Avec un grognement, Wat se tourna, souleva le loquet et ouvrit la porte avec brusquerie.

Sym se tenait sur le palier.

De l'autre côté de la pièce, Meg vit s'arrondir les yeux du gamin lorsqu'il remarqua Walter avant de l'apercevoir.

Mais il redressa les épaules, il toucha avec douceur le sac frétillant à sa ceinture et dit :

— Je vous demande pardon, maître Wat — sir Walter, dois-je dire ; votre eau est chaude. Les hommes se demandent s'ils doivent monter la baignoire à présent.

Walter jeta un coup d'œil à Meg derrière pour se décider. Meg sourit donc et dit :

— Vous serez plus à l'aise après vous être débarrassé de la poussière de votre voyage, Monsieur.

— Oui, en effet, dit-il. Très bien, Sym, dis-leur de l'apporter.

Tandis que le garçon s'éloignait, Walter referma la porte et dit : j'aime la façon dont vous avez organisé les armes, boucliers et autres trucs de mes hommes sur le mur de la salle. Qu'avez-vous fait de tout le bataclan qu'ils avaient laissé là ?

— Nous avons tout rangé dans la petite pièce en bas des marches.

— La salle des gardes ?

— Je crois que c'est ça, dit-elle.

— Elle est minuscule.

— J'espère que je n'ai pas eu tort de placer tout là-dedans. Nous avons pensé… C'est-à-dire que j'ai pensé qu'ils trouveraient plus facilement leurs effets personnels si nous les mettions tous au même endroit. Tous leurs vêtements et autres trucs étaient éparpillés partout et nous ne savions pas ce qui appartenait à chacun, donc…

Elle s'interrompit, car il secouait la tête, mais avec une étincelle dans l'œil.

— Je prévois des changements, dit-il. Sans doute, nous allons tous devoir corriger nos manières.

— J'espère…

— Ne le dites pas, chérie. Vous avez raison d'essayer d'imposer de l'ordre ici. Il n'y en a pas depuis trop longtemps. Je l'avoue, je ne me souciais pas que tout soit propre. J'aurais dû, car cela améliore la discipline. Cela paraissait bien plus accueillant quand je suis entré ce soir. Vous avez bien fait. Maintenant, venez ici.

Elle hésita.

— Ils montent votre baignoire.

— Oui, c'est vrai, mais ils ne sont pas encore ici. De plus, vous seriez sage de ne plus défier mes ordres ce soir.

Sur ce, elle le rejoignit, méfiante, surtout lorsqu'il posa les deux mains sur ses épaules. Mais quand elle leva la tête, il l'embrassa sur les lèvres avec légèreté.

— Il y a encore beaucoup à faire, dit-elle. Et je ne sais pas pendant combien de temps votre mère peut se passer de ses gens.

— Nous allons embaucher nos propres domestiques, dit-il. Mes hommes peuvent participer, et vous pouvez engager autant de filles que vous en avez besoin pour venir chaque jour. Elles doivent dormir

chez elles, toutefois, car la tour est trop petite pour les accueillir toutes. J’espère que vous ne vous opposerez pas, par contre, si les gars veulent continuer à dormir sur le sol de la grande salle. Je peux leur ordonner de s’installer au dernier étage, évidemment, ou ils peuvent dormir dans la cour s’ils…

— C’est votre décision, Monsieur, dit-elle rapidement. J’ai déménagé leurs effets uniquement pour que nous puissions nettoyer la salle. Je préférerais les voir ranger leur matériel ailleurs ou dans des coffres appuyés le long d’un mur, mais s’il n’y a nulle part ailleurs…

— Nous réglerons tout cela plus tard, dit-il. Maintenant que vous avez pris un si bon départ, je pense à un grand nombre d’autres choses que nous devrions faire. Nous dresserons une liste et accomplirons tout ce que nous pourrons avant que Douglas me convoque. Il tient une réunion de gardes à Hermitage la semaine prochaine et je vais devoir y assister. Mais rien d’important ne devrait se produire avant cela.

— Mais vous n’êtes pas un garde, non ?

— Non, mais nous avons d’autres affaires à discuter, et la menace anglaise n’est pas la moindre. Richard d’Angleterre a commencé à voyager vers le nord et il lève l’armée royale. Entre-temps, Hotspur et son allié de longue date, l’évêque de Durham, lèvent leurs propres armées pour s’unir à celle du roi. Comme la menace envers l’Écosse augmente à toute vitesse, même le comte de Fife a l’intention d’assister à cette réunion, bien que le confort à Hermitage ne convient certainement pas à l’idée qu’il se fait de son rang.

— Il serait peut-être plus sage de tenir la réunion ailleurs.

— C’est la réunion de Douglas en tant que chef des gardes des marches et donc, il décide de l’endroit où ils se rencontrent. Cependant, comme vous le savez sans doute, sa comtesse est la deuxième plus jeune sœur de Fife. Elle a offert d’améliorer le lieu pour lui, mais Douglas a rejeté sa proposition du revers de la main.

— Il devrait peut-être l’accepter, dit Meg avec un sourire. Il pourrait découvrir qu’elle peut être utile.

— Veillez à ne pas suggérer une telle chose là où elle pourrait l’entendre, ordonna-t-il sévèrement. La comtesse est une bonne épouse

obéissante et devrait le rester.

Elle redevint sérieuse et dit :

— Et si la femme de Fife veut venir ?

— Il la voit rarement, car elle n'a jamais été pour lui qu'un moyen d'acquérir le comté de Menteith. Il vient uniquement pour agacer Jamie. Fife le déteste autant qu'il détestait le premier comte de Douglas.

— Je suis sûre que ce n'est pas tant Douglas qu'il hait que son pouvoir, dit songeusement Meg.

— Bon, comment une femme comme vous saurait-elle quoi que ce soit de Fife ? dit-il.

— Mon frère Simon le sert depuis plusieurs années, expliqua-t-elle. Simon nous rend rarement visite. Mais chaque fois, il a mentionné que Fife croit que Douglas détient bien plus la part du pouvoir que celle lui revenant de droit. Simon est d'accord avec lui.

— Tout le monde sait que Fife veut miner le pouvoir de Douglas, mais je crains que votre frère et moi soyons en désaccord quant à son droit de le faire, dit-il. Depuis plus de cinquante ans, le pouvoir de Douglas ici aux frontières est tout ce qui a empêché les Anglais d'envahir l'Écosse. Chaque fois qu'ils ont essayé, c'est Douglas et ses alliés qui les ont stoppés. Certainement, les Stuart n'ont rien fait pour contrecarrer cela. Ni David Bruce quand il était roi.

— Je sais. David était prêt à nous céder tous à Edward III d'Angleterre. J'imagine que vous savez que de nombreuses personnes sont convaincues que cela a été une erreur d'empêcher cela.

— Et vous, Madame ? Que croyez-vous ?

Elle mordilla sa lèvre inférieure, réfléchissant à la meilleure façon de lui exprimer ses pensées, vu leur complexité.

Des pas résonnèrent dans l'escalier.

Sans se presser, décidant que le plus sage était de lui révéler la vérité, elle lui dit :

— Je suis votre femme, Monsieur. C'est mon devoir et mon intention de vous soutenir en tout.

Il la regarda longuement, sans tenir compte du coup discret à la porte.

Puis, ses yeux se mirent à pétiller et il lui dit :

— C'est une réponse admirable, chérie, et très vraie concernant votre devoir. Mais je pense que vous me pardonnerez si je me méfie un peu d'une telle réponse à la lumière de votre dernière décision d'ignorer mes ordres à la minute où j'ai tourné le dos.

Elle s'apprêta à protester, mais il pivota et il cria « entrez » ; elle garda donc le silence.

En fait, il avait raison. Ses paroles ne respectaient pas son récent comportement.

Tandis que deux serviteurs entraient avec la baignoire et les premiers seaux d'eau chaude, elle décida qu'elle n'avait pas été franche avec elle-même par rapport à ce qu'elle lui avait dit.

D'autres hommes vinrent avec plus d'eau chaude et elle remarqua que Sym avait pris les commandes, intimant sèchement à un serviteur de cinq ou six ans plus âgé que lui de faire attention à ne pas renverser plus d'eau sur le plancher qu'il n'en versait dans la baignoire.

Elle jeta un regard à son mari et vit que son amusement égalait le sien. Mais elle savait que Sym ferait bien de se montrer prudent et elle aussi.

Que pensait-elle vraiment du désir de l'Angleterre de régner sur l'Écosse ? Personne ne s'était enquis de son opinion auparavant. Mais elle savait que, lui ayant demandé une fois, il recommencerait et qu'il valait mieux avoir davantage réfléchi à la question pour lui et pour elle-même.



Quand les hommes eurent rempli la baignoire, Wat les congédia et se lava rapidement, mais avec plaisir. Comme la plupart des Écossais, il préférait la propreté à vivre sous des couches de saleté et il n'avait jamais compris l'habitude des Anglais de se laver seulement deux ou trois fois par année.

Il ne s'était certainement pas attendu à ce que Margaret exige une baignoire pour lui, car même si son père était Écossais, tout le monde

était d'accord que c'était sa mère, née Anglaise, qui régissait Elishaw. Il l'avait lui-même constaté. N'avait-elle pas eu un rôle bien plus grand dans ses malheurs qu'une femme ordinaire le devrait ?

Ces pensées, jumelées à la récente rébellion de Margaret, lui firent craindre qu'elle puisse essayer de régenter Raven's Law de la même manière. Il était un homme tolérant, mais il ne supporterait pas de se voir usurper le rôle de maître de sa maison.

Tandis qu'il se lavait, elle s'affairait en silence, ramassant les vêtements qu'il avait lancés en se déshabillant. Jusqu'ici, elle avait montré sa tendance à prendre les choses en main seulement une fois. Cependant, il ne voulait plus que cela se reproduise. Il lui vint à l'esprit alors qu'il croyait encore que Jenny avait été la roue d'entraînement dans cet incident.

Il était vrai que Meg avait abordé le sujet du déménagement auparavant avec lui : deux fois, en fait. Mais il était aussi convaincu que possible que sans l'insistance de Jenny et l'approbation de ses parents, Meg ne lui aurait jamais désobéi.

Son père ignorait qu'il lui avait interdit d'aménager dans la tour.

Mais Jenny le savait sûrement. Wat ne pouvait pas imaginer Meg fourbe au point d'accepter la pression de Jenny sans admettre que Wat lui avait dit de rester au Hall. Jenny, cependant, était parfaitement capable d'offrir des conseils non sollicités.

— Qui a d'abord eu l'idée de déménager ici, demanda-t-il brusquement.

Elle se redressa et pivota, le front plissé.

— Jenny avait rencontré Sym et elle s'est demandé pourquoi il m'était si dévoué. Je lui ai expliqué que vous lui aviez dit de veiller sur moi et elle a voulu savoir pourquoi, si vous vous inquiétiez pour moi au point de me procurer un garde du corps, vous m'aviez laissée au Hall plutôt que de m'amener ici, à Raven's Law.

— Sym est loin d'être mon idée d'un garde du corps ; je ne lui ai pas non plus confié cette tâche.

— Je le sais et vous le savez. Je parie que Jenny le sait également. Mais vous avez négligé de le dire à Sym et il me suit comme mon ombre.

— Bien, dit-il en tendant la main vers les derniers seaux d'eau tiède pour les renverser sur sa tête et le haut de son corps afin de rincer la mousse du savon. Cela devrait vous empêcher mutuellement de vous attirer des ennuis. Que transporte-t-il dans ce nouveau sac qu'il porte sur lui ?

— Une chatonne appelée Pawky qu'il a sauvée de la noyade.

Il rit.

— Donc, quelle raison avez-vous offerte à Jenny concernant votre présence au Hall ?

— Que vous m'aviez dit que c'était dangereux pour moi ici avant que vous ayez suspendu les voleurs par les pieds et sécurisé les lieux.

— Elle vous a quand même pressée de déménager.

— Elle a dit que c'était des « bêtises », dit-elle en souriant à ce souvenir.

Il faillit lui-même sourire en entendant le mot sortir de sa bouche. Mais en tendant la main vers un deuxième seau avant de se lever pour se rincer, il réussit à conserver une expression sévère. Quand elle lui tendit une serviette et se pencha pour déplacer les deux seaux vides hors de son chemin, il lui dit :

— J'espère que vous n'avez pas encouragé ce type de manque de respect.

Elle déposa les seaux contre le mur, elle se redressa et le contempla avec admiration avant de dire :

— Elle a dit que c'était des bêtises, car la tour est pratiquement imprenable. Elle a dit que les murs escarpés du ravin et la facilité qu'ont vos gens à garder son entrée le rendent ainsi. Que c'était aussi bien plus près du Hall que je le croyais, de sorte que des secours étaient toujours à porter de la main au besoin !

— En d'autres mots, dit-il sans plus de difficulté à laisser voir son agacement, elle vous a pressée encore plus ardemment à me désobéir.

Encore une fois, elle sembla prendre sa mesure. Puis, elle dit avec douceur :

— Je lui ai dit que vous ne lui seriez pas reconnaissant de m'avoir appris ces choses, mais elle a dit que vous finiriez par la remercier un jour. Elle a dit que les hommes de la famille Scott n'aiment pas les

femmes dociles.

— Elle a dit cela, vraiment ? Cette femme de qui il avait attendu peu d'ennuis affronta ce qui aurait dû être un regard féroce aux yeux plissés avec une facilité anormale et dit :

— Oui, en effet.

En sortant de la baignoire, il dit doucement :

— Aimez-vous la dispute, chérie ?

En lui lançant un regard méfiant, elle dit :

— Je préfère la paix.

— Alors, je vous conseille d'apprendre rapidement à obéir à votre mari.

Il se sécha les pieds et jeta la serviette sur le sol près de la bassine.

— Venez ici.

Elle se mordit la lèvre, mais lorsqu'il haussa les sourcils, elle fit un pas vers lui en baissant le regard. Il était encore flasque, mais il sentit son corps vibrer quand elle regarda et il sut d'après son expression qu'elle l'avait vu.

— Sym doit attendre devant la porte, dit-elle en relevant les yeux et s'arrêtant juste hors de portée de sa main. Je vais l'envoyer chercher les hommes pour emporter la baignoire.

— Ils pourront s'en occuper au matin, dit-il. Maintenant, venez ici.

— Mais Sym…

— Margaret…

Elle jeta un coup d'œil à la porte.

Il attendit, les bras croisés sur son torse.

Elle se lécha les lèvres, faisant de nouveau réagir le corps de Wat. Puis, enfin, elle s'avança pour se tenir debout devant lui avec le regard prisonnier du sien comme si elle résistait à le baisser encore une fois.

Il tendit la main pour toucher sa chevelure soyeuse et il dit :

— Retirez votre peignoir.

Il la vit trembler et savoura la réaction de son corps au sien, sachant qu'elle ne le craignait pas.

Sans un mot, elle dénoua le peignoir et le laissa glisser de ses épaules, l'attrapant dans ses mains afin qu'il ne tombe pas au sol.

Toujours en le fixant dans les yeux, elle dit :

— Je vais seulement le…

— Lâchez-le, dit-il.

— Je préférerais…

— Lâchez-le, répéta-t-il en posant un doigt sur les lèvres de Meg pour découvrir leur douceur.

Elle lui obéit, le regard encore dans le sien.

— Maintenant, sucez mon doigt, murmura-t-il.

Ses beaux yeux s'arrondirent, mais elle obéit, sa langue chaude et veloutée lapant son doigt et animant le corps entier de Wat.



Les émotions rugissant en Meg étaient nouvelles pour elle, des émotions qu'elle n'aurait jamais imaginé qu'un homme puisse faire naître en elle simplement en lui disant ce qu'il voulait qu'elle fasse. Ses jambes semblaient faibles.

— Retirez votre chemise, dit-il.

Elle cessa de téter, car elle passait habituellement sa chemise par-dessus sa tête.

— N'arrêtez pas, dit-il. Repoussez-la sur vos épaules et laissez-la tomber. L'ouverture me semble assez large.

Elle l'était, évidemment, car même plissée, l'encolure était assez grande pour bâiller profondément, mais le tissu était mince et elle craignait de le déchirer. Quand elle ouvrit la bouche pour le lui dire, il haussa les sourcils en guise d'avertissement.

Essayant d'être délicate avec la batiste et de ne pas oublier de sucer son doigt, elle retira doucement la chemise sur son épaule gauche, puis sur sa droite.

— Je vais vous aider, dit-il en faufilant sa main à l'intérieur pour prendre son sein droit en coupe.

Quand son pouce effleura le mamelon, elle gémit.

Entendant ce son, il libéra le sein de la batiste et tendit la main vers l'autre.

Un instant plus tard, la chemise glissa jusqu'à l'endroit où ses hanches s'évasaient. Quand elle s'arrêta là, il la poussa plus bas

jusqu’à ce qu’elle encercle les pieds de Meg.

Il prit sa fesse droite dans sa main et l’attira plus près de lui, lui permettant de sentir sa bonne disposition alors qu’il retirait son doigt de sa bouche et l’embrassait avec force sur les lèvres.

Ses mains se déplaçaient avec chaleur sur son corps nu tandis que ses lèvres la retenaient prisonnière et sa langue plongeait profondément dans sa bouche pour en explorer l’intérieur.

Le corps de Meg réagit et sitôt qu’elle se pressa avec plus d’insistance contre lui, il la souleva et l’emporta vers le lit.

Alors qu’il y montait avec elle, elle dit :

— Ma chemise… mon peignoir… ma femme de chambre va…

— Chut, dit-il en se positionnant pour s’unir avec elle et glisser une main entre eux pour voir si elle était prête pour lui. Pensez-vous que les serviteurs ignorent ce que nous faisons ?

— Mais…

— Si cela vous gêne que votre femme de chambre trouve vos vêtements éparpillés demain matin, considérez cela comme une leçon supplémentaire bien méritée sur votre obéissance, dit-il en la pénétrant.

Meg entendit ses mots, mais elle leur prêta peu d’attention, car les sensations traversant son corps avaient pris les commandes. Il continua à l’exciter avec ses mains, ses lèvres et ses coups de reins rythmés jusqu’à ce qu’elle ait peur d’exploser.

Chacun des mouvements de Wat ou des siens accroissait son plaisir. Elle sentait le point culminant imminent, comme si elle atteignait des hauteurs inconnues. C’était des sensations qu’elle avait expérimentées la nuit avant son départ pour Elishaw, des sensations magnifiques.

Ils respiraient fortement tous les deux, lui haletant presque à mesure que la vitesse de ses gestes augmentait. Puis, avec un gémissement provoqué par l’orgasme, il s’effondra sur elle et resta là, haletant, repu. Les splendides sensations de Meg s’écroulèrent avec lui.

Elle avait envie de protester, mais elle ne savait pas trop si elle le devait.

Il se retira d'elle avec précaution, il l'embrassa et il dit :

— Nous avons beaucoup à faire avant mon départ pour assister à la réunion des gardes. Mais je devrai peut-être partir peu de temps après et je veux accomplir tout ce que je peux ici avant. Nous ferions donc mieux de nous lever un peu plus tôt qu'à l'habitude au cours des prochains jours.

Elle acquiesça avec un petit soupir et dès l'instant suivant, il dormait.



Les quatre jours suivants passèrent rapidement dans un tourbillon d'activités, car Walter mit tout le monde au travail pour dégager, nettoyer, récurer, polir, réparer et organiser.

Meg et Amalie en découvrirent bien davantage sur Raven's Law — plus, se dit Amalie après une journée particulièrement longue alors qu'elle s'effondrait sur les coussins dans l'embrasure de la fenêtre de la grande salle, qu'elle n'avait jamais désiré en savoir.

Meg apprécia l'activité. Elle aima encore plus travailler aux côtés de Walter et apprendre de lui. Elle s'aperçut qu'il était têtu et pouvait être péremptoire, qu'il aimait faire les choses à sa façon, ou comme les Écossais l'avaient toujours fait, et qu'il réprimait vite tout différend. Mais elle comprit aussi que si elle était diplomate, il écoutait. Et plusieurs fois, il avait adopté ses suggestions.

Elle se rappela ces instants en le regardant s'éloigner à cheval le mercredi matin et elle réalisa qu'elle avait rapidement développé de l'affection pour son mari.

Même fatigués comme ils l'étaient après la fin de la journée de travail, ils s'étaient accouplés plusieurs soirs, bien que brièvement et sans qu'il lui fournisse le plaisir dont elle avait joui la nuit avant son départ pour Elishaw ou la nuit de son retour.

Se remémorant qu'il avait suggéré lors de la première de ces nuits qu'il la punissait en lui donnant une nécessaire leçon d'obéissance, elle sourit. Peu importe comment il choisissait de l'appeler, ils avaient eu du plaisir et elle avait espéré qu'ils recommenceraient avant son

départ obligatoire.

Ce n’avait pas été le cas, mais il ne serait pas plus loin qu’à Hermitage cette fois. Et il reviendrait dans trois ou quatre jours à peine.

Chapitre 12



Sur ce, un petit homme arriva en soufflant et en braillant : « Soyez prévenus, armez-vous bien, sinon vous êtes perdus ! »

Une trentaine de kilomètres au sud-est de Buccleuch, à l'extrémité sud de Cheviot Hill, le château Hermitage dominait une vallée secondaire isolée du haut Liddesdale.

Érigé sur le site de l'ancien sanctuaire d'un saint reclus, le château était posé sur un sol surélevé à quatre cents mètres en haut de la colline de l'endroit où Whitrope Burn et différents « sikes » — ou ruisseaux, comme les appelaient les Anglais — rejoignaient le flot tumultueux baptisé Hermitage Water.

La situation géographique du bâtiment décourageait presque toute attaque, sauf si elle venait de la campagne sauvage et accidentée faite d'imposantes collines et de terres marécageuses au nord-ouest. Cette région était non seulement pratiquement imprenable pour quiconque n'était pas familier avec elle, mais aussi peuplée de gens qui reconnaissaient peu d'autre autorité que celle de la lance ou de l'épée.

Hermitage Water et les profonds fossés tout autour du château ajoutaient à ses défenses.

Wat et son père, suivis par l'habituelle escorte de deux douzaines d'hommes armés de Buccleuch et des six camarades de Wat, atteignirent Hermitage tard le mercredi aprèsmidi, ayant emprunté une piste qu'ils connaissaient à travers cette campagne non gouvernée. Ils arrivèrent au sommet de la dernière colline pour voir la face ouest du bâtiment.

Derrière eux, le soleil illuminait la grande arche pointue près de l'entrée ouest et brillait sur le large ruban d'Hermitage Water bordé

d'arbres tandis qu'elle coulait en bas de la colline devant eux et dépassait le château juste au sud de l'élévation qui l'accueillait.

Comme toujours, il émerveilla Wat, car presque vingt ans plus tôt, le premier comte de Douglas avait commencé à le transformer en forteresse d'une solidité imposante pour soutenir un siège.

De forme oblongue, son bloc principal s'enorgueillissait de quatre tours carrées dans les coins, reliées par de grandes entrées en arches sur les faces est et ouest.

En ce moment, les tours étaient de dimension égale, mais Wat était au courant du projet de Douglas d'élargir la tour au sud qui logeait la cuisine et la boulangerie. Malgré les commentaires du comte dans le sens contraire, Wat savait que son intention était d'ajouter des chambres dans les étages supérieurs pour accueillir sa famille et les invités de marque.

Il connaissait bien l'histoire de Hermitage, car le château avait été la forteresse la plus importante des frontières. Des hommes des deux pays avaient parlé de posséder Hermitage et s'étaient battus pour lui tout au long de son siècle d'existence.

Des hommes d'armes campaient déjà dans la première enceinte et près de la chapelle. Cette dernière s'élevait séparément sur la pente ouest entre eux et le château. D'autres arriveraient, et Wat savait que leurs campements pourraient finir par couvrir toute la campagne environnante.

Comme Buccleuch et lui étaient attendus et voyageaient sous l'étendard Scott, le pont-levis en bois lourd traversant le profond fossé rempli d'eau devant l'entrée s'abaissa à leur approche. Ils le passèrent bruyamment, puis ils descendirent de cheval. Laissant les bêtes avec les hommes chargés de les soigner, Wat suivit Buccleuch sur les premières marches raides en bois jusqu'à l'entrée principale au prochain étage de la tour de garde.

Deux gardes bien armés flanquaient l'entrée.

Dans le plafond du passage devant eux, Wat vit les pointes de deux herses, la seconde à trois mètres derrière la première.

Les deux étaient levées en signe de bienvenue, mais il savait que sur un cri, une simple manœuvre par les hommes dans la salle des

herses au-dessus pouvait envoyer les portes s'écraser au sol immédiatement. Ils pouvaient facilement piéger un ennemi sans méfiance entre les deux.

Les gardes hochèrent la tête lorsque Wat et son père s'engagèrent dans le passage. Tout de même, et pas pour la première fois, Wat sentit les poils de sa nuque se redresser quand il marcha sous les portes en fer suspendues.

La chambre basse, à l'usage des communs, était située derrière une entrée en arche au fond du passage. La salle principale, où l'élite se rassemblait, était à l'étage au-dessus.

Les étages supérieurs accueillaient de plus petites pièces pour le comte et ses invités. Mais bien que la chambre basse, la salle principale et la chambre du comte se targuent de grands foyers, on avait aménagé peu d'améliorations pour offrir du confort. Même un comte en visite pouvait se retrouver sur un grabat pour dormir s'il n'avait pas pensé à apporter son propre lit, bien que Wat doute que Douglas ait l'intention de traiter le comte de Fife de manière aussi mesquine.

Près de l'entrée en arche, ils atteignirent l'escalier principal descendant vers les cuisines et montant vers les étages supérieurs. Il entendit des rires, de la musique et des conversations dans la chambre basse, et perçut faiblement l'arôme du mouton rôti dominant les odeurs moins agréables des fosses d'aisances et des hommes sales.

Les odeurs dominantes s'évanouirent avant qu'ils atteignent la salle principale. Un murmure de conversation les accueillit, mais il s'interrompit quand Buccleuch passa le seuil.

Tandis que Wat le suivait à l'intérieur, il entendit Douglas crier joyeusement :

— Bienvenue ! Je crois que vous ne vous plaindrez pas du logement ici, vous deux.

— S'il ne nous convient pas, milord, nous repartirons chez nous, dit Buccleuch avec un petit rire. Qui ose se plaindre auprès de vous ?

— Devez-vous vraiment me le demander ? dit Douglas en s'avançant pour leur serrer la main. Notre Gardien du royaume autoproclamé est arrivé il y a une heure de Stirling et il comptait

manifestement profiter de ses aménagements habituels. Mais après toutes les améliorations qu'il a installées au château Stirling, Fife, le premier, devrait comprendre que lorsqu'on est encore en construction, même les invités les plus nobles doivent s'attendre à un certain désordre.

— Vous auriez dû permettre à votre comtesse de veiller au confort ici quand elle a suggéré d'y voir, dit Buccleuch en souriant toujours. Elle connait bien les manières de Fife.

James lui lança un regard ironique.

— Parbleu, Monsieur, vous savez aussi bien que moi qu'Isabel exècre Fife. Le seul de ses frères royaux qu'elle peut tolérer est Carrick, car il est bon avec elle. Elle aurait mis Fife en colère dans l'heure de son arrivée.

— Je pensais que Fife ne serait pas ici avant demain.

Douglas lui offrit le même regard déjà lancé à Buccleuch.

— Il semble avoir appris que d'autres se présentaient aujourd'hui. Étant lui-même si peu digne de confiance, l'homme est méfiant jusqu'à l'obsession. Je suis sûr qu'il ne pouvait pas supporter d'imaginer que nous pouvions conspirer contre lui.

Comme le plan de Douglas avait été de discuter de certaines affaires en privé avec ses partisans les plus fidèles avant d'échanger ouvertement avec Fife et les hommes les plus loyaux envers lui, Wat songea qu'il valait mieux ne rien dire.

— Où se trouve Fife en ce moment ? demanda Buccleuch.

— Parti s'entretenir avec son page et quelques-uns de ses gars, sans doute pour leur ordonner de rendre sa chambre plus habitable avant d'y dormir, dit Douglas. Je lui ai donné mon matelas personnel et des draps propres. Voyez-vous, je ne l'ai fait pour personne d'autre, mais il s'attendait sûrement à une myriade de domestiques. J'ai des garçons de cuisine et des serviteurs, mais pas de femme de chambre ou d'assistant personnel, sauf les miens.

— Je suis certain que ses gens veilleront à ses besoins.

— Oui, c'est ce que je lui ai dit, dit Douglas. La bonne nouvelle est qu'il va soutenir mon plan pour stopper Hotspur et Richard Plantagenet à l'intérieur de l'Angleterre. De plus, il a apporté une

lettre du roi indiquant que Sa Grâce le soutiendra également. Nous n'avons pas réussi à arrêter les scélérats il y a trois ans, mais je vais les intercepter cette fois avant qu'ils puissent traverser la frontière. En parlant de scélérats, ajouta-t-il en regardant Wat, j'ai entendu dire que Murray d'Elishaw a prétendu subir un siège la semaine dernière et vous a convoqué.

— Oui, que Dieu l'envoie en enfer, il l'a fait. Il n'y avait aucun siège, comme vous le savez possiblement déjà. Il voulait seulement savoir si ma parole était bonne. Mais pendant mon absence, les voleurs ont de nouveau frappé dans la forêt. Donc, je me demande s'il a eu quelque chose à voir là-dedans.

— Il se peut qu'il les ait envoyés, mais j'en doute, dit Douglas. J'ai des rapports d'activités semblables dans les trois marches. Dans presque chaque cas, les voleurs prétendent qu'ils viennent de ma part, ou avoir reçu ma permission de prendre ce avec quoi ils avaient été surpris. Je pense qu'une personne cherche peut-être à miner mon autorité.

— Le candidat le plus probable pour cela est Fife, dit Wat. Nous savons qu'il a déclaré à de nombreuses reprises, au Parlement comme ailleurs, que vous avez acquis trop de pouvoir et qu'il en éprouve du ressentiment à votre égard. Cependant, le fils aîné de Murray, Simon, est au service de Fife, ajouta-t-il ; il aurait aimé ne pas l'avoir fait dès l'instant où les mots sortirent. Meg ne le remercierait pas d'avoir suggéré que son frère était de mèche avec Fife contre Douglas et, potentiellement, son père également. Il s'arrêta avant d'émettre l'hypothèse que Simon Murray pouvait agir de son propre chef pour impressionner Fife.

— Je ne connais pas Simon Murray, mais je connais Fife, dit Douglas. Je l'avoue, il est mon premier suspect chaque fois qu'il y a des ennuis dans les parages, mais j'ai bien ordonné à Murray d'assister à la réunion des gardes vendredi pour expliquer pourquoi nous ne devrions pas accepter vos doléances contre lui comme vous l'avez demandé. Si son fils fait partie de la suite de Fife, Murray sera assez gentil pour attirer notre attention sur lui, à dessein ou non.

Wat dut se contenter de cela, même s'il soupçonnait encore

Murray. Quand lui et son père se retirèrent dans la petite chambre allouée à leur usage afin de se rafraîchir avant le souper, il revint sur un autre propos de Douglas qui l'avait intrigué.

— Pourquoi le roi soutiendrait-il une incursion de l'autre côté de la frontière et une confrontation en Angleterre, Monsieur ? Je pensais qu'il était pour la paix à tout prix. Carrick aussi.

— Ils le sont, approuva Buccleuch. Mais, vois-tu, si Fife veut une signature, le roi signe. Et même si plusieurs croient Fife capable d'offrir la succession aux Anglais s'ils acceptent de le laisser aux commandes ici, Fife est assez intelligent pour savoir que cela a peu de chances de se produire si l'Angleterre conquiert l'Écosse.

— L'arrivée hâtive de Fife a-t-elle mis un frein aux discussions que Jamie comptait avoir avec ceux d'entre nous en qui il a le plus confiance ?

— Fort probablement, dit Buccleuch. Avec les hommes de Fife partout dans la place, je suppose que les plans de Douglas vont changer. J'espère seulement qu'il peut éviter une confrontation.

Le souper commença assez doucement avec le ménestrel du comte fournissant une belle musique qui suscita des compliments de Fife et des autres. Mais Wat, assis sous l'estrade avec les autres chevaliers au service de Douglas, voyait que les soupçons de Fife étaient tenaces.

Quand ils s'installèrent à leurs places, Wat l'entendit commenter la présence de nombreux Douglas qui s'étaient présentés un jour plus tôt que nécessaire avec un air grave.

Le découpage du premier cuissot venait de commencer quand Fife déclara :

— On penserait qu'il s'agit d'une rencontre de Douglas pour discuter d'affaires Douglas, plutôt qu'une réunion pour débattre de notre réponse nationale à la menace anglaise.

Presque tout le monde l'avait entendu, car il ne s'était pas donné la peine de baisser la voix.

En fait, il semblait avoir haussé le ton, comme par défi.

Pendant une minute, un bourdonnement fâché s'éleva en réaction, avant de s'interrompre presque instantanément quand Douglas leva la main.

Le silence suivit, les serviteurs se déplaçant comme des fantômes, puis Douglas dit clairement, sans élever la voix :

— Dans la salle Douglas, toutes les affaires sont des affaires Douglas. Si nous avons un jour l'occasion de nous rencontrer là où les Stuart s'imposent, toutes les affaires seront sans doute des affaires Stuart. Entre-temps, notre affaire ici est de profiter de notre souper et du talentueux ménestrel que Madame mon épouse, votre sœur royale, nous a offert pour notre divertissement.

Le silence demeura même quand Douglas se détourna de Fife pour parler doucement à un cousin Douglas, Archie dit le sinistre, lord de Galloway.

Personne n'avait besoin d'un message plus fort pour savoir que, Gardien du royaume ou non, Fife avait intérêt à tenir sa langue.

À Hermitage, non seulement les Douglas s'imposaient, mais ils prédominaient.

De plus, malgré de nombreuses invasions anglaises au cours du siècle passé, depuis l'époque de Robert de Bruce et avant, le pouvoir Douglas et sa capacité de meneur avaient empêché les envahisseurs de conquérir l'Écosse. Même Fife devait réaliser que si Jamie Douglas faisait passer le mot, il n'y aurait pas d'armée aujourd'hui pour stopper les Anglais. En tant que comte de Douglas et garde en chef des marches, Jamie commandait jusqu'à cinquante mille hommes. Tous les Stuart réunis auraient de la chance de lever deux mille hommes.

Le ménestrel cessa sagement sa musique jusqu'au retour d'une conversation normale. Toutefois, même quand les hommes furent sortis de table, les échanges du soir traitèrent pour la plupart de la famille et des affaires locales de différentes factions aux frontières. Wat et Buccleuch se retirèrent plus tôt qu'ils ne l'avaient prévu et ils furent contents.

Le jeudi, à la fin de la matinée, tous les gens invités par Douglas étaient arrivés pour parler des tactiques et de la stratégie concernant sa sortie imminente en Angleterre et leurs discussions débutèrent en grand dans la salle principale.

Selon les ordres, les gardes allaient faire passer dans la chambre basse tous ceux qui se présenteraient à l'avance pour la réunion des

gardes du lendemain ou leur demanderaient de rejoindre les campements à l'extérieur du château.

Chacun des puissants lords des frontières était présent, y compris les abbés, le lord de Melrose et le lord de Dryburgh. Leurs deux grandes abbayes étaient situées directement sur le chemin d'une armée anglaise traversant la frontière à Carter Bar et elles avaient gravement souffert pendant la dernière invasion. Les deux abbés, appuyés par le pouvoir de leurs nobles familles et de l'Église romaine, étaient capables de lever leurs propres armées ou se servir du pouvoir de l'Église pour influencer des hommes à se joindre à d'autres chefs ou à les ignorer, exactement comme le puissant évêque de Durham était en mesure d'offrir son soutien à Hotspur et au roi anglais.

Les tables sous l'estrade dans la partie supérieure de la salle avaient cédé la place à des bancs et Wat s'installa à sa place près de l'avant entre deux chevaliers avec qui il avait soupé la veille.

Tammy, agissant à titre de page de Wat, était assis sur le banc juste derrière lui.

Sans soulever d'objection, Fife s'appropria le fauteuil avec appui-bras centraux à la table d'honneur. Mais c'est vers Douglas, à sa droite, que tout le monde se tourna pour entamer la procédure.

Quand Douglas s'apprêta à se mettre debout, Fife leva une main.

— Je vais discourir le premier.

— Certainement, dit Douglas en hochant la tête.

Fife ne se leva pas et sa voix ne porta pas aussi bien que celle de Douglas. En fait, il avait le don de parler doucement, comme s'il voulait que les hommes tendent l'oreille pour l'entendre. Il déclara :

— Comme vous le savez tous, je suis le commandant des forces armées de Sa Grâce, le roi. Comme nous en sommes venus à croire que Richard Plantagenet d'Angleterre compte essayer encore une fois de faire de l'Écosse une province anglaise, Sa Grâce est d'accord que nous devons tâcher d'empêcher cela. À cette fin, nous avons demandé au comte de Douglas de rassembler ici tous les chefs des frontières écossaises pour décider d'un plan d'action. Comprenez-moi, par contre. Cet effort doit se faire dans la discrétion si nous voulons qu'il ait du succès.

Exprimant à haute voix ce que Wat avait pensé le soir précédent, le robuste abbé de Melrose qui, comme la plupart des abbés puissants, pouvait produire sa propre armée, financée par l'Église pour soutenir une tentative qu'il approuvait, parla sur un ton léger.

— Je suis étonné que Sa Grâce consente à ce projet. Lui et milord Carrick sont depuis longtemps des hommes de paix.

— En effet, dit Fife. Alors, au cas où d'autres s'interrogeraient comme vous, il est bien que mon frère Carrick compte venir bientôt à Hermitage et il devrait être présent pour saluer le retour des vainqueurs. Ainsi, il affichera son soutien à notre projet et sa propre détermination à assurer l'indépendance de l'Écosse après son accès au trône.

Des exclamations de surprise accueillirent sa déclaration.

Douglas lui dit :

— C'est une bonne nouvelle. Cependant, même si personne ne doute de l'espoir de Carrick que l'Angleterre peut un jour permettre à l'Écosse de conserver son indépendance, il a apparemment compté sur le Tout-Puissant pour s'occuper de cette affaire sans exiger son aide ni ses efforts avant aujourd'hui. À cette fin, il a continuellement exprimé son désir d'éviter la violence. Par conséquent, on se demande quelle magie a pu le persuader de réaliser un tel effort.

— Aucune magie, dit Fife. Je lui ai simplement suggéré qu'il aurait de l'intérêt à voir une forteresse célèbre comme celle-ci : un lieu aussi important pour notre défense. La plupart des gens, par contre, interprèteront sa visite, malgré son aversion bien connue pour le conflit, comme la preuve qu'il soutient ce combat et qu'il est venu nous féliciter pour notre victoire. De plus, sa présence ici fera en sorte qu'il lui sera difficile, voire impossible, d'exprimer son désaccord par la suite.

Plusieurs commencèrent à taper du pied en signe d'approbation. Un homme s'approcha de Douglas et lui parla tandis que Tam murmurait à l'oreille de Wat :

— Fife semble vraiment sûr de la victoire.

— Il compte dessus, chuchota Wat en réponse.

Il comprit que chacun des hommes présents réalisait, comme lui,

que Fife avait manipulé son père et son frère aîné afin qu'ils affichent leur soutien pour cette incursion écossaise quand, en vérité, l'un et l'autre homme en ignoraient tout. D'où la demande précédente de Fife de procéder avec discrétion.

La question était de savoir avec quelle conviction Fife luimême soutenait ce projet.

Douglas ne lui faisait pas confiance. Wat le savait avec certitude. Ni Murray, se rappela-t-il. Son rusé beau-père avait admis être l'un de ceux qui craignent que Fife puisse accepter n'importe quelle offre des Anglais lui permettant de continuer à diriger l'Écosse.

Fife voulait manifestement prolonger son règne sur le pays et il ne pouvait pas le faire si les Anglais l'envahissaient et en prenaient le contrôle. Mais que ferait-il s'ils promettaient de le maintenir dans son rôle actuel de Gardien du royaume à vie en échange de son assistance pour emporter leur principal objectif, l'annexion ? Le seul moyen sûr de le découvrir, croyait Wat, était d'aider Douglas à vaincre les Anglais en Angleterre.

Ses réflexions s'interrompirent quand Douglas se leva et dit sans autre préambule :

— Le roi Richard d'Angleterre a commencé à avancer au nord vers Carlisle.

À partir de là, le débat se poursuivit pendant des heures, cessant seulement temporairement pour le repas de mijournée et encore une fois pour le souper.

Personne ne dormit avant le petit matin et quand Wat regagna finalement son lit, il n'aurait pas pu répéter longuement sur quoi ils s'étaient entendus. Il savait seulement qu'il devait regrouper ses hommes et rencontrer les autres à Southdean, au nord du croisement à Carter Bar dans huit jours.

L'armée écossaise serait formée en deux parties. Une plus petite force à cheval sous les ordres de Douglas chevaucherait dans Redesdale, dans la marche est d'Angleterre, pour empêcher Hotspur d'unir ses forces à celles du roi anglais. Une force bien plus grande menée par Fife et Archie dit le sinistre envahirait l'Angleterre, près de Carlisle à l'ouest.

Le lendemain, ceux non concernés par la réunion des gardes s’en allèrent et celle-ci se déroula officiellement et avec bien moins de débats. De plus, ni le divertissement ni les repas ne furent aussi somptueux. Le ménestrel du comte ne joua pas pour la foule du repas du midi. Il joua uniquement pour le souper tardif, après le départ de la plupart des participants.

Sir Iagan Murray était parti tout de suite après la réunion, en fait, presque immédiatement après la décision des gardes en faveur de Wat dans sa cause contre lui. Étant arrivé tout sourire en offrant de chaleureuses poignées de main à Wat et à Buccleuch, il était reparti mécontent et sans un mot pour eux. Si son fils Simon était présent dans le groupe de Fife, Murray ne le salua pas.

Les Scott passèrent la nuit et reprirent le chemin de la maison tard le samedi matin.



Après deux jours à organiser les servantes et à veiller aux tâches normales, Meg décida que Raven’s Law avait atteint le degré de confort possible sans une visite à Hawick ou Selkirk pour acheter divers articles qui pourraient l’améliorer.

Ne connaissant pas les ordres que Walter pouvait avoir laissés à ses hommes avant de partir, et n’en ayant reçu aucun elle-même pour l’empêcher de faire à sa guise, elle décida de découvrir s’il avait imposé des restrictions à ses allées et venues.

Quand elle et Amalie se furent assises à la table d’honneur sur l’estrade pour le souper du soir après son départ, Meg s’était à moitié attendue à ce que quelqu’un leur dise que sir Walter avait donné des ordres pour qu’elles prennent leurs repas dans le salon qu’elle avait installé sur le même étage que la chambre à coucher d’Amalie. Mais personne ne le fit.

Depuis leur arrivée, Sym avait pris l’habitude d’aider deux serviteurs à les servir et, le vendredi soir, quand Meg lui demanda d’installer un paravent pour leur donner plus d’intimité, il s’exécuta immédiatement.

Quand il revint se tenir debout près d'elle, elle lui dit :

— As-tu mangé ton souper, Sym ?

— Non, maîtresse. Pawky et moi, nous pouvons manger lorsque vous aurez terminé. Jed Crosier met toujours quelque chose de côté pour nous dans la cuisine.

— Très bien, alors, mais ne reste pas au-dessus de nous. Nous voulons discuter en privé.

Hochant la tête, Sym se déplaça à l'autre bout de l'estrade et s'assit, là où elle pouvait facilement le convoquer, mais où il ne pouvait pas les entendre si elles parlaient à voix basse.

Procédant ainsi, elle dit à Amalie :

— Je compte chevaucher jusqu'au Hall demain pour rendre visite à Sa Seigneurie. Je ne dois pas donner l'impression à ma belle-mère qu'elle me laisse indifférente.

— Dois-je y aller ? demanda Amalie en ajoutant d'un ton soupçonneux : vous ne songez pas à m'obliger à rester là-bas avec elle, non ?

— Bien sûr que non, dit Meg. Je le pensais lorsque j'ai dit que j'apprécie votre compagnie. D'ailleurs, vous me paraissez bien plus heureuse ici. Vous avez de nouveau les joues roses.

— J'aime cela, ici, dit Amalie. On peut voir nos progrès et je préfère faire des choses qui affichent des résultats aussi évidents. À la maison, tout ce que nous faisions, nous le répétions le lendemain, de sorte que les tâches semblaient ne jamais avoir une fin et je me sentais comme une servante. J'espère seulement que Père ne m'envoie pas chercher pour me ramener à la maison ; ni Mère, quand j'y pense.

— Êtes-vous sincèrement plus heureuse ici, ma petite chérie ?

— Je le suis, oui, dit Amalie. Les gens me parlent. J'aime les hommes de sir Walter, surtout Tam et Gibbie, mais ils sont tous respectueux. Je n'ai pas entendu une seule remarque calomnieuse comme celles que nous avions l'habitude de surprendre à la maison.

C'était vrai, réalisa Meg. Elle n'y avait pas songé, mais elle n'était pas surprise qu'Amalie l'ait fait. Sa sœur avait toujours été blessée en entendant les remarques grossières sur leur compte. Et les hommes d'Elishaw semblaient aimer répéter ce genre de propos.

— Pensez-vous que sir Walter a dit à ses gens de ne pas nous tenir des propos discourtois ? demanda Amalie.

— Je me posais justement la question, dit Meg avec un sourire. En vérité, je n'imagine pas qu'il lui vienne à l'idée de donner un ordre semblable. Je ne pense pas non plus qu'il croirait cela nécessaire. Tout le monde au Hall semblait amical aussi. Et même s'ils doivent tous savoir là-bas comment notre mariage est survenu, je suis sa femme à présent, ce qui signifie que je suis devenue une des leurs — une Scott, je veux dire. C'est peut-être tout ce qu'il y a à en dire.

— Mais nous sommes nées Murray ; et pourtant, les hommes de Père n'hésitaient pas à répéter tout ce qu'ils avaient entendu sur nous. Les railleries les plus méchantes nous parvenaient toujours aux oreilles.

— C'est vrai, oui, acquiesça Meg. Mais malgré le tempérament de Père et la poigne ferme de Mère sur la maisonnée — ou bien à cause de cela —, nos gens à Elishaw ne nous ont jamais montré la même loyauté féroce que ceux des Scott à leur égard.

Amalie haussa les épaules.

— Je me soucie comme d'une guigne qu'ils nous traitent mieux que nos gens. Je suis reconnaissante que ce soit ainsi. Après une pause, elle ajouta : Tammy est particulièrement gentil, ne pensez-vous pas ?

Meg la contempla sévèrement.

— Amalie Murray, j'espère que vous n'entreprenez pas un flirt avec le petit Tammy de Jock. Il n'est pas du tout convenable.

— Ah ! non, et pourquoi pas ? C'est un Scott, voyez-vous ; il vient seulement d'une branche secondaire. Il compte se faire valoir au combat et s'il y arrive, il sera chevalier, exactement comme sir Walter. Sans doute, il obtiendra une terre et il deviendra un noble important.

— Attendez qu'il le fasse avant de décider s'il vous fera un bon mari, lui conseilla Meg. Pour l'instant, que diriez-vous de faire la chevauchée avec moi demain ?

— Oui, d'accord, l'exercice me plairait. Mais pensez-vous que Sa Seigneurie sera contente de nous voir ? Elle a été plus gentille avec nous après l'arrivée de Jenny, mais Jenny est repartie chez elle, à

présent, et Sa Seigneurie pourrait ne pas être heureuse de notre présence.

— Je ne sais pas si elle le sera ou non, dit Meg. Par contre, je sais qu'il serait grossier de notre part de l'ignorer. Et, voyez-vous, Walter ressent une grande estime pour sa mère, alors je veux devenir son amie. Je compte m'y prendre d'abord en lui demandant où je dois aller et ce que je dois faire pour acheter du tissu afin que nous puissions coudre des coussins comme ceux qu'elle nous a prêtés.

— Je vais faire tout ce que je peux pour aider, dit Amalie. Mais ne me blâmez pas si cela tourne au vinaigre.

— Je ne le ferai pas, à moins que ce soit votre faute, répliqua Meg.



Elles se mirent en route pour Scott's Hall peu de temps après avoir rompu leur jeûne le samedi matin, Sym les suivant sur son poney — sans la chatonne dans son sac, pour une fois — avec une petite escorte d'hommes armés dans son dos.

En ce premier jour d'août, l'air était sec et frais, le soleil dans le ravin, magique, avec des rayons dorés remplis de poussière filtrant à travers les minuscules trous dans le toit feuillu dense.

Le gloussement du ruisseau Clearburn les accompagna jusqu'en bas de la colline.

Des lapins bondissaient sur le chemin devant leurs chevaux. Des écureuils criaient en se précipitant en haut et en bas des arbres proches. Des oiseaux pépiaient et criaient. Et une fois, une biche et son faon tacheté passèrent sur la piste pas très loin d'eux.

Au Hall, Janet Scott les accueillit avec des sourires chaleureux et salua même leur petit gardien, disant à Sym de se rendre à la cuisine et voir si le cuisinier avait une gâterie pour lui.

Sym regarda Meg.

— Allez, vas-y, dit-elle. Je n'aurai pas besoin de toi avant notre départ. Il est très attentionné, ajouta-t-elle quand il lui eut obéi avec le sourire. Votre fils l'a mis à mon service pour l'empêcher de s'attirer des ennuis. Depuis, c'est mon ombre.

— Cela lui permettra sans doute de mériter ses galons, dit Janet avec un rire. Mais montez dans mon solarium et racontez-moi ce que vous avez accompli. Je m'ennuie, ici, depuis le départ de Jenny, puis celui de Buccleuch. Je mourrais d'envie de pouvoir parler à quelqu'un. Interpellée sur le sujet du tissu, elle affirma : premièrement, je dois vous montrer ce que j'ai. J'ai la terrible habitude d'acheter des mètres de tissu chaque fois que je trouve un bon drapier. J'ai toujours l'intention de le faire transformer en quelque chose d'utile. Mais trop souvent, je suis trop paresseuse ou je conclus que je ne l'aime pas autant ici que dans la boutique. Si je possède quelque chose que vous pouvez utiliser, vous devez le rapporter à la maison.

Meg faillit dire qu'elle voulait seulement découvrir où trouver les choses elle-même et ne devait pas profiter de la générosité de Janet. Mais elle s'arrêta avant que les mots ne quittent sa bouche, décidant qu'il y avait peu de risque que Walter s'oppose à une telle bonté. Sinon, il pouvait régler la question avec son père.

Janet envoya deux serviteurs chercher les quatre coffres remplis de longueurs de tissus pliées et les trois dames se plongèrent vite dans une joyeuse discussion.

Invitées à rester pour le repas du midi, Meg et Amalie n'avaient pas sitôt pris leurs places que Janet dit :

— Je compte rendre visite à Jenny la semaine prochaine. Je résiderai là-bas au moins quinze jours, et peut-être plus longtemps si Douglas convoque nos hommes, comme je me doute qu'il a l'intention de le faire très bientôt. Vous deux pourriez m'accompagner.

Sentant Amalie se raidir à côté d'elle, Meg répondit rapidement :

— Comme c'est gentil à vous, milady ! Je vais devoir le demander à Walter, mais je pense qu'il sera heureux d'y consentir. Ce sera bon de revoir Jenny, n'est-ce pas, Amalie ?

— Oui, en effet, dit poliment Amalie.

Cependant, Meg savait qu'elle n'était pas sincère et elle prévoyait une période tumultueuse.

Décidant de régler cela rapidement, elle attendit seulement qu'elles aient passé les portes du Hall et soient entrées dans la forêt, avec leur escorte à une courte distance derrière elles.

— Nous avons des heures à tuer avant le souper, dit-elle alors. Suivons le ruisseau un peu plus loin pour admirer un peu plus Rankilburn Glen. Nous devrions être assez en sécurité ici.

Amalie acquiesça, même s'il était clair qu'elle le faisait uniquement pour Meg.

Plus avisée que d'exiger des réponses d'elle, Meg l'entraîna dans une discussion sur les plans pour la tour et son espoir de voir Walter les approuver.

— Il a bien remarqué les armes et autres que nous avons suspendus sur le mur de la cheminée, dit-elle à un moment donné. Il a dit qu'il avait trouvé que c'était une bonne idée.

— Oui, parce qu'elles sont hors de son chemin, dit Amalie en souriant enfin. Je ne sais pas comment ses hommes réussissaient à vivre dans la pagaille que nous avons vue à notre arrivée. Pensez seulement à ce que Madame notre mère dirait d'une maison dans un tel état.

— Je ne veux pas penser à ce qu'elle pourrait dire sur Raven's Law, dit franchement Meg. C'est ma maison, à présent.

— Oui, bien sûr, et c'est dans sa nature d'être critique de tout ce qu'elle voit, dit Amalie. Mais vous pouvez être critique également, Meggie. Ma foi, moi aussi, je suppose. Est-ce simplement dans notre nature, pensez-vous ?

— Plus probablement, c'est une habitude, dit Meg. Quand on a une idée d'amélioration, on fait des suggestions. Mais je veux toujours discuter de mes idées avec les autres. N'est-ce pas vrai que je vous demande votre avis avant d'entreprendre quelque chose de nouveau ici ?

— Oui, en effet, dit Amalie. Mais vous n'acceptez pas souvent mes idées.

— Ni vous les miennes, dit Meg en souriant. C'est aussi dans la nature humaine, je suppose. Cela ne veut pas dire que je ne veux pas de vos idées et de votre intérêt, car ils m'intéressent. En fait, je suis curieuse de savoir pourquoi vous ne vouliez pas que j'accepte la gentille invitation de Sa Seigneurie à l'accompagner à Ferniehurst.

L'air coupable, Amalie lui dit :

— Je n'ai pas dit cela.

— C'était inutile. Vos sentiments étaient clairs pour moi et ont pu l'être pour elle aussi. Vous ne les dissimulez pas bien, ma chère.

— Et vous y arrivez, je suppose.

— Je le peux s'il le faut, dit Meg. Par contre, ce n'est pas un talent que l'on veut perfectionner. Mais nous ne discutons pas de dissimulation pour le moment. Dites-moi pourquoi vous ne voulez pas que j'y aille.

Amalie ne répondit pas immédiatement et Meg n'insista pas.

Elles longèrent la rivière et personne ne s'y opposa dans leur groupe. Meg était sûre que les hommes n'allaient pas intervenir dans leur conversation privée, comme ils pouvaient facilement imaginer qu'elle l'était. Même Sym s'était laissé distancer pour chevaucher avec les autres.

Les bois se densifièrent, devenant un véritable fourré de bouleaux, chênes, noisetiers et pins de chaque côté de la piste étroite. À certains endroits, malgré les pentes abruptes de part et d'autre, le massif épais dissimulait la rivière au débit rapide. Meg se rappela que Walter avait dit une fois que le ciel feuillu de la forêt était si épais qu'une personne pouvait voyager du Hall jusqu'à Selkirk sans voir le soleil une seule fois.

Ils pouvaient aisément entendre l'eau vive, par contre, de sorte que lorsqu'Amalie parla finalement, elle dut hausser le ton pour se faire entendre de Meg.

— Je ne sais pas exactement pourquoi je ne veux pas y aller, dit-elle. Je crains qu'il n'y ait encore cette histoire d'envie du bonheur de Jenny, mais cela me semble mesquin. Voyez-vous, je ne la déteste pas. Je… c'est juste… Elle fit une pause marquée d'un sanglot et ce ne fut qu'à ce moment-là que Meg vit les larmes dans ses yeux.

— Qu'y a-t-il, mon cœur ? dit-elle avec douceur.

— Et si… Oh ! Meggie, et si j'attendais un enfant ?

— Parbleu, est-ce le cas ?

— Je ne sais pas !

Les mots formant une plainte se terminèrent en cri quand une douzaine d'hommes surgirent des bois. Plusieurs saisirent les brides de

leurs chevaux, tandis que d'autres affrontèrent leur escorte.

Bien que les bandits fussent à pied, plusieurs avaient tiré leurs armes, allant du gourdin à la courte lance, en passant par la massue et l'épée.

Chapitre 13



Mais la paix aux frontières, qui appauvrissaient ses Highlands à l'ouest et ses hommes, c'était pire que tout.

Entendant l'agitation derrière elle, Meg se tourna pour voir les hommes de sa suite, épées au poing. Sym, en position pour se lancer à sa rescousse, tenait un poignard.

— Dites-leur de rester là où ils sont et de rengainer leurs armes, milady, dit vivement l'homme emprisonnant la bride à sa droite. Mes gars ne vous veulent pas de mal.

Craignant qu'avec ses hommes, il puisse tout faire pour se protéger, et consciente du visage blême d'Amalie et de ses mains tremblantes, Meg leva une main pour dire à son escorte de ne pas bouger.

— Que voulez-vous, dans ce cas ? demanda-t-elle.

— Ma foi, milady, nous avons la permission de Douglas de chasser ici et de ramasser du combustible. Mes compagnons traquent un chevreuil juste devant et vous ne voudrez pas les déranger. Mais je craignais un malentendu si nous ne vous arrêtions pas ici. Voyez-vous, je ne veux blesser personne à cause d'un geste précipité. Maintenant, dites à vos hommes de relever leurs épées.

Malgré son ton obséquieux, Meg sentit une peur menaçante venant de lui et s'obligea à demeurer calme.

— Je pense qu'il doit déjà y avoir un malentendu, dit-elle. Vous êtes sur une terre privée appartenant au laird de Buccleuch. Comme elle ne savait pas avec certitude s'ils se trouvaient encore en pays écossais, elle ajouta : de plus, il est le garde-forestier d'Ettrick, chargé de sa protection. Il voudrait voir le permis que vous avez reçu de

Douglas.

— Oh ! mais nous avons rencontré Buccleuch il y a quelques jours à peine, dit-il. Je crois que vous devez être ses filles, de sorte que je suis stupéfait qu'il ne vous ait pas prévenues que nous pourrions être ici et n'en a pas informé votre belle escorte. Mais j'ai entendu dire qu'il était absent, donc, il a probablement oublié.

— Je suis sa belle-fille, dit Meg. Elle était convaincue que Wat et son père auraient avisé tout le monde à Raven's Law si Douglas avait accordé une telle permission. Elle était tout aussi sûre que c'était là les voleurs qui sévissaient depuis un moment dans la région. Comme le faire remarquer ne contribuerait en rien à désamorcer la situation, elle ajouta : mon mari est absent également. Sans doute, c'est pourquoi personne ne m'a rien dit.

Amalie se raidit à côté d'elle, nettement plus inquiète que jamais.

Le chef lui jeta un coup d'œil, puis reporta les yeux sur Meg, qui lui rendit nonchalamment son regard.

— Voyez-vous, nous prenons uniquement ce dont nos familles ont besoin pour cuisiner et manger. Vous connaissez très bien la grande destruction qu'ont entraînée les Anglais lors de leur venue il y a trois ans. Même aujourd'hui, lorsque Douglas dirige une incursion en Angleterre, Hotspur ou un de ses semblables Anglais riposte en piétinant les champs écossais et en volant nos bêtes. Nos familles ont faim, sauf quand nous pouvons leur trouver de la nourriture.

— Avez-vous de quoi manger en ce moment ? demanda Meg.

— Un peu, mais pas suffisamment, dit-il avec un sourire ironique. Voyez-vous, c'était le chevreuil que nous chassions qui nous a prévenus de votre arrivée en s'enfuyant.

— Alors, vous accepterez peut-être mon invitation à venir souper avec nous à Raven's Law, dit-elle. Ignorant le petit cri de protestation d'Amalie, elle espéra que sa sœur ne dirait rien pour anéantir l'amabilité fragile qu'elle cherchait à promouvoir.

L'homme hésita.

Consciente qu'Amalie la dévisageait comme si elle était folle, Meg déclara :

— Nous avons bien assez de nourriture pour la partager, à moins

que votre bande soit plus importante qu'il n'y paraît.

— Nous sommes deux douzaines, dit-il en la regardant d'un air scrutateur.

Que son expression soit le fruit du doute concernant sa sincérité ou d'une idée que vingt-quatre hommes pouvaient facilement prendre en otage deux jeunes femmes et une tour de garde pour parvenir à leurs fins, Meg n'en fut pas sûre.

Et cela n'importait pas. S'ils avaient faim et devaient nourrir leurs familles, elle allait les aider. Si c'étaient des bandits, c'étaient des bandits. Mais dans tous les cas, elle et Amalie seraient plus en sécurité à la maison et elle espérait prendre au moins une précaution.

— Je suis accompagnée de mon page, dit-elle. C'est le garçon là-bas avec les hommes. Si vous me laissez le convoquer, je vais lui demander de partir devant pour prévenir le cuisinier que notre groupe a augmenté afin qu'il puisse immédiatement commencer à préparer plus à manger. Autrement, je crains qu'il ne soit très tard avant que nous prenions notre souper.

Le chef contempla Sym, puis il hocha la tête.

— Oui, vous pouvez l'appeler, mais dites-lui qu'il ne devrait pas lancer des regards noirs à des gens supérieurs à lui. Dites-lui aussi que votre sécurité dépend du fait qu'il répète exactement ce que vous avez dit et n'ajoute rien de plus, milady. Si je découvre autre chose que de la nourriture et un accueil chaleureux à notre égard à Raven's Law, je vais être très en colère.

Acquiesçant d'un signe de tête, Meg pivota et cria :

— Sym, viens ici ! Les autres, restez où vous êtes et rangez vos armes.

Sym donna un coup de pied à son poney et la rejoignit.

— Oui, milady ?

— Je veux que tu chevauches aussi vite que possible pour prévenir maître Wat, mon cuisinier, que nous aurons des invités à dîner. Deux douzaines d'hommes, dis-lui.

— Oui, milady. Sym fixa son regard sur le sien. Voulez-vous dire que ces types vont souper avec nous ?

— Attention à tes manières, petit gars, dit sèchement le chef.

Sym le regarda.

— Oui, bien sûr, dit-il. Je me posais la question, c'est tout.

— Je parle bien de ces hommes, dit Meg. Veille à transmettre mon message à maître Wat. Et comprends-moi bien, Sym, ajouta-t-elle en retenant son regard. Si la nourriture n'est pas prête pour ces hommes peu de temps après notre arrivée, les humeurs pourraient s'échauffer, y compris la mienne. Donc, assure-toi que notre cuisinier sait qu'il doit offrir un bon souper à mes invités.

Il plissa les yeux, incitant Meg à se demander si c'était un regard de compréhension et non de confusion.

Mais enfin, il hocha la tête et dit :

— Je vais transmettre le message, oui. Et je vais veiller à ce que l'idiot de cuisinier ne fasse que ce qu'on veut de lui.

Rassurée, elle lui dit :

— Pars vite, alors. Il faut du temps pour se préparer à recevoir autant de monde.

Acquiesçant d'un autre hochement de tête, il fit tourner son poney sans un mot de plus et lui donna un violent coup de pied, passant devant les hommes d'armes à cheval sans s'arrêter.

— Il me semble un bon garçon solide, dit le chef.

— Oui, il l'est, dit Meg en souhaitant ardemment que le garçon fasse ce qu'elle lui avait demandé.

— Nous avons encore du bois à charger dans nos charrettes et quelques poules qui courraient en liberté, dit le chef.

— Prenez tout votre temps, dit Meg sincèrement. Nous ne sommes pas pressés.

— Êtes-vous folle ? marmonna Amalie d'une voix basse, mais féroce quand le chef s'éloigna à pied et que les hommes tenant leurs chevaux se rapprochèrent de leur escorte. Quelle folie vous a pris d'inviter ces hommes affreux à revenir avec nous à Raven's Law ?

— S'ils disent la vérité, je pense que Walter va les aider, dit Meg en continuant à observer de près le chef en mouvement et en espérant que le bruit du ruisseau tumultueux les empêcherait, lui et ses hommes, d'entendre leur conversation à voix basse.

— Et s'ils ne disent pas la vérité ? Comptez-vous leur remettre

Raven's Law après que votre pauvre cuisinier leur aura fourni à souper à tous ?

— Vous n'avez pas passé beaucoup de temps dans les cuisines, dit Meg.

— Vous ne me l'avez pas demandé. Pourquoi en parler maintenant ?

— Parce que le nom de notre cuisinier est Jed Crosier, dit Meg. Et vous savez sûrement que Sym appelle Walter maître Wat.

— Ma foi, cela ne m'a même pas traversé l'esprit. Walter n'est-il pas encore à Hermitage ?

— Il prévoyait de revenir ce soir, dit Meg. Si c'est le cas, il pourrait souper au Hall avant de rentrer à cheval chez nous, mais Sym le trouvera, où qu'il soit. J'espère qu'il a aussi compris qu'il doit transmettre le message au cuisinier.

— Parbleu, pourquoi ?

— Parce que si nous arrivons et constatons que la préparation du repas va bon train, personne ne remarquera l'absence de Sym. Mais si nous découvrons qu'il n'y a pas de nourriture et pas de Sym… Taisez-vous, à présent, cet homme revient, ajouta-t-elle en voyant le chef ressortir du bois.

Ses compagnons mirent une demi-heure supplémentaire à charger leurs trouvailles dans leurs charrettes et sur leurs poneys. Quand ils furent prêts, Meg songea qu'il formait un groupe étrange. Cependant, les véhicules les ralentissaient joliment tandis qu'ils revenaient par le chemin sinueux de Clearburn et suivaient le plus petit ruisseau en remontant Buck Cleuch jusqu'à la tour de garde.

— Nos hommes marmonnent entre eux, dit Amalie.

— Je les entends, dit Meg. Elle regarda les six hommes, un pli sur le front.

— Ils pensent sans doute qu'ils auraient pu avoir le dessus sur ces hommes.

— Je n'en suis pas sûre. Les voleurs sont quatre fois plus nombreux qu'eux. En tous les cas, les deux camps auraient souffert des pertes et j'ai cru qu'il valait mieux pour nous agir comme nous le ferions à la maison et ne pas nous ranger d'un côté ou de l'autre. Il est sûrement

plus sage de découvrir pourquoi les vols se produisent plutôt que de découper ces hommes à l’épée ou les pendre.

— Possible. Et si, toutefois, Walter n’est pas d’accord ?

Meg savait que Walter serait en désaccord. Il allait être en colère qu’elle n’ait pas amené une escorte suffisamment importante pour vaincre toute menace. Cependant, cette méthode aurait nécessité la plupart des gardes qu’il avait laissés avec elle à Raven’s Law, mettant ainsi la tour en danger. Cette pensée lui indiqua que sa première évaluation était erronée.

Il allait être furieux qu’elle se soit rendue à cheval au Hall, pour commencer.

Mais c’était fait et elle n’y pouvait rien changer.

Elle ne pouvait qu’espérer maîtriser la situation actuelle suffisamment pour ne pas finir comme otage. Par conséquent, quand ils entrèrent dans la cour de Raven’s Law, elle ordonna vivement au capitaine de son escorte de s’occuper des chevaux.

Puis, elle demanda à deux des autres hommes de veiller aux besoins de leurs invités.

— Je vous prie de leur montrer où ils peuvent se rafraîchir. Puis, accompagnez-les dans la salle, dit-elle tandis qu’un autre membre de sa suite l’aidait à descendre de sa monture. En secouant ses jupes, elle ajouta : je vais aller à la cuisine pour voir si tout est en marche.

— Cela ne vous ennuiera pas que quelques-uns d’entre nous aillent avec vous, milady, pour voir si tout va bien pour le cuisinier, dit le chef.

Elle s’était attendue à cela et avait espéré qu’en divisant l’ennemi, il serait moins dangereux. Même alors, elle s’efforça au calme et dit :

— Vous devriez venir avec moi aussi, Amalie.

— Oh ! oui, dit le chef avec un sourire inquiétant. Elle le devrait.

Entrant dans la cuisine avec une appréhension grandissante, Meg fut soulagée de voir les aides de cuisine, hommes et femmes, plumant des poulets et du gibier à la hâte pour les faire rôtir sur le feu.

— Cela prendra probablement encore une heure, milady, dit le cuisinier en l’accueillant. Nous avons commencé dès que nous avons reçu votre message, alors nous mettrons le souper sur les tables à

peine une demi-heure environ plus tard que d'habitude.

— Merci d'avoir agi si rapidement, dit-elle en croisant son regard calme.

— Je vous remercie aussi, maître Wat, dit le chef en tendant une main. Cela sent bon ici. Je salive déjà.

Meg retint son souffle.

Sans marquer de pause, il lui dit :

— J'espère que vous aimerez votre souper, Monsieur.

— Entre-temps, envoyez de la bière et du pain dans la salle pour atténuer leur faim, dit Meg. En se tournant vers le chef, elle lui dit : à présent, si nous vous avons persuadé que nous pouvons tous vous nourrir, laissez-moi vous accompagner dans la salle et veiller à vous installer avec vos hommes.

Par miracle, il obtempéra, de sorte que Meg le précéda dans la salle, notant avec satisfaction que son premier geste fut de fixer les yeux sur le mur de la cheminée.

Les hommes de Walter avaient emporté plusieurs des armes suspendues là avant, mais il restait un assortiment respectable. Des crochets inutilisés révélaient combien d'armes manquaient.

Le chef n'était pas le seul à fixer cela. Chaque homme avec lui contemplait le mur ou faisait semblant de ne pas le fixer tout en y jetant des regards fréquents.

— Un bel étalage, dit le chef.

— Oui, ce l'est, approuva-t-elle. Je vous en prie, comment dois-je vous appeler, Monsieur ?

— Mes gars m'appellent Neb.

— Dois-je vous appeler ainsi ou avez-vous un nom de famille ?

La plupart des gens aux frontières n'en avaient pas. Mais la plupart nommaient volontiers leur maison ou leur parenté. Cependant, il répondit :

— Ah non ! alors, ce serait tout vous dire. Neb fera l'affaire.

— Alors, voulez-vous vous joindre à moi et ma sœur à la table d'honneur, Neb ?

Cette fois, son expression en fut une de stupé-faction pure.

— Non, milady, vous ne voulez pas qu'un homme de mon acabit

mange sur cette estrade avec vous. Ce n'est pas convenable.

— C'est à moi de décider ce qui est convenable, Monsieur. En tant que chef de ces hommes, vous êtes notre invité de marque et devriez être sur l'estrade. Tout d'abord, par contre, si vous voulez bien nous excuser, ma sœur et moi aimerions nous rafraîchir. Vous voudrez sans doute faire de même, de sorte que je vais demander à un serviteur de vous montrer où se trouvent les lieux d'aisances. Il pourra aussi vous verser de la bière ou du vin lorsque vous serez prêt.

— La bière sera bienvenue, mais je ne peux pas accepter que vous et l'autre dame partiez ensemble, milady. Pardonnez-moi ma nature méfiante, mais je me sentirais mieux si vous y alliez l'une après l'autre.

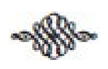
— Très bien, mais seulement si vous gardez vos hommes ici avec vous, lui dit Meg. Je ne veux pas m'inquiéter pour elle, seule à l'étage ou ici quand je ne suis pas avec elle.

— Vous avez ma parole qu'aucun de mes gars ne fera de mal à l'une ou l'autre de vous.

Meg dut se contenter de cela, mais quand Amalie se porta volontaire pour partir la première, elle en fut reconnaissante. Elle se serait fait du souci en se demandant si elle avait eu raison de lui faire confiance et laisser Amalie seule avec lui et ses hommes. En l'occurrence, Meg alla sur l'estrade et commanda la bière de l'homme tandis qu'un serviteur lui montrait les latrines.

Ses hommes s'étaient installés aux tables à tréteaux et semblaient satisfaits pour l'instant avec le pain et la bière. L'un d'eux sortit un luth usé et commença à pincer les cordes, tandis qu'un autre entreprit de chanter une ballade. Quand Amalie fût revenue et que Meg se fût occupée en vitesse de ses ablutions, ils chantaient tous à gorge déployée.

Sans l'épée de Neb à portée de main et les armes de ses hommes disposées de même façon, elle pensa qu'on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un rassemblement pour un festin en fin de journée.



Wat, Buccleuch et leur suite avaient atteint la rive gauche de Rankilburn où il coulait autour de Kirk Hill, à quatre kilomètres environ au sud du Hall, quand Wat vit un petit cavalier approcher d'eux à fond de train, sortant de la courbe suivante dans la piste.

— On dirait Sym, dit-il à son père.

— Que diable fait-il ici ?

— Ce ne peut pas être une bonne nouvelle, dit Wat en éperonnant son cheval.

— Maître Wat, des voleurs ! cria Sym en stoppant son cheval net, tout en attrapant sa crinière pour ne pas s'envoler par-dessus. Ils sont avec milady à la tour !

Un frisson glacé traversa Wat. Faisant signe à Buccleuch d'avancer plus vite, il demanda :

— Comment diable sont-ils entrés dans la tour ?

— Ils ne l'ont pas fait. Nous étions allés au Hall, voyez-vous et nous rentrions, mais…

— Qui est allé au Hall avec vous ?

— Lady Amalie, oui, et six de nos gars, mais ces braconniers… Ils étaient deux douzaines, alors milady a dit à nos gars de relever leurs épées.

Tandis que Buccleuch s'arrêtait à côté de lui, Wat lui dit :

— Les voleurs de la forêt ont intercepté Meg et Amalie quand elles revenaient du Hall. Que s'est-il passé ensuite, Sym ?

Sym hésita, l'air méfiant, puis il dit précipitamment :

— Milady les a ramenés pour le souper à la maison. Elle a dit que je devais partir devant et informer le cuisinier qu'elle avait des invités.

En réprimant sa stupéfaction, Wat lui dit :

— Tu es un bon gars d'être plutôt venu me voir. Mais nous devons nous dépêcher, car lorsqu'ils découvriront qu'il n'y a pas de nourriture pour eux…

— Il y aurait des ennuis, oui, dit Sym. Milady a pensé à cela, car elle a dit : « Dis-le à maître Wat, notre cuisinier. » J'ai pensé qu'elle était folle, mais elle m'a fixé ainsi — il cloua son regard dans celui de Wat —, alors je n'ai rien dit, sauf que j'allais faire ce qu'elle me demandait.

— C’était la bonne chose, dit Buccleuch de manière encourageante.

Mais Wat espérait seulement de nouveau que Meg allait survivre assez longtemps pour qu’il puisse lui tordre le cou.

— Ce l’était, oui, dit Sym. Mais je réfléchissais sans cesse, voyez-vous. Ils étaient en train de chasser et je savais bien qu’il leur faudrait un peu de temps s’ils avaient du gibier à transporter. Je me suis donc arrêté au Hall et j’ai dit à un gars là-bas de prévenir Jed Crosier pendant que je vous cherchais. Je lui ai dit aussi que la maîtresse avait appelé le cuisinier maître Wat, alors Jed devait être au courant également. À voir l’air du chef des bandits, il allait faire quelque chose pour s’assurer que c’était son nom.

Wat dévisagea le gamin en se demandant si, à cet âge si tendre, il aurait eu l’intelligence de comprendre autant de choses avec si peu pour l’aider. En calculant rapidement dans sa tête, il se tourna vers Buccleuch.

— Sym dit qu’ils sont vingt-quatre. Elle avait six hommes armés…

Buccleuch lui dit :

— Elle aurait dû en avoir deux fois plus !

— Cela a aussi été ma première pensée. Mais j’ai mes propres gars avec moi ici ou ailleurs pour préparer les hommes à rejoindre Douglas. Donc, j’en ai laissé trop peu à la tour avec elle pour qu’elle puisse en amener plus sans laisser l’endroit sans défense. De plus, elle n’aurait pas dû en avoir besoin de plus pour une si courte distance. Combien en reste-t-il au Hall ?

Buccleuch grimaça.

— J’ai fait pareil, alors moins de trente. À nous deux, nous en avons encore trente de plus ici.

— Alors, je compte les amener avec moi et chevaucher devant si vous voulez vous arrêter au Hall et vous organiser pour prendre tous les autres que vous pouvez pour nous suivre.

Sym lui dit :

— Je leur ai dit au Hall que vous auriez besoin d’autres hommes, laird. Mais ils ne seront peut-être pas prêts à partir, ajouta-t-il en plissant le front. Je suis juste un bébé, voyez-vous, de sorte qu’un seul gars a voulu transmettre mon message. Les autres n’auront

probablement rien fait.

Buccleuch ébouriffa la chevelure du garçon.

— Si c'est le cas, je vais avoir des choses à leur dire qu'ils n'aimeront pas entendre. Tu as bien agi, mon garçon.

— Oui, en effet, car je vous ai trouvé, acquiesça Sym. Mais nous devons chevaucher comme le vieux Clootie maintenant pour secourir milady, car ce scélérat avait le regard d'un démon.

— Tu vas venir avec moi, mon garçon, dit Buccleuch. De plus, quand nous arriverons au Hall, tu resteras là, hors de danger.

Sym regarda Wat d'un air suppliant.

— Avec tout mon respect, Monsieur, dit Wat à son père, je pense qu'il a gagné le droit de voyager avec moi. Mais, ajouta-t-il en tournant un regard sévère sur le gamin, rayonnant à présent et bondissant joyeusement sur son poney nerveux, tu feras exactement ce que je te demanderai, Sym.

— Oui, bien sûr, dit Sym en faisant pivoter sa monture. Mais dépêchez-vous !

Wat jeta un regard à Buccleuch, qui sourit largement. Donc, avec Sym volant devant sur la piste accidentée et étroite et les hommes de Buccleuch derrière lui, ils foncèrent.

Wat et Sym quittèrent Buccleuch devant la piste montant vers le Hall et continuèrent. Plus ils approchaient, plus les craintes de Wat augmentaient. Tout cela avait pris trop de temps.

La probabilité était que Meg, Amalie et tous les hommes qu'il avait laissés à la tour étaient prisonniers à présent. Mais grâce aux discussions à Hermitage, il avait maintenant une vue d'ensemble. Comme de tels vols se produisaient partout, avec les voleurs insistant pour dire qu'ils avaient la permission de Douglas de prendre tout ce qu'ils souhaitaient, cela pouvait bien signifier qu'une personne essayait de retourner les puissants propriétaires aux frontières contre Douglas et ainsi miner son vaste pouvoir — précisément comme Douglas en personne l'avait suggéré.

La lumière dans le ravin s'était assombrie, rendant la piste plus difficile à suivre. Mais ils la connaissaient tous bien et la tour apparut enfin.

Tirant sur les rênes, Wat fit signe à Gibbie et à Tam de s'approcher en leur disant :

— Nous allons nous avancer à cheval tous les trois ensemble et voir si quelqu'un nous arrête.

— Ils attendent peut-être simplement que nous passions les grilles, le prévint Tam.

— Oui, mais si les hommes à la porte sont les nôtres, nous les reconnaîtrons tous. Et je pense que nous saurons immédiatement si quelque chose cloche chez eux.

— Même si ces bandits menacent la maîtresse ? demanda Gib.

— Même alors, dit Wat. Il regarda Sym. Nous allons d'abord les désarmer un peu. Crois-tu être capable de te faufiler une fois au mur si je te laisse venir à cheval avec nous, Sym ?

— Oui, dit le garçon en tremblant d'excitation. Dites-moi juste ce que je dois faire.

— Observe-moi. Quand nous serons près de la porte, si tout semble bien, nous entrerons. Mais si j'abaisse ma main sur ma hanche de cette façon, tu feras tourner ton poney et tu suivras le mur. S'ils crient, reviens simplement vers les autres et dis-leur que nous avons des ennuis.

— Oui, je peux faire cela.

— Ne prends aucune décision par toi-même, par contre. Contente-toi d'en informer les autres.

— Oui, je le ferai.

Mais quand ils atteignirent la porte, leur inquiétude se dissipa, car elle s'ouvrit immédiatement et Dod Elliot se tint à côté en souriant.

— Bienvenue à la maison, maître Wat.

Wat le regarda, les sourcils froncés.

— Sym a dit qu'il y avait des ennuis. Avait-il tort ?

— Quant à cela, je ne peux pas en être sûr, Monsieur. La maîtresse est rentrée à la maison avec une bande de racailles qu'elle avait rencontrée dans la forêt. À voir les piles de bois et autres trucs dans leurs charrettes là-bas, je dirais qu'ils ont braconné. Mais elle a dit à nos gars de s'occuper d'eux et elle a commandé un souper pour tous. Ils sont dans la salle en ce moment ; tous.

— Avons-nous aussi des hommes dans la salle ? demanda Wat.

— Oui, sauf ceux sur le mur ou qui vaquent à des tâches et qui mangeront plus tard.

Ne sachant pas s'il devait être soulagé ou plus inquiet, mais convaincu que Dod ne lui mentirait pas, Wat fit signe aux hommes plus bas de le suivre. Puis, avec Tam, Gibbie et Sym, ils montèrent jusqu'à l'entrée de la tour et descendirent de cheval.

Traversant le passage à grands pas avec Tam et Gibbie derrière lui, Wat commença à grimper l'escalier en avançant silencieusement jusqu'à ce qu'il perçoive de la musique. Certain à ce moment-là que ses pas ne seraient pas entendus, il mit la prudence de côté et emprunta les dernières marches deux à la fois.

Depuis le palier, il regarda dans la salle par l'embrasure. Des hommes mangeaient et parlaient tandis que d'autres, ayant fini, chantaient. À la table d'honneur, sa femme était assise entre sa sœur et un homme à l'air rude que Wat n'avait jamais vu.

Un autre coquin était installé à côté de lui. Les deux semblaient convenir davantage aux tables à tréteaux, mais la scène était paisible. Bien que Wat compte plus d'étrangers que d'Écossais, ils n'étaient pas assez nombreux pour poser une menace.

À Gibbie, il ordonna :

— Va chercher les autres gars. Mais envoie quelqu'un à cheval dire à mon père que nous maîtrisons la situation ici. Puis, assure-toi que Dod barre la porte. Je vais vous attendre ici, toi et les autres, à moins de devoir faire différemment. Alors, ne tardez pas.

Gib partit sur le dernier mot et l'ouïe fine de Wat perçut le son de ses pas disparaissant au loin. La plupart des occupants de la salle regardaient le chanteur principal, les divertissant à présent avec une chanson d'amour.

Meg paraissait s'amuser. Plus que cela, elle semblait sûre d'elle et calme, comme si ses invités étaient des amis conviés à profiter d'un souper et d'un bon ménestrel embauché par ses soins pour l'occasion. En vérité, le gars était loin d'être aussi doué comme musicien et chanteur que le type qui les avait distraits à Hermitage.

La lumière dorée des bougies et du feu effleurait le visage de Meg.

Ses mains étaient posées sur la table, délicatement croisées devant elle. Elle paraissait imposante et sereine, dégageant une beauté qu'il ne lui avait jamais vue. Elle portait le voile simple bordé de dentelle qu'il aimait et la robe d'équitation vert forêt qui lui allait si bien. Son membre remua.

Une voix au fond de lui le rappela immédiatement à l'ordre. À un moment pareil, dit la voix, il était disgracieux de penser à sa peau douce et lisse ou à sa petite taille attirante et à ses hanches évasées. Permettre à de telles pensées de détourner son attention, même un instant, de son devoir le serait encore plus.

Cette fille avait dangereusement outrepassé ses droits, sinon en quittant la tour, où ses hommes pouvaient la protéger, alors en chevauchant aussi loin dans la forêt, ce qu'il ne doutait pas qu'elle avait fait. Même le fait que Sym savait qu'elle avait été imprudente était manifeste.

Alors, si le gamin savait cela, Margaret aussi.

Son devoir d'époux exigeait qu'il lui enseigne à être plus sage et cette leçon allait devoir être dure, car il allait bientôt repartir. Il n'osait pas la laisser continuer à croire que ce qu'elle avait fait aujourd'hui, elle pouvait le refaire sans conséquence.

L'homme à côté d'elle dit quelque chose et lorsqu'elle se tourna pour le regarder, Wat surprit une expression fugitive qui le crispa. Quand elle n'afficha qu'un intérêt poli pour l'animal, il se détendit. Ma foi, se demanda-t-il, était-ce une pointe de jalousie ? Parce qu'à la table de son mari, elle était assise à côté d'un homme qui n'était pas son époux ?

Alors qu'elle reportait les yeux sur le chanteur, il surprit de nouveau cette étincelle et il la déchiffra facilement cette fois. Elle l'avait vu et essayait de ne pas trahir sa présence.

Un petit coup tiré sur sa manche détourna son attention vers Sym, debout à côté de lui, avec un air inquiet. Il n'avait pas remarqué que le garçon l'avait suivi. Mais avant qu'il puisse lui dire de retourner en haut, Sym gesticula vers quelque chose dans la salle.

Wat entendit un éclat de rire en se tournant pour voir ce qui avait attiré l'œil de Sym.

Deux des étrangers étaient assis ensemble sur le banc le plus éloigné et l'un d'eux tenait un sac qui remuait. La tête rousse d'une chatonne était sortie du sac juste au moment où l'homme le tournait à l'envers et le tendait vers l'un des deux chiens de chasse allongés à proximité.

Les oreilles du chien se redressèrent vivement et il renifla l'air.

— Je vais le tuer, dit Sym en avançant d'un pas. C'est ma Pawky !

Wat l'attrapa.

— Reste ici, dit-il. Et reste hors du chemin.

Sym jugea apparemment sage d'obéir sans parler, ce qui était aussi bien, car la colère de Wat, n'étant plus obscurcie par le désir, avait à présent une cible principale.

Tirant son épée, à demi conscient seulement des pas de Tam derrière lui, il passa le seuil, s'avança derrière l'idiot débraillé avec la chatonne et posa la pointe de son épée avec juste assez de force sur la nuque de l'homme pour qu'il se fige. D'une voix glaciale, Wat dit :

— Éloigne doucement le sac du chien et remets-le-moi. Non, mon ami, ne bouge pas, dit-il à l'homme à côté de sa cible. Si vous voulez sortir vivant d'ici, tous les deux, faites exactement ce que je vous dis.

L'homme avec le sac frétillant le lui tendit sans se retourner et Wat l'accepta de la main gauche tout en maintenant l'épée posément à sa place.

Il regarda l'homme plutôt que le sac quand il s'en empara et il réussit à l'attraper par le côté. Pawky, en ayant visiblement assez, sortit en se trémoussant, enfonça ses griffes dans la manche du justaucorps de Wat et remonta précipitamment sur son bras jusqu'à son épaule, où elle donna un petit coup sur son oreille en guise de salut amical, puis s'assit et commença à ronronner.

L'ignorant, Wat garda les yeux sur les deux hommes, réalisant en s'éloignant de celui qui tourmentait la chatonne que la musique s'était interrompue.

Meg s'était levée. Dans le silence soudain, elle déclara :

— Bienvenue à la maison, Monsieur, nous avons des invités. Leur chef veut s'entretenir avec vous et je lui ai promis qu'il le pourrait.

Plusieurs des voleurs s'étaient pareillement mis debout.

Tam dit doucement :

— Nos gars sont à la porte. Je ne sais pas combien.

Wat abaissa son épée et répondit à Meg.

— Nous sommes rentrés, oui, Madame et nous sommes contents d'être ici. Avez-vous suffisamment à souper pour cinquante de plus ?

— Oui, dit-elle. Dois-je envoyer des hommes le chercher tout de suite ?

— Sous peu, dit-il. Nos invités sont les bienvenus, mais j'aimerais savoir d'où viennent les charrettes remplies de bois et de gibiers à l'intérieur de ma barbacane. Le laird de Buccleuch chevauche en ce moment même derrière nous, voyez-vous. En tant que garde-forestier, il voudra une réponse à cette question. Que dois-je lui dire ?

Personne ne répondit. Mais comme il l'avait espéré, les hommes qui s'étaient levés se rassirent et ses propres hommes l'observaient à présent pour voir un signe de sa part qu'il voulait les voir agir.

Il ignorait si Buccleuch était reparti, mais il ne savait pas non plus qu'il ne l'avait pas fait. Dans les faits, il avait encore moins d'hommes que les voleurs dans la salle.

Il s'en prendrait à eux avec la quasi-certitude de l'emporter, mais il ne pouvait pas risquer un combat, alors que deux des voleurs se tenaient aussi près des femmes sur l'estrade.

La plupart des hommes aux tables en contrebas l'observaient, mais plusieurs des voleurs jetaient des coups d'œil nerveux sur le corps de la cheminée où Meg avait suspendu les armes et les boucliers. Même ceux qui le considéraient du regard semblaient nerveux, l'amenant à espérer qu'il pourrait les persuader qu'ils avaient perdu, peu importe leur cause.

— Madame votre épouse a dit que vous nous aideriez, dit posément leur chef.

— C'est vrai, approuva Meg. Ces hommes m'ont dit qu'ils avaient la permission de Douglas de prendre du combustible et du gibier dans la forêt, car leurs familles ont besoin de nourriture et des moyens pour la cuire. C'est tout ce qu'ils cherchaient, ont-ils dit. Ils ne nous ont fait aucun mal, Monsieur.

Wat reporta son regard sur l'homme à côté d'elle.

— Qui es-tu ?

En jetant un regard à Meg, l’homme se leva avant de lui dire :

— Des hommes m’appellent l’idiot de Nebby Duffin, sir Walter, mais je ne suis pas idiot. Mes hommes m’appellent Neb.

— Tu dis avoir la permission de Douglas de prendre ce dont tu as besoin dans la forêt, Neb. Nous savons tous les deux que lorsque tu as rencontré Buccleuch il y a quelques jours, tu n’as pas été en mesure de lui montrer un tel permis. Comment expliques-tu cela ?

— Je ne peux pas l’expliquer parce que je ne sais pas pourquoi l’homme de Douglas ne m’a rien donné à montrer. Mais il a bien dit… parbleu, il nous l’a dit à tous ! Nous pouvons prendre ce dont nous avons besoin dans la forêt jusqu’à ce que Douglas en personne dise le contraire.

En fronçant les sourcils, Wat lui dit :

— Pourquoi n’es-tu pas simplement retourné vers cet agent de Douglas pour exiger un tel permis ?

Neb Duffin haussa les épaules.

— C’est lui qui est venu nous voir, Monsieur. Nous ne sommes pas allés à lui. Nous ignorions où le trouver.

— Alors, pourquoi ne pas te présenter directement devant Douglas ? Tous savent où il est en ce moment : au château Hermitage à Liddesdale.

Neb garda le silence.

— Avec tout mon respect, Monsieur, dit Meg, ce n’est pas tout le monde qui se sent assez à l’aise pour aborder un homme aussi puissant que Douglas pour présenter ce genre de requête.

L’homme à côté d’elle hocha la tête.

En réfléchissant à toute allure, Wat déclara :

— Voici ce que je peux faire pour toi ce soir. Si tu acceptes de partir paisiblement d’ici, je veillerai à ce que vous apportiez suffisamment de nourriture pour alimenter vos familles. Mais je ne peux pas vous laisser conserver ce que vous avez pris dans la forêt : pas sans la permission de Sa Seigneurie. Cependant, ajouta-t-il quand les hommes des tables à tréteaux commencèrent à remuer avec agacement, je vais aborder Douglas moi-même si je découvre que

votre situation est celle que vous décrivez.

Neb lui dit :

— Vous le verrez, donc ?

— Je vais regrouper des hommes sous mon étendard et le sien dans la prochaine semaine et je le rejoindrai dans huit jours à Southdean. En échange de mon aide, ajouta Wat, je vais vous demander de vous offrir pour défendre la cause de Douglas, qui est celle d'assurer la sécurité de l'Écosse contre les Anglais une fois pour toutes. Accepterez-vous cela ?

— Devons-nous vous servir ? demanda Neb.

— Je vous accueillerais avec plaisir, même si je sais bien que vous n'êtes pas mes parents et que vous n'avez pas juré de me servir. Cependant, vous êtes des habitants des frontières, alors j'accepterais votre parole que vous nous aiderez en servant les chefs qui combattent avec nous et pas ceux qui luttent contre nous.

Il patienta, laissant le silence durer dans la salle jusqu'à ce que Neb lui dise :

— D'accord, donc. Vous avez ma parole, Monsieur, et je parle pour la plupart de mes hommes. Mais sur cette question, si nous sommes d'accord, je vais leur demander de répondre pour eux-mêmes.

— Je suis d'accord, dit Wat.

— Oui, alors, je suis avec vous, dit un homme bruyamment en se levant.

— Et moi, cria un autre, et un autre, jusqu'à ce que seuls les deux hommes assis sur le banc du fond, ceux qui avaient torturé la chatonne, n'aient pas répondu.

Celui qui n'avait pas tenu le sac dit à voix basse :

— Moi aussi.

Le bourreau ne parla pas et ne montra aucun signe de ce qu'il pensait.

Wat attendit en silence. Le seul son qu'il entendit fut le ronronnement de la petite chatte, mais il garda son attention sur l'homme silencieux.

Neb lança :

— Remue ta langue, Kip. Que dis-tu ?

— Je pense que je vais dire « oui », dit l’homme en regardant Wat.

— Pourquoi ? demanda Wat. Pourquoi dois-je accepter ta parole quand je sais bien que tu nourris sûrement de mauvais sentiments à mon égard maintenant ?

— Oui, Monsieur, j’aurais pu. Mais un homme qui dirige de main de maître son château, alors même qu’une petite chatte est assise sur son épaule, se lavant et ronronnant assez fort pour se faire entendre dans une grande salle comme celle-ci — et sans qu’il lui prête la moindre attention pendant qu’il expose sa loi comme vous l’avez fait… Un tel homme, je peux le suivre n’importe où.

Chapitre 14



Aucun sanglier dans la forêt, quand il est chassé et blessé, n'a jamais vu une tempête ni n'a été aussi stupéfait…

Meg eut toutes les peines du monde à ne pas rire, pas seulement à cause du commentaire de l'homme, mais devant l'expression du visage de Walter. D'autres dans la salle, y compris l'homme à côté d'elle, ressentaient manifestement la même chose. Mais à l'exception de bruits rapidement étouffés, ils résistèrent à la tentation.

Se tournant vers Neb Duffin, elle lui dit :

— Ma sœur et moi devons nous retirer, à présent, afin que vous puissiez discuter de votre situation plus à fond avec sir Walter. Je vous assure, sa parole est bonne. J'espère donc que vous allez nous excuser.

— Oui, bien sûr, dit-il. Je sais bien que c'est un homme de parole, et que lui et son père sont aussi des amis intimes de Douglas. Ça ira pour nous, maintenant, je pense, et je vous remercie de votre bonté, milady. Peu de gens auraient fait ce que vous avez fait aujourd'hui.

— Je vais donc vous souhaiter le bonsoir, dit-elle. Vous serez toujours les bienvenus ici ; si vous rencontrez encore des difficultés, vous devez venir nous trouver immédiatement et nous le dire.

Il hocha la tête.

— Venez, Amalie, dit Meg. Nous allons monter à présent.

— Je pense que nous ferions mieux d'attendre un instant, dit Amalie en regardant dans la salle plus bas.

Meg tourna les yeux vers le fond où se trouvait Walter une minute plus tôt. Des hommes d'armes passaient le seuil, mais ils gardaient leurs armes dans les fourreaux.

Elle était sur le point de demander à Amalie ce qu'elle entendait

par là quand elle vit Walter mettre les pieds sur l'estrade. Le retrouver tellement plus près qu'elle s'y était attendue était un peu troublant.

Neb recula hors de son chemin, mais Walter lui dit :

— Ne pars pas tout de suite. Je veux te parler plus longuement, ainsi qu'à tes hommes, pour découvrir précisément vos besoins et en savoir plus sur cet agent qui vous a dit parler au nom de Douglas.

— Oui, Monsieur.

— Je suis certain qu'il n'est pas un des hommes de Douglas, mais je peux t'assurer que Douglas aussi vous aidera, surtout que vous avez accepté de lui prêter mainforte. Que croyez-vous faire ? ajouta-t-il d'un ton moins cordial alors que Meg passait devant lui.

— Je ne voulais pas vous interrompre, Monsieur. Mais Amalie et moi allons au lit.

Il dit à Neb :

— Si tu veux bien rejoindre tes hommes près du feu, Neb, j'aimerais m'entretenir brièvement avec Madame mon épouse avant qu'elle se retire.

Neb accepta, il s'inclina devant Meg et il partit.

À l'instant où il descendit de l'estrade, Walter dit d'un ton grave :

— Vous pouvez vous retirer, mais ne vous endormez pas. Nous allons avoir une discussion, vous et moi.

À sa stupéfaction, elle sourit largement.

— L'idée d'une telle conversation vous amuse-t-elle ? demanda-t-il. Elle ne le devrait pas.

— Non, Monsieur, dit-elle. Mais c'est difficile d'être réellement terrifiée alors que la petite chatte de Sym vous regarde avec adoration et ronronne.

— Oh ! pour… Il leva la main et retira la chatte de son épaule, puis il la lui tendit presque en grognant. Amenez-la avec vous et rendez-la à Sym.

Les yeux baissés, elle dit tout en caressant la chatonne :

— Oui, Monsieur, je le ferai.

Apparemment non impressionné par la docilité, il dit sèchement :

— Veillez à le faire.



Ayant confié sa chatte à Sym, Meg souriait en montant jusqu'à ce qu'Amalie, derrière elle, déclare d'un ton caustique :

— Je ne blâme pas Walter d'être en colère, Meg. Ces affreux hommes auraient pu nous tuer. Pourquoi, doux Jésus, les avez-vous invités ici ?

— Mais je vous l'ai dit, ma petite chérie. Ayant observé nos parents jouer de finesse entre les Anglais et les Écossais pendant presque toute ma vie, j'ai simplement cherché à mettre à profit ces leçons en persuadant les voleurs que nous étions inoffensives et allions même les aider si nous le pouvions. Là-bas dans les bois, j'ai vu, comme vous, qu'ils nous considéraient à peu près comme deux otages utiles. De plus, ils avaient quatre hommes pour un des nôtres. Pensez-vous vraiment que j'ai mal agi ?

— Mon avis n'importe pas, marmonna Amalie. C'est sir Walter que vous allez devoir convaincre à présent. Et je ne pense pas qu'il avait l'air de quelqu'un qui peut être persuadé.

— Non, dit Meg. Mais parfois, il écoute.

Elle s'arrêta lorsqu'elles atteignirent le palier près de sa chambre à coucher et posa une main sur le bras d'Amalie, alors que celle-ci aurait poursuivi son chemin.

— Ne partez pas tout de suite, dit Meg. Nous avons encore beaucoup à discuter et du temps devant nous, je pense, avant que Walter monte.

Manifestement réticente, mais tout aussi consciente que Meg allait insister, Amalie soupira et entra dans la chambre à coucher. Elle s'arrêta après quelques pas à l'intérieur et s'immobilisa.

Refermant la porte, Meg lui dit :

— Pourquoi croyez-vous que vous pourriez attendre un enfant ?

Amalie se tourna alors en lui disant :

— N'est-ce pas ainsi qu'une femme attend un enfant ? Quand un homme a obtenu d'elle ce qu'il voulait.

— Oui, ce l'est, dit Meg. Notre mère nous a dit cela. Mais je ne pense pas que cela se produit chaque fois et vous n'avez pas pris de

poids.

— Je suis déjà ronde. Comment le saurions-nous ?

Meg ignorait la réponse, mais elle était certaine qu'il y avait un moyen d'en être sûr. Les gens semblaient savoir quand une femme attendait un bébé avant qu'elle ne devienne si grosse que tout le monde pouvait le voir.

— Nous pourrions interroger lady Scott, dit-elle. Elle a donné naissance à trois fils et à une fille.

— Je ne veux pas le lui demander. Elle commence seulement à être gentille avec moi.

— Ne soyez pas grognonne, mon cœur. Cela ne vous va pas. Je vais lui poser la question, si vous voulez. En vérité, j'aimerais le savoir pour mon propre compte. Mais ne voulez-vous pas me dire qui vous a fait cela ? Nous devrons l'apprendre à un moment donné.

— Non, personne ne doit savoir, dit Amalie, ébranlée de nouveau.

— Nous ne sommes plus obligées d'en parler maintenant, dit Meg. Entendant des pas révélateurs sur le palier, elle ajouta rapidement : je vous en prie, ne montrez pas ce visage à Walter !

La porte s'ouvrit sur ses paroles et elle pivota pour l'affronter.

Espérant détourner son attention de sa sœur, elle donna à Amalie le temps de reprendre son calme et elle lui dit :

— Je… je m'attendais à ce que vous restiez un certain temps avec Neb Duffin.

Il jeta un bref regard à Amalie en lui disant :

— Je l'ai confié à Jed Crosier et ses hommes de main pour aider avec la nourriture et j'ai ordonné aux gars de Neb de décharger leurs charrettes.

— Leur permettez-vous de garder leurs poules ? Les lèvres de Wat tressaillirent.

— Oui, même si je leur ai fait remarquer que si les poules étaient réellement sauvages, les confisquer revient à prendre du faisan, selon la loi. Son regard se reporta brièvement sur Amalie. Vous allez nous excuser à présent, ma fille. Mais n'allez pas en bas.

— Je n'irai pas, dit-elle en passant vite devant lui avec un rapide regard compatissant pour Meg. À la porte, elle regarda en arrière, dit

bonne nuit et s’enfuit.

Meg murmura « bonne nuit ». Mais ce faisant, elle n’accorda pas un autre regard à sa sœur et Walter ne quitta pas Meg des yeux.

Sa colère était facile à voir. Toutefois, Meg savait que cela ne lui vaudrait rien de bien à tenter une justification sans d’abord découvrir pourquoi avec précision il était aussi furieux.

Comme il s’était rapidement inspiré de sa conduite dans la salle, elle avait espéré qu’il comprenait qu’elle avait agi de la meilleure façon selon ses connaissances.

L’expression dans son regard lui indiquait qu’il ne comprenait rien de tel. Il laissa le silence se prolonger jusqu’à ce qu’elle eût envie de parler pour le rompre. Mais juste au moment où elle allait le faire, il lui dit :

— J’attends une explication, chérie. Je pensais avoir été clair avec vous que vous ne deviez plus cavaler seule. Par vos actions aujourd’hui, vous avez trahi cette certitude. Je veux savoir pourquoi.

L’accusation la mit en colère, mais elle savait que révéler cette émotion ne ferait qu’alimenter la sienne, alors qu’une explication calme l’avait déjà aidée avec lui.

Le problème, cette fois, était que sa sérénité habituelle l’avait désertée. Elle lui dit :

— Voulez-vous savoir pourquoi j’ai quitté la tour ou pourquoi je les ai invités à la maison ?

— Je ne vous demanderai pas pourquoi vous êtes partie d’ici avec seulement six hommes pour vous escorter parce que…

— Pardonnez-moi, Monsieur, mais j’ignorais que vous vous attendiez à ce que je reste à l’intérieur de cette tour chaque fois que vous vous absentez. Dois-je rester ici tout le temps de votre absence avec Douglas ? Cela pourrait bien être des semaines et…

— Ne me poussez pas trop loin, dit-il en s’approchant d’elle. Il semblait tout à coup plus imposant que d’habitude, ce qui, elle le soupçonnait, était son intention. Vous savez que je ne veux pas dire une chose semblable. Et nous ne serons probablement pas partis aussi longtemps. Douglas veut seulement faire une grande démonstration de force pour dissuader les Anglais. Je doute que nous soyons absents

deux semaines.

— Mais vous prendrez encore une fois la plupart de vos hommes avec vous, non ?

— Oui, mais comme vous l'avez entendu en bas, les voleurs nous accompagneront, alors tout sera plus sûr ici. Et, de plus, je crois que ma mère compte rendre visite à Jenny. Elle vous invitera probablement à y aller avec elle, si elle ne l'a pas déjà fait.

Elle pressa les lèvres ensemble. Il fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Elle nous l'a demandé, en effet. Mais… mais je préférerais rester ici, ajouta-t-elle, ne voulant pas lui révéler qu'Amalie en était la raison. Quand il fronça de nouveau les sourcils, elle ajouta précipitamment : c'est mon foyer à présent et j'y ai passé à peine une semaine. Je veux apprendre à connaitre l'endroit et nos gens plus en profondeur. De plus, je suis certaine que votre mère aimerait mieux avoir Jenny pour elle seule.

— Nous pouvons en discuter plus tard, dit-il. Je vais vous acquitter d'une désobéissance envers moi. Cependant, je veux savoir pourquoi vous vous êtes dirigée vers la forêt plutôt que de rentrer directement à la maison. Neb a dit que vous étiez à près de deux kilomètres à l'ouest de l'embouchure du ravin quand il vous a rencontrés.

Elle faillit lui rappeler qu'au lieu d'être tombés sur eux par hasard, les voleurs étaient sortis en trombe des bois et les avaient encerclés. Percevant instantanément les pièges de cette voie, elle réalisa qu'elle s'enfoncerait dans des pièges encore plus nombreux si elle essayait d'expliquer qu'elle avait pris ce chemin parce que sur un cheval en terrain non familier, Amalie ne pouvait pas simplement s'en aller — comme elle l'aurait fait à la tour — si Meg tentait de la convaincre qu'elles devaient se rendre à Ferniehurst avec lady Scott.

Elle ne pouvait pas le lui dire sans préciser les motifs d'Amalie.

— Je voulais voir la forêt davantage, dit-elle. Cela, du moins, était vrai. Et je suis contente que nous ayons rencontré Neb, Monsieur. Si cela vous met en colère, vous le direz sans doute, mais ne vaut-il pas mieux apprendre la vérité que de l'ignorer ?

— Ce n'est pas le point, dit-il sévèrement.

Il entreprit alors de lui exposer ce qu'était ce point. Il parla clairement, logiquement et longuement. Il ne lui cria pas dessus, comme son père le faisait quand il était furieux, mais ses paroles furent plus dures à supporter en silence.

Le gros de l'affaire, comprit-elle, était qu'il croyait qu'une femme devait obéir à son mari plutôt que de se servir de son propre bon sens — même d'agir comme il s'y attendait quand elle ne pouvait pas savoir ce qu'étaient ses attentes. Qu'elle ait su qu'il allait être en colère passait à côté de la question. Ses reproches mirent sa patience et son humeur à rude épreuve.

Il parlait comme s'il ne lui faisait pas confiance pour agir raisonnablement, malgré la preuve évidente du contraire. N'avait-elle pas été capable de gérer une situation délicate ce même jour ?

Son père ne s'adresserait jamais ainsi à sa mère. Il estimait les conseils de Sa Seigneurie et son intelligence, même quand il résistait à les reconnaître.

Réalisant que Walter avait atteint un degré de fureur plus grand qu'avant, elle ramena son attention de force à ce qu'il disait, précisément.

— Avoir effrayé tout le monde, avoir envoyé le pauvre Sym chevaucher comme un fou pour chercher de l'aide… Avoir fait une randonnée dans les bois ayant déjà été victimes de maraudage ! Et avoir invité ces mêmes maraudeurs sans avoir la moindre idée du danger qu'ils pouvaient poser ! Ils pourraient bien s'avérer aussi désespérés qu'ils le prétendent, mais vous n'aviez aucun moyen de le savoir à ce moment-là. Vous ne devez plus jamais, jamais faire une chose semblable.

Quand il marqua une pause pour prendre son souffle, elle lui dit :

— Sym a-t-il réellement chevauché comme un fou ? Il cligna des paupières, puis il grimaça.

— Il a chevauché plus vite qu'il n'était sécuritaire pour lui. Cependant, ses actions ne sont pas pertinentes. Le point est…

Réalisant qu'il était encore trop en colère pour discuter raisonnablement de l'incident, elle ne fit aucun effort pour l'interrompre. Tandis que le torrent de mots se déversait sur elle, elle

commença à voir qu’il était alimenté par plus que la fureur. Même alors, elle ne pouvait pas ignorer ce qu’il disait comme elle avait réussi à faire la sourde oreille à presque tous les coups de gueule de son père.

L’agacement de Meg s’accrut.

Il avait une manière d’avoir l’air sûr de lui, sensé et totalement logique. Le résultat était qu’elle se sentait déraisonnable d’être en désaccord avec lui. Son père n’était jamais logique ni sensé lorsqu’il était en colère. Il se contentait de fulminer. Mais quand sa diatribe était terminée, il suffisait de présenter ses excuses pour avoir de nouveau la paix.

Elle ne pouvait pas honnêtement s’excuser à Walter d’avoir rencontré les braconniers et les avoir invités à la maison, car elle était contente d’avoir été en mesure de les aider. Elle pensait qu’il devrait être content aussi. Mais manifestement, s’il l’était, le temps n’était pas venu pour lui de l’admettre. Néanmoins, elle avait appris au fil des ans qu’une excuse sincère pouvait souvent se révéler la plus puissante des armes.

Quand il s’interrompit de nouveau, elle étouffa sa colère intense, posa une main sur son bras, le regarda dans les yeux et dit :

— Je suis désolée si je vous ai déçu.



Wat fixa les beaux yeux gris et sentit une vague de remords. Il avait été trop dur avec elle, trop féroce dans sa réprimande. Pire, il avait été injuste.

Il s’était tellement mis en colère que ses mots avaient dépassé sa pensée.

Il couvrit sa main de la sienne et la pressa en lui disant :

— Non, chérie, vous ne m’avez pas déçu. En vérité, toute cette affaire m’a fait une peur bleue. Vous ne pouvez pas savoir ce que j’ai ressenti quand j’ai vu Sym avancer ventre à terre vers nous. Et ensuite, vous apercevoir installée à côté de ce voyou, Neb, à ma propre table… Bien…

— C'est sûrement ma table aussi, à présent, dit-elle.

Il déplaça les deux mains sur les épaules de Meg et la regarda droit dans les yeux.

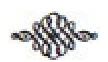
— Ce l'est, oui. Mais dorénavant, quand vous invitez une personne à s'y asseoir, vous seriez bien avisée de réfléchir d'abord à savoir si sa présence va me faire plaisir ou non.

— À ce moment-là, tout ce que je voulais était de le convaincre que nous n'étions pas une menace pour lui, dit-elle doucement. Je les ai invités à souper quand il a dit que leurs familles avaient faim, car j'étais certaine que vous souhaiteriez leur venir en aide, tout comme Douglas. Elle marqua une pause, elle lécha ses lèvres pleines d'une manière qui fit remuer le bas du corps de Wat, puis elle dit : je savais bien que cela pourrait vous mettre en colère. Puis-je faire quoi que ce soit pour expier ma faute ?

Le regard de Wat n'avait pas quitté ses lèvres depuis le premier coup de langue et comme il continuait à les fixer, son membre durcit de plus en plus. La colère n'était plus qu'un lointain souvenir.

Ses doigts s'avancèrent pour s'occuper avec dextérité du laçage de son corsage.

— Je connais quelques petites choses que nous pourrions essayer, dit-il.



Allongée à côté de lui après leur union, Meg se demandait si sa mère avait déjà fait de telles choses avec son père. Pas l'accouplement, évidemment, mais les actions qui l'avaient précédé. Certaines des choses qu'il lui avait demandées l'avaient abasourdie ; mais pas autant que le fait qu'il lui ait fait ces mêmes choses à son tour. Elle n'avait pas réalisé que les lèvres et la langue d'une personne pouvaient servir à de telles fins.

Mais il s'était arrêté trop vite, vaincu par sa propre passion. Donc, encore une fois, il l'avait laissée avec le sentiment qu'il aurait dû se produire autre chose. Après tout, il y avait bien eu cette fois avant son départ pour Elishaw…

Se rappelant ses émotions de ce moment-là, elle aurait aimé lui demander de lui expliquer bien plus sur l'accouplement, mais il voulait manifestement parler d'autres choses.

Il dit :

— Je voulais vous dire, avant qu'il se produise tout le reste, que les gardes ont entendu ma plainte contre votre père. Ils lui ont ordonné de me rendre mon bétail.

— A-t-il dit oui ?

— Il n'avait pas le choix. Douglas s'est porté garant de son obéissance et il l'a sommé de vous doter correctement. Le comte de Carrick doit venir séjourner à Hermitage dans quelques semaines et votre père doit régler l'affaire avant cela.

— Si Douglas s'est porté garant, mon père se conformera, dit-elle. Il n'aimera pas cela, mais il ne défiera pas Douglas ni la cour de justice des gardes.

— Nous verrons, mais nous devrions dormir à présent, dit-il. Nous avons tous les deux beaucoup à faire avant que je rejoigne Douglas et les autres à Southdean.

Encore intriguée et sachant d'expérience qu'il s'endormirait rapidement, elle lui dit :

— Vous en connaissez bien plus que moi sur l'accouplement et ce qui l'entoure. Savez-vous comment une femme sait qu'elle attend un enfant ?

Il s'immobilisa pendant un long moment avant de répondre :

— Croyez-vous que ce soit votre cas ?

— Je ne sais pas, dit-elle. Mais c'est par l'accouplement que les femmes tombent enceintes, donc, je pourrais sûrement l'être. Comment le saurais-je ?

— Votre mère ne vous l'a pas dit ?

— Notre mariage est arrivé si rapidement, dit-elle. Je lui ai à peine parlé après que vous ayez accepté, et elle n'a rien dit sur l'accouplement et les choses semblables.

Il garda le silence pendant quelques instants avant de lui dire :

— Les menstrues d'une femme s'interrompent quand elle attend un enfant. C'est comme cela qu'elle le sait.

— Oh.

— Eh bien ? dit-il.

— Mon flux devrait s'écouler dans une semaine environ.

— J'aimerais des fils, dit-il d'une voix endormie. Et quelques filles aussi.

Peu après, il commença à respirer profondément et régulièrement, et elle sut qu'il dormait.

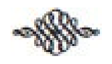
Elle demeura allongée un moment en se demandant si elle aurait dû l'interroger sur ce qu'elle brûlait de connaitre à propos des sensations qu'elle ressentait quand ils s'unissaient. Elles augmentaient sans cesse, promettant toujours plus, puis s'interrompaient en même temps que lui, la laissant avec le sentiment d'une chose merveilleuse tout juste hors de sa portée.

À l'évidence, il atteignait une forme de libération, et cela, chaque fois.

En sondant sa réticence à le questionner là-dessus, particulièrement alors qu'il semblait tellement prêt à répondre à d'autres questions, elle réalisa qu'elle craignait qu'il puisse penser qu'elle le critique d'une manière sous-entendue. Walter ne réagissait pas bien à la critique.

Un petit diable dans sa tête lui suggéra qu'elle n'aimait pas beaucoup la critique non plus. Sa véritable peur était peut-être de l'entendre lui dire que c'était sa propre faute et qu'elle avait une lacune qui l'empêchait d'atteindre la même chose que lui.

Ces questions persistantes mises à part, elle trouva qu'elle avait bien géré les choses. Elle apprenait enfin à manier son mari.



Le lendemain, dès que Walter fut sorti avec ses hommes, Meg alla rejoindre Amalie dans sa chambre à coucher et lui dit ce qu'elle avait appris sur la manière dont une femme pouvait savoir si elle attendait un enfant.

— Mon doux, dit sa sœur quand Meg lui expliqua, je ne sais pas quand elles se sont produites la dernière fois. Je n'accorde pas trop

d'attention aux dates, mais cela fait un moment. Quand a eu lieu la plus récente visite de Simon chez nous ?

— Peu de temps après Beltane, je crois, dit Meg.

— Oui, c'est exact. C'était la deuxième semaine de mai, car je me souviens avoir pensé que c'était le genre de chose qui se passait quand Simon était là. Cela a été aussi inopportun que lui.

— Vous ne devriez pas parler ainsi, dit Meg. Simon occupe un poste important auprès du comte de Fife et pourrait très bien réussir un jour. Tom est possiblement plus gai et plus amusant à avoir à la maison, mais Simon mérite plus de respect que vous lui en montrez.

L'air acerbe, Amalie lui dit :

— Vous avez une plus haute opinion de nos frères que moi, mais *aimez-vous* vraiment Simon ? Il me donne souvent envie de le secouer.

— On n'est pas obligé de l'aimer, ma chérie, mais il est de la famille et il mérite notre loyauté. Donc, ne vous laissez pas aller à prononcer ces paroles quand vous êtes avec d'autres que moi.

Amalie haussa les épaules et changea de sujet.

Pendant qu'elles parlaient, Meg fit un calcul mental et réalisa que sa sœur avait en fait dépassé son temps. Mais sauter un mois de règles ne confirmait pas la chose. Cela était souvent arrivé à Meg, plus d'une fois, sans qu'elle attende un enfant.

Le reste de la semaine passa rapidement jusqu'au samedi matin.

Amalie n'était pas encore descendue, de sorte que Walter et Meg rompaient leur jeûne, seuls à la table d'honneur, quand il lui dit :

— Je compte me rendre au Hall aujourd'hui pour discuter avec mon père et faire mes adieux à ma mère. Elle part lundi pour Ferniehurst.

— Je sais, confirma Meg. Je vous en prie, dites-lui que je lui souhaite un bon voyage.

— Je compte lui dire qu'Amalie et vous serez heureuses de l'accompagner.

— Mais j'ai déjà envoyé un message exprimant nos regrets de ne pas être du voyage, dit Meg.

— Cela n'a pas d'importance, dit-il. Elle sera contente d'avoir votre compagnie.

Remarquant avec un sentiment désagréable que la salle grouillait encore de ses hommes, elle lui dit :

— Je sais que vous vous inquiétez pour notre sécurité, Monsieur, mais j'ai déjà expliqué ce que je ressens. Nous serons tout à fait en sûreté ici, à Raven's Law.

— Je pense qu'il vaut mieux que vous y alliez.

Bien consciente de ce que serait la réaction d'Amalie, sans parler de sa propre réaction qui voulait l'imiter, Meg lutta pour maîtriser sa mauvaise humeur. Prenant une profonde respiration, elle dit doucement :

— Je ne veux pas y aller. Je croyais avoir été claire.

Il fit un signe de tête à un serviteur à proximité pour qu'il remplisse sa chope de bière avant de lui dire :

— Je sais que vous ne voulez pas. Vous irez parce que je l'ordonne. Je ne peux pas partir et vous laisser seule ici à inviter divers voyous à souper avec vous encore une fois, ou pire encore.

Sa colère surgit devant son manque d'équité. Mais bien consciente de leur public, et remerciant le destin de l'absence d'Amalie, Meg dit d'un ton calmement mesuré :

— Je vous en prie, Monsieur, pouvons-nous en discuter en privé ?

— Il n'y a rien à discuter, dit-il en tendant la main vers sa chope. Vous ferez comme je l'exige.

— Non.

La chope s'arrêta à mi-chemin de ses lèvres. Il tourna la tête pour la regarder.

— Qu'avez-vous dit ?

— J'ai dit non, dit Meg en le regardant avec circonspection.

— Pardieu ! s'exclama-t-il en faisant claquer sa chope sur la table alors qu'il se levait et repoussait son tabouret. Vous ne me défierez pas une autre fois.

Ne voulant pas rester assise tandis qu'il la surplombait avec colère, Meg se leva pour l'affronter et réussit même, malgré la difficulté, à ne pas reculer.

— Je ne suis ni une enfant ni une idiote, dit-elle en réalisant que son calme prudent volait en éclats et s'efforçant de s'y accrocher sans

reculer. J'ai un cerveau, Monsieur. Je n'ai fait rien de plus que prendre la décision — et il y a toute une semaine de cela, je vous le rappelle — d'aider une personne vulnérable. Mais vous semblez ne pas être capable de mettre cela de côté. Au lieu, vous dites que je n'aurais pas dû faire ce que j'ai fait, même si tout s'est bien terminé, que vous avez obtenu l'information dont vous aviez besoin, ladite information que vous n'auriez pas pu vous procurer par un autre moyen. Je pense que vous devriez…

— Assez ! rugit-il. Je ne permettrai pas à ma femme de chicaner et réprimander et dire ce qu'elle fera ou ne fera pas. Pas à moi ! Vous ne porterez pas la culotte dans cette famille, Madame, même si votre mère la porte à Elishaw !

Avec un cri de fureur pure parce qu'il avait dit une telle chose devant d'autres gens, Meg prit la chope de Wat et lui jeta le contenu au visage.

— Comment osez-vous me parler ainsi ! s'écria-t-elle.

— Comment est-ce que j'ose ? Je vais vous montrer, comme je l'ose.

Son visage toujours dégoulinant de bière, il tendit la main vers elle, son intention claire.

Agilement, elle recula, évitant sa poigne alors qu'elle disait d'une voix qui résonna dans toute la salle :

— Ne me touchez pas ! Vous avez des hommes ici qui ont juré de me servir et je vais exiger qu'ils honorent cette promesse, même si c'est pour me protéger contre vous !



En passant une manche sur son visage pour l'essuyer, Wat se maudit lui-même, sachant qu'il avait laissé sa colère l'emporter trop loin. Il mourrait d'envie de la poser sur son genou et lui donner une bonne fessée pour lui montrer à le respecter, mais il la connaissait assez bien à présent pour être sûr qu'elle mettrait sa menace à exécution. Il ne voulait pas l'humilier en obligeant ses hommes à subir un test de loyauté semblable. Les connaissant presque aussi bien que lui-même, il

ne doutait pas qu'ils lui obéiraient, malgré ce qu'ils avaient juré à Murray sous la pression.

En conséquence, il leva une main et dit à voix basse :

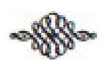
— Pax, Meg. Nous allons poursuivre cette discussion plus tard, comme vous l'avez suggéré, quand nous pourrons le faire de manière plus discrète. Aux hommes, il déclara : nous partons pour le Hall dans dix minutes. Dépêchez-vous.

Ils se levèrent rapidement avec un soulagement visible tandis qu'ils se dirigeaient vers la porte.

Meg — sagement, pensa-t-il —, ne dit rien.

Attendant assez longtemps pour être certain que personne ne puisse plus l'entendre, Wat dit posément :

— Je vous suggère, chérie, qu'avant mon retour, vous réfléchissiez avec soin à tout ce que nous avons dit ici et décidiez comment vous allez présenter vos excuses.



En regardant Walter se détourner et se rendre à grands pas vers les marches, Meg lutta contre l'envie de lancer la lourde chope en étain dans son dos.

En se disant avec passion que ce serait l'acte d'une idiote cherchant une mort rapide, elle la déposa plutôt sur la table avec un soin inhabituel.

Des excuses, oui.

Elle ne savait pas trop si elle venait de remporter une victoire quelconque ou si elle avait souffert une défaite absolue. Il avait eu l'intention de la punir urgemment. Elle avait vu cela. Mais il avait mis cette décision de côté quand elle avait menacé de se prémunir de la protection de ses hommes.

Ils avaient bien promis à son père de la servir.

Le souvenir de l'expression qui avait surgi sur le visage de Tammy quand elle avait englobé dans un grand geste les hommes dans la salle. L'homme immense n'avait pas eu l'air pressé de se porter à sa défense. Au lieu de cela, il avait eu l'air abasourdi, même atterré.

— Je vous demande pardon, maîtresse, dit une jeune voix familière juste derrière elle.

En tressaillant parce qu'elle se réprimandait elle-même, elle pivota.

— Qu'y a-t-il, Sym ?

— Je ne savais pas ce que vous vouliez que je fasse juste plus tôt, si le maître n'avait pas pris peur et n'était pas parti, dit-il. Me le direz-vous, pour que je le sache mieux la prochaine fois ?

— Tu as fait ce qu'il fallait en venant me poser la question maintenant, dit-elle en mettant une main sur ses mèches rousses et raides. En souriant avec douceur, elle ajouta : je pense que tu sais aussi que le maître n'a pas pris peur. Il a simplement changé d'avis sur ce qu'il devait faire.

— Oui, je le sais bien, dit-il en soupirant. J'espérais que vous le penseriez, par contre, pour ne pas vous inquiéter sur ce qu'il fera à son retour. Voyez-vous, il est peut-être encore en colère contre vous.

— Aurais-tu réellement pris ma défense, Sym ?

— Je l'aurais fait, oui, et je le ferai, car il m'a dit lui-même que je le devais. Je ne pense pas qu'il me pendrait pour l'avoir affronté dans une cause semblable. Pensez-vous qu'il le ferait ?

— Non, dit-elle en réalisant qu'il y avait peu de risque que Wat punisse le garçon d'une quelconque façon pour s'être porté à son secours. Il ne ferait jamais cela.

Sym soupira de nouveau, de soulagement cette fois. Et quand elle lui suggéra de sortir pour s'assurer que les hommes se rendant à cheval à Scott's Hall étaient partis sans incident, il s'en alla en courant sans regarder en arrière.

Bien que cet échange ait temporairement apaisé sa fureur contre son mari, sa colère, une fois allumée, était lente à s'éteindre.

En montant à l'étage vers leur chambre à coucher, ses paroles et celles de Wat, et toutes les choses qu'elle aurait pu mieux dire pour le convaincre, résonnèrent dans sa tête.

Qu'il s'attende à régner sur leur maison sans lui permettre d'exprimer son opinion, sauf si elle allait dans le même sens que la sienne était inacceptable. De même, il était inacceptable qu'il semble penser qu'il pouvait voir tout et tout le monde, à l'intérieur de la

maison comme à l’extérieur, sans la moindre discussion sur ce que Meg pensait ou préférait. Un tel comportement était totalement anglais, tout à fait inapproprié pour un habitant de la frontière écossaise et…

Ses pensées s’interrompirent. Que savait-elle des habitants des frontières écossaises ? Son propre père n’en faisait-il pas partie ? Voulait-elle être mariée à un homme comme sir Iagan ?

Elle ne le voulait pas.

Quant aux Anglais, ils s’attendaient à ce que leurs épouses soient décoratives et obéissantes.

Même sa mère s’était comportée ainsi chaque fois qu’ils avaient rendu visite à sa parenté anglaise.

Lady Murray n’aurait pas osé offrir son avis à ses cousins Percy. La liberté qu’elle ressentait à exprimer ses opinions avec son mari, cependant, était exactement celle dont Meg avait espéré profiter avec le sien.

En entrant dans leur chambre à coucher, elle se demanda si elle avait mal interprété sa bienveillance du début et devait prêter attention à la mise en garde de Sym concernant cette colère qui pouvait encore brûler. Non que cela ait de l’importance, car elle n’avait pas l’intention de se laisser traiter comme une idiote pour le reste de ses jours. Pas si elle pouvait faire quelque chose pour empêcher cela. Elle allait devoir tenir son bout avec Walter, d’une manière ou d’une autre. Mais comment ?

— Meggie, ne m’avez-vous pas entendu vous appeler ou frapper à la porte ? demanda Amalie en ouvrant. Avez-vous déjà rompu votre jeûne ?

— Oui, dit Meg en prenant une décision, puis en se dirigeant d’un pas vif vers l’un des coffres contenant ses vêtements.

— Que faites-vous ?

— Je vais transformer cette petite pièce de l’autre côté du palier pour en faire ma chambre personnelle, dit Meg en levant les yeux vers elle.

Amalie la dévisagea avec stupéfaction.

— Ma foi, est-ce Walter qui vous a dit de le faire ?

— Non, je suis juste en colère. Il nous a ordonné d’accompagner Madame sa mère à Ferniehurst même si je lui avais déjà fait parvenir un message avec nos regrets.

— Oh ! non…

— Oh ! oui, mais je veux qu’il comprenne que je ne suis pas ce genre de personne à qui l’on peut simplement soumettre de tels ordres comme si je n’avais pas mes propres idées à exprimer.

— Que Dieu nous vienne en aide, murmura Amalie.

— Il y aura bien assez de temps plus tard pour la prière, dit Meg. Aidez-moi avec ceci.

Chapitre 15



« Malgré toutes vos ruses et vos espions, ils vous ont évité; un Murray est plus difficile à attraper que le diable ! »

Quand Wat revint ce même après-midi, sa colère s'était considérablement apaisée. Il était encore piqué au vif, cependant, lorsqu'il se remémorait la facilité avec laquelle il avait perdu la maîtrise de lui-même et ses propos exacts.

Se rappelant l'ordre donné pour qu'elle réfléchisse à une façon convenable de lui présenter ses excuses, il réalisa qu'il lui en devait lui aussi. Que cela mine l'autorité qu'il tentait d'établir était un désagrément. Mais c'était sa propre faute et il pensait qu'avec une certaine précaution, il pouvait se faire clairement comprendre sur les deux fronts.

Toutefois, il se souvint de la manière dont elle s'était excusée lors de leur dernière querelle. Cette réminiscence ranima son bas-ventre et il commença à espérer que ses prochaines excuses prendraient un tour similaire.

Il descendit de son cheval et il le confia à un serviteur, puis il monta en vitesse dans la salle et il arrêta un des hommes installant les tables à tréteaux pour le souper et lui demanda où il pourrait trouver la maîtresse.

— Elle sera dans sa chambre à coucher, Monsieur.

— Tu dois dire dans « notre » chambre à coucher, le corrigea gentiment Wat.

— Oh ! non, car elle en a installé une pour elle en face de celle-là.

La colère reparut. En luttant contre elle, décidé à ne pas commettre la même erreur en montrant encore une fois ses émotions à tous dans

la salle, il grogna un merci poli au garçon et remonta l'escalier avec raideur. Il n'avait pas beaucoup progressé que des pas de course légers résonnaient dans son dos.

— Allez-vous partir pour Hermitage demain matin, maître Wat ?

S'arrêtant, Wat pivota brusquement avec une question sur le bout de la langue pour savoir comment le gamin osait laisser sa maîtresse changer de chambre à coucher. Mais il regarda les yeux de Sym s'arrondir et réalisa qu'il était sur le point de passer sa colère sur la mauvaise personne. Il décida plutôt de lui dire sèchement :

— Où es-tu censé te trouver ?

L'air perplexe, Sym dit :

— Je me suis occupé de Sa Seigneurie, comme vous avez dit qu'il le fallait, maître Wat. Mais quand je lui ai dit que les gars à la porte avaient dit que vous remontiez la pente là-bas, elle m'a dit d'aller aider Jed Crosier dans la cuisine.

— T'a-t-elle demandé de la prévenir de mon retour ?

— Oui, en effet. Alors, vous voyez…

— Je vois un garçon qui n'est pas dans la cuisine comme il est censé l'être, dit sévèrement Wat.

— Oui, bien, je me demandais seulement si vous alliez encore retrouver Douglas parce que si vous ne partez pas tout de suite, elle n'aura pas à dormir dans cette pièce miteuse qu'elle a prise. Je pense que c'est juste parce qu'elle s'inquiète que vous lui manquiez beaucoup…

— Allez, dit Wat d'un air grave en pointant l'escalier descendant vers la cuisine.

Sym s'enfuit et Wat remonta les marches deux à la fois.

Elle avait laissé la porte de sa chambre à coucher grande ouverte. Celle de l'autre côté du palier était fermée. Si elle avait osé la verrouiller pour l'empêcher d'entrer…

La seule pensée d'un outrage semblable le mit tellement en colère qu'il marqua une pause en se disant de ne pas faire l'idiot. Meg ne verrouillerait pas la porte.

Prenant une profonde respiration, il souleva le loquet et poussa.

Elle l'avait fait.



Ayant appris de Sym le retour de son mari, Meg avait envoyé Amalie dans sa propre chambre pour qu'elle se change pour le souper, puis elle avait envoyé le gamin à la cuisine. Elle avait ensuite placé la barre en bois à travers la porte et attendu, seule, assise sur le bord du lit étroit, osant à peine respirer de crainte de ne pas entendre les pas de Wat dans les marches.

Elle savait qu'il viendrait. Il apprendrait ce qu'elle avait fait avant d'avoir passé cinq minutes dans la salle, car elle n'en avait pas fait un secret. Elle avait même dit à un serviteur sur son chemin qu'il devait informer les autres de l'endroit où ils pourraient la trouver au besoin. Et elle pouvait compter sur Sym pour lui transmettre la nouvelle si personne ne s'en chargeait.

Lorsqu'elle perçut enfin ses pas, les enjambées rapides de pieds bottés, elle regarda encore une fois la porte barrée. Le même sentiment qui l'avait averti de ne pas lui lancer la chope soulevait maintenant les poils de sa nuque. Elle se levait, prête à relever la barre, quand elle vit le loquet remuer, entendit un juron et recula en vitesse.

Avec un bruit sourd, la barre se fendit, la porte s'ouvrit avec fracas et cogna contre le mur, et Walter passa le seuil en avançant vers elle, le regard noir.

Elle dit rapidement :

— Je m'apprêtais…

Elle n'alla pas plus loin avant qu'il la soulève dans ses bras sans dire un mot. Puis, il tourna les talons et traversa le palier d'un pas raide jusqu'à sa propre chambre à coucher où il ferma la porte d'un coup de pied derrière lui dans un autre claquement.

Il gagna le lit et la lâcha sur le matelas dur.

— Il n'y aura aucune porte barrée entre nous, dit-il sèchement tandis qu'elle s'éloignait précipitamment de lui, vers le mur.

Sa coiffe était tombée, mais elle la laissa là où elle gisait.

— Je l'aurais débarrée si vous me l'aviez demandé, dit-elle.

— Je ne devrais pas avoir à le demander, dit-il en se détournant

avant de commencer à détacher son jacque, seulement pour se retourner avec les yeux plissés. Pourquoi l'avez-vous barrée en premier lieu ?

Elle hésita, repoussant une mèche de cheveux de sa joue. Elle avait barré la porte pour l'empêcher d'entrer, évidemment, mais elle ne gagnerait rien à l'admettre maintenant.

— Eh bien ?

En avalant, elle lui dit :

— J'avais espéré vous parler à travers la porte. Ainsi, je n'aurais pas décelé votre colère chaque fois que j'aurais été en désaccord avec vous ou aurais suggéré une chose que vous ne vouliez pas entendre. J'avais… j'avais souhaité vous voir m'écouter, sans simplement rejeter tout ce que j'aurais dit comme si mes paroles n'avaient aucun sens pour vous.

— Je ne rejette pas tout ce que vous dites.

— Vous le faites, oui, et vous décidez des choses qui ont un effet sur moi sans en discuter avec moi.

— Je vous l'ai dit, je ne vous permettrai pas de me régenter.

— Je ne m'attends pas à cela, dit-elle en essayant d'avoir l'air calme, bien que ses mots ressemblent davantage à un gémissement à ses propres oreilles. Je ne veux pas cela.

L'écho de ce qu'il avait dit sur sa mère résonna fortement dans sa tête.

Elle n'était pas sa mère, mais elle ne pouvait le lui dire sans le crier. Donc, elle tint sa langue et le contempla plutôt avec méfiance.

Il l'observait aussi, d'un regard curieux et scrutateur. Enfin, il lui dit :

— Je n'aurais pas dû dire ce que j'ai dit, chérie, cette partie au sujet de votre mère.

— Mais c'est ce que vous pensez, non ?

— Qu'elle règne sur votre père et Elishaw, ou bien que vous voulez être comme elle ?

— Vous croyez ces deux choses, dit-elle d'un ton neutre, jugeant qu'il était sûr à présent de revenir vers le bord du lit et s'asseoir correctement dessus plutôt que de se recroqueviller près du mur. Non,

vous craignez ces deux choses.

Il reporta son attention sur la tâche de retirer son pourpoint et sa chemise en lui disant :

— Je ne sais pas quoi croire, mais je ne vous crains pas. Vous m’avez rendu furieux en disant les choses que vous n’auriez pas dû me dire — pas devant mes hommes, en tous les cas, se reprit-il.

— Mais…

— Je sais, dit-il en levant la main. Moi aussi, je vous ai dit des choses devant eux, des choses que je n’aurais même pas dû dire. Surtout au sujet de votre mère. C’était malvenu de ma part, mais je ne peux pas prétendre que je ne pense pas ce que j’ai dit. Pouvez-vous nier que vous avez tenté de me diriger de temps à autre ?

Elle se mordit la lèvre. Elle ne pouvait pas le nier, car c’était un fait. Le regard de Wat retint le sien.

— Même alors, je n’aurais pas dû tenir ces propos. Tout ce que je peux faire est de vous présenter mes excuses pour avoir hurlé comme cela et… et vous demander pardon.

Bien qu’elle soit surprise de le voir s’excuser, encore plus de lui demander pardon, elle ne pouvait pas le lui accorder. Pas encore.

Au lieu de cela, elle dit gravement :

— Vous, le premier, devriez être reconnaissant à ma mère d’avoir cette influence sur mon père, Monsieur. Si elle n’en avait pas, vous seriez mort, car il vous aurait pendu comme un voleur. Ma mère vous a sauvé la vie.



Wat la dévisagea sans la voir alors que le sentiment de rectitude qui le soutenait depuis dix minutes disparaissait en fumée.

Il lui dit :

— Comment est-ce possible ?

Elle hésita.

— Ce n’était pas vrai, donc ?

— Ce l’était, oui, mais je ne sais pas ce que je devrais vous dévoiler à ce sujet.

— Vous feriez mieux de tout me révéler maintenant. Vous ne pouvez pas me lancer ce genre de chose à la tête sans ensuite me l'expliquer. Je me souviens qu'elle lui a parlé juste avant qu'il déclare qu'il allait pendre Sym, mais cela n'a fait aucun bien à Sym. Elle est peut-être intervenue pour les autres. Sinon, je n'ai vu aucun signe chez elle qu'elle nous portait un intérêt plus que ténu.

— Parbleu, Monsieur, supposez-vous qu'il aurait ordonné qu'on vous traîne dans la grande salle uniquement dans le but de vous exposer devant sa parenté féminine ?

— Rappelez-vous que je n'étais pas au meilleur de ma forme à ce moment-là, de sorte que je ne me suis pas interrogée sur les motifs de sa convocation. Je venais à peine de me réveiller avant de découvrir que j'étais pieds et poings liés, et la douleur abrutissante dans les membres d'une personne étouffe passablement sa capacité de réflexion.

Une étincelle de compassion traversa son visage, mais elle se contenta de dire :

— À ce même instant, Monsieur, ma mère venait tout juste d'apprendre votre capture et elle avait suggéré…

Elle s'interrompit avec une grimace, lui indiquant aussi clairement qu'avec des mots qu'elle avait parlé plus qu'elle n'en avait eu l'intention et ne voulait pas poursuivre.

— Continuez, dit-il, pas trop sûr de désirer l'entendre, tout en sachant qu'il le fallait.

— Je tentais de trouver une façon de vous présenter la chose afin qu'elle ne semble pas trop…

Quand elle marqua une pause, cherchant manifestement le bon mot, il lui dit :

— Je vous suggère la vérité nue, Meg. Je ne vous mordrai pas pour cela et je n'essayerai pas de transférer le blâme ailleurs encore une fois.

— Très bien. Quand elle a découvert que vous étiez l'héritier de Buccleuch, elle a demandé si vous aviez une épouse. Quand mon père a dit qu'il ne vous en connaissait pas, elle a déclaré qu'il serait peu judicieux de détruire le don de… de la providence.

— La providence ?

Le sourire qu'il avait appris à espérer se forma lentement alors.

— Mère lui a rappelé qu'il avait le devoir de trouver des maris pour ses trois filles. Elle a dit clairement qu'elle voyait votre capture comme la façon de Dieu d'en fournir un pour l'une de nous.

— Et elle vous a suggérée pour moi ?

Un éclair de douleur effaça le sourire qui s'attardait.

— Mon père a déclaré que je devais être celle-là, dit-elle. En croisant son regard interrogateur, elle ajouta vivement : mais quand vous avez refusé, elle a continué à insister pour qu'il ne vous pende pas. Elle lui a dit de vous montrer la corde. Je… je la soupçonne d'avoir été celle qui a suggéré de pendre Sym en premier.

— Rien que pour cela…

— Si vous aviez été le genre d'homme qui permettait cela, elle serait de nouveau intervenue et aurait laissé mon père vous pendre, dit-elle. J'en suis convaincue. Elle aurait pu le laisser pendre les autres, mais pas Sym.

Il faillit lui dire de ne pas être stupide. Mais quelque chose dans son expression lui indiqua que cela serait plus brutal que ses propos sur lady Murray plus tôt.

Elle lui dit :

— Vu votre opinion d'elle, je suis étonnée que vous ne vous soyez pas douté qu'elle était la force d'impulsion derrière notre mariage.

— Non, cela ne m'est jamais venu à l'esprit, car même si j'avais entendu dire qu'elle était la patronne, je ne croyais pas que ce fût le cas à ce moment-là. J'ai vu ce que je m'attendais à voir et la plupart des femmes que je connais sont obéissantes et soumises à leurs maris.

Elle le regarda sous ses cils.

— Comme Jenny, je suppose.

Il rigola et écarta les mains.

— J'ai dit « la plupart des femmes ».

— En effet. Elle se mordilla la lèvre inférieure, puis elle releva les yeux vers lui et dit : ma mère elle-même donne généralement l'impression d'être soumise. En fait, elle n'essaie pas de diriger mon père, mais seulement de… de lui présenter des suggestions.

Cette fois, son effort pour trouver les bons mots suscita l'amusement de Wat, mais il tenta de ne pas le lui montrer. Au lieu de cela, il lui dit :

— Je lui suis redevable pour ma vie, Meg. Mais vous et moi, nous devons arriver à une entente propre à nous deux. Je pense que nous serons ensemble longtemps et je ne veux pas passer ces années à me disputer avec vous.

— Je ne le veux pas non plus.

— Et chaque fois que je m'absente, je ne veux pas me demander si en rentrant, je vais découvrir que vous êtes allée à l'encontre de mes désirs de nouveau ou s'il s'est produit quelque chose de plus grave parce que vous avez fait autre chose que vous n'auriez pas dû.

Elle pencha la tête d'un côté.

— Selon vous, qu'aurais-je dû faire différemment ?

— Nous en avons déjà suffisamment discuté, je pense, dit-il.

— Je ne peux pas être une prisonnière ici, Monsieur. J'ai un cerveau et je réfléchis par mes propres moyens. Si j'ai fait quelque chose que je n'aurais pas dû en allant rendre visite à votre mère, je l'ignorais. De plus, mes actions vous ont procuré deux douzaines d'hommes supplémentaires pour combattre les Anglais. Je vous ai aussi aidé à résoudre un problème grave dans la forêt. Ne pouvez-vous pas dire, en toute justice, que vous devez au moins reconnaître cela ?

— Je peux et je le ferai. Mais cette histoire du voyage à Ferniehurst est différente. Les Anglais pourraient bien envahir cette région-ci si nous échouons à les arrêter. N'avez-vous aucune imagination, chérie, au point de ne pas comprendre ce que cela signifierait ?

— J'ai plus que de l'imagination, dit-elle. J'ai l'histoire de ma famille. Voir comment mes parents ont traité à la fois avec les Anglais et les Écossais au fil des ans est ce qui m'a donné la capacité de persuader Nebby Duffin que nous ne leur souhaitions pas de mal, à lui et à ses hommes. Je m'attends, Monsieur, à ce que Douglas et tout votre groupe stoppent les armées anglaises avant qu'elles n'arrivent ici. Sinon, Raven's Law en soi sera en danger, et je vous rappellerai qu'Elishaw et même Hermitage sont déjà tombés et pourraient tomber

encore.

— Oui, mais cela ne veut pas dire…

— Vous m'avez déjà demandé une fois mon avis sur le désir de l'Angleterre de régner sur l'Écosse. Je ne savais pas trop sur le coup. Mais je sais aujourd'hui que la liberté écossaise est plus importante que tout pour moi, à l'exception de notre famille. Si nous devons nous soumettre, rappelez-vous que je suis à moitié Anglaise, avec des parents anglais puissants. Mais en premier lieu, Monsieur, ajouta-t-elle en le regardant droit dans les yeux, je suis votre épouse et, par conséquent, je suis la maîtresse de cette tour. Si vous ne pouvez pas me faire confiance pour m'en rappeler et faire tout en mon pouvoir pour protéger nos gens ici, vous ne devriez pas partir.

Sa chevelure, libérée de sa coiffe, était ébouriffée et tombait en mèches folles autour de son visage. Mais sa voix était comme presque toujours, comme une musique calme et apaisante aux oreilles.

Il tendit la main et la tira sur ses pieds.

— J'aimerais ne pas devoir partir, dit-il. En déplaçant ses deux mains pour les poser sur les épaules de Meg, il ajouta : je ne suis pas certain que vous connaissez ce que vous pourriez affronter, Meg, mais je ne doute pas de votre sincérité. Par contre, sachez ceci : nous ne chercherons pas à obtenir de faveurs des Anglais, à moins que nous ne puissions le faire sans vendre nos âmes.

— Je suis d'accord, Monsieur. Cela veut-il dire que vous n'insisterez pas pour qu'Amalie et moi allions à Ferniehurst avec votre mère ?

— Je lui ai dit aujourd'hui que vos plans demeuraient incertains. Je l'informerai demain que vous ne supportez pas de quitter Raven's Law avant que tout soit en ordre ici. Il sourit. Nous avons tous les deux eu tort ce matin. Nous devons apprendre à mieux nous comprendre.

— Il le faut, oui, mais pour l'instant, nous devrions nous habiller et descendre souper. Vous devez pratiquement mourir de faim à l'heure qu'il est.

— Oui, c'est le cas, mais je ne veux pas souper, dit-il. C'est vous que je veux.

Il tendit la main vers elle et, pour une fois, elle fut parfaitement obéissante.



Tandis que Meg le regardait s'éloigner à cheval le lendemain matin avec presque tous les hommes d'armes dont la présence à la tour n'était pas essentielle, elle eut un frisson. Elle sourit et lui envoya tout de même la main, sachant qu'il ne la remercierait pas d'afficher sa peur.

— J'aimerais y aller, marmonna Sym avec mélancolie à côté d'elle.

— Une belle chose à souhaiter, dit-elle en lui lançant un regard. Qui veillerait sur moi, si tu partais ? Et si les Anglais te capturaient, t'emportaient à Londres et te coupaient la tête ? Que ferais-je, alors, hein ?

— Cela vous poserait un problème, oui, approuva-t-il alors que le sac fixé à sa ceinture remuait et que Pawky sortait la tête en considérant son jeune maître d'une manière qu'il interpréta facilement.

— Elle veut son tas de terre, je vais donc m'en occuper maintenant, si cela ne vous dérange pas.

Lui disant de faire au mieux, Meg regarda autour d'elle, contente de voir que la cour était propre en comparaison de la première fois qu'elle l'avait vue. À coup sûr, plus tôt ce même matin, elle était encombrée de casques, d'armures, d'armes et autre matériel pour les hommes, mais ces objets avaient disparu quand ils étaient montés à cheval. Les habitants des frontières emportaient uniquement ce qu'ils pouvaient transporter et comme ils voyageaient légers, ils se déplaçaient également vite.

Wat lui manquait déjà, même si elle savait que peu de choses avaient changé entre eux. Il s'attendait encore à ce qu'elle se soumette à lui de presque toutes les façons.

Dans certains cas, elle n'avait aucune objection, se rappela-t-elle en elle-même au souvenir de la nuit précédente. Elle avait découvert plusieurs façons où elle pouvait au moins imaginer qu'elle le

contrôlait. Mais il avait néanmoins exprimé clairement qu'il comptait sur elle et Amalie pour demeurer à Raven's Law jusqu'à son retour. Il ne lui importait pas que les voleurs de l'idiot de Nebby ne soient plus une menace dans la forêt.

Meg n'avait envie d'aller nulle part, mais son ordre l'énervait tout de même.

Pendant plusieurs jours, Amalie et elle supervisèrent un autre nettoyage de la tour de fond en comble. Mais même si Meg insista sur la minutie, ce travail ne prit pas autant de temps qu'elle avait espéré. Les serviteurs de la tour avaient été des plus méticuleux.

Sym rapporta que lady Scott était partie pour Ferniehurst le lendemain du départ de Wat et que Sa Seigneurie avait amené une suite de presque trente hommes.

— Mais notre Dod dit qu'il reste suffisamment d'hommes au Hall pour s'en charger et veiller à ce que les Anglais ne s'en emparent pas. Pensez-vous qu'ils viendront ici, maîtresse ?

— Non, dit Meg. Douglas est le plus grand guerrier que l'Écosse a connu. Il ne les laissera même pas franchir la frontière.

— Oui, c'est ce que je me disais moi-même, dit-il avec un hochement de tête.

Pendant les six premiers longs jours, elle et Amalie se divertirent avec leurs travaux d'aiguille et autres projets divers dont voulait s'occuper Meg. Le sixième jour, le samedi après-midi, le garde à la porte cria qu'un important groupe de cavaliers avançaient dans le ravin vers Raven's Law.

— Ils disent que ces cavaliers chevauchent sous l'étendard des Douglas, lui dit Sym. Mais cela ne peut pas être Douglas. D'ailleurs, ces idiots font aussi flotter l'étendard des Stuart.

— Doux Jésus, s'exclama Meg en criant à une femme de chambre d'aller vite à l'étage chercher Amalie. Vite, mon cœur : aidez-moi à passer ma robe en soie verte et ensuite, appelez des femmes de chambre pour vous aider à changer de robe !

— Mon doux, pourquoi ?

— C'est la comtesse de Douglas qui arrive. Ce doit être elle. Personne d'autre ne pourrait venir ici et oser faire flotter les étendards

des Douglas et des Stuart ensemble.

— Mais pourquoi la comtesse nous rendrait-elle visite ?

— Mon doux, je ne sais. Mais je ne veux pas l'accueillir en chemise. Dépêchez-vous !

Dans les faits, Meg faillit ne pas être dans la cour avant que le groupe de cavaliers ne passe les grilles. Elle n'avait jamais rencontré la comtesse de Douglas, mais elle n'eut aucune difficulté à croire que la femme élégamment vêtue montée sur un hongre noir racé à la tête du groupe fut cette femme. Deux autres femmes à cheval l'escortaient.

Meg effectua une révérence en souhaitant qu'Amalie se hâte.

Des hommes d'armes descendirent rapidement de leurs montures et ils allèrent aider la comtesse à mettre pied à terre. Elle était jeune et blonde. Ses yeux bleus pétillèrent quand Meg vint l'accueillir.

— Bienvenue à Raven's Law, milady, dit Meg en lui rendant son sourire, accompagnée d'une seconde révérence. Aurions-nous dû vous attendre ?

— Non, car j'ignorais moi-même que je venais ici avant d'avoir atteint Scott's Hall pour apprendre que Janet avait fui vers Ferniehurst, dit la comtesse avec un rire joyeux. J'ai demandé s'il y avait un Scott de Buccleuch disponible et l'intendant très compétent de Janet m'a informé que vous étiez ici — avec votre sœur, je crois.

— C'est exact, Madame, dit Meg. Mon mari est sir Walter Scott, le fils de Buccleuch. Il est parti il y a une semaine rejoindre le Seigneur votre époux à Southdean.

— Ils sont en Angleterre à présent, je crois, et j'espère qu'ils y resteront encore une semaine, car j'ai beaucoup à faire avant leur retour, dit-elle en riant de nouveau. Mais appelez-moi Isabel, je vous en prie, car je suis certaine que nous deviendrons vite de bonnes amies. En fait, je l'espère, car je comptais sur Janet. Comment dois-je vous appeler ?

— Mes amis m'appellent Meg.

— Alors, Meg ce sera. Voyez-vous, je me rends à Hermitage et j'avais espéré que Janet m'accompagne. Mais j'arrive du château Dalkeith, domaine du Seigneur mon mari, et Ferniehurst m'écarte trop de ma route pour aller l'y chercher maintenant.

— Dalkeith est-il loin d’ici ?

— Près d’Édimbourg. Donc, voyez-vous, si je devais dire à quelqu’un que je suis d’abord venue ici, puis que je me suis présentée à Ferniehurst avant de rejoindre Hermitage sur le chemin de mon retour à la maison… Si nous avions une carte, je pourrais vous montrer l’absurdité d’une histoire semblable. Déjà, je risque ma peau en allant à Hermitage en l’absence de mon Seigneur. Mais une fois que j’ai appris que mon frère John — c’est-à-dire Carrick — doit y séjourner, je n’ai pas pu m’en empêcher. Il est le seul de mes frères dont je supporte la présence plus de quelques minutes, et je sais d’après les propos du Seigneur mon mari sur Hermitage que ce n’est pas ce à quoi Carrick est accoutumé.

— Vous prévoyez donc d’améliorer son confort pour lui, dit Meg en se rappelant, alors que la comtesse acquiesçait d’un signe de tête, que Walter avait mentionné que l’héritier de la couronne écossaise comptait venir à Hermitage et aussi que sir Iagan devait rendre le bétail de Walter et s’occuper de sa dot à elle avant cela. Retrouvant ses manières, elle lui dit : mais je vous en prie, entrez, Madame, là où nous pourrons être à l’aise.

— Isabel, je vous en prie, insista de nouveau la comtesse. Et je vais entrer, car j’aimerais voir cette tour. Mais je ne resterai pas à souper avec vous parce qu’on attend mon retour au Hall.

— Vraiment ?

— Oh ! oui, car je savais que Janet s’obstinerait pour que ce soit le cas, tout comme Buccleuch, s’ils étaient au courant de mon passage. Janet et moi sommes parentes par les liens du mariage, voyez-vous, car elle est une Douglas de naissance. Et c’est bien la femme la plus gentille et la plus généreuse que je connaisse.

Elle continua à bavarder tandis qu’elles montaient l’escalier, ses servantes marchant à pas feutrés derrière elles. Amalie était arrivée dans la salle et elle s’avança pour faire sa révérence.

Meg la présenta. Puis, elle demanda du pain et du vin, et elle invita Isabel et ses deux dames silencieuses à s’asseoir à la table sur l’estrade.

— C’est gentil à vous de nous rendre visite, Madame, dit Amalie après qu’elles eurent discuté de la vallée et des liens familiaux

pendant un moment.

— Je ne suis rien de tel, dit la comtesse avec un sourire. Je suis venue dans un but, même si l'on est toujours curieux à propos de la maison des autres, non ?

— Oui, bien sûr, dit Amalie en jetant un regard dubitatif vers Meg.

Isabel l'intercepta et dit :

— Je suis venue, car Janet a manqué envers moi. J'avais espéré que vous m'accompagneriez toutes les deux à Hermitage. Comme je l'ai dit à Meg, je compte mettre tout le monde à l'ouvrage là-bas pour rendre le lieu confortable pour mon frère Carrick quand il sera là. Je ne peux pas le laisser supporter un endroit spartiate où il ne connait personne à l'exception de ces affreux courtisans pour discuter avec lui. Ils sont tous à la solde de mon frère Fife, évidemment, exactement comme le sont les gens de mon père.

Meg ouvrit la bouche pour commenter, mais elle ne trouva rien à lui dire qui ne semblerait pas grossier ou indûment inquisiteur. Elle n'aurait cependant pas dû s'inquiéter.

Isabel rit et dit :

— Je parierais que vous avez entendu parler de mon frère Fife. On dit que lui et mon mari comptent se joindre à Carrick à Hermitage après avoir vaincu les Anglais.

— Alors, Douglas aura sûrement déjà mis les choses en ordre là-bas, dit Meg.

— Jamie m'a bien assurée qu'il veillerait à ce que tout soit fait comme il faut, dit la comtesse, manifestement assez à l'aise pour parler de manière moins formelle avec elles. Mais voyez-vous, ces choses-là ne l'intéressent pas personnellement. Il monte sur ses ergots seulement s'il s'imagine qu'on l'a offensé en ne reconnaissant pas sa valeur. On pourrait s'attendre à ce qu'il comprenne que d'autres réagissent de la même façon, mais il ne respecte pas les hommes de ma famille. Par conséquent, je dois m'occuper moi-même de cette affaire.

— À quel point sera-t-il en colère ? demanda Meg en pensant à son propre mari.

— Il sera furieux, dit Isabel. Jamie a un fameux tempérament, mais

je l'adore. Donc, ses colères ne me dérangent pas. Voyez-vous, il est tellement décidé à assurer ma sécurité tandis qu'il protège la liberté de l'Écosse que si je ne le confrontais pas de temps à autre, il pourrait s'écouler des années sans que je le voie. Quand il est occupé avec ces incursions et autres aventures, je pense qu'il oublie qu'il a une épouse. Cependant, comme il attend la visite de Carrick, je crois que cette expédition ne sera qu'une course punitive rapide en Angleterre, marquée par un retour tout aussi précipité.

— Ils peuvent donc revenir plus tôt que vous ne le prévoyez ?

— C'est possible, oui, mais alors, je vais le voir plus vite. Vous viendrez, n'est-ce pas ? dit-elle en se penchant en avant pour poser une main fine sur celle de Meg. Sérieusement, elle dit : vous le devez, car même si j'ai apporté un certain nombre de choses pour rendre l'endroit plus conforme aux attentes de Carrick, il me faudra toute l'aide disponible pour convaincre les hommes de mon Seigneur encore sur place de récurer ou balayer, davantage pour ramasser les joncs avant d'en disséminer des frais sur le plancher de la salle.

Espérant qu'elle ne s'attendait pas à ce qu'elle ou Amalie récure, Meg lui dit :

— Nous ne devrions pas y aller, car mon mari sera aussi furieux que le vôtre si nous vous accompagnons.

— Il ne le sera pas, je le jure, car Wat saura que je vous ai persuadées. Vous n'avez qu'à vous rappeler que je suis une princesse royale, même si tout le monde dit que j'agis rarement comme telle. Néanmoins, Wat comprendra que vous ne pouviez pas vous opposer à moi.

Le message était clair, de sorte que Meg sourit et dit :

— Alors, bien sûr que nous irons, Madame. En vérité, nous aimerions beaucoup.

— Soyez bénies, dit Isabel. Je vais me reposer ce soir et demain au Hall, et nous pourrons partir lundi matin aussitôt que vous pourrez me rejoindre. Ne vous souciez pas d'apporter de beaux vêtements. Nous nous habillerons pour le travail et non pour impressionner les gens.

— Nous serons prêtes, la rassura Meg.

Après avoir ajouté qu'elles pouvaient amener tous les hommes de

leur maison qu'elles désiraient et leur avoir assuré qu'elle pouvait facilement leur en fournir d'autres pour veiller à leur retour sécuritaire chez elles ensuite si nécessaire, la comtesse repartit à Scott's Hall.

Meg se tenait en silence dans la cour à côté d'Amalie et regardait la queue du groupe disparaître par les grilles.

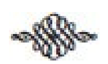
— Mon doux, dit alors Amalie. Allons-nous réellement au château Hermitage ?

— Oui, dit Meg.

Son pouls battait fort alors qu'elle se demandait si Walter pourrait revenir plus tôt. Elle allait devoir dire à Dod Elliot où elles se rendaient et pour quelle raison. Cela n'irait pas du tout que Walter — ou Wat, comme la comtesse elle-même l'appelait — rentre à la maison et qu'il découvre son absence.

Cela serait déjà bien assez qu'il la surprenne encore à Hermitage, mais elle ne pensait pas qu'il la batte devant Douglas ou sa comtesse.

En vérité, elle était d'accord avec Isabel. Elle supporterait la colère de Wat seulement pour le voir et savoir qu'il était sain et sauf. Elle se demanda où il était et ce qu'il faisait.



Newcastle, Angleterre

Après une semaine à semer le trouble à Redesdale dans le Northumberland, l'armée à cheval de presque huit cents hommes du comte de Douglas avait trouvé sir Harry « Hotspur » Percy à Newcastle, dangereusement bien à l'intérieur de l'Angleterre.

Ils avaient laissé deux mille soldats à pied sous les ordres de Buccleuch et Gordon de Huntly dans la vallée de Wansbeck pour protéger leur ligne de retraite. Mais les trois mille hommes au total avaient beaucoup perturbé la campagne anglaise, volant du bétail et agaçant autrement le peuple sur leur chemin, de sorte que leur position à Newcastle était des plus précaires.

Leur campement était situé à l'extérieur de la ville. À l'intérieur, Hotspur, ayant décliné une rencontre avec Douglas sous le prétexte

qu'il avait besoin de repos après avoir supporté son propre long voyage pour venir là, ordonna qu'on bloque les entrées de la ville avec des objets allant des charrettes et barriques aux troupeaux de bétail. Pendant presque deux jours, parmi des volées de flèches et les escarmouches, Douglas avait envoyé des messages fréquents, de plus en plus railleurs.

Gibbie était l'un des messagers et il décrivit avec joie la réaction des hommes de Hotspur au mot qu'il venait de lui porter.

— Douglas a défié sir Harry dans un combat à deux pour décider de toute l'affaire ! Leur bataille peut se dérouler à dos de cheval ou à pied, a dit Douglas, et je devais dire qu'il jurait de prendre soin de ne pas fatiguer sir Harry, afin de ne pas trop peser sur ses forces encore une fois, voyant comme sir Harry avance en âge et tout. Il a même donné à sir Harry le choix des armes.

Wat rit.

— Vu le tempérament bouillant de Harry, je parie qu'il ne faudra plus longtemps à présent.

Et ce fut le cas. Hotspur envoya son acceptation le dimanche matin et choisit la lance et l'épée comme armes. Entendant la nouvelle, un frisson de malaise remonta l'échine de Wat. Les deux hommes allaient se battre jusqu'à ce que l'un d'eux cède ou soit emporté hors du champ de bataille.

Douglas était un valeureux guerrier, le meilleur que l'Écosse eut connu, mais la réputation de Hotspur était tout aussi impressionnante. Et malgré toutes les railleries de Douglas concernant l'âge de Harry, celui-ci était plus jeune. Wat savait que même une année pouvait faire la différence. Néanmoins, les deux hommes étaient chevaleresques, respectés pour leur sens de l'honneur. La rencontre serait équitable.

L'atmosphère de la journée se modifia brusquement : d'un air de guerre, elle prit un tour presque de fête tandis que les hommes des deux camps se hâtaient d'aller dégager un grand espace à l'extérieur de la porte ouest de la ville.

Les railleries précédentes et la morosité cédèrent la place au rire et aux paris criés. Mais tandis que l'humeur de plusieurs se transformait, celle de Wat devenait plus tendue.

Douglas n’était pas inquiet, comme d’habitude, il était même impatient de se battre. Mais Wat savait que l’humeur de la foule devenant rapidement plus chahuteuse pouvait instantanément se changer en violence.

Chapitre 16



Mais je ne sais pas si c'est la vérité ou un mensonge…

Avançant parmi ses hommes, Wat leur ordonna de rester près de lui, au cas où les choses reprendraient un tour violent. Neb Duffin passa le mot à ses voleurs d'autrefois et Wat les regarda, impressionné de voir qu'ils réagissaient aussi rapidement que ses propres hommes.

Les chevaux montés par les deux adversaires ne seraient pas de lourds destriers de concours et les hommes n'allaient pas arborer l'armure de ce genre de tournoi.

Douglas était sur sa bête préférée, le cheval bai agile avec la forme d'un éclair sur le visage. Il était équipé d'une cotte de mailles avec une cuirasse au dos et sur le torse, des gantelets en acier et des protège-genoux, ainsi que son casque d'acier habituel d'habitant des frontières.

Hotspur, mesurant plus d'un mètre quatre-vingt, montait un cheval plus gros par nécessité, ce qui, de l'avis de Wat, était la raison de son choix de combat à dos de cheval. Il portait l'armure légère noire comme il le faisait d'habitude.

Les deux hommes étaient munis de lances de guerre, plus petites et plus acérées que les longues lances à bouts arrondis utilisées dans les joutes. Chaque homme avait son épée.

Échangeant des railleries en riant, ils prirent place : Douglas du côté est du champ et Hotspur à l'opposé. Hotspur avait un cheval plus puissant, une portée plus longue et une armure plus enveloppante. Douglas aurait le soleil dans les yeux, mais il ne s'était pas dressé contre la décision exprimée à voix forte par Hotspur de chevaucher d'ouest en est.

Quand un long coup de corne signala le départ, les deux

éperonnèrent leurs montures. En les observant, Wat osa à peine respirer.

Ils étaient séparés par quelques mètres seulement quand le comte donna un coup brusque pour faire tourner la tête de son cheval bai à droite. À une telle vitesse, l'animal faillit trébucher sur ses propres pattes avant, et seuls l'équilibre remarquable de Douglas et son agilité le maintinrent en selle.

Pendant un instant, le cheval bai fut juste devant la bête grise de Hotspur, rendant inutile la lance de Douglas dans sa main droite. Percy, visiblement non préparé à une manœuvre imprudente de cette sorte, fit une tentative de coup imprécis, mais il échoua.

Douglas plongea devant lui, puis il freina et fit brusquement virer sa monture une nouvelle fois. Ses pattes avant comme gainées de bas blancs piaffant dans les airs, l'animal tourna sur ses pattes arrière.

Le comte l'éperonna pour repartir au galop, pourchassant Hotspur, qui s'était manifestement attendu à ce que chaque homme, comme pour une joute, chevauche d'un bout à l'autre du champ et patiente jusqu'au prochain coup de corne pour faire un second tour.

Les Écossais hurlèrent de rire à la vue de Hotspur fuyant Douglas.

Réalisant avec du retard ce qui s'était passé, Percy fit tourner son gros cheval avec presque autant d'agilité que Douglas. Mais Percy avait maintenant le soleil dans les yeux et il était presque arrêté, alors que Douglas s'approchait de lui à fond de train.

Séparé de lui tout juste par une douzaine de mètres, il était trop tard pour l'Anglais de faire plus que viser sa lance sur le torse de Douglas et éperonner furieusement son gros cheval gris.

Il atteignit à peine une vitesse de trot avant que les deux hommes se croisent avec un craquement bruyant quand la pointe de la lance de chacun toucha le bouclier de l'autre. Celle de Percy rassit durement Douglas sur sa selle, mais avec l'avantage supplémentaire d'une grande vitesse, la lance de Douglas avait fait carrément sauter celle de Percy de sa main. Sa lance volant dans les airs, Hotspur tomba sur le dos au sol avec un craquement retentissant de son armure et il demeura immobile.

— Parbleu, s'exclama Tam, est-il mort ?

— Non, seulement estourbi, dit Wat tandis que les hommes de Hotspur couraient vers lui et que Douglas s'arrêtait à proximité. J'aimerais que mon père soit ici pour voir cela.

— Vous ne le souhaiterez plus autant si nous devons fuir, dit Tam avec un petit rire. Tous les hommes du laird sont à pied et ils nous ralentiraient.

Douglas avait tourné son cheval bai vers son cousin, sir Hugh Montgomery, dont les hommes étaient rassemblés près de ceux de Wat, de sorte que Wat et Tam commencèrent à marcher vers eux.

Pendant ce temps, les hommes avec Hotspur l'avaient soulevé et se hâtaient vers la porte de la ville comme s'ils craignaient une attaque des Écossais.

Ils partirent si vite que le casque de Hotspur tomba et roula au sol, mais un jeune homme d'armes s'en empara et courut après les autres.

La foule se redivisa bientôt entre Écossais et Anglais, et ces derniers se précipitèrent à la suite des porteurs de Hotspur pour retrouver la sécurité derrière la ville fortifiée.

En les observant, Wat dit à Tam :

— Quelque chose est sorti du casque de Hotspur quand il a chuté et ce gars l'a laissé là. Allons voir ce que c'est.

Les deux se faufilèrent dans la foule à présent majoritairement écossaise pour regarder de quoi il s'agissait. À la surprise de Wat, une paire de gants gisaient sur le sol, un gant par-dessus l'autre.

Délicats, bordés d'un ouvrage argenté en filigrane et visiblement féminins, ils arboraient le lion brodé des Percy en perles de culture.

— Indubitablement un gage d'amour, dit-il en les ramassant pour les examiner.

— Oui, car il a dû les ranger derrière son bouclier, approuva Tam.

Wat apporta les gants à Douglas et expliqua d'où ils venaient.

Douglas sourit largement.

— Ils s'avéreront utiles, je pense. J'ai entendu dire que l'évêque de Durham amène mille hommes pour se joindre à l'armée de Hotspur, alors nous devons partir. Mais nous avons le temps de le faire avec dignité. Regardez là-bas, ajouta-t-il en donnant un coup de tête vers la ville.

Hotspur se tenait sur le mur avec plusieurs autres.

Quand le silence tomba sur le camp en l'apercevant, il cria :

— Nous allons encore nous battre, Douglas !

— Oui, en effet, cria Douglas en réponse. Je suis content de constater votre prompt rétablissement, mais la prochaine fois, j'espère que vous présenterez un plus grand défi !

— Vous verrez, par l'enfer. Je vous donnerai une leçon !

— Pas aujourd'hui, cria le comte. Je vous veux en pleine forme. Il leva les gants. Vous voudrez peut-être réclamer ce que vous avez laissé sur-le-champ. Je dois partir à présent, mais je vais voyager lentement et ne traverserai pas la frontière avant jeudi matin. Si vous ne récupérez pas cette délicate paire d'ici là, je vais les suspendre à Dalkeith en guise de drapeau de la victoire.

— Ah non, vous ne les sortirez pas d'Angleterre !, cria Hotspur.

— Mais oui ! Jusque-là, je vais les suspendre dans ma tente, cria Douglas. Réclamez-les si vous osez ou dites à votre dame que vous avez perdu le droit à ses faveurs !

En rigolant, Wat échangea un regard avec Tam et il dit :

— Je crains que nos deux grands guerriers ne ressemblent davantage à deux enfants se querellant pour une balle.

Néanmoins, il ne doutait pas que Hotspur allait bientôt les suivre.



Lundi après-midi, tandis que Meg voyait Hermitage depuis la crête au-dessus du château, elle réalisa que même s'ils étaient passés près de l'imposant bâtiment en venant à Rankilburn, elle n'avait pas profité d'une aussi belle vue.

Le château s'élevait solidement à découvert. Une toile de fossés remplis d'eau l'entourait et le ruban bordé d'arbres d'Hermitage Water coulait devant à une courte distance. Hermitage semblait plus petit depuis la crête, mais encore plus monumental qu'il avait paru quand ils étaient passés sous lui par la piste principale traversant Liddesdale.

À califourchon sur son poney à côté d'elle, Sym lui dit :

— C'est une grande demeure.

— C'est le château Hermitage, dit-elle. C'est notre destination.

— Alors, je vais surveiller Pawky de près, dit-il en tapotant le sac à sa ceinture.

Au cours du voyage précédent, en raison de la hâte de Walter d'atteindre Scott's Hall et éviter la course à obstacles présentée par les fossés à Hermitage, ils avaient contourné le château par le nord en négociant les collines escarpées à l'extérieur de Liddesdale dans Ewesdale. Aujourd'hui, depuis la crête entre les deux, ils avaient suivi le cours d'Hermitage Water.

À présent, le capitaine des hommes de la comtesse et les deux porte-étendards ouvraient la marche menant à l'entrée principale du château.

Le soleil était chaud et plombait sur eux. Les vents doux dont ils avaient profité sur les sommets de la crête et la fraîcheur dans les forêts de Rankilburn et Ewesdale avaient disparu dans les bois épars et une bonne partie de la campagne à découvert dans Liddesdale.

Alors qu'ils approchaient du pont-levis, Meg échangea un regard avec Amalie.

La comtesse Isabel lui dit avec beaucoup d'émotion :

— Parbleu, mais ce lieu est encore plus lugubre et moins invitant que je m'y attendais. Je peux déjà sentir les fosses d'aisances.

— N'êtes-vous donc jamais venue ici, Madame ? demanda Amalie.

Isabel secoua la tête.

— Non, car Jamie pense que c'est un piètre endroit pour une dame. Je lui ai affirmé que je pouvais le rendre plus confortable pour tout le monde, mais il insiste pour dire qu'il ne devrait pas l'être. Il dit qu'une forteresse comme celle-ci devrait être austère, à l'image des hommes rudes qui l'occupent.

— Mais vous n'êtes pas d'accord et donc, vous osez le défier, dit Meg en se rappelant une discussion similaire avec son propre mari.

Le sourire d'Isabel se fit pensif.

— Ce n'est pas réellement du défi, même si je sais qu'il sera en colère et que je n'aime pas qu'il le soit. Cependant, Jamie ne doit pas offenser Carrick, car cela pourrait mener à de graves conséquences pour nous deux. Il viendra un temps, voyez-vous, après le décès de

mon père, quand Carrick lui aura succédé à titre de roi des Écossais, où Carrick sera tout ce qu'il y aura entre Jamie et mon frère Fife. Mon père m'aime et il a hâte d'être le grand-père du prochain comte de Douglas, si je porte un jour un fils pour Jamie, de sorte qu'il va me protéger, moi et les siens. Mais pour Fife, je ne suis rien.

— J'espère que vous me pardonnerez mes propos, dit Meg. Toutefois, des hommes déclarent que Carrick est incapable de tenir tête à Fife, car il manque du courage pour le faire — idem pour le roi.

Dès que les mots sortirent de sa bouche, elle se rappela la présence de Sym. Il avait laissé son poney prendre un peu de retard, mais elle était certaine qu'il pouvait entendre leur conversation. Comme de nombreux autres nobles, la comtesse parlait devant les serviteurs comme s'ils étaient des meubles, de sorte que Meg décida d'avoir une discussion avec lui pour s'assurer qu'il comprenait qu'il ne devait rien répéter de ce qu'il entendait à qui que ce soit.

Isabel ne semblait pas consciente de lui et tout aussi insensible à la présence des deux dames chevauchant sur son autre flanc tout comme à celle du capitaine et des porte-étendards avançant juste devant elles.

— Vous pouvez me dire tout ce que vous voulez, Meg, dit-elle. Mais dans ce cas, ce que disent les autres est tristement vrai. Mon père donne encore les ordres royaux quand il le veut et à l'occasion, il écoute toujours d'autres hommes à part Fife. Et parfois, on peut aussi persuader Carrick de s'opposer à Fife pour soutenir une cause particulière, mais seulement pendant un court moment.

— Mais Fife leur prête-t-il attention quand ils se dressent contre lui ? demanda Amalie.

— Oui, il le doit si mon père donne un ordre royal ou si Carrick défend un principe, car le Parlement les soutiendra et Fife détient son pouvoir seulement grâce à l'accord parlementaire. Cette expédition en Angleterre a le consentement de Fife, mais pas le consentement royal. Sa Majesté ou Carrick aurait pu l'empêcher s'ils avaient été au courant, mais ni l'un ni l'autre ne l'est. Carrick croit qu'il se rend à Hermitage simplement pour voir la célèbre forteresse et rencontrer ici certains nobles. Toutefois, c'est en fait parce que Fife lui a dit de venir, ce qui signifie que Fife se sert de lui pour son propre but, sans

doute pour donner l'impression aux autres que Carrick soutient cette incursion en Angleterre.

— Je ne comprends toujours pas, dit Meg. Tout le monde sait que Fife tient les rênes à présent, en tant que Gardien du royaume, et que peu de gens s'opposent à lui.

— Il ne défiera pas un ordre royal, par contre, de crainte d'instaurer un précédent. Voyez-vous, par-dessus tout, Fife veut être roi des Écossais. Il ne voudra pas que d'autres le défient à ce moment-là, de sorte que même lui se soumet aux ordres royaux pour l'instant. Il sait aussi que Carrick pourrait convaincre le Parlement d'abolir son poste de Gardien du royaume. Il est rare, par contre, que Carrick s'oppose à, lui et ce sera encore plus rare après le décès de mon père. C'est pourquoi je compte veiller à ce que Carrick se sente bienvenu ici — pour le bien que cela pourrait nous faire dans le futur.

Meg s'attendait vaguement à ce que les gardes de Douglas leur interdisent l'entrée, mais quand on osa suggérer que la comtesse puisse être plus à son aise ailleurs, l'amicale Isabel se transforma instantanément en princesse Stuart impérieuse. Après cela, Meg ne fut pas étonnée de voir les hommes hocher la tête et s'incliner devant elle lorsque les membres du groupe mirent pied à terre.

Cependant, à l'intérieur, même Isabel parut intimidée.

— Mon doux, dit-elle en survolant du regard le carnage dans la salle supérieure où les hommes avaient abandonné à leur départ le matériel inutile parmi un tas d'autres détritus. Quelle pagaille !

— C'est bien vrai, marmonna Sym. Notre tour était en meilleur état.

Meg était d'accord. La différence entre le désordre de quelques hommes à la tour et le bazar de bien plus d'hommes à Hermitage était stupéfiante. Des chiens se promenaient partout et l'endroit puait les joncs nauséabonds. Même la table d'honneur croulait sous le bric-à-brac.

Un homme se hâta vers eux tout en redressant son justaucorps.

— Madame la comtesse, dit-il tout en s'inclinant profondément devant elle. Je suis le capitaine de la garde, Ralph Lindsay, responsable en chef pendant l'absence de Sa Seigneurie. Il n'a rien dit

de votre venue, Madame, de sorte que vous nous découvrez mal préparés. Sûrement, vous seriez plus à votre aise ailleurs.

Isabel leva le menton et dit froidement :

— Sir Ralph, si vous voulez conserver votre poste, je vous mets en garde contre le fait de nous faire sentir, mes dames et moi, autre chose que les bienvenues. Si vous pensez que le Seigneur mon époux vous remercierait de vous comporter aussi mal envers nous, vous devriez réfléchir à cette idée : rappelez-vous que mon père est Sa Majesté le roi.

— Je m'en souviens, milady, et je n'ai suggéré cela que parce que cette pièce devant vous est la plus accueillante à Hermitage. Nous n'avons pas de gouvernante ou de servantes, ici, seulement des hommes d'armes rudes et quelques pages. En fait, en ce moment, tout le monde accompagne Sa Seigneurie, à l'exception des quelques personnes laissées pour protéger le château.

— Mais vous attendez bien le comte de Carrick d'un moment à l'autre, n'est-ce pas ?

— Jeudi, oui, acquiesça le capitaine. Il nous a fait prévenir de la journée en disant qu'il allait passer la nuit de mercredi à l'abbaye Dryburgh. Mon Seigneur Douglas a donné des ordres avant son départ pour que l'on prépare sa chambre à coucher pour recevoir le comte de Carrick.

— C'est bien que nous soyons ici, donc, car Carrick ne viendra pas seul, dit-elle. Je suggère que nous prenions des dispositions pour son entourage considérable également.

— À coup sûr, ses gens s'occuperont de leurs besoins personnels pendant leur séjour ici, Madame, comme tous les autres qui sont accompagnés de leur suite.

Elle haussa les sourcils.

— Mon frère est l'héritier du trône d'Écosse. Il aura certaines attentes. Par exemple, il cherchera un endroit pour une contemplation paisible et ensuite, il s'attendra… Elle s'interrompit, comme si une de ses propres pensées l'avait prise de court. Puis, elle dit : mon mari n'a sûrement pas amené son aumônier, Richard Lundie, pour faire la guerre avec lui ni son ménestrel, Giles Gilpin. Ou bien est-ce le cas ?

— Lundie est en fait avec Sa Seigneurie, lui dit le capitaine Lindsay. Le ménestrel était ici ce matin, mais comme je ne me préoccupe pas beaucoup de ses activités, je ne sais pas du tout s'il est à l'intérieur ou à l'extérieur en ce moment. Les gardes à l'entrée le sauront sans doute.

— Je vous en prie, cherchez-le, car j'ai envoyé Giles ici pour rendre service à mon Seigneur. Je veux le voir et savoir comment il s'en sort. Quant à Lundie, nous pouvons nous en passer, je pense, surtout que Carrick amènera son propre aumônier. Jusque-là, nous dirons nos prières privément dans la chapelle. Ce bâtiment en pierre près du pont est bien la chapelle, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet, et Sa Seigneurie ne permet à personne d'y dormir, de sorte qu'elle est bien plus ordonnée que le château, dit le capitaine.

— Ce château sera bien plus ordonné avant l'arrivée de Carrick, l'informa la comtesse. Vos hommes devront y veiller s'il n'y a personne d'autre ici pour s'en charger.

La mâchoire de l'homme se contracta, et Meg était convaincue qu'il était sur le point de dire à Isabel que le ménage ne le concernait pas. Cependant, quand la comtesse fixa sur lui son regard le plus hautain, le défiant d'ignorer ses désirs, il hocha la tête et dit :

— Je vous prie de m'excuser immédiatement dans ce cas, milady. À l'évidence, il y a beaucoup à faire.

— Il a raison de dire que nous avons beaucoup à faire, dit la comtesse après son départ. Et je vous le dis, Meg, j'espère que ces hommes peuvent mettre les choses en ordre sans beaucoup de directives, car en vérité, je n'ai pas la moindre idée de quoi leur dire.

— Vraiment, Madame ?

— Je sais quand les choses ne sont pas à mon goût. Mais à la maison, mon intendant veille à tout cela. En fait, une autre personne le fait toujours, alors je ne savais pas du tout que mon Seigneur n'avait ni intendant ni gouvernante ici pour commander. En connaissez-vous beaucoup sur ces choses ?

— Ma maîtresse sait tout là-dessus, dit fièrement Sym.

Regardant Amalie, qui grimaça et secoua la tête, Meg rit.

— Nous avons affronté un défi similaire il y a moins d'un mois à

Raven's Law, dit-elle. Mais ma sœur et moi avons grandi dans des circonstances différentes des vôtres, Isabel. Notre mère pensait que ses filles devaient connaitre presque tout sur toutes les tâches comme leurs intendants ou leurs gouvernantes.

Isabel soupira.

— Ma mère en savait plus que moi.

— Nous allons vous aider avec plaisir. Vos dames aussi, sans doute, ajouta Meg en jetant un regard dubitatif sur les deux femmes, debout en silence un peu plus loin. Cela fera une drôle d'impression, par contre, d'ordonner à des hommes d'armes de vider les fosses d'aisances.

— Tout d'abord, ils doivent nettoyer cette écurie où nous sommes, dit Isabel en jetant un regard noir sur la pagaille de la salle supérieure et en particulier, sur les quatre chiens rongeant des os sous et près de la table d'honneur. Je veux que l'on sorte tous les chiens et avant de commencer, je veux savoir si le cuisinier de mon Seigneur peut nous offrir un souper décent.

— Je vais m'occuper de sortir les chiens, milady, dit Sym en se dirigeant vers l'estrade.

— Nous pourrions d'abord dénicher une personne voulant bien nous montrer tout ici, suggéra Meg. Parler au cuisinier sera plus facile si nous pouvons trouver la cuisine.



Douglas et son armée de chevaliers à cheval et de domestiques ayant quitté Newcastle le dimanche après-midi passèrent la nuit dans les collines au nord.

Le lundi, ils continuèrent leur route lentement dans cette même direction, car le comte espérait être suivi par Hotspur. Ne voyant aucune trace de lui à la fin de l'après-midi, ils installèrent leur campement le lundi soir sur une terre élevée près de Ponteland, où aucun ennemi ne pouvait les surprendre.

Douglas envoya ses hommes constater la distance que devaient parcourir les forces de l'évêque de Durham pour se joindre à Hotspur.

Il voulait les tenir à l'œil, car les armées fournies par les maisons de religion riches, même en Écosse, avaient tendance à être bien équipées.

Wat avait uniquement la responsabilité de ses propres hommes d'armes et ceux de Neb, de sorte qu'ils eurent vite fait de monter les tentes et allumer les feux pour entreprendre la préparation de leur souper. Alors que le soleil commençait sa descente à l'ouest, ses pensées se tournèrent d'abord vers Buccleuch, qui allait les rejoindre le lendemain dans la vallée de Wansbeck avec les forces à pied.

Ses pensées sur son père cédèrent rapidement la place à d'autres sur le Hall et Raven's Law. Il fut étonné de se sentir vibrer en imaginant Meg dans leur chambre à coucher.

Il avait complètement cessé de penser à elle en l'appelant Margaret.

Non seulement Amalie ne l'appelait jamais ainsi, mais aussi, même s'il croyait que le prénom lui allait bien en raison de son comportement calme et de sa dignité, cette femme-là n'était pas celle qui lui avait jeté de la bière au visage. La femme qui avait fait cela avait montré une passion similaire dans sa colère qu'elle affichait au lit.

Meg convenait davantage à celle-là, même s'il commençait à aimer et à apprécier les deux personnalités plus qu'il ne l'avait cru possible.

Il lui vint à l'esprit en voyant le soleil se rapprocher du sommet des collines que jamais auparavant il n'était resté assis en silence parmi ses hommes à savourer de telles pensées réconfortantes.

Jenny avait souvent réveillé ses émotions. Elle pouvait le faire rire et elle pouvait allumer sa fureur. Mais Jenny au meilleur ou au pire d'elle-même ne l'avait jamais ému comme Meg pouvait le faire d'un seul mot ou d'un unique regard.

Au début, il avait cru que la fureur toujours brûlante causée par ce que le père de Meg avait fait alimentait la colère qu'il ressentait envers elle. Mais Meg était victime de ce mariage forcé autant que lui et il se rappelait fréquemment à lui-même qu'il était plus coupable qu'elle. Donc, la conclusion logique était que les émotions qu'il ressentait émanaient directement et uniquement de leur relation

intime.

Cette histoire avec les compagnons de Neb lui avait révélé la vérité là-dessus. Il avait cru que sa réaction en apprenant qu'elle les avait amenés à la maison était de la fureur pure. Il savait à présent que cela avait été de la peur : non, une terreur profonde qu'on puisse lui faire du mal.

Même alors, il n'avait pas fallu longtemps avant qu'elle réveille encore sa colère et sans faire autre chose que d'insister pour qu'il prête attention à ses pensées et à ses avis.

Il aimait à se croire un homme juste, mais son comportement — avec le recul — avait été tout, sauf juste. Au lieu de cela, il l'avait réduit en miettes, exposant une nouvelle crainte — eh oui, cela aussi était possiblement de la terreur —, celle qu'elle s'attendit à régner sur leur maisonnée et tout son monde comme sa mère à Elishaw.

Il frissonna en se rappelant la conséquence. La jeune femme avait eu raison de lui lancer sa bière au visage devant une telle accusation. La découverte que lady Murray leur avait épargné le maudit arbre de pendaison de Murray à lui et à ses hommes le faisait encore tressaillir aujourd'hui. Quelle gratitude avait-il démontrée pour cela ?

Il vit Tam et Gibbie monter la colline vers lui.

Des feux parsemaient le paysage et quelqu'un fredonnait une chanson dans la lumière du crépuscule tandis que le soleil plongeait derrière les collines à l'ouest. Avec l'armée de Buccleuch protégeant le chemin devant, leurs propres gardes bien disciplinés à leurs postes et des hommes surveillant depuis des points plus loin le mouvement pouvant se produire au sud et à l'ouest, ils allaient vraisemblablement passer une nuit paisible.



Meg passa les deux premières heures suivant son arrivée à Hermitage dans un tourbillon d'activités, car le capitaine de la garde leur envoya une véritable armée d'hommes pour les aider.

Elle et Sym localisèrent non seulement la cuisine, mais aussi un

petit escalier de service dans son mur épais qui menait à une petite poterne renforcée de fer à l'arrière de la tour de garde. Comme l'entrée principale, la poterne s'ouvrait sur un escalier raide en bois que les défenseurs pouvaient rapidement brûler si le château subissait une attaque.

L'escalier de service dans le mur continuait à monter des salles jusqu'aux étages supérieurs.

La cuisine semblait assez propre et le cuisinier ne se troubla pas devant l'idée d'avoir à leur servir un souper décent, de sorte qu'elle laissa Sym l'aider et retourna avec les autres.

Ayant désigné Amalie et une des femmes de la comtesse pour surveiller le travail dans la salle inférieure, Meg encouragea Isabel à superviser le rangement de la chambre du Seigneur son époux au troisième étage et à y dormir elle-même.

— Je vais prendre Averil avec moi, dit Isabel à voix basse en indiquant la plus âgée de ses deux femmes. Ma foi, je n'ai pas osé amener personne d'autre, car Averil et Nancy étaient les seules qui, à ma connaissance, n'allaient pas pleurer et gémir à l'idée de venir ici. Et c'était avant que je voie à quel point ce château est barbare. Averil est avec moi depuis longtemps avant mon mariage avec Jamie, de sorte qu'elle ne fera aucun commentaire. Mais elle insistera pour m'aider pendant que je m'occupe de la chambre de Jamie.

— Évidemment ; et c'est bien ainsi, dit Meg. Quant à ce que mon mari ou votre mari auront à nous dire pour vous avoir permis de condescendre à faire ce genre de corvées…

— Vous ne connaissez pas Jamie, dit Isabel avec un autre de ses rires joyeux. Il ne rebute pas à faire ce qu'il croit nécessaire et il ne peut pas imaginer qu'une autre personne rechigne. Bien sûr, si on devait lui dire qu'une fosse d'aisances doit être vidée, il ne penserait jamais que la personne compte sur lui pour s'en charger.

Meg rit alors elle aussi.

— Les maris ont le don de s'imaginer que d'autres personnes devraient faire avec entrain les choses qu'eux-mêmes refusent de faire.

Les heures filèrent dans un nuage de poussière et de paille moisie. Meg ne savait pas du tout ce que les hommes avaient au sujet des

fosses d’aisances, mais quand elle utilisa la garde-robe du côté nord de la salle supérieure, elle ne sentait pas aussi mauvais qu’à leur arrivée.

À l’heure du souper, elle mourrait d’envie d’un bain chaud, mais les hommes éparpillaient encore des joncs frais dans la salle supérieure et deux autres installaient la table d’honneur. Même s’ils le faisaient sous la direction sévère de Sym, elle hésitait à les laisser avant d’être certaine que personne n’avait encore besoin de supervision. De plus, elle n’avait pas une chambre à coucher décente, seulement une petite cellule étroite avec deux petits lits au-dessus de la chambre à coucher du comte à partager avec Amalie.

En se disant que ce serait bon de dormir aussi loin des fosses et d’être heureuse qu’on soit en été, de sorte qu’elle et Amalie ne gèleraient pas, elle se contenta en fin de compte d’un pichet d’eau que Sym alla lui chercher avec une bassine et un linge usé.

Puis, vêtue d’une robe propre, accompagnée de son ombre protectrice, elle descendit.

Sur le palier de la salle supérieure, elle rencontra la comtesse et Amalie qui montaient.

— Oh ! ma chère, quelle belle surprise ! s’exclama Isabel. Ils ont trouvé Giles s’exerçant au luth dans la chapelle et il nous attend. Je me suis rappelé qu’Amalie était encore dans la cuisine et nous montions vous chercher à l’instant.

Elles entrèrent ensemble dans la salle et Meg inspira le parfum des joncs frais, remarquant qu’ils dissimulaient adéquatement les odeurs plus nauséabondes. Un petit feu brûlant dans le grand âtre aidait également. La table d’honneur était bien mise pour leur souper et à l’exception des serviteurs, les hommes qui étaient là plus tôt avaient disparu dans les zones inférieures.

Il ne restait qu’un homme, baissant les yeux sur le feu, un luth dans la main droite et le visage détourné d’elles.

En les entendant, il se retourna juste au moment où la comtesse lui dit :

— Giles, j’ai amené deux amies chères pour vous rencontrer.

Meg regarda, stupéfaite, non pas un ménestrel inconnu, mais son bien-aimé frère Tom. Entendant Amalie inspirer brusquement, elle

toucha rapidement le bras de sa sœur en guise d'avertissement.

Ce que Tom faisait ici, sous le nom de Giles Gilpin, Meg ne pouvait pas l'imaginer. Mais s'il demeurait dans la maison de Douglas sous un faux nom, ce n'était pas le moment de le mentionner.

Il s'approcha d'elles avec son habituel sourire charmant. Cependant, Meg remarqua aussi une tension qui lui indiqua qu'il craignait que l'une de ses sœurs puisse le démasquer.

Elle fut tentée, car elle aimait et respectait Isabel et son propre mari, et par conséquent, Meg elle-même, avait juré de servir le comte et sa comtesse. Mais elle ne pouvait pas trahir son frère — pas avant d'avoir découvert pourquoi il était à Hermitage.

Isabel parlait encore, mais tandis que Meg, abasourdie, fixait Tom, elle avait raté ce que la comtesse avait dit. Elle s'efforçait à présent de retrouver le fil.

— … et Averil et Nancy sont avec moi, évidemment, dit Isabel. Elles descendront sous peu, mais vous les connaissez déjà, Giles. Ces deux dames sont pour vous des inconnues, par contre. Donc, faites votre révérence et je vous les présenterai.

Marquant une pause seulement le temps de respirer pendant qu'il obéissait, elle dit :

— Lady Margaret, lady Amalie : voici Giles Gilpin, le merveilleux ménestrel dont je vous ai parlé. Attendez d'entendre sa musique. Tout à fait extraordinaire ! Giles, vous voudrez souper avant de nous divertir. Allez donc trouver le cuisinier immédiatement pour qu'il vous nourrisse.

— Merci, Madame, dit-il en exécutant une seconde révérence. Se tournant vers un point entre Meg et Amalie, il s'inclina de nouveau et dit : miladies.

En passant, quand il fut à un point où Meg pouvait le voir, mais pas Isabel, il lui fit un clin d'œil. Cela agaça tellement Meg qu'elle eut envie de le secouer, mais elle ne pouvait pas le faire et dut agir comme s'il n'y avait rien d'anormal.

Les dames de la comtesse les rejoignirent bientôt et trois serviteurs s'occupèrent d'elles pendant le souper qui, au mieux, fut médiocre. Personne ne se plaignit.

Sym servit Meg, ayant jeté un regard menaçant au premier serviteur qui s'était approché d'elle, le stoppant net et ainsi, décourageant aussi les autres.

— Des voyous, tous, marmonna-t-il d'un ton désapprobateur quand le troisième s'en alla. Je vous servirai moi-même.

De l'avis de Meg, ce fut le plus beau moment du repas.

À coup sûr, le spectacle fut meilleur que la nourriture. Si possible, Tom avait amélioré ses aptitudes. Il chanta plusieurs ballades, dont deux furent assez drôles pour faire rire les dames. Sa voix était pure et douce comme le miel. De plus, même aux yeux critiques de sa sœur, c'était un jeune homme séduisant.

Cependant, Meg espéra qu'il ne s'attendait pas à ce qu'elle laisse sa mascarade se poursuivre sans un commentaire ni une critique.

Désirant contrer un tel espoir erroné, elle lui jeta un regard sévère chaque fois qu'elle réussit à attirer son attention.

— Vous ne devriez pas fixer ainsi notre ménestrel, Meg, dit enfin la comtesse en la taquinant. Je doute que Wat Scott soit du genre à tolérer une femme aguicheuse.

Stupéfaite, Meg s'exclama :

— Oh ! non, Madame, je ne faisais rien de tel ! Je… j'écoutais simplement sa musique. Je suis certainement d'accord avec vous pour son talent.

L'air penaud, Isabel lui dit :

— Je n'aurais pas dû vous dire cela. Giles est admirablement doué, n'est-ce pas ?

Meg acquiesça, mais elle prit ensuite grand soin de ne pas sembler outre mesure intéressée par le ménestrel. Elle savait que même si Isabel pouvait ne plus penser à cela, ses dames les auraient à l'œil tous les deux à compter de maintenant.

Aucune occasion ne se présenta pour discuter en privé avec lui avant que les dames se retirent pour la nuit.

Amalie n'avait pas parlé, sauf pour murmurer des réponses polies aux hommes qui les servaient ou aux autres lui adressant des remarques directes. Cependant, dès l'instant où elles furent bien à l'intérieur de la minuscule pièce commune et la porte fermée, elle

s’exclama :

— Que fait Tom ici ?

— Mon doux, je n’en connais pas la raison plus que vous, dit Meg en se rappelant qu’elle avait utilisé toute l’eau dans la cruche plus tôt et en prenant le contenant vide à côté de la bassine. Je peux organiser une rencontre avec lui demain pour le découvrir, mais jusque-là, nous allons devoir nous montrer patientes. Je vais demander à Sym de le remplir pour nous s’il est à proximité.

— Évidemment qu’il est à proximité, dit Amalie. Il est votre esclave dévoué, ma chère.

Meg secoua la tête, mais elle ouvrit la porte pour découvrir Sym juste devant. En lui tendant la cruche, elle lui demanda de la remplir. Quand il s’apprêta à s’en aller, elle posa une main sur son épaule pour l’arrêter et elle referma la porte derrière elle.

Il la considéra avec circonspection.

— Sym, tu as dû entendre des choses aujourd’hui que tu ne dois répéter à personne, dit-elle doucement. Je sais que tu n’es pas une pipelette et je ne veux pas paraître dure. Cependant, une bonne part des propos du jour concerne la comtesse, donc…

— Vous n’avez pas à me dire cela, milady, parce que Dod dit que s’il m’entend parler de choses qui ne me regardent pas, il va me donner une rossée jusqu’à ce que ma langue tombe. Il le ferait, en plus, Dod, ajouta-t-il en hochant la tête sérieusement.

— Je vois, dit Meg en s’efforçant de ne pas rire. Alors, je n’ai aucune inquiétude à avoir et tu peux aller nous chercher de l’eau. Merci, Sym.

Il hocha la tête, sa dignité intacte, et il partit précipitamment.

Dix minutes plus tard, deux coups secs résonnèrent à la porte.

— Ma foi, c’était rapide, dit Amalie.

— Entre, Sym. Nous sommes encore habillées.

— Je suis content d’entendre cela, dit Tom en passant la tête à l’intérieur.

En un clin d’œil, il entra et referma la porte derrière lui.

Chapitre 17



Si un gentil esprit vous murmurait à l'oreille « Qu'est-ce qu'un combat entouré de plusieurs lances ? »

— Sortez, dit Amalie. Vous ne devriez pas être ici, Giles Gilpin.

— Chut, ma fille, je n'ai pas le temps de badiner avec vous, dit-il. Écoutez-moi, toutes les deux. Vous ne devez pas me trahir.

— Mais pourquoi êtes-vous ici et pourquoi prétendez-vous être un ménestrel ? demanda Meg.

— Pour protéger notre famille, évidemment.

— En désavouant notre nom ?

— Ne soyez pas ridicules, dit-il, sa colère se réveillant plus rapidement qu'à l'habitude. Aucun Anglais raisonnable ne fait confiance à Douglas. Est-ce étonnant que certains veuillent le tenir à l'œil ?

— Mais nous ne sommes pas Anglais. Nous vivons du côté écossais.

— Nous sommes à moitié Anglais, dit-il avec une intonation anormalement sèche dans la voix. De plus, cette maudite frontière peut se modifier au gré du désir d'un guerrier, comme nous le savons. De tels changements ont placé Elishaw sous le règne anglais plus d'une fois.

— Même alors, et peu importe l'héritage de notre mère, Elishaw est une propriété écossaise, accordée aux Murray par le roi des Écossais. C'est à lui que nous devons fidélité.

— Nous devons avoir la paix aux frontières, Meg. Pensez seulement comme tout le monde serait plus à l'aise ainsi. Peut-être que les deux pays ne devraient faire qu'un.

— À quel point, au juste, serions-nous plus à l'aise sous le règne

anglais ?

— Il suffit de regarder la désolation provoquée dans les marches pour voir que même une paix imposée rendrait tout le monde plus prospère et donc, plus heureux, dit-il. La frontière n'est plus qu'un point de désaccord entre des hommes qui habitent près d'elle. La plupart ont des désirs similaires, non : survivre et vivre une vie meilleure ? Douglas veut seulement acquérir plus de pouvoir pour Douglas.

Meg était stupéfaite.

— Donc, vous l'espionnez ?

— Je ne fais que mon devoir, comme vous devez vous-même faire le vôtre, dit fermement Tom.

— Mais qui servez-vous ? demanda Meg.

En se remémorant sa suggestion que les deux pays s'unissent, elle se rappela également qu'il avait séjourné avec des parents en Angleterre. Être longuement accueilli au sein d'une parenté était une pratique courante dans les familles nobles de l'époque et cela avait été un des nombreux moyens employés par les parents de Meg pour conserver des liens utiles des deux côtés de la frontière. Mais aujourd'hui, ce souvenir suscitait un signal d'alarme de mauvais augure.

— Mon doux Jésus, vous servez les Percy ! s'exclama-t-elle. Vous espionnez pour le compte de Hotspur !

— Cela serait-il si affreux ? Les Percy ne sont-ils pas aussi des parents à nous ? Et Hotspur n'est-il pas le plus grand guerrier de tous, meilleur même que Douglas ?

— En vérité, je n'en sais rien. Et vous non plus, à moins que vous les ayez vus se battre.

Elle n'arrivait pas à réfléchir correctement et elle ne pouvait pas croire que Tom — le joyeux, charmant Tom — puisse faire du mal à quelqu'un.

Mais ce n'était ni l'endroit ni le moment d'en débattre. Peu importe la vérité, le ménestrel Giles Gilpin ne devait pas être surpris dans leur chambre à coucher.

En conséquence, elle l'attrapa par les épaules et dit d'un ton

pressant :

— Vous devez partir avant que quelqu'un vous découvre ici. Nous allons garder votre secret, mais seulement si vous jurez qu'il n'arrivera aucun mal à Douglas, à sa famille ou à qui que ce soit dans ma nouvelle famille à cause de vos actions.

— Oui, bien sûr, je le jure, dit-il. Mais souvenez-vous : pas un mot.

Tandis que la porte se refermait derrière lui, Amalie dit sèchement :

— Isabel est notre hôtesse, Meg. Et Douglas est le seigneur de votre mari. Nous n'oserons sûrement pas aider Tom s'il espionne dans leur maison.

En réalisant seulement à cet instant que sa sœur n'avait pas participé à la discussion après avoir demandé ce que Tom faisait à Hermitage, Meg lui dit :

— C'est notre frère, Amalie. Savez-vous ce que Douglas lui ferait s'il l'attrapait ?

Amalie haussa les épaules.

— Il serait furieux et avec raison.

— Il pendrait Tom pour traîtrise.

Les yeux d'Amalie s'arrondirent.

Elle aurait pu ajouter quelque chose si un petit coup frappé à la porte n'avait pas annoncé le retour de Sym avec leur eau.

Lorsque Meg eut remercié le garçon et renvoyé à son grabat, Amalie et elle se lavèrent rapidement et se préparèrent à se mettre au lit. Meg n'émit aucune objection quand Amalie dit qu'elle était épuisée et comptait s'endormir aussitôt, même si elle soupçonnait sa sœur de vouloir simplement éviter de poursuivre la discussion.

Elle s'était attendue à s'endormir immédiatement, mais elle resta dans son lit à réfléchir longtemps après que la respiration d'Amalie fut devenue régulière et ralentie, signe d'un sommeil profond.

Au début, ses pensées s'attardèrent sur Tom et le sentiment de choc qu'elle avait ressenti en le reconnaissant et en réalisant qu'il se faisait passer pour un ménestrel ordinaire.

Elle se demanda ce qu'il avait pu découvrir, à qui il avait pu le dire et comment il avait réussi à transmettre l'information ? Puis, en

s'interrogeant sur ses autres agissements possibles, elle se souvint de l'étrange maladie de Douglas. Abasourdie de ce lien qu'elle faisait avec son propre frère préféré, elle se dit de ne pas faire l'idiote.

Ses pensées allèrent ensuite à Wat et à ce qu'il dirait probablement quand il saurait qu'elle était venue à Hermitage avec la comtesse.

À son étonnement, ses pensées devinrent vite sensuelles. Même en étant consciente qu'il pourrait la secouer ou pire encore, son désir pour son contact ne fit qu'augmenter.

Elle ne craignait pas sa colère, car elle avait appris que même s'il exprimait son opinion de telle sorte à provoquer un tressaillement chez elle si elle l'avait mécontenté, il y avait peu de risque qu'il lui lance à la tête autre chose que des mots.

En vérité, elle enviait sa capacité à articuler son irritation librement sans ressentir le besoin de chercher des mots plus diplomatiques.

Quand ses pensées devinrent plus chaleureuses, elle s'endormit enfin et elle se réveilla au début d'un jour nouveau lorsqu'Amalie, en marchant sur la pointe des pieds dans leur chambre, se cogna contre la bassine.

Meg se retourna et sourit dans la faible clarté fournie par une longue et étroite ouverture qui était l'unique source de lumière naturelle.

— Comment a été votre sommeil ? demanda-t-elle.

— De plomb, dit Amalie. Je descendais voir s'ils avaient sorti de la nourriture dans la salle. Mais puisque vous êtes réveillée, je vais vous attendre.

En comprenant le sous-entendu marqué, Meg se leva et s'habilla. Quand elle fut prête, elles descendirent pour découvrir les dames de la comtesse à la table d'honneur, rompant leur jeûne.

Meg leur souhaita le bonjour et dit :

— Je pensais que nous serions les dernières. La comtesse Isabel n'est-elle pas déjà réveillée ?

— Elle dort encore, dit lady Averil. Même si elle est dans la chambre de Sa Seigneurie, il est toujours difficile, n'est-ce pas, de se reposer dans un lit étranger ?

Meg acquiesça. Sachant que lady Averil et lady Nancy avaient disposé de petits lits dans une alcôve à côté de la chambre d'Isabel, elle présuma que le commentaire les visait toutes les trois.

Sym apparut avec deux miches de pain dans un panier.

— Voulez-vous du bœuf ou du mouton, ce matin, milady ? demanda-t-il à Meg.

— Du bœuf, dit-elle en jetant un coup d'œil à Amalie, qui hocha la tête.

Tandis qu'il repartait vite, Meg tendit la main vers un bol de confiture de mûres sauvages et elle vit l'expression de sa sœur se transformer brusquement en grimace. En suivant la direction de ses yeux plissés, Meg vit Tom quitter nonchalamment l'escalier et entrer avec son luth à la main.

Il fit un signe de tête à Sym en passant et continua jusqu'à l'estrade comme s'il n'avait aucun souci au monde. Recevant des sourires des dames de la comtesse, il les salua joyeusement.

Réalisant que pour garder son secret sans paraître fâchée contre lui, elle allait devoir lui parler normalement, Meg ignora la pointe de culpabilité causée par cette tromperie et lui rendit son bonjour d'un ton charmant.

Amalie ne dit rien. Cependant, son visage n'exprimait plus la désapprobation, donnant à Meg l'espoir que les deux autres femmes ne remarqueraient rien d'inhabituel.

Tom s'assit sur un tabouret près de l'âtre et joua une mélodie douce et apaisante.

Meg commença à se détendre, mais elle ne décelait aucun changement chez sa sœur. Et malgré l'appétit proclamé par Amalie, elle jouait avec son pain et prenait seulement de petites bouchées de bœuf froid tranché dans un cuissot rôti la veille.

Elle attendit tout juste que Meg ait terminé de manger avant de lui dire :

— Nous n'avons pas eu le temps de mettre plus d'ordre dans notre chambre. Nous devrions le faire maintenant avant que la comtesse Isabel nous présente une nouvelle liste de tâches.

Sans discuter, Meg la suivit à l'étage.

Mais à l’intérieur de leur chambre avec la porte fermée, elle lui demanda :

— Est-ce si difficile pour vous de voir le dilemme de Tom, Amalie ? Le trahiriez-vous vraiment auprès de Douglas ? Il ne peut pas l’épier en ce moment à notre connaissance et il ne peut sûrement pas l’avoir espionné beaucoup avant : pas avec le château rempli de Douglas.

— Je savais que vous prendriez sa défense, dit Amalie. Il est comme toujours votre merveilleux Tom qui ne peut rien faire de mal.

Meg sourit.

— Pas de mal ? Il était le plus méchant des garçons, toujours dans mes affaires. Si on le réprimandait, il se contentait de sourire et déclarer : « Mais c’est seulement à Meggie ».

— Je ne sais pas pourquoi cela vous amuse maintenant, dit Amalie. Lui et Simon nous embêtaient sans pitié. Et Tom n’est plus un bébé, Meg.

— Même alors, peu importe ce qu’il a fait pour mériter votre désapprobation, cela ne peut pas être grave au point de désirer le voir pendu. Pas quand il veut seulement protéger notre famille.

— Et s’il avait fait pire ? demanda Amalie. Ne vous est-il pas venu à l’esprit que c’est peut-être lui qui a tenté d’empoisonner Douglas ?

— Nous ne savons même pas s’il s’agissait de poison, protesta Meg. Douglas en personne a dit qu’il avait mangé quelque chose d’avarié. Et Tom ne ferait pas cela ! C’est probablement un enquiquineur, mais il n’est pas malveillant.

— Non, bien sûr que non. Il est le merveilleux Tom Murray, toujours digne de confiance.

— Qu’est-ce qui ne va pas chez vous ? C’est notre frère !

Amalie la regarda, le ressentiment nettement visible sur son visage.

Meg la fixa en retour et ce faisant, une affreuse pensée lui vint à l’esprit.

— Ma foi, vous ne pouvez pas vouloir dire… Oh ! ma chérie, je vous en supplie, dites-moi que vous ne l’accusez pas de…

— L’accuser de quoi ? demanda Amalie quand Meg ne put se résoudre à prononcer les mots. D’être le scélérat qui m’a volé ma

virginité ? Même si vous ne voulez *pas* l'entendre, Meg, je saurai toujours que c'est la vérité. De plus, il le sait aussi et rien qu'il pourrait dire ou qu'une autre personne pourrait dire ne changerait ce fait en fausseté.

Meg ne trouvait rien à commenter là-dessus.



Le soleil brûlant était près de son zénith quand le vallon de Wansbeck s'ouvrit devant les hommes de Douglas. Depuis l'arête, en ce jour chaud et étouffant, le vallon offrait une vue panoramique d'herbes vert pâle, de bosquets ombragés de bouleaux et de trembles et de coudriers en fleurs. Des collines ondulées au vert persistant encadraient le vallon de tous les côtés. Le ruisseau peu profond qui lui donnait son nom suivait son parcours sinueux vers le nord en son centre à coup de grands virages doux.

À la tête de ses hommes et de ceux de Neb, avec Neb chevauchant à côté de Tam et Gibbie, Wat entendit la plus vaste armée bien avant de la voir. Les centaines de bêtes qu'elle avait volées en cours de route faisaient un bruit sourd, constant et criard.

Il repéra l'étendard de Buccleuch et donna un coup d'éperons pour s'élancer à sa rencontre. Les deux mille hommes que son père et Huntly dirigeaient étaient tous à pied, à l'exception des chefs de la noblesse avec leurs pages et leurs suites de combattants. La masse grouillante s'étalait dans le large vallon.

Alors que Wat s'approchait de Buccleuch, il vit Huntly venir de l'est avec son porte-étendard à côté de lui et ses guerriers derrière.

Douglas aussi éperonna son cheval pour les rejoindre, comme plusieurs des seigneurs voyageant avec le comte. Quand ils convergèrent autour de Buccleuch, Wat entendit son père lui demander :

— Où est Hotspur ?

— Il se remet de son moral meurtri en toute sécurité derrière les murs solides de Newcastle, dit Douglas avec un grand sourire. Je lui ai lancé le défi de venir chercher ces jolies choses qu'il a perdues, ajouta-

t-il en levant les gants brodés. Ils sont tombés de son casque quand ses hommes l’ont soulevé et amené hors du champ. Mais il les veut. Il sera bientôt sur nos talons.

Buccleuch lui sourit largement à son tour.

— Je constate que j’aurai envie d’entendre ce récit.

— Oui, mais pas maintenant. Il pourrait déjà être en route.

— L’attendons-nous donc ici ? demanda Huntly.

En plissant le front, Buccleuch balaya le vallon des yeux.

— C’est un bon site… pour le bétail.

— Oui, mais pas pour la défense, dit Douglas. Ce ruisseau est facile à traverser à gué et le vallon est trop à découvert. Nous allons remonter jusqu’à Otterburn. Je l’ai bien examiné en venant et c’est un bien meilleur site. Les prairies inondables le long de Rede gâcheront toute attaque de la cavalerie et la rivière est presque impossible à traverser à gué là-bas. Nous aurons aussi des broussailles et des arbres pour nous protéger, et des pentes plus abruptes pour nous offrir une position en hauteur si nous battons en retraite dans les collines.

Buccleuch hocha la tête en survolant du regard les hommes et le bétail meuglant qui emplissait le vallon.

— Otterburn se trouve encore à une vingtaine de kilomètres d’ici.

— Mon dernier messager a dit que Hotspur n’avait pas commencé à bouger, dit Douglas. Mais quand il le fera, il se déplacera vite. Donc, faites avancer ce groupe, mais gardez les yeux ouverts derrière vous et soyez prêts à vous mettre à couvert rapidement si les Percy vous envahissent. Le frère de Hotspur, Ralph, l’a rejoint et à eux deux, ils peuvent rassembler huit mille hommes. L’évêque de Durham progresse aussi vers le nord et devrait les rattraper sous peu.

Wat ressentit la vague d’euphorie familière qui le prévenait que la bataille approchait, ainsi qu’un sentiment de malaise devant le gros risque qu’ils couraient de perdre.

Alors qu’il faisait tourner son cheval avec l’intention de propager la nouvelle, Douglas cria :

— Les autres, avec moi !

En saluant son père de la main, Wat obéit.



Meg ne trouva aucune occasion de coincer Tom cet après-midi-là quand les dames de la comtesse décidèrent de faire une sieste et qu'il ne fallut pas user de beaucoup de persuasion pour qu'Amalie les imite. Malgré la facilité qu'elle avait eue à s'endormir la veille, Meg soupçonnait sa sœur de n'avoir pas bien dormi depuis un certain nombre de nuits.

Amalie n'était pas le genre à conserver des secrets naturellement. La plupart du temps, ce qu'elle pensait, quoique ce fut, sortait directement de sa bouche. Jusqu'à récemment.

Meg tenta d'imaginer comment cela avait été pour elle de garder en elle un secret aussi effroyable et les peurs qui l'accompagnaient, d'être terrifiée de raconter à qui que ce soit ce qui s'était passé. Meg ne doutait pas qu'elle aurait ressenti la même chose, car si Tom avait fait ce qu'Amalie disait qu'il avait fait, il avait fait l'innommable.

En priant pour que l'innocence de sa sœur l'ait amenée à se croire violée après un simple toucher inapproprié ou deux, Meg s'était armée de courage plus tôt pour lui arracher la vérité après qu'elles eurent rangé leur chambre à coucher.

— Dites-moi exactement ce qu'il a fait, dit-elle carrément après que ses efforts plus diplomatiques eurent échoué à susciter l'information.

— Je vous le promets, mon cœur : mon opinion de vous ne sera pas moins bonne, peu importe ce qui s'est produit, ajouta-t-elle quand Amalie continua de l'ignorer. Tom est votre aîné de quatre ans et il est bien plus fort que vous, de sorte que vous n'auriez pas pu l'arrêter. Vous auriez dû en parler à nos parents, par contre.

— Oui, après coup, et si vous pensez que j'aurais pu faire cela, vous ne réfléchissez pas du tout, dit Amalie avec mépris. Il a fait ce qu'il a fait avant que je connaisse son intention. Après, il m'a mise au défi de le dire à quelqu'un. Il a dit que si je le faisais, il dirait que j'avais inventé cela, qu'il m'avait réprimandé pour quelque chose et que j'essayais de me venger de lui. Ils l'auraient cru, en plus ; nos parents ou les autres.

Meg hocha la tête, craignant que cela ne soit vrai. Ses parents croyaient plus volontiers Simon ou Tom avant Amalie — ou même Meg, quand on y songeait.

— Dites-moi ce qu’il a fait, répéta-t-elle de la voix sa plus douce.

— Il m’a amenée en randonnée à cheval, dit Amalie. Nous sommes allés dans le vieux moulin en amont d’Elishaw. Il a dit qu’il voulait me montrer la roue du moulin, alors nous sommes entrés. Je n’avais aucune raison de me méfier de lui. Il avait toujours été plus gentil que Simon.

— Vous auriez dû pouvoir lui faire confiance, dit Meg d’un air grave. Et ensuite ?

— Il était déjà venu là, car il y avait des couvertures et un tas de paille. C’était affreux, Meg. Il a relevé ma jupe, il a descendu sa culotte et… Il y avait tellement de sang ! En prenant une respiration, elle lui dit : il est parti et j’ai cru que j’allais mourir.

Meg se sentit faible. Cherchant toujours une explication acceptable, elle eut l’envie pressante de demander à Amalie ce qu’elle avait fait pour que Tom imagine qu’un teltraitement lui ferait plaisir. Mais la pâleur du visage de sa sœur, ses yeux remplis de larmes et ses mains tremblantes stoppèrent les mots sur la langue de Meg. Amalie pouvait se montrer charmeuse et elle avait exercé ses charmes sur ses frères quand elle voulait quelque chose d’eux. Même dans ce cas…

Meg tressaillit en constatant le fil de ses pensées. Peu importe ce qu’Amalie avait pu faire en toute innocence, elle était tout de même la sœur cadette de Tom. Il avait le devoir de la protéger du mal. Ce devoir n’incluait pas de considérer son badinage inoffensif comme une invitation — si, en effet, c’était ce que Tom avait cru faire.

L’ayant vu sortir en douce après que la comtesse eut signalé à ses dames qu’elle était prête à quitter la table, Meg avait voulu courir derrière lui. Cependant, les convenances lui interdisaient de pourchasser le ménestrel, de sorte qu’elle attendit suffisamment pour persuader Amalie d’aller se reposer et prier la comtesse de l’excuser de l’abandonner pendant un certain temps.

Isabel rit et dit :

— Veiller à vos propres besoins, ma chère. Vous m’avez été d’une

grande aide. Je compte disposer différemment certaines choses dans la chambre de mon Seigneur et décider laquelle je prendrai à l'arrivée de Carrick, car je ne peux pas partager cette pièce avec lui. Cependant, les autres chambres… Elle haussa les épaules. Jamie doit entreprendre d'agrandir la tour de la cuisine. Je crois que nous serons tous bien plus à l'aise lorsqu'il l'aura fait.

S'échappant dès qu'elle le put sans être grossière, Meg découvrit que son frère avait disparu. Toutefois, se rappelant qu'il répétait dans la chapelle la veille, elle mit les voiles dans cette direction pour le chercher. Au moment où elle traversa le pont-levis, sa colère avait déjà augmenté à chacun de ses pas.

La chapelle en pierre brune était posée dans sa propre clairière près des arbres bordant Hermitage Water. Se remémorant la description à glacer le sang des événements qu'Amalie lui avait fait des actes de Tom, Meg décida de ne pas le confronter à l'intérieur.

Elle avança juste assez pour ouvrir la porte et regarder à l'intérieur. Une lumière pâle filtrant par les fenêtres très étroites l'exposa, installé sur un tabouret à polir son luth.

— Sortez, Tom, voulez-vous ? Je souhaite vous parler.

— Alors, entrez ici où c'est frais. Il fait assez chaud dehors pour faire rôtir un cuissot.

— Vous survivrez et j'aimerais mieux discuter ici.

Il poussa un soupir de martyre, il déposa son luth et se leva.

Meg s'éloigna d'un pas de la porte en jetant un regard vers le château. Voir des gardes à l'entrée et sur le rempart à découvert dans la salle de la herse la rassura. Si elle criait, ils l'entendraient et viendraient rapidement à son secours.

Cette pensée lui donna la nausée. Si quelqu'un lui avait dit qu'elle aurait un jour de telles idées sur Tom, elle aurait cru cette personne idiote.

Cependant, Amalie n'était pas idiote. De plus, le regard que lui lança Tom quand il sortit l'incita à se demander s'il se doutait qu'elle savait ce qu'il avait fait.

— Vous ne l'avez dit à personne, n'est-ce pas ? dit-il en promenant les yeux autour de lui comme pour s'assurer que personne ne pouvait

les entendre.

Étonnée, mais espérant qu'il faisait référence à leur précédente discussion, elle choisit ses mots avec prudence.

— J'ai promis de ne pas révéler votre identité ou ce que vous faites à qui que ce soit.

— Des gens rompent des promesses constamment.

— Vraiment, Tom ? Les gens rompent-ils aussi constamment leur lien de confiance avec leurs familles ?

— Je vous l'ai dit, je le fais pour la famille.

Pendant un instant, elle se demanda s'il croyait bien qu'elle parlait uniquement d'espionnage de Douglas. Puis, elle remarqua sa manière scrutatrice de la regarder.

Sa colère était sur le point d'exploser, mais une longue pratique de maîtrise de soi l'aida à réprimer son envie de lui arracher les cheveux par la racine — chaque cheveu fauve.

— Je pense que vous avez deviné que je ne parle pas de vos activités d'espion, dit-elle.

En s'approchant plus près d'elle, il dit à voix basse : — Alors, de quoi parlez-vous, Meggie ?

— Vous avez violé Amalie, dit-elle. Vous le savez et je le sais aussi. Ne le niez pas.

— Elle ment. Je ne l'ai pas violée. Je l'ai peut-être taquinée, mais elle a couru après. Elle en voulait et je lui ai donné un échantillon de ce qu'elle voulait. Il n'y a pas de mal à cela.

— Oui, si le résultat est un enfant, dit sèchement Meg.

Ce coup d'éclat fit son effet, car il pâlit. Le minuscule doute qu'il lui restait disparut et, avec lui, la maîtrise de sa colère.

— Comment osez-vous me demander de vous faire confiance ! Comment osez-vous m'arracher cette promesse et au nom de l'aide apportée à des parents alors que vous avez trahi tout ce qu'une famille signifie ! Ne dites rien, dit-elle sèchement quand il ouvrit la bouche. Ses mains se posèrent sur ses hanches et elle se pencha en avant en le regardant dans les yeux. Vous avez trahi Amalie de la pire façon, Tom. Il n'y a rien que vous puissiez faire maintenant pour expier cela. Toutes les deux, nous vous aimions et vous faisions confiance, mais

vous avez détruit cela. Vous méritez la haine qu’elle ressent à présent pour vous et mon mépris.

Il secoua la tête et, ce faisant, il se redressa, l’air plus menaçant qu’elle n’aurait jamais cru possible.

— Personne ne vous croira, ni l’une ni l’autre, si vous en parlez, dit-il. Ils me croiront. Les gens blâment toujours la fille lorsque de telles choses se produisent. C’est elle qui est souillée et par conséquent, elle a dû faire quelque chose pour le mériter. Vous verrez.

Meg savait qu’il avait raison, mais elle n’allait pas reculer.

— Je ne peux pas me fier à vous pour respecter la parole donnée, n’est-ce pas ?

— À quel sujet ?

Le fait qu’il pose la question lui fournit la réponse. Il n’allait même pas se donner la peine de se rappeler ce qu’il avait promis, car cette promesse n’avait aucune importance pour lui.

— Vous avez dit que vous ne feriez pas de mal à Douglas ou à sa famille. Mais vous ou les gens que vous servez comptez lui faire du mal, sinon vous ne l’espionneriez pas.

— Me menacez-vous de rompre votre promesse, Meg ? Car, dans ce cas, vous feriez mieux de bien y réfléchir. Il y a trop en jeu pour que vous ou Amalie gâchiez tout. La faveur royale, par exemple. Si les Anglais réussissent, nous aurons fourni un service précieux à notre nouveau roi. Nous autres, les Murray, en profiterons plus que vous ne pouvez l’imaginer.

— Est-ce plus important que la vie de vos propres sœurs ?

— Oui, évidemment, car nous aurons alors un dirigeant fort et Elishaw sera en sécurité. Je vais me faire valoir sans avoir pris part à un seul combat et nous allons récolter d’autres récompenses. Vous verrez. Vous serez fière de moi si vous ne vous mettez pas en travers de mon chemin.

— Et si je le fais ?

— Je ne le permettrai pas. Je vais accepter votre parole que vous n’en ferez rien, car je crois que vous la respecterez parce que je ne veux pas vous faire de mal à vous ou à Amalie.

— Et si je romps ma promesse ?

Elle ressentait un détachement bizarre envers cette conversation à présent, comme si elle discutait avec un étranger d'un sujet anodin.

— Si vous faites le moindre geste en ce sens, je vous tuerai toutes les deux, dit-il. Ne pensez pas que je n'en ferai rien parce que je n'aurais pas à m'en charger moi-même. Il me suffit de parler à un homme pour que cela s'accomplisse. Voyez-vous, j'ai des alliés ici, et vous ne savez pas qui ils sont.

Son moral dégringola en l'écoutant et son corps avait aussi envie de se dégonfler. Elle se redressa de toute sa taille et dit :

— Au contraire de vous, je ne mens pas et je ne romps pas mes promesses. Donc, autant j'aimerais rompre celle-ci, je ne le ferai pas. Cependant, vous devriez avoir honte de vous, Tom.

— Il n'y a pas de honte à faire ce qu'il y a de mieux pour sa famille et son pays.

Incapable d'en supporter davantage, Meg tourna les talons et s'éloigna. Elle garda la tête haute en jurant silencieusement de ne plus lui parler à moins s'y être obligée.

Elle se demanda aussi lequel de ses devoirs était le plus important : celui envers sa famille ou celui envers le Seigneur de son mari. Ses parents l'avaient élevée de manière à croire que son devoir était strictement d'abord et avant tout envers sa famille. Mais on n'avait sûrement pas le devoir de protéger les traîtres.

Plus elle réfléchissait aux propos de Tom, plus elle était convaincue qu'il y avait un dangereux complot en cours. Si l'intention n'était pas de faire du mal à Douglas — et elle ne pouvait pas être certaine de cela —, qui était donc la victime visée ?

Il lui vint à l'idée qu'ils pouvaient avoir des vues sur plus d'une personne.

Elle n'avait pas fait dix pas avant qu'une possibilité terrifiante lui apparaisse.



Le crépuscule tomba et la pleine lune se leva avant que Buccleuch et Huntly atteignent Otterburn avec le gros de l'armée et son immense

troupeau de bétail meuglant.

Les chevaliers et les seigneurs à cheval s'étaient déjà installés et ils avaient examiné et amélioré leurs défenses. Ils n'avaient aucun signe de Hotspur et n'avaient reçu aucune nouvelle voulant qu'il soit déjà en route quand Wat alla jeter un coup d'œil sur ses hommes avant d'aller dormir.

Il se demanda si Hotspur comptait laisser les petits gants qui avaient servi à lui accorder la faveur de sa dame traverser la frontière avec Douglas afin de décorer la tour du château Dalkeith.

Après tout, le surnom de Percy ne venait pas du fait qu'il éperonne cruellement ses chevaux. Sa colère, son instabilité et sa passion fébrile pour la répression des Écossais lui avaient mérité ce surnom. Wat doutait que Hotspur permette à Douglas de conserver la paire s'il pouvait l'en empêcher.

Il était encore tôt, mais ils avaient tous besoin de sommeil. S'assurant que son épée, sa massue et son poignard étaient à portée de main, Wat s'installa aussi confortablement que possible.

Comme la plupart des combattants aguerris, il pouvait habituellement dormir n'importe où et à toute heure s'il en avait l'occasion. Mais pour une fois, cette aptitude lui fit défaut. Avec le bétail meuglant doucement comme une berceuse en arrière-plan, il se surprit à se rappeler les questions de Meg sur les signes de grossesse. Elle avait dit qu'elle le saurait dans une semaine environ.

Réalisant qu'il s'était écoulé presque deux semaines, il espéra qu'elle attendait un enfant.

Il ne voulait pas mourir avant d'avoir engendré un fils pour transmettre le nom Scott.



Tom évita Meg pour le reste de l'après-midi, se montrant uniquement quand il fut temps pour Giles Gilpin de divertir les dames au souper.

La comtesse invita le capitaine de la garde à se joindre à elles et Meg remarqua avec amusement que Sym semblait croire que la présence du capitaine exigeait encore plus d'attention méticuleuse de

la part des serviteurs.

Il les harcela comme un chien de berger rassemblant un petit troupeau jusqu'à lui faire craindre que, étant plus âgé et pas de nature ovine, l'un d'eux puisse se retourner contre lui et lui répondre sèchement.

Amalie était redevenue silencieuse et Meg n'avait elle-même que peu d'énergie. Sa colère et son chagrin causés par la trahison de Tom augmentaient chaque fois qu'elle y pensait.

Elle réalisa qu'elle affrontait un autre dilemme à présent : que dire à Amalie ?

Après avoir présenté leurs excuses à la comtesse, Meg entraîna Amalie à l'étage, Sym à leur suite comme à son habitude. En refermant la porte devant lui après lui avoir demandé de les prévenir si quelqu'un venait, Meg alluma les deux torchères dans la chambre avec une chandelle qu'elle avait montée de la salle et elle dit :

— Assoyez-vous. Nous devons discuter.

Amalie s'assit sur le bord de son petit lit étroit.

— Qu'y a-t-il ?

— Je dois être sûre que vous n'allez pas trahir Tom auprès de qui que ce soit ici. Je lui ai donné ma parole, mais elle ne vaut rien si vous comptez l'exposer.

— Je n'agirai pas contre vous, Meg, mais je ne crois pas que nous devrions garder le silence.

Meg avait décidé de lui révéler que Tom avait menacé de les tuer toutes les deux si elles le trahissaient. Mais elle ne pouvait pas deviner la réaction de sa sœur imprévisible. Un mot impulsif ou une incapacité à dissimuler sa peur pouvaient les mettre en danger toutes les deux.

Elle dit donc plutôt :

— J'aurai aimé ne pas lui avoir donné ma parole, mais je l'ai fait. Et après avoir vécu avec Walter et ses hommes, même si peu de temps, je ne veux pas les amener à croire que nous avons un sens de l'honneur plus faible que le leur.

C'était assez vrai, car Meg avait appris un nouveau code d'honneur avec la famille de son mari et elle voulait en être digne.

Comme moyen de dissuasion, il manquait du pouvoir de la menace

de Tom, mais celle-ci pouvait très facilement provoquer l'affolement que la peur chez Amalie.

— Je ne pense pas que cela soit déshonorable d'exposer un espion, dit-elle ensuite.

— Ressentiriez-vous la même chose si Tom ne vous avait pas trahie ?

Amalie haussa les épaules.

— Je ne sais pas. J'avoue que cela serait plus difficile. Mais si nous gardons son secret, pratiquement, ne trahissons-nous pas Douglas nous aussi ?

— C'est le dilemme, oui, acquiesça Meg. Je ne veux pas protéger Tom, mais ayant donné ma parole, je dois la respecter, tout comme Walter a respecté la sienne de voler au secours de notre père à sa seule demande. Même si Père l'a trompé, je suis certaine que Walter repartirait pour le défendre. Il s'y croit obligé. Pouvons-nous faire moins pour notre frère ? Ne sommes-nous pas obligées de respecter de même notre parole ?

— Je n'ai pas donné la mienne, lui rappela Amalie.

Meg soupira.

— Vous savez ce que je veux dire.

— Oui, je le sais et je vais agir selon vos désirs, mais je n'ai pas l'impression que cela est correct et je pense vraiment que vous devriez dire à la comtesse que son ménestrel est notre frère. C'est votre devoir.

— Mais malgré ce qu'il a fait, je l'aime toujours comme un frère, dit tristement Meg. Si nous trahissons sa confiance, n'est-ce pas aussi grave que lui trahissant la nôtre ?

— Donc, vous allez le protéger, peu importe ses actes ?

— Exactement comme je vous protégerais en pareil cas, ma petite chérie, lui dit Meg. À moins que j'apprenne qu'il menace réellement Douglas ou les Écossais, auquel cas il le faudra.

L'autre peur qui lui était venue à l'esprit quand elle avait quitté la chapelle reparut.

Tom paraissait convaincu que les Anglais réussiraient à conquérir l'Écosse, mais les Écossais étaient tout aussi sûrs qu'ils n'en feraient rien. Dans les deux cas, des choses étranges s'étaient produites et elle

n’avait pas tenu compte d’un rôle anglais dans le complot qu’elle avait soupçonné plus tôt. Les voleurs et la visite de Carrick à Hermitage avaient semblé faire partie du plan d’ensemble, mais même si les voleurs avaient pu participer à une intrigue pour affaiblir Douglas, les vainqueurs anglais auraient peu d’intérêt pour un héritier au trône écossais mou comme Carrick.

En tous les cas, elle allait essayer de respecter sa parole et ne pas partager ses pensées, du moins jusqu’au retour des autres hommes. Elle croyait pouvoir faire confiance à Amalie pour garder le silence aussi longtemps, à moins que Tom ne commette la folie de répéter sa menace mortelle à son égard.

Chapitre 18



« J’ai vu un homme mort gagner une bataille et je pense que cet homme, c’était moi. »

Meg se tenait nue debout dans leur chambre à coucher exactement comme il l’avait déjà vue, avec sa belle chevelure pendant en vagues brillantes jusqu’au point où ses hanches bien formées s’élargissaient.

Une myriade de bougies faisait danser les ombres et la lumière dorée sur ses cheveux, sur sa peau et sur les murs de la pièce. Il avait chaud et son corps se réveilla.

Il la rejoignit par-derrière et mit les mains sur ses épaules et déplaça les mèches soyeuses afin d’embrasser son cou sous le lobe de son oreille gauche. Il la sentit trembler et il l’attira plus près de lui.

Même s’il était certain d’être habillé un instant plus tôt, il ne portait rien, à présent, que sa peau qui picotait. En la tenant ainsi, il sentit la chaleur de Meg sur lui, de son torse à son bas-ventre et sur ses jambes.

Le tremblement de Meg augmenta et sa respiration s’accéléra. Elle n’avait pas dit un mot.

Il la retourna doucement et lui releva le menton afin de pouvoir presser ses lèvres contre les siennes. Sa langue darda pour toucher la sienne, puis elle se glissa dans sa bouche, chaude et goûtant le bon vin. Il était prêt pour elle, impatient de s’accoupler, mais quand il tendit la main vers le bas pour voir si elle était prête pour lui, elle posa une des siennes sur son poignet et l’arrêta.

Ses tremblements avaient cessé.

Rempli de désir pour elle et impatient de la posséder, il tenta de repousser sa main, mais la force de Meg était celle du fer et il ne pouvait pas la faire bouger. En la regardant dans les yeux, il vit une expression

familière. C'était du chagrin… non, de la déception.

Il ressentit ses émotions comme si elles étaient siennes et il se demanda qui avait osé la décevoir ainsi. Alors que cette pensée lui traversait l'esprit, il se rappela qu'elle s'était déjà excusée de l'avoir déçu. Ceci était différent.

Il y avait quelque chose qui clochait chez elle. Il l'avait peut-être déçue.

Il s'efforça de trouver quand il avait remarqué cette expression. Des scènes se présentèrent dans sa tête, une après l'autre, aussi réelle que s'il était physiquement retourné à ces moments. Chaque fois, il était au lit avec elle et chaque fois, il avait simplement pris son plaisir et il commençait à se retirer d'elle.

L'expression dans son souvenir était bien moins intense que celle qu'il venait de voir, mais semblable. Si la cause était celle qu'il soupçonnait, il pouvait y faire quelque chose.

En vérité, il allait aimer cela. Mais si ce n'était pas cela… Il lui sourit tandis que la dernière scène s'effaçait dans sa tête et il murmura gentiment :

— J'ai été un égoïste, mon cœur. Mais vous aurez votre plaisir, encore et encore. Vous passerez en premier à partir de maintenant, je le jure.

Avec ce beau sourire qui le réchauffait en entier, elle lâcha sa main.

Il la souleva dans ses bras et l'emporta vers un champ de fleurs en se demandant vaguement où était leur lit. Il l'allongea avec tendresse sur les feuilles et les pétales doux, il écarta ses jambes et il commença à lui montrer tout le plaisir qu'il pouvait lui offrir.

Alors qu'il s'avançait pour la goûter, il entendit un fredonnement, comme la musique d'un ménestrel au loin, puis des voix chantonnèrent à voix basse un hymne sur les notes lointaines d'une corne tremblante. Les sons augmentèrent de volume jusqu'à ce que les mots se clarifient…

— Un Douglas ! Un Douglas !

Wat se réveilla sous un clair de lune brillant, au son de cornes retentissantes, de cris d'hommes, de bétail apeuré et d'un combat féroce qui semblait avoir éclaté tout autour de lui.



Meg repoussa les mèches de cheveux humides sur ses joues et se

retourna. La pièce était chaude et collante, le lit trop dur pour entraîner le sommeil. Le clair de lune filtrait par la fenêtre étroite. Elle était allongée depuis des heures, tourmentée par ses pensées et ses peurs croissantes, essayant de ne pas réveiller Amalie avec ses tours et retours sur elle-même.

Un pressentiment de malheur imminent s'installait et augmentait en intensité à mesure que les heures s'écoulaient.

Pendant un temps, elle réfléchit à la trahison de Tom et à son propre dilemme en s'inquiétant de ce qu'il pouvait faire et des menaces qu'il avait proférées.

Même si elle avait dit à Amalie qu'elle l'aimait parce qu'il était son frère et que l'on devait ressentir de l'amour pour les membres de sa famille, il devenait plus difficile de minute en minute d'aimer un homme qui avait menacé de les tuer toutes les deux si l'une ou l'autre le trahissait.

La culpabilité se manifesta fortement quand elle pensa à la comtesse et à ses dames, ignorant l'identité et le but de leur ménestrel préféré.

La voix d'Amalie interrompit les réflexions de Meg.

— Avez-vous dormi un peu ?

— Non, mais j'espère que je ne vous ai pas tenue réveillée.

— Vous n'êtes pas responsable. J'ai trop chaud pour dormir. J'ai somnolé, mais ma chemise me donne l'impression d'être assez mouillée pour pouvoir la tordre.

— Retirez-la, recommanda Meg. Elle avait songé à enlever la sienne. Il était habituel de dormir nu, mais dans un château rempli d'hommes inconnus, elle s'était sentie moins vulnérable avec sa chemise.

— C'est trop pénible, dit Amalie. Je ne vais pas bien. Je pense que mes menstrues doivent être imminentes.

Meg l'espérait. Elles étaient très en retard. Tout comme les siennes, mais sa grossesse — si elle était enceinte — ne causerait pas un scandale. Ses pensées revinrent à Tom.

— Pourquoi Tom est-il venu ici, à votre avis ? demanda-t-elle. Pensez-vous vraiment qu'il espionne Douglas pour le compte des

Percy ?

— Je n'en doute pas, quoique dans les faits, il n'a pas dit qu'il espionnait pour eux, dit Amalie. Il vous a seulement demandé si vous trouveriez cela terrible si c'était le cas.

— Mais il doit sûrement le faire, dit Meg en se demandant si elle essayait de persuader Amalie ou elle-même que Tom n'était pas engagé dans quelque chose de plus grave. Souvenez-vous qu'il a dit qu'il le faisait pour la famille et il nous a rappelé que les Percy sont notre famille. Et ils le sont, Amalie. Vous ne pouvez pas le nier. Mais il m'est venu à l'idée qu'il y a peut-être une autre personne que Douglas en danger. Rappelez-vous qui vient également ici.

— Plusieurs personnes seront ici au retour de Douglas, dit sèchement Amalie.

— Y compris Carrick, dit Meg. Le roi des Écossais est vieux et même si Carrick est plus jeune, tout le monde dit qu'il sera un roi faible. Mais aujourd'hui, Tom a dit qu'il allait gagner la faveur royale et que nous profiterions tous d'avoir de nouveau un roi fort, un roi à qui il aurait rendu un grand service. Et si ce grand service était d'éliminer Carrick avant qu'il puisse accepter le trône ? Si le roi des Écossais n'a pas un héritier convenable, ne serait-ce pas plus facile…

— Carrick a un fils, lui rappela Amalie.

— Tout juste un enfant, dit Meg. N'était-ce pas exactement le problème en Angleterre avant que le roi Richard ne devienne un adulte ? Un enfant sur le trône signifie toujours une régence, et une régence rime avec des hommes qui se battent pour prendre le contrôle de la couronne. Mais avec Carrick hors du chemin et…

— Si les Anglais nous envahissent, ne se contenteront-ils pas de faire Carrick et son fils prisonniers et régner sur nous depuis Londres ? intervint Amalie. D'ailleurs, pour qui d'autre Tom pourrait-il espionner ? Tout le monde sait que Douglas est fidèle au roi des Écossais, de sorte que personne ici n'installerait des espions pour le surveiller. Et quant au fait d'avoir un roi fort, Tom doit avoir voulu parler de Richard, car même si Richard a pu être faible lorsqu'il était un enfant roi, avec ses oncles se querellant pour s'emparer de la régence, il a pris les commandes de l'Angleterre à présent et il dirige

l'armée anglaise. Plus personne ne le croit faible.

— Oui, mais même alors…

— Que pouvons-nous faire de toute façon ? Amalie semblait à moitié endormie, comme si elle n'écoutait plus vraiment, de sorte que Meg ne répondit pas.

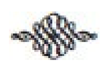
Fort probablement, Amalie avait raison, et Tom servait leurs cousins anglais dans l'espoir d'obtenir des avantages pour la famille Murray si l'invasion anglaise réussissait. Mais si cela allait plus loin ?

Elle aurait aimé que Wat soit là afin de discuter de ses préoccupations avec lui.

Puis, il lui vint à l'esprit que garder le secret de Tom signifiait qu'elle ne pouvait pas révéler ce qu'elle avait appris à son mari. Alors qu'elle était allongée en essayant d'imaginer la voix de Wat dans son oreille, lui disant quoi faire, le bon sens lui revint.

Amalie avait raison. Elles ne pouvaient pas laisser Tom poursuivre ses agissements. Peu importe ce que c'était, il n'opérait pas seul. Il l'avait lui-même admis. Et si d'autres étaient impliqués, le danger ne guettait pas seulement Douglas, mais fort probablement Carrick et plusieurs autres. Meg réalisa qu'elle avait pris sa décision.

Si elle ne pouvait pas parler sans rompre sa parole, elle pouvait intervenir.



Après avoir attrapé son épée, sa massue et son poignard, Wat s'était joint aux cris.

— Un Douglas ! Un Douglas ! Les mots résonnèrent dans la vallée et en réponse, il entendit au loin : « Un Percy, un Percy ! »

Ses hommes se précipitaient encore vers leurs armes et leurs jacques. Il avait dormi avec sa cotte de mailles et ses bottes, mais aucun d'eux n'avait le temps de seller les chevaux.

Il entendit la voix rocailleuse de Neb Duffin ordonner à ses hommes de rester près derrière lui. Comme la plupart des Écossais, ils étaient accoutumés aux conflits internes, à pied. Les anciens voleurs portaient des dagues, des haches de combat, des gourdins et des

massues, et ils les utilisaient bien.

La bataille éclatant tout autour de lui et sachant que les hommes de Neb s’étaient positionnés pour les protéger, lui et ses hommes, Wat chargea à la poursuite de l’étendard des Douglas. Laissant son épée dans son fourreau sur son dos, il se servit de sa lourde massue en fer ou de son long poignard contre tous ceux qui tentèrent de l’arrêter. Au corps-à-corps, les deux armes étaient plus efficaces qu’une épée.

Quelqu’un cria : « Ils sont au bord de la rivière. Ils sont tous à pied ! »

Sachant qu’à trois milles, les Écossais étaient moins nombreux que les huit milles Anglais, Wat ressentit une vague proche de la panique. Mais il n’eut pas le temps de la reconnaître comme telle avant d’être trop occupé à se battre pour avoir le temps d’accorder la moindre pensée à la peur.

Des mètres devant lui, il vit Douglas en personne et l’adrénaline l’envahit.

Il continua d’avancer en hurlant : « Un Douglas ! »

La pleine lune, déjà plus haute dans le ciel et donc, plus petite que lorsqu’il s’était réveillé, jetait une lumière pâle et irréelle sur la scène tandis qu’il luttait pour avancer.

Les flèches pleuvaient autour de lui et des hommes des deux camps tombaient.

Les archers anglais avaient gagné bien des batailles pour l’Angleterre avec leurs arcs longs, mais sous une lumière chiche, parmi le chaos et avec leurs alliés si nombreux, Wat savait que les chances étaient qu’il y aurait plus d’Anglais que d’Écossais à mourir sous les flèches cette nuit-là.

Au contraire des archers, par contre, Wat et d’autres hommes se battant au corps-à-corps sous le clair de lune pouvaient facilement distinguer l’armure légère anglaise des jacques et des cottes de mailles des Écossais. L’étendard des Douglas avançait et Wat plongea à sa suite, utilisant sa massue et son poignard avec une efficacité grandissante à mesure qu’il progressait.

Un peu plus tard, il trébucha et réussit à se mettre hors de danger lui-même seulement en bondissant sur un côté. Il grimaça quand il vit

qu'il avait heurté le pied botté d'un homme à genoux et avait failli tomber sur lui.

Reconnaissant sir Hugh Montgomery parmi ceux agenouillés à côté d'un corps, il se servit de son poignard pour se défendre promptement contre l'épée levée d'un Anglais. L'épée battit l'air inefficacement vu leur proximité, mettant rapidement fin au combat.

Ce fut seulement lorsque l'Anglais s'effondra que Wat put voir que le corps auprès duquel on s'agenouillait était celui de Douglas saignant abondamment à cause d'une blessure au cou.

Nauséeux, il aperçut Neb pas trop loin et il cria : « Neb Duffin ! Ici ! »

En voyant le signe de compréhension de Neb, Wat se pencha plus près d'un Montgomery à l'air grave qui, en plus d'être le cousin de Douglas, était aussi celui de Janet Scott. En face de Hugh, essayant d'arrêter le flot de sang, se trouvait l'aumônier de Douglas, Richard Lundie.

— À quel point est-ce grave, Hugh ? demanda Wat.

— Très grave, dit Hugh. Apparemment, il n'a pas eu le temps de lacer sa cuirasse correctement, car il a pris une lance ou un poignard dans le dos. Mais il a dit au porte-étendard de continuer. Il a dit que nous ne devions pas laisser savoir aux maudits Anglais ou à nos hommes qu'il était tombé. Voyez-vous, ils ne distinguent pas les visages sous cette lumière, et le bonnet de Jamie ressemble à celui de tout autre Écossais.

— Nous devons le sortir du champ, dit Wat. J'ai des hommes ici qui peuvent…

— Non, Wat. C'était la voix de Douglas, faible, mais lâchant des mots clairs.

— Mon Seigneur, le supplia Lundie, avec tout mon respect…

— Les hommes de Hotspur… éparpillés d'ici jusqu'à Newcastle, marmonna Douglas en haletant. Sûrement. Il est venu trop vite… attaqué trop tôt… avant que ses forces puissent se rassembler. L'impatience va le perdre. Mais pas s'il sait… que je suis tombé.

— Il a raison, Wat, dit Hugh. Il n'y a pas encore de signes de l'évêque de Durham. Nous avons vu seulement l'étendard de Hotspur

et celui de sir Ralph Percy. Et Hotspur a dû pousser ses hommes avec une foutue insistance pour arriver ici si vite. Ils n'ont pas pu quitter Newcastle avant ce matin et la plupart sont à pied.

— Même les chefs sont à pied, maintenant, dit Wat. Ils ont dû laisser leurs chevaux de l'autre côté de la rivière, car ils ont pataugé dans le marais. Plusieurs hommes sont piégés dans le marais aussi. Buccleuch et Huntly se déplacent pour encercler le gros du corps anglais de ce côté.

— J'espère que les Anglais vont pourrir dans la boue, dit Hugh rageusement.

En jetant un regard derrière lui, Wat vit que Neb et ses hommes, ainsi que les hommes de Wat et de Montgomery, avaient formé un cercle autour d'eux. Tous avaient les yeux tournés vers l'extérieur avec leurs lances et leurs épées prêtes au combat. Douglas était assez en sécurité pendant quelques instants, mais ensuite ?

— Nos hommes debout ici ensemble peuvent repousser les maudits Anglais assez longtemps pour mettre Jamie dans un endroit plus sûr, Hugh, insista Wat.

— Non, je suis épuisé, leur dit Douglas, les incitant tous les deux à se pencher plus près de lui pour l'entendre. J'ai rêvé une fois qu'un homme mort gagnait une bataille… mais… je ne savais pas que je serais cet homme. Au moins, je ne mourrai pas dans mon lit.

— Jamie, ne dites pas cela, dit Wat.

Mais les yeux de Douglas s'étaient fermés. Ses lèvres remuèrent.

— Dites à ma femme… je suis désolé… que nous n'ayons jamais fait un fils ensemble.

— Monsieur, vous lui direz vous-même ou mieux, vous vivrez pour faire de nombreux fils, dit Hugh Montgomery en faisant signe à deux de ses hommes d'emporter le comte.

— Non, Hugh, ne gaspillez pas les hommes, dit Douglas. Mettez-moi sous un buisson pour que les Anglais ne m'attrapent pas, puis partez. Les Douglas peuvent encore vaincre.

Quelqu'un attrapa Wat par le bras et il pivota brusquement en levant sa lourde massue.

— Tout doux, Monsieur, cria Neb Duffin. Vous feriez bien de venir.

C'est votre père…

Wat hocha la tête, il jeta un coup d'œil derrière lui sur Montgomery et Douglas, puis il se précipita derrière Neb. Que Douglas vive ou non, il avait donné ses ordres. Ils pouvaient tous suivre son étendard et combattre de toutes leurs forces pour l'emporter aujourd'hui. Cependant, Buccleuch voudrait savoir ce qui s'était passé. Et s'il avait besoin d'aide pour retenir les Anglais dans la rivière, la place de Wat et ses hommes était là.

Jusqu'à ce que le soleil se lève, l'ennemi ne saurait pas que Douglas était tombé et Wat comptait être en vie lorsqu'il se lèverait enfin. Il avait eu son propre rêve, après tout, et il avait l'intention de faire tout en son pouvoir pour veiller à ce qu'il se réalise.

Meg l'attendait et il n'allait pas lui faire défaut.



Ayant pris la décision d'agir, Meg réfléchit à ses options avec soin et détermina que deux points étaient cruciaux.

Elle allait devoir faire quelque chose au sujet de Tom, mais d'abord, elle devait faire tout ce qu'elle pouvait pour assurer la sécurité de la comtesse et de Carrick.

Comment pourrait-elle y arriver ? Elle l'ignorait.

Elle n'avait aucun des hommes de Raven's Law pour l'aider à protéger la comtesse, car à l'exception de Sym, ceux qui les avaient escortés avec Amalie jusqu'au Hall étaient rentrés à la maison où elle avait cru leur présence nécessaire.

Et elle ne pouvait pas demander conseil aux hommes de Douglas ou de la comtesse, maintenant que Tom lui avait dit qu'il avait des alliés à Hermitage.

Même s'il avait menti, elle ne pouvait plus être sûre de personne sur place.

Et même si elle avait pu leur faire confiance, elle ne pouvait pas avoir la certitude qu'ils lui obéiraient sans recevoir une explication, et cela signifiait accuser Tom.

Elle décida qu'elle allait devoir en appeler directement à la

comtesse. Cependant, il lui faudrait agir de telle manière à ce qu'Isabel pose peu de questions et fasse tout de même ce qu'elle lui demandait. Cette idée lui paraissait simple en théorie, mais Meg savait que c'était faux.

Une fois encore, elle aurait aimé que Wat soit là pour la conseiller. Toutefois, cette idée fit seulement naître un sourire d'autodérision. Ne lui avait-elle pas dit qu'elle était capable de réfléchir de façon autonome et qu'elle était raisonnable et digne de confiance et ne prendrait plus aucun risque ?

En tous les cas, si Wat était là, il ferait lui-même tout ce qu'il pouvait et réussirait sans doute à mettre rapidement la comtesse en sécurité hors de Hermitage et la renvoyer à Dalkeith ou même plus loin, dans la forteresse Douglas de Tantallon, très élevée au-dessus de Firth of Forth.

Cette pensée en invita d'autres jusqu'à ce qu'elle sorte du lit et secoue sa sœur.

— Amalie, réveillez-vous.

Ouvrant des yeux troubles, Amalie lui dit en gémissant :

— Quelle heure est-il ?

— Je ne sais pas, mais l'aube est levée et j'ai besoin de vous, dit Meg à voix basse, sachant que Sym était probablement sur son grabat juste devant la porte.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Amalie en se soulevant sur un coude. Avez-vous dormi un peu ?

— Un peu, mais pas assez longtemps, dit Meg avec un sourire ironique. J'ai réfléchi, par contre, et vous aviez raison quand vous avez dit que nous devions faire quelque chose. Je compte parler à la comtesse, mais nous devons trouver un moyen d'empêcher Tom de continuer à comploter.

— La comtesse saura-t-elle comment s'y prendre ?

— Je ne vais pas le lui demander, admit Meg. Je n'ai pas l'intention de discuter de Tom avec elle. Je dois au moins tenter de respecter ma parole, sinon cela ne sert à rien de la donner.

Amalie fit claquer sa langue.

— Tom ne respecte pas sa parole. Je ne vois pas pourquoi vous

vous sentez liée par la vôtre.

Tentée encore une fois d'expliquer carrément que Tom avait menacé de les tuer toutes les deux si elle le trahissait, Meg se mordit la langue. Amalie ne saurait pas dissimuler un tel fait à Tom ou à qui que ce soit.

Au lieu de cela, Meg lui dit :

— Vous attendez-vous à ce que j'agisse toujours à l'égard des autres comme ils agissent envers moi, chérie ? Pensez à ce que ce serait si je devenais d'humeur changeante chaque fois que vous l'êtes.

— Je ne veux pas dire cela.

— Je le sais bien, mais comment voudriez-vous que je décide quand il faut rompre ma parole ? Me feriez-vous confiance pour respecter mes promesses envers vous si je ne respectais pas celles que j'avais faites à d'autres chaque fois que je désapprouvais leur comportement ?

— C'est une conversation stupide. Je sais que je peux vous faire confiance.

— Nous ferions mieux, dans ce cas, de discuter ce qu'il faut faire pour la suite, dit Meg. Je vais parler à la comtesse, mais je ne sais pas trop comment m'y prendre d'avoir fait quelque chose au sujet de Tom.

— Vous pourriez vous rendre dans sa chambre à coucher. Elle est juste en bas dans la chambre de Douglas et ses dames dorment toutes les deux dans cette minuscule pièce entre la chambre et la garde-robe.

Meg hocha la tête.

— Ordinairement, je ne penserais pas à quelque chose d'aussi audacieux, mais il s'agit d'une situation extraordinaire. Comme votre esprit est manifestement plus inventif que le mien, pouvez-vous imaginer un moyen d'empêcher Tom de nuire jusqu'au retour de Douglas ?

Amalie gloussa.

— Nous pourrions emprunter un gourdin à quelqu'un et le frapper sur la tête.

— Et ensuite ? lui demanda Meg en réprimant son propre amusement. Pensez-vous que nous devrions traîner Tom ici ou le faire rebondir dans l'escalier et à travers les salles ?

— C’est dommage que nous ne puissions pas trouver un flasque de la potion qu’il a donné à Douglas pour le rendre malade, dit Amalie. Je pense vraiment qu’il lui a servi quelque chose ; pas vous ?

— Cela n’a pas d’importance, car nous ne savons pas ce que c’est ni s’il en reste, dit Meg. Continuez à réfléchir pendant que je me faufile en bas et réveille la comtesse Isabel.

Elle enfila à la hâte une cotte grise simple et une robe vert pâle qu’elle ceintura avec son corset brodé, elle mit des chaussures souples à ses pieds et elle refit les tresses de sa chevelure.

Puis, aussi silencieusement que possible, elle souleva le loquet et ouvrit la porte.

Comme elle s’y attendait, Sym était recroquevillé sur le côté gauche sur un grabat devant la porte et ronflait doucement. En relevant ses jupes très haut, elle l’enjamba, mais avant que son pied touche le sol de l’autre côté, elle entendit un petit miaou plaintif.

Baissant les yeux, elle vit la tête de Pawky émerger de sous le bras droit du garçon. Puis, la bouche de la chatonne bâilla encore sur un miaulement plus bruyant et impérieux.

Les yeux de Sym s’ouvrirent et Meg s’écarta rapidement de son chemin tandis qu’il se levait précipitamment. Puis, la chatte miaula de nouveau en guise de protestation.

— Milady !

— Chut, Sym. Inutile de te lever, car je veux que tu restes ici et veille sur lady Amalie jusqu’à mon retour. Je reviens sous peu.

— Mais…

— Ne discute pas, dit-elle fermement. Je veux ta parole que tu m’obéiras.

Il hocha la tête, les yeux ronds.

— Oui, je le ferai.

Satisfaite, Meg le laissa avec son animal de compagnie et descendit vite jusqu’à l’étage plus bas où se trouvait la chambre du maître de maison.

Il lui était venu à l’esprit que la comtesse put aussi se munir d’un garde à l’extérieur de sa porte, mais la zone était libre.

Hésitant à la porte, elle se demanda si elle devait frapper

doucement, mais elle décida que c'était idiot de s'inquiéter des convenances dans un moment pareil. Ouvrant la porte silencieusement, et espérant qu'aucune des dames d'Isabel n'était avec elle, elle regarda à l'intérieur.

La pièce était presque aussi spacieuse que la salle principale juste en dessous et elle se targuait de deux fenêtres légèrement plus larges que celle dans la chambre de Meg. Les deux étaient ornées des rideaux, mais un mince filet de lumière grise de l'aube lui permit d'apercevoir le grand lit, aussi équipé de tentures, contre le mur à sa droite. Son occupante était seule dans la pièce.

Meg se glissa à l'intérieur et referma la porte, puis elle s'approcha et dit à voix basse :

— Madame, je vous demande pardon, mais je dois vous réveiller. Je dois vous parler.

— Qu'y a-t-il ? demanda Isabel en ouvrant le rideau du lit juste assez pour voir à l'extérieur.

— C'est important, dit Meg. J'espère que vous me pardonnerez si je ne vous explique pas tout. J'ai donné ma parole pour ne rien dire et je crains d'être près de la rompre simplement en venant vous retrouver.

— Je sais que cela doit être capital si cela vous amène ici de cette façon, alors que pouvez-vous me dire ? demanda Isabel en s'assoyant, le couvre-lit serré contre sa poitrine.

Meg avait songé à plusieurs formules diplomatiques et discrètes pour expliquer ce qu'elle voulait, mais le comportement franc de la comtesse faisait en sorte qu'il était plus facile de répondre à la question.

— Vous devez partir d'ici dès que possible et aller à cheval à la rencontre du comte de Carrick. Si vous devez dire à quelqu'un que vous partez, je vous en prie, dites uniquement cela : vous partez à sa rencontre. Laissez-les croire que vous reviendrez avec lui. Au lieu de cela, par contre, vous devez le persuader de chercher refuge dans un endroit sûr.

Il y avait suffisamment de clarté pour voir le front plissé d'Isabel, mais elle se contenta de dire :

— Dalkeith pourrait-il être ce genre d'endroit ?

— Oui et j'ai aussi pensé que Tantallon pourrait faire l'affaire.

— Je vois. Le regard d'Isabel se fixa dans celui de Meg. Puis-je vous demander ce que vous comptez faire ?

— Je dois rester, dit Meg. Tout comme Amalie. J'avais pensé que vos dames pourraient également demeurer ici pendant que vous partiez en douce…

— Non, cela n'irait pas. Vous soupçonnez manifestement une intrigue ici à Hermitage. Si c'est le cas, il sera plus prudent pour moi de partir ouvertement et avec tout le cérémonial habituel. Après tout, tout le monde ici attend l'arrivée de Carrick pour demain. Il a dit à Ralph Lindsay qu'il passait la nuit à Dryburgh et je vais donc simplement dire que je vais à sa rencontre là-bas.

— Je pensais que les Anglais avaient brûlé les abbayes Dryburh et Melrose il y a trois ans.

— Ils les ont brûlées en grande partie, oui, mais les moines ont reconstruit leurs résidences et dortoirs. Et l'abbé de Dryburgh est un bon ami à Carrick. John adore le paysage de l'abbaye, car même si de nombreux beaux arbres ont brûlé, la Tweed coule toujours devant et l'endroit est vert comme jamais. Il aime s'asseoir et admirer la rivière.

— Il est possible que l'on tente de vous arrêter, la prévint Meg.

Isabel sourit.

— Non, car je suis la comtesse de Douglas et la fille du roi des Écossais. Il y a encore de nombreux hommes loyaux ici, ma chère.

— Mais des choses se sont produites, dit Meg en se demandant ce qu'elle pouvait lui révéler.

— Je me rappelle les étranges malaises de Jamie et je me suis demandé si une trahison pouvait en être la cause. Mais même s'il pouvait y avoir des traîtres ici, la plupart sont fidèles à Jamie. En fait, ajouta Isabel, si vous me disiez simplement ce que vous soupçonnez ou qui vous soupçonnez, pourrions-nous présenter toute l'affaire à sir Ralph ? Les Lindsay sont depuis longtemps fidèles à Douglas.

— Je le dirais moi-même à sir Ralph si je le pouvais, milady, mais j'en sais juste assez pour nous attirer encore plus d'ennuis si je fais un mauvais pas. Je me demande bien, par contre, ajouta-t-elle songeusement quand une idée lui vint, ce que ferait sir Ralph si vous

deviez l'informer de la perte d'un objet et possiblement d'un vol ?

— Il le chercherait, évidemment.

— Fouillerait-il tout le monde ?

— Absolument.

— Et s'il le trouvait, que se passerait-il ?

Les yeux d'Isabel brillèrent.

— Il jetterait le coupable au trou jusqu'à ce que mon Seigneur décide de son sort. Bien sûr, ajouta-t-elle avec un sourire ironique, Jamie pourrait être très fâché contre moi et me déclarer que j'ai mérité de le perdre après lui avoir désobéi. Cependant, il punirait quand même le voleur sévèrement, à moins que je puisse d'une manière ou d'une autre le persuader d'être clément.

Meg hésita encore, certaine que Douglas pendrait un tel voleur aussi promptement qu'il pendrait un espion. Décidant de s'inquiéter de cela plus tard et, si nécessaire, d'avouer ce qu'elle avait fait, elle lui dit :

— Avez-vous un objet que vous accepteriez de me prêter ? C'est beaucoup demandé, je le sais, mais…

— Parbleu, ma chère, je vous fais confiance en gros, non ? Voulez-vous quelque chose de précieux qui assurerait la pendaison ou une babiole sans trop de valeur ?

— Une babiole, dit rapidement Meg. Et, je vous en prie, Madame, ne dites rien à ce sujet jusqu'au dernier moment avant votre départ. Toutefois, si vous pouviez me le remettre maintenant et, peut-être, ne rien dire à personne de cette rencontre, je vous en serais très reconnaissante.

— J'avoue brûler de curiosité, mais j'ai toute confiance en vous, dit Isabel. Si sir Ralph offre de m'escorter, je vais lui ordonner de rester ici. Puis, si quelque chose tourne mal dans vos plans, vous devez me promettre de partir avec lui.

Meg promit, mais elle était loin d'être convaincue que sir Ralph Lindsay était un homme en qui elle pouvait avoir confiance, car Dieu seul savait qui était de mèche avec Tom. Cependant, si les choses partaient à vau-l'eau, Tom tiendrait sans doute sa promesse de la tuer et il n'y aurait plus matière à affronter un autre dilemme sur le respect

de ses propres promesses.

Acceptant un joli collier de perles lavande orné d'une croix celtique en argent venant des Highlands qu'Isabel lui dit avoir reçu de l'un de ses frères, Meg la remercia et revint vitement à sa chambre à coucher pour y trouver Sym là où elle l'avait laissé.

Il avait roulé son grabat et il était assis, adossé au mur et faisait bouger lentement une ficelle pour que Pawky l'attrape. Quand il vit Meg, il fourra la ficelle dans la ceinture de sa culotte et se leva rapidement.

— Sym, j'ai une tâche importante pour toi, si tu peux t'en charger sans risque, dit-elle à voix basse en rejoignant la porte. En regardant dans la pièce pour voir si Amalie s'était habillée, elle ajouta : entre et je vais te le dire.

Il prit la chatonne dans ses bras et il obéit. Une fois à l'intérieur, Meg lui expliqua ce qu'elle espérait le voir faire, ainsi qu'à Amalie.

— Je peux y arriver en un clin d'œil, dit Sym en hochant la tête.

Meg attendit qu'il lui demande pourquoi elle voulait qu'il fasse une telle chose, mais il continua de la regarder comme s'il anticipait d'autres ordres.

— Ce que je t'ai demandé est dangereux, dit-elle. J'espère que tu comprends cela, Sym. Tu dois le faire dès que possible et tu ne dois pas être vu.

— Je pense le faire avant que ce malfaisant galeux se réveille.

— Pourquoi l'appelles-tu comme cela, Sym ?

— N'espionne-t-il donc pas Douglas ?

Meg regarda Amalie, qui secoua la tête, visiblement aussi perdue que Meg. Mais au moment où Meg ouvrit la bouche pour demander pourquoi il croyait que le ménestrel était un espion, la réponse lui vint.

— Ma foi, tu écoutais à la porte l'autre soir !

— Je n'écoutais pas. Quand je suis revenu avec votre eau, j'ai entendu la voix d'un homme à l'intérieur. Il paraissait en colère, contrarié, et je ne pensais pas qu'il avait sa place dans votre chambre à coucher, même s'il disait qu'il était de votre famille. Donc, j'ai pensé écouter pour savoir si je devais faire quelque chose à son sujet. Puis,

vous avez dit qu'il espionnait pour Hotspur, alors j'ai écouté plus attentivement. Mais j'ai pensé que vous ne voudriez pas que j'en parle à quelqu'un, car vous avez dit que je ne devais pas répéter vos propos. Et vous vous rappellerez aussi que notre Dod a dit qu'il me rosserait jusqu'à ce que ma langue tombe…

— Je me souviens, dit Meg. Et j'étais sérieuse. Ce serait très dangereux pour toi de dire à qui que ce soit ce que tu as entendu. Réalisant que ce serait trop risqué pour le garçon même de rester à Hermitage après avoir fait ce qu'elle lui demandait, elle décida qu'il pouvait la servir autrement.

Il la rassurait sérieusement en lui disant qu'il resterait hors de danger, mais elle l'interrompit pour lui dire :

— Je veux que tu fasses une chose pour moi, Sym. Et tu dois t'y préparer avant d'accomplir ta première tâche pour que cela ne te retarde pas ensuite. La comtesse partira bientôt à la rencontre du comte de Carrick et je veux que tu voyages avec elle jusqu'à…

— Mais je ne peux pas m'en aller ! Maître Wat a dit que je devais rester avec vous.

— C'est exactement comme lorsque nous avons rencontré les voleurs, Sym. Ma seule crainte est que tu pourrais ne pas réussir à trouver maître Wat cette fois ou que tu cours un autre danger. Douglas et ses hommes ont traversé la frontière à Carter Bar, par contre, et ce n'est pas loin d'Elishaw. Tu as déjà voyagé de ce côté. Penses-tu pouvoir retrouver la route ?

— Oui, car il me suffit de m'informer à droite et à gauche en chemin, dit-il avec assurance. Voyez-vous, j'ai suivi notre Dod et les autres plusieurs fois. Ce n'est pas grand-chose. Quant à trouver maître Wat, je crois que bien des gens peuvent me dire où est passée l'armée de Douglas. Et si je lui dis que vous avez besoin de lui, il ne sera pas en colère contre moi.

— Mais s'il y a une bataille, tu dois te cacher jusqu'à sa fin, lui dit Meg.

— Oui, évidemment, je ne veux pas me faire tuer !

— Alors, tu sais ce que tu dois faire, mais ne pars pas avant de pouvoir voyager avec la comtesse. Je vais veiller à ce qu'elle soit au

courant que tu comptes te joindre à elle et ne soulève aucune objection quand tu t'en iras de ton côté dès que tu seras hors de vue du château.

Acquiesçant de nouveau d'un signe de tête, il lui dit :

— Nous autres, les hommes, nous voyageons léger. Je n'aurai donc pas besoin de grand-chose. Et si j'offre d'aider à seller les chevaux pour les dames de la comtesse et les autres, je pourrai seller le mien aussi. Sur ce, il déposa Pawky sur son épaule gauche et partit.

Meg le regarda jusqu'à ce que la porte se referme derrière lui, sachant qu'elle n'avait pas de plan plus sûr. Elle pria cependant avec ferveur et malgré les risques importants que le contraire se produise, que ni l'une ni l'autre des deux tâches dangereuses qu'elle avait confiées au garçon ne finisse par sa mort.

Chapitre 19



« Ce méfait s'est produit à Otterbourne, à peu près au lever du jour… »

Sous la lumière croissante de l'aube, Wat, Neb, Duffin et leur petit groupe d'hommes se frayèrent un chemin ravageur parmi le bétail grouillant, les corps inertes, les tentes tombées, le matériel divers et les obstacles naturels du paysage pour se diriger vers les prairies inondables de Redeside où la bande à pied de Buccleuch avait pris position.

Au début, les Anglais semblaient partout. Mais à mesure qu'ils avançaient, Wat vit que les Écossais défendaient férocement les leurs et avaient déjà repoussé une bonne partie de l'armée de Hotspur de l'autre côté de la rivière. Connaissant mieux la campagne de Redesdale que l'ennemi, grâce aux fréquentes incursions dans la région au fil des ans, les Écossais pouvaient éviter le gros des marais tandis qu'ils obligeaient leurs adversaires à y pénétrer. Une fois ceux-ci embourbés, ils en finissaient rapidement avec leurs rivaux.

Alors qu'ils approchaient des prairies, Wat commença à crier :

— Buccleuch ! Buccleuch !

Devant lui, d'autres firent écho à son cri et en les suivant, il trouva les hommes de son père lancés dans la bataille.

— Où est-il ? hurla-t-il à un homme qui s'était débarrassé d'un adversaire et pivotait vers Wat, s'attendant manifestement à se défaire d'un second.

L'homme tint son gourdin en l'air, son regard se promenant avec méfiance sur la mêlée autour d'eux en lui disant :

— Là-bas, Monsieur, près du petit ruisseau !

En fonçant devant, Wat vit moins de lutte là où le cours d'eau venu des collines abruptes derrière eux tombait en cascade dans la rivière Rede. La terre autour du confluent était, il le savait, strictement marécageuse.

Le gros du combat dans cette zone s'était déplacé de l'autre côté de la Rede où les Écossais pourchassaient les Anglais battant en retraite. Le soleil allait se lever dans quelques minutes.

Il aperçut un groupe de quatre hommes près du début du flanc de coteau duquel s'écoulait le petit ruisseau et un frisson lui traversa le corps, car leur comportement ressemblait beaucoup à celui du groupe qu'il avait laissé derrière avec Douglas.

Repérant Neb à côté de lui, Wat lui lança un regard sombre.

— Quand il a dit qu'il voulait me voir, qu'as-tu entendu ? — Un gars a dit de vous amener vite à Buccleuch, dit Neb. Rien de plus.

Hochant la tête, Wat promena les yeux pour découvrir lesquels de ses propres hommes étaient le plus près.

— Tam, Gibbie, ici ! cria-t-il. Puis, à Neb, il dit : garde tes gars près des miens et veille à ce que cette zone reste libre d'Anglais jusqu'à ce que je sache ce qui s'est passé. S'il est tombé et que nous pouvons l'amener en sécurité, nous le ferons. Tu prendras tes ordres de moi uniquement.

— Oui, Monsieur, évidemment, dit joyeusement Neb.

— Même s'il les contredit ?

Neb haussa les sourcils.

— Pensez-vous qu'il le fera ?

— Je ne sais pas, répondit franchement Wat. Il craignait que si son père se croyait mourant, il fasse exactement comme Jamie Douglas.

Tandis que cette idée lui traversait la tête, il réalisa qu'il n'avait rien entendu jusque-là pour lui indiquer si Douglas était encore vivant ou s'il était déjà mort.

Il n'eut pas le temps d'y réfléchir, car le capitaine des hommes de son père l'avait vu et lui faisait signe d'avancer.

Le signe de la main effréné et l'expression angoissée de l'homme renforcèrent sa peur que Buccleuch soit tombé, mais lui donnèrent l'espoir de le trouver en vie.

Puis, il le vit sur le sol, les yeux fermés. Sa cotte de mailles était ensanglantée, mais elle semblait intacte. Le regard de Wat l'examina plus bas jusqu'à ce qu'il se pose sur le côté supérieur droit de la culotte en cuir de son père, assombrie par le sang, se doutait-il.

Quelqu'un avait cueilli de la mousse humide et s'agenouillait pour essayer d'arrêter le flot.

— À quel point est-ce grave ? demanda Wat en arrivant à côté d'eux.

— Il dit que ce n'est pas si sérieux, Monsieur, dit l'homme. Mais le scélérat là-bas l'a frappé avec sa massue. La plaie semble très douloureuse, mais il ne se plaint pas. L'ennui est que nous n'avons rien sous la main pour le bander, sauf sa chemise. Mais nous hésitons à lui retirer sa cotte de mailles pour l'atteindre avant que ceux qui restent autour de nous se soient repliés.

Le capitaine de Buccleuch lui dit :

— Il s'est cogné la tête en tombant, Monsieur, mais la sienne est plus dure que la plupart des gens. Je pense qu'il s'en sortira.

Wat hocha la tête et balaya la zone des yeux pour mieux évaluer la situation.

L'armée de Hotspur battait en retraite de l'autre côté de la rivière et plus loin. Les Écossais les talonnaient en hurlant et en brandissant des armes, taillant en pièces tous ceux qu'ils attrapaient.

Les hommes de Neb et de Wat restèrent avec Wat. Avec la suite d'hommes de combat de Buccleuch, ils formèrent rapidement un cercle autour de ce dernier, comme plus tôt pour Douglas, regards tournés vers l'extérieur et lances et épées prêtes à servir.

Le scélérat qui avait frappé Buccleuch gisait au centre du cercle, immobile, de sorte que Wat tomba sur un genou à côté de son père.

Les yeux de Buccleuch restèrent fermés. Il n'avait pas encore montré de signe d'avoir vu son fils.

— Monsieur ? dit doucement Wat.

— Que diable fais-tu ici ? grommela Buccleuch en entrouvrant ses yeux pas plus grands que deux fentes. Tu devrais être avec Douglas.

— Il a suffisamment d'hommes, dit Wat. Les Anglais battent en retraite. Se rappelant les paroles de Douglas, il ajouta : Hotspur a dû

lancer son attaque dès l’instant où lui et les autres chefs sont arrivés à la Rede. Jamie a dit que l’impatience de Hotspur allait nous faire remporter la victoire et je pense que c’est le cas. Sous cette lumière glauque, les Anglais ont poignardé un tas de leurs propres hommes et le gros de leur armée s’allonge encore jusqu’à Newcastle.

— Oui et tout le monde est à pied parce que les marais ont eu raison de leurs chevaux. J’ai entendu dire que quelqu’un avait capturé Ralph Percy, ajouta Buccleuch. Je prie Dieu pour que ce soit vrai.

Sa voix était faible et son visage, blême. Mais à l’exception de sa culotte ensanglantée, il avait l’air assez bien. La seule chose qui inquiétait Wat était que Buccleuch ne s’opposait plus à sa présence. En se penchant par-dessus lui pour mieux l’examiner, il déposa la massue qu’il maniait à si bon escient peu de temps avant.

La culotte et la cuisse de Buccleuch s’étaient ouvertes. Cependant, la plaie suintait et aucun sang n’en sortait. Il pouvait voir les muscles endommagés et il sut que la blessure devait être douloureuse en chien, mais aucun vaisseau sanguin important ne l’aspergeait.

Il songeait à aller chercher Richard Lundie, l’aumônier de Douglas. Comme la plupart des membres du clergé, Lundie était doué pour soigner des blessures et dans son rôle d’aumônier de Douglas, il avait une grande expérience.

— Que connaissez-vous sur les blessures de ce genre ? demanda-t-il à l’homme appliquant la mousse sur la cuisse de Buccleuch.

L’homme lui dit d’un ton rassurant :

— Il s’en sortira, je pen…

— Maître Wat ! Derrière vous !

Reconnaissant la voix de Gibbie, Wat se leva d’un bond en pivotant pour découvrir un gourdin levé avant que le corps de Gib lui bloque la vue. Puis, sans que Wat ait le temps de faire quoi que ce soit pour l’aider, Gib s’écrasa à ses pieds.

Le voyou anglais qui l’avait frappé était le même qui avait attaqué Buccleuch. Chargeant encore, il avait relevé son gourdin et visait Wat.

Wat saisit son poignard dans son fourreau et s’écarta de son chemin avant de mettre fin à sa vie en lui tranchant brutalement la gorge.

En s’agenouillant vite près de Gibbie, Wat vit qu’il avait pris le coup sur le côté de la tête. Du sang sortait de ses yeux et de son nez.

— Oh ! Gib, pourquoi ?

— Pas le temps, haleta Gibbie, les mots comme un gargouillis à travers le sang dans sa gorge. J’aurais dû m’assurer qu’il était mort.

Wat agrippa sa main et se pencha plus près pour être certain que Gibbie l’entende.

— Tu es un bon ami, Gib. Nous allons te ramener à la maison.

— Je suis à la maison, murmura Gibbie en réponse d’une voix à peine audible. Mon Annie est là, maintenant.

Des larmes montèrent aux yeux de Wat et il serra très fort la main de Gib, déterminé à le retenir dans son monde, qu’Annie le veuille ou non.

Mais Annie l’emporta.



Malgré son réveil très tôt, le matin passa rapidement pour Meg. Ses plans se déroulèrent bien, car la comtesse et ses dames partirent avant midi sans incident et avec Sym dans leur suite. La seule surprise survint quand elle constata que les hommes de sir Ralph avaient fouillé tellement minutieusement pour dénicher le bijou de la comtesse qu’ils avaient examiné les effets personnels de Meg et Amalie comme ceux des autres.

Les hommes n’avaient pas été soigneux non plus, de sorte qu’elles trouvèrent leur minuscule chambre à coucher dans un état chaotique quand elles y revinrent pour se rafraîchir avant le repas du midi.

Elles firent le ménage de la pièce et retournèrent dans la salle principale où elles apprirent que les enquêteurs avaient découvert le collier dans un sac là où le ménestrel rangeait les cordes de rechange de son luth et ses chiffons à polir. Sir Ralph ignora les protestations d’innocence indignées de Giles Gilpin et ordonna qu’on le jette au trou pour attendre le jugement de Douglas.

Meg ressentit un pincement de culpabilité lorsqu’elle entendit la nouvelle, mais Amalie la reçut stoïquement. Elles étaient encore à

table, se félicitant solennellement du piège efficace quand l'annonce leur parvint d'une grande force montée approchant le château.

Espérant que c'était Douglas, Wat et les autres qui rentraient, les deux jeunes femmes se précipitèrent vers la salle de la herse d'où elles pouvaient voir le plus gros des nouveaux venus.

— Qui est-ce ? demandèrent-elles aux gardes ébahis. Qui arrive ?

— Nous ne savons pas, milady, mais ils font flotter un étendard royal.

— Mon doux, est-ce le comte de Carrick ? demanda Meg.

Sachant que cela ne pouvait pas être le roi malade, elle craignait que son plan ait misérablement échoué et que la comtesse n'ait pas réussi à intercepter le comte.

— Non, car Carrick arbore son propre drapeau, lui dit le plus âgé des deux gardes.

— Qui, alors ?

— Vous feriez mieux de retourner dans la salle vous deux, jusqu'à ce que nous apprenions de qui il s'agit.

Acceptant son conseil, elles eurent la réponse dix minutes plus tard quand le chef des cavaliers pénétra à grands pas dans la salle, portant encore sa cotte de mailles et sa visière. Il retira sa visière en entrant et lorsque son regard se déplaça sur la table d'honneur sur l'estrade, là où Meg et Amalie étaient assises, sa stupéfaction en les voyant fut aussi grande que la leur à son égard.

— Que diable faites-vous ici, toutes les deux ? demanda Simon Murray.



Le soleil plombait sur Otterburn, exposant le carnage partout sur le champ. L'air puait le sang et frémissait sous les gémissements. Le bruit du bétail meuglant était constant.

Les Écossais avaient gagné contre toute attente, mais la victoire semblait dénuée de sens, car le plus grand des guerriers d'Écosse était mort. La nouvelle s'était répandue et la mort de Douglas jetait une ombre sur tout, provoquant un deuil intense.

L'armée anglaise s'était retirée et il y avait peu de risque qu'elle revienne. La plupart de leurs chefs faisaient partie des prisonniers des Écossais, y compris Hotspur en personne et son frère, sir Ralph Percy. Cependant, les Écossais restaient tout de même à l'affût d'un trouble potentiel.

Supervisant les préparations pour un départ rapide, Wat vit Tammy approcher, le visage dénué d'expression, son jacque et sa culotte éclaboussés du sang des victimes et d'amis, exactement comme ceux de Wat. L'ayant dépêché plus tôt jusqu'à Huntly et sir Hugh Montgomery pour les informer que Buccleuch était blessé et pour glaner les nouvelles qu'il pouvait, il demanda son rapport à Tam.

— Ils ont préparé le corps de Douglas et de certains autres pour le transport, maître Wat. Nos gars ont placé Gib sur une litière tirée par des chevaux et ils en ont aménagé une autre pour faire voyager notre Seigneur quand nous partirons. Et, comme vous l'avez ordonné, ils ne lui ont rien dit jusqu'à maintenant.

— Quelle est l'ampleur de nos pertes ? lui demanda Wat.

— Dieu soit loué, nous n'avons pas perdu d'autres hommes que Dib — et Alf Geddes du groupe du Seigneur. Quelques-uns sont blessés d'une manière ou d'une autre, comme quatre des hommes de Neb. Tous peuvent monter à cheval à l'exception de votre père, qui va sûrement affirmer qu'il peut lui aussi monter.

Wat jeta un regard vers le groupe présentant encore leurs hommages à Douglas. La plupart étaient eux-mêmes des Douglas et il savait qu'ils étaient dévastés par sa perte.

Lui-même se sentait engourdi, et il essaya de ne pas penser à Douglas ni à Gib.

Gib avait été un bon ami et Jamie Douglas, une présence forte dans la vie de Wat depuis son enfance. De plus, il l'avait considéré comme un ami aussi bien qu'un chef.

En outre, il savait que la mort de Douglas allait faire trembler le monde politique écossais. Il n'avait pas laissé d'héritier direct et légitime à qui transmettre ses avoirs. Et cette absence susciterait immanquablement une agitation immédiate, car les hommes qui pouvaient mériter d'hériter du comté et des hommes qui ne le

méritaient pas allaient se manifester pour présenter leurs prétentions.

— Vont-ils l'amener à Melrose ? demanda-t-il à Tam en sachant comme presque tout le monde que l'abbaye Melrose était l'endroit où Jamie avait voulu être enterré.

— Oui, c'est le cas, dit Tam en ajoutant : ils disent que Hotspur a demandé à le voir.

La colère de Wat se réveilla.

— Pour se réjouir ?

— Non, même si c'était ce que craignaient de nombreuses personnes. Ils disent qu'il a fait son éloge. Il a affirmé que Douglas était un grand homme dont il allait pleurer la perte comme tout le monde, car il avait vécu et il était mort dans l'honneur, puis qu'il allait douloureusement manquer à tous.

— C'est bien vrai, approuva Wat. Y a-t-il déjà quelqu'un d'autre pour donner des ordres ?

— Sir Hugh a dit qu'il doit y avoir une réunion. Les comtes de Dunbar et Moray prendraient les commandes. Ils vont faire sonner la corne lorsqu'ils voudront vous voir, qu'il a dit. Ils ont déjà dépêché des messagers pour apprendre la nouvelle à Fife et à Archie dit le sinistre.

— Alors, assurons le confort de mon père jusqu'à ce qu'ils sonnent la corne et préparons nos hommes et les siens pour le voyage. Avec des litières, nous n'arriverons pas à Hermitage avant demain, ou à Rankilburn avant tard après-demain. Mais je suis d'avis de camper en Écosse ce soir si possible.

— Je me dis que nous ferions mieux de laisser l'Angleterre derrière nous, au cas où les scélérats en fuite découvriraient à quel point ils sont plus nombreux que nous, dit Tammy. Mais si quelqu'un dit que nous devons aller à Melrose avec le corps de Douglas demain ?

— Peu importe ce qui se passera, nous nous occuperons d'abord de mon père.

Tammy fronça les sourcils.

— Il va dire qu'il veut aller à Melrose.

Sèchement, Wat dit :

— Ferniehurst est sur cette route et ma mère est à Ferniehurst.

Donc, j'imagine que je n'aurai aucun mal à le dissuader. Il me suffira de suggérer de nous y arrêter pour l'informer qu'il est en bonne santé. Vois-tu : elle est la seule personne capable d'ignorer son mauvais tempérament et qui peut presque toujours l'amener à tenir compte de son avis.

Tam rit.

— Oui, j'avais oublié que Sa Seigneurie rendait visite à lady Jenny.

— Bien, lui ne l'aura pas oublié. Nous pouvons compter là-dessus, dit Wat.



Meg s'efforça de trouver les bons mots quand Simon réclama de savoir pourquoi elle et Amalie étaient venues à Hermitage. Elle avait mentalement répété une explication à leur présence ici pour Wat, mais le dire à Simon exigeait encore plus de finesse.

La chevelure fauve, les yeux foncés et arborant un pli profond sur le front tandis qu'il les surplombait, il semblait plus grave et plus imposant que la dernière fois qu'elles l'avaient vu. Même en sachant que cette impression était due à l'épais rembourrage sous sa cotte de mailles, sa propre aversion pour lui et une certaine culpabilité persistante en raison de l'arrestation de Tom n'aida pas beaucoup Meg.

Pour se donner plus de temps pour réfléchir, elle lui dit :

— Mon doux, Simon, je pensais que vous seriez avec le comte de Fife. Nous avons entendu dire qu'il dirigeait une immense force pour pénétrer en Angleterre par l'ouest avec lord Galloway.

— Oui, c'est le cas, mais Fife n'amène pas tous ses gens avec lui où qu'il aille et j'ai des responsabilités à assumer. Il monta sur l'estrade et déposa sa visière sur la table en ajoutant : mes hommes sont dans la salle inférieure. Je présume que quelqu'un s'occupera d'eux.

— Sir Ralph Lindsay est le capitaine de la garde ici, dit-elle en se demandant comment Simon avait réussi à entrer dans la salle sans le rencontrer. Vous devez vous informer auprès de lui.

— Lindsay, hein ? Il haussa les épaules. Quelqu'un a dit que sir

Ralph était absorbé par un prisonnier et que je devais l'attendre ici. Je n'ai vu aucune raison de découvrir qui il était avec précision. J'ai cinquante hommes avec moi, mais je suppose que cet endroit peut les accueillir.

— Les nobles qui viennent ici fournissent habituellement à leur entourage de quoi camper à l'extérieur du château, dit Meg. Vos hommes devront dormir là en tous les cas, car il n'y a pas assez de place à l'intérieur. De plus, je doute que nous puissions nourrir autant de personnes supplémentaires.

— Sottises, répliqua Simon. Carrick n'arrive-t-il pas demain ? Ne me dites pas que Douglas s'attend à ce qu'il approvisionne ses propres hommes. Il devrait y avoir bien assez de nourriture pour les miens ce soir.

Sachant qu'il se souciait des hommes de Carrick comme d'une guigne et qu'il insisterait pour dire qu'ils avaient tout ce qu'il fallait, même si ses hommes mangeaient tout, Meg ne releva pas le défi.

Mais Amalie lui dit :

— D'après ce que nous connaissons de la bonté du comte de Carrick, j'imagine qu'il s'occupera de ses propres hommes.

Simon se moqua.

— Si Carrick a déjà accordé la moindre pensée à autre chose qu'à ce qu'il lit ou discute avec son prêtre, je n'en ai pas encore eu vent. Toutefois, vous ne m'avez toujours pas répondu sur votre présence à Hermitage, ni l'une ni l'autre.

— Nous sommes venues avec la comtesse de Douglas, dit Meg.

— La comtesse ! Parbleu, elle n'est pas ici elle aussi, non ?

— Non, car elle est partie à la rencontre de son frère.

— Où est-il donc ?

— Il passe la nuit à l'abbaye Dryburgh, je crois.

— Alors, je ne comprends encore maintenant pas pourquoi vous êtes ici seules toutes les deux.

Meg haussa les épaules, lui offrit un sourire ironique et espéra qu'Isabel lui pardonnerait une nouvelle offense.

— La comtesse nous a demandé de l'accompagner ici, mais elle ne nous a pas invitées à nous rendre à Dryburgh avec elle, expliqua-t-elle,

contente de dire au moins une partie de la vérité. En raison de son escorte importante, nous n’avons amené aucun de nos hommes, de sorte que nous n’avions pas d’autre choix que rester ici jusqu’à ce que mon mari arrive pour nous raccompagner à la maison. Vous savez que je suis mariée, n’est-ce pas ?

— J’ai su, oui, par notre mère. Vous avez épousé l’héritier de Buccleuch.

— Oui, et il est avec Douglas en ce moment. Avez-vous appris comment ils s’en sortent ?

— Non, seulement que Fife compte retrouver Carrick et Douglas ici lorsque Douglas rentrera d’Angleterre. Selon le dernier message que j’ai reçu de Carlisle, Fife et Archie dit le sinistre ont mené une expédition réussie, et Fife envoyait un mot à Douglas pour le rencontrer. Je pense qu’ils arriveront ensemble.

— Douglas a dû parvenir à ses fins aussi, alors, dit Amalie en jetant un regard à Meg. Après tout, Fife comptait sur lui pour empêcher Hotspur de rejoindre l’armée royale, et si les efforts de Fife à l’ouest ont été couronnés de succès, il ne peut pas avoir affronté une force plus grande que la sienne.

Meg comprit d’après l’expression d’Amalie qu’elle se rappelait leur discussion sur les motivations de Tom. Sans doute, elle présumait qu’une victoire écossaise devait gâcher son plan, peu importe ce qu’il était, et croyait à présent qu’il avait complètement échoué.

Cependant, son ton avait été provocateur, presque railleur, ce qui donna envie à Meg de la secouer. Provoquer Simon n’était jamais une bonne idée.

Il ne sembla pas le remarquer, car il se contenta de dire :

— On m’a dit que Douglas a amené seulement ses chevaliers, ses nobles et une petite armée à pied. C’est typique de son arrogance de penser qu’il peut arrêter l’immense armée des Percy avec si peu d’hommes. Je ne serais pas étonné d’apprendre qu’il a échoué et que la plupart de ses compagnons sont morts ou prisonniers.

— Quelle chose à dire à Meg, Simon, alors que son mari est l’un d’eux !

Meg jeta un regard à Amalie, mais elle ne s’indigna pas elle-même.

Elle avait foi en Douglas et en Wat.

De plus, elle se demandait comment Simon pouvait en savoir autant sur les plans de Douglas et la composition de son armée — si tout ce que Simon avait dit était vrai.

— Je ne peux pas imaginer ce qui prend autant de temps à ce type, Lindsay, dit-il brusquement. Où est la prison, ici ?

— Il arrivera bientôt, j'en suis sûre, dit Meg en lançant un autre regard à Amalie. Pour une fois, sa sœur comprit sans difficulté, car elle lui dit :

— Dois-je envoyer un serviteur chercher de la bière, Simon ? Vous devez avoir soif après une si longue chevauchée.

— Oui, je serais content d'avoir une chope, alors trouvez quelqu'un pour me servir. Mais vous deux devez monter dans vos propres chambres. Cette salle — en fait, ce château — n'est pas un endroit pour les dames de bonne naissance. Je suis ébahi que la comtesse vous ait abandonnées ici.

Meg faillit s'élever à la défense d'Isabel, mais elle garda le silence quand elle réalisa qu'elle ne pouvait rien dire sans en révéler davantage qu'elle ne le voulait à Simon.

Comme elle n'avait rien à ajouter, elle sourit et dit :

— C'est une étrange réunion pour nous trois, n'est-ce pas, Monsieur ?

Il hocha brusquement la tête, mais voyant un serviteur traverser en vitesse la salle en réponse aux appels d'Amalie, il dit :

— Allez-y, à présent. Je vais veiller à ce que quelqu'un vous apporte le souper plus tard. Je suppose que vous devrez rester ici jusqu'à ce que quelqu'un vienne et puisse veiller à votre retour sécuritaire chez vous, mais je vais avoir un mot à dire à votre mari, Meg, sur le fait d'avoir à vous surveiller plus attentivement.

Amalie sourit gentiment et elle dit :

— C'est toujours un tel plaisir pour nous de vous voir.

Il hocha la tête et Meg dut se mordre la lèvre. Mais seule dans l'escalier avec Amalie, elle marmonna :

— Comment osez-vous, ma chérie ? Je n'aurais pas été surprise qu'il vous gifle pour une telle impertinence.

— Il n’en a pas eu conscience. Il a supposé que je le pensais comme un compliment, dit Amalie. N’aviez-vous pas déjà vu cela ? On peut lui prodiguer des tas de fausses louanges, car il accorde généralement peu d’attention aux propos des femmes. C’est parce qu’il croit qu’il nous est supérieur. Il ne lui vient même pas à l’idée qu’une femme puisse se moquer de lui, de sorte qu’il ne le remarque pas lorsque cela se produit.

— Bien, vous devriez être prudente, la prévint Meg. Il a un mauvais caractère.

— Oui, évidemment, acquiesça Amalie. Mais l’arrogance est son trait dominant. Ne vous êtes-vous pas demandé s’il était complice avec Tom ?

— Sûrement, vous ne pouvez pas suggérer que Simon espionne Fife pour les Percy, dit Meg. C’est une chose de croire que Tom espionnait pour leur compte, Amalie, mais Simon n’aurait rien à gagner à trahir Fife. Fife est encore plus dangereux que Douglas, car il est tellement imprévisible. De plus, Simon admire Fife.

Tout en parlant, une petite pensée la chatouilla, mais la voix d’Amalie intervint.

— Par hasard, Tom vous a-t-il dit comment il avait réussi à dénicher un emploi auprès de la comtesse ? demanda-t-elle. Je doute qu’il soit simplement entré dans son solarium à Dalkeith ou Tantallon et ait joué du luth pour elle.

— Je n’ai jamais songé à lui poser la question, admit Meg. Cependant, cette ébauche de pensée lui revint, suscitant de nouvelles réflexions. Elle dit d’un ton méditatif : malgré les quatre années où il a vécu en Angleterre, Tom suit généralement l’exemple de Simon, non ?

Amalie émit un petit bruit dégoûté.

— Tom essaie de plaire à tout le monde. Tenez, je l’ai vu en un instant passer du rire aux larmes quand il pensait que les larmes allaient impressionner quelqu’un. De plus, Tom est celui qui aime courir des risques. Pas Simon.

— Non, il n’aime pas, approuva Meg. Les larmes ne l’impressionneraient pas non plus et il a un fort instinct de préservation.

— Mais Simon pourrait exploiter une personne prête à prendre des risques pour l’impressionner.

Cette pensée persistante au fond de la tête de Meg prit enfin forme. Amalie, avec son don de passer d’une pensée à une autre apparemment sans aucun lien, avait soudainement touché au cœur de l’affaire.

— Simon obéit à Fife, murmura Meg.

— Oui, dit Amalie en ouvrant la porte de leur chambre pour entrer.

La suivant, Meg lui dit :

— Et Isabel soupçonne Fife d’avoir persuadé Carrick de venir ici pour une autre raison que visiter une célèbre forteresse, comme le croit Carrick.

— C’est vrai.

Meg ferma la porte.

— De plus, plusieurs personnes croient que même si deux autres personnes précèdent Fife à la succession du trône, Fife compte régner sur l’Écosse.

— Il règne déjà sur nous, non ? En tant que Gardien du royaume ?

— Mais il n’est pas l’héritier du trône et il ne sera jamais roi des Écossais…

— Cela ne l’a pas troublé auparavant.

C’était vrai, se dit Meg. Fife agissait déjà au nom du roi, et les hommes disaient qu’il allait tout aussi facilement continuer à diriger quand Carrick deviendrait roi. Même alors…

— Avec Carrick mort, dit Meg, le seul obstacle entre Fife et le trône d’Écosse serait le jeune fils de Carrick. Mais Fife est le suivant après le garçon et donc, que se passerait-il si Carrick mourait à Hermitage, une forteresse Douglas, où tous ses habitants sont férocement loyaux envers Douglas ?

— Vous suggérez que les gens blâmeraient Douglas. Mais vous m’embrouillez, Meg. Tom a pratiquement admis espionner pour les Percy. Si c’est le cas, il ne peut plus y avoir de danger pour Carrick à présent, sauf dans votre esprit. Pourquoi les Anglais le voudraient-ils mort, ou que l’on blâme Douglas ? La mort de Carrick à Hermitage

pourrait affaiblir l'ascendance de Douglas aux frontières, mais seulement si les Anglais avaient été victorieux…

— Ne voyez-vous pas, Amalie ? C'est mon point. Fife est celui qui a déclaré que Douglas possède trop de pouvoir. Simon lui-même nous l'a dit, plus d'une fois. Hotspur ne chercherait pas à miner son autorité en envoyant des voleurs qui affirmeraient que Douglas leur avait donné la permission de braconner sur les terres d'autrui. Rappelez-vous que Douglas exerce son influence au Parlement aussi, et pas seulement aux frontières. Et, n'oubliez pas, Fife est celui qui a organisé la venue de Carrick ici.

— Parbleu, Meg, dit Amalie. Vous ne pouvez sûrement pas croire que Tom et Simon agissent dans des camps opposés ou que Tom espionnait en fait Fife !

— Je ne sais pas trop ce que Tom croit faire, admit Meg. Il n'est pas aussi intelligent que Simon. Toutefois, Tom n'opère pas seul. Cela n'a jamais été sa manière d'agir.

— Presque jamais, rétorqua amèrement Amalie.

— Il est rare qu'un homme ne soit pas seul lorsqu'il viole une femme, dit Meg. Même alors, Tom obéit aux ordres de quelqu'un d'autre en ce moment. J'en suis convaincue. Quand vous m'avez demandé si je savais comment il en était arrivé à se joindre à la maison d'Isabel en tant que ménestrel, quelque chose m'a titillé au fond de l'esprit. Qu'est-ce qui pourrait être plus probable que Fife, son propre frère, le lui envoie ? Ou encore que Simon ait dépêché Tom sur l'ordre de Fife ?

— Nous sommes tombées d'accord pour dire que Simon n'aime pas risquer sa propre peau, dit Amalie. S'il a bien placé Tom auprès d'Isabel au nom de Fife, il a dû le faire sur les ordres de Fife, mais nous devrions poser la question à Isabel pour en être sûres. J'aurais aimé que vous ayez pensé à tout cela pendant qu'elle était encore ici.

— Si l'objectif était d'introduire Tom dans la maison de Douglas, Tom en personne a dû jouer un rôle pour inciter Isabel à l'envoyer à Hermitage.

— Oui, bien, c'est un charmeur ; il aurait réussi à le faire, dit Amalie. Mais pourquoi nous laisserait-il croire qu'il espionnait pour

les Percy, et que devons-nous faire à présent ? Si Simon savait que Tom venait, ne se demanderait-il pas où il se trouve ?

— Il pense peut-être que Tom s'est caché pour nous éviter, dit Meg.

— Cela ne l'empêchera pas de poser des questions. Et personne ici n'a un intérêt à dissimuler l'existence du ménestrel ou le fait qu'il est prisonnier dans le trou.

— Vous avez raison, bien sûr. Depuis que j'ai découvert à quel point j'avais mal jugé Tom, je ne réfléchis plus de façon sensée, dit Meg. Je ne sais pas comment il a pu me tromper ainsi.

— Il charme tout le monde, dit Amalie. Il se sert de son charme comme d'une arme.

La porte s'ouvrit sans cérémonie, les faisant sursauter toutes les deux, et Simon entra avec Tom sur ses talons. Les deux hommes semblaient manifestement furieux. Simon leur dit :

— L'une de vous peut-elle me dire pourquoi on a jeté Tom au trou ?

Meg lui rendit son regard dur et ne dit rien, mais Amalie lui dit :

— Bien, comment le saurions-nous ? Il nous a dit luimême qu'il était venu ici pour espionner Douglas, alors il s'est peut-être fait surprendre. L'espionnage est une affaire dangereuse, non ?

— Vous savez exactement ce qui s'est produit toutes les deux, dit Tom avec colère. Je l'ai déjà dit à Simon, mais il ne croit pas que vous ayez eu quoi que ce soit à voir avec cela. J'aimerais savoir comment, autrement, le collier de la comtesse a pu se retrouver dans le sac de mon luth.

— Parbleu ! le plus probable est que vous l'y ayez mis, dit Amalie.

— Alors, vous…

Il marcha vers elle, mais Meg s'interposa entre eux.

— Laissez-la tranquille, dit-elle sèchement. Vous lui avez causé suffisamment de tort. Se tournant vers Simon, elle ajouta à peu près sur le même ton : vous a-t-il dit ce qu'il lui avait fait ?

— Il m'a dit qu'elle a inventé une histoire qu'elle vous a racontée et qu'apparemment, vous l'avez crue.

— Ce n'était pas une histoire, s'écria Amalie. C'est la vérité ! Il m'a

violée dans le moulin !

— Vous voyez cela, Simon, dit Tom en secouant la tête et en roulant les yeux.

Simon hocha la tête.

— On peut le savoir si une femme a perdu sa virginité, dit Amalie.

Tom secoua la tête.

— C'est inutile, ma fille. J'ai dit à Simon comment cela s'est passé entre nous au moulin, j'ai parlé de votre enthousiasme et du fait que vous n'étiez plus vierge lorsque vous vous êtes offerte. Dieu seul sait combien d'hommes vous aviez déjà eus à ce moment-là, ajouta-t-il avec un soupir.

En hurlant, Amalie se jeta sur lui, ses ongles visant son visage, mais il la gifla du revers de la main et elle partit en vrille. Elle trébucha contre son propre petit lit, elle tomba la tête la première contre le coin le plus près et se cogna la tête sur le sol. En poussant un cri, Meg s'avança vers elle, mais Simon l'attrapa par le bras.

— Vous pourrez vous occuper d'elle dans une minute, dit-il. D'abord, dites-moi qui, ici et ailleurs, sait que Giles Gilpin est notre Tom ?

Elle garda le silence jusqu'à ce qu'il lève la main. Puis, elle dit :

— Frappez-moi si vous le souhaitez, Simon. Vous ne m'arracherez rien par les coups. Parbleu, Tom a menacé de nous tuer si nous en parlions à quelqu'un. Cela devrait suffire, que je lui ai dit, pour que je garde son terrible secret.

— Alors, pourquoi la comtesse est-elle partie aujourd'hui ? demanda Tom.

En s'obligeant à ignorer les gémissements d'Amalie, priant pour qu'elle ne soit pas gravement blessée, Meg lui dit :

— Elle est allée rencontrer Carrick. Je pensais que vous saviez cela.

— Je ne vous crois pas, dit-il. Elle n'a jamais rien dit au sujet d'un départ, et son collier a atterri dans mon sac plutôt rapidement après notre discussion hier.

— Cela n'a pas d'importance, dit Simon.

— Pourquoi pas ? Simplement parce que Meg a donné sa parole ? Amalie n'a jamais donné la sienne.

— Amalie n’importe pas non plus, dit brutalement Simon. La seule chose importante est de préparer mes hommes et m’assurer que tout est paré ici pour Fife.

Amalie s’était recroquevillée sur le lit, les bras serrés sur son ventre.

— Simon, elle est blessée, dit farouchement Meg. Ce que vous faites pour Fife est-il si important que vous permettriez à Tom de nous tuer, ou à Amalie de mourir d’agonie pour garder son secret ?

— Le secret de Tom n’a plus d’importance non plus. Il a fait ce que je lui ai demandé. Mais vous et Amalie êtes une nuisance. Je ne peux pas vous laisser bavasser à n’importe qui, de sorte que vous allez rester dans cette chambre jusqu’à ce que je vous libère.

— Ici ?

— Oui. J’ai ordonné à mes hommes de verrouiller cette porte de l’extérieur.

— Vous nous enfermez ?

— Jusqu’à ce que Douglas et Fife arrivent demain ou vendredi, dit Simon.

Meg était ahurie. Simon n’avait jamais été son frère préféré, mais elle ne l’aurait jamais cru capable d’un acte aussi méprisable.

Chapitre 20



Les troupes criaient, elles acheminaient le bétail, la confusion augmentait au galop, la fureur brûlait.

Wat s'était attendu à un voyage lent. Mais grâce au petit nombre d'hommes suffisamment blessés pour nécessiter des litières, les habitants des frontières progressèrent vite en alternant pour les transporter. De cette manière, ils parcoururent les vingt-quatre kilomètres jusqu'à Carter Bar en moins de trois heures, entrant en Écosse juste avant le milieu du jour jeudi.

Il ne comptait pas se rendre plus loin avec les autres, dont la plupart accompagnaient le corps de Douglas jusqu'à l'abbaye Melrose. Il alla trouver le comte de Dunbar et lui rappela que Carrick s'attendait à rencontrer Douglas à Hermitage.

— Parbleu ! j'avais complètement oublié cet homme, admit Dunbar. Dans tout ce chaos, j'avais pensé avoir bien fait en dépêchant un messager à Dalkeith pour annoncer la nouvelle à la comtesse. Néanmoins, je crois que nous devons aussi informer Carrick. Il souhaitera assister aux funérailles de Sa Seigneurie.

— Vous vous souviendrez peut-être également que Fife…

— Que le diable emporte Fife et tous les Stuart, dit sèchement Dunbar. Nous n'avons pas encore reçu une réponse au dernier message que je lui ai envoyé. Dieu seul sait quel mauvais coup il tentera quand il apprendra la mort de Douglas, mais par le Ciel, avant cela, Moray et moi nous comptons agir comme le voudrait Douglas, et non Fife.

— Je peux annoncer la nouvelle à Hermitage, dit Wat. Je compte me diriger vers la maison à partir d'ici de toute façon. Car, malgré tout le désir de mon père d'aller à Melrose, sa plaie m'inquiète assez

pour insister auprès de lui pour qu'il rentre immédiatement à Rankilburn pour se rétablir.

— Oui, c'est une bonne idée, acquiesça Dunbar. Nous pensons que ces lâches qui ont battu en retraite, ces Anglais, doivent avoir grandement exagéré notre nombre et notre capacité à nous défendre contre leurs renforts quand ils se réuniraient, car ils ont tous tourné les talons. Donc, cela semble exactement tel que l'avait prédit Jamie. Si c'est le cas, leurs habitants aux frontières ne voudront pas nous revoir de sitôt. Je parierais que c'est la même chose à l'ouest pour Fife et Archie, puisque le dernier message que nous avons reçu d'eux indiquait que l'armée royale avait également battu en retraite.

D'autres hommes attendaient leur tour pour parler à Dunbar, de sorte que Wat prit congé et informa Buccleuch de sa décision. Devant l'absence d'une objection, il ordonna aussitôt, bien que discrètement, à deux des hommes du laird de chevaucher jusqu'à Ferniehurst, puis escorter lady Scott au Hall.

— Les Kerr vous fourniront autant d'hommes supplémentaires que nécessaire pour former une escorte, leur dit-il. Ne l'effrayez pas, car il n'est pas aux portes de la mort, mais faites vite. Il se remettra plus rapidement si elle est à ses côtés.

Les hommes n'eurent pas besoin de plus d'encouragements.

Wat ne perdit pas de temps à distribuer des ordres à ses propres hommes, à ceux de Buccleuch et de Nebby Duffin. Il informa aussi les autres chefs qu'ils avaient recrutés qu'ils étaient libres et pouvaient choisir de rentrer chez eux ou se rendre à Melrose.

Le premier accroc se présenta quand Buccleuch annonça qu'il allait voyager à cheval.

— Monsieur, vous ne le devriez pas, protesta Wat. Non seulement vous avez reçu un coup sur la tête en tombant, mais cette blessure…

— Trouve-moi un cheval, dit son père. Ma tête veut exploser et ma jambe fait mal en diable, mais la plaie est bandée et nous arriverons à la maison bien plus vite si je suis à cheval. Devant l'hésitation de Wat, Buccleuch grogna : ne me teste pas, par le diable.

Wat lui sourit largement.

— J'étais bien plus inquiet quand vous sembliez insensible à tout.

Si vous êtes assez solide pour me gronder, je ne vais pas m'opposer à vous. Vous devriez savoir, par contre, ajouta-t-il en souriant, que j'ai envoyé chercher Madame ma mère.

Buccleuch grimaça, mais il n'émit aucune protestation, de sorte que Wat n'insista plus. Un peu plus tard, leur groupe de presque cent hommes laissa l'armée principale derrière.

Être de retour en Écosse fit naître l'euphorie en lui comme chaque fois, mais avant longtemps, il comprit que malgré sa peine — et son inquiétude pour Buccleuch, qui persistait en dépit de l'assise stable de son père sur la selle —, l'image qui dominait dans son esprit n'était pas celle de Douglas, Buccleuch ou même Raven's Law.

C'était celle de Meg.

Il la voyait continuellement en esprit, s'imaginant lui raconter ce qui s'était passé, conférant sur les épreuves en réserve pour la région des frontières à présent que Douglas était mort.

Il savait qu'elle écouterait. Et il réalisa qu'il avait hâte d'entendre ses réflexions. Il avait reconnu en elle une oreille sympathique dès le premier jour de leur rencontre, mais c'était plus que cela. Il aimait discuter avec elle.

Ils avaient beaucoup parlé pendant la semaine où ils avaient travaillé ensemble à la tour, échangeant sur les réparations qu'il voulait faire et des améliorations qu'elle suggérait. Il pensa à ces entretiens et à d'autres interactions encore plus intimes avec elle.

Quand il réalisa qu'ils étaient à seulement trois kilomètres d'Elishaw, il dit à Tam d'un ton léger :

— Nous devrions peut-être aller voir mon beau-père.

— Oui, et lui dire que tout va bien pour qu'il puisse de nouveau sortir, dit sèchement Tam.

Wat rigola. Murray ne s'était pas montré la face à Southdean et il n'avait pas offert un seul homme à l'armée. Wat espérait qu'il regretterait de ne pas avoir participé lorsqu'il apprendrait combien de prisonniers les Écossais avaient faits, dont la plupart iraient chercher de lourdes rançons. Seuls les hommes qui avaient pris part au combat partageraient ces récompenses.

Derrière les cavaliers, certains des gars de Neb faisaient avancer un

troupeau bêlant de bétail volé. À cause du vacarme, quand les chefs — Wat, Buccleuch, Tam et Neb — prirent un virage à une certaine vitesse quelques minutes plus tard et faillirent emboutir les talons d'un bien plus petit troupeau de bêtes, mêlé de quelques chevaux, ils le firent sans prévenir.

En tirant brusquement sur les rennes avec les autres, Wat reconnut deux des chevaux comme étant les siens.

— Bénis sommes-nous, vous êtes un magicien, s'exclama Tam. Vous avez fait apparaître Murray !

— Pas seulement Murray, répondit Wat en regardant derrière les bêtes et les meneurs du troupeau jusqu'à leurs chefs. Si je ne m'abuse, c'est notre Sym chevauchant à côté de lui.



Amalie n'allait pas bien. Une ecchymose sur son front enflé était visible, à l'endroit où sa tête avait cogné le sol, et elle était recroquevillée sur le lit, serrant le bas de son ventre tandis que des vagues intermittentes de douleur évidente la traversaient.

— Meggie, cela fait mal ! s'écria-t-elle en se raidissant. Elle était devenue toute pâle. Je n'ai jamais rien ressenti de tel. Je pensais souffrir de crampes parce que mes menstrues étaient en retard, mais c'est bien pire que cela… Ces mots s'interrompirent brusquement, presque dans un cri.

Meg essaya de frapper avec force sur la porte, mais si Simon avait laissé une personne pour la surveiller, le garde ne répondit pas à ses coups. N'entendant aucun son pouvant venir d'un tel garde, elle soupçonna que Simon ne s'était pas donné la peine de laisser quelqu'un, confiant que les verrous les retiendraient.

— Meg ! et si je suis en train de mourir ! Où est tout le monde ?

Prenant une profonde respiration, Meg lui dit :

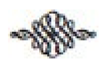
— Nous sommes enfermées ici. Je ne peux pas changer cela, alors vous devez vous calmer. Je sais que vous souffrez, mais gémir ne servira à rien. Imaginez-vous assassinant Simon si cela est utile, ou Tom.

— J'ai chaud !

— Je vais verser un peu d'eau sur un linge pour le poser sur votre tête. Cela aidera, je pense, mais vous devez essayer de vous détendre.

À son honneur, Amalie s'y ingénia. Meg pouvait voir ses efforts et elle tenta de l'aider à trouver une position plus confortable. Cependant, Meg pouvait aussi voir la façon dont ses mains tremblaient quand elle se préparait à subir les vagues de douleur.

Quoiqu'il se passe, ce n'était pas les crampes mensuelles normales. De plus, si Amalie n'avait pas eu ses menstrues depuis la mi-mai, elle était en retard de deux mois complets.



Ayant aperçu Wat et les autres avant Sym, Murray les salua joyeusement.

— Nous avons su que vous aviez débouté les maudits Anglais. Bien joué ! Mais entre-temps, mon garçon, comme vous pouvez le voir vous-même, j'ai trouvé quelque chose qui vous appartient.

— Maître Wat ! J'ai essayé de dire à ce vieux… Sym s'interrompit quand Wat fronça les sourcils, puis il continua innocemment : à ce gentleman que je devais vous rejoindre tout de suite !

Sentant soudain son sang se glacer, Wat s'exclama :

— Sa Seigneurie ? Qu'est-ce qui ne va pas, mon garçon ? Dis-moi vite !

— J'essaie, oui. Elle m'a envoyé à votre recherche pour vous dire de venir immédiatement !

— Allons, bon, protesta Murray. Tu ne m'as jamais dit cela. Je le jure, mon garçon, il a seulement dit qu'il devait vous trouver. J'ai pensé qu'il faisait comme la dernière fois, vous suivre alors qu'il ne le devait pas. Il ne m'a fourni aucune explication ; il a seulement bégayé des tas de bêtises sur ce que vous me feriez si je ne le laissais pas partir.

— Je vais vous absoudre, mais laissez-le parler, dit sèchement Wat. Pourquoi toi, Sym ? Où sont Dod et les autres ?

L'air perplexe, Sym dit :

— Ils sont à Raven’s Law, évidemment.

— Mais alors…

— Milady est à Hermitage.

— Hermitage ! Wat entendit le cri perçant dans sa propre voix et il tenta de parler plus calmement. Que fait-elle à Hermitage ?

— Elle et lady Amalie y sont allées avec la comtesse…

— Pas la comtesse de Douglas !

Une peur glacée remplaça le frisson ressenti plus tôt.

— Oui, bien sûr. Milady l’a accompagnée pour l’aider à préparer les choses là-bas pour lord Carrick ; mais il n’y a rien à dire à ce sujet, ajouta-t-il. Je parle d’aujourd’hui. Elle s’est levée dès l’aurore, voyez-vous, car il y a un espion à Hermitage.

Sym jeta un coup d’œil à Murray.

— Continue, le pressa Wat.

— Oui, mais la raison pour laquelle je n’ai rien dit à ce… gentleman est que l’espion a dit qu’il le faisait pour la famille — notre famille, qu’il a dit. Il considéra encore une fois Murray avec méfiance.

Murray fronça les sourcils, il échangea un regard avec Wat et il dit :

— Nous n’avons aucun espion dans notre famille. Qui est cet homme et qu’a-t-il dit ?

— Il s’appelle Giles Gilpin, dit Sym. C’est le ménestrel de la comtesse, voyez-vous, et il chante assez bien. Mais c’est un idiot parce qu’il a dit que l’Écosse et l’Angleterre devraient former un seul pays. C’est tout simplement stupide.

Wat jeta un regard à Buccleuch, qui était resté anormalement silencieux tout au long de cette discussion. Même s’il paraissait blême, Wat avait plus de jugeote que de l’interroger sur sa santé, alors il lui demanda plutôt à voix basse :

— Qu’en pensez-vous, Monsieur ?

En observant Murray, Buccleuch lui dit :

— Je pense que tu ferais mieux de poser la question à ton beau-père, mais nous nous rendons à Hermitage de toute façon. Il prit une profonde respiration, puis il regarda Wat. Peu importe ce qui se produira, tu donneras les ordres. Je ne suis pas assez remis pour me

défendre lors d'une altercation, mais tu es jeune et en forme, et elle est ta femme.

— Oui, et ma fille ! dit férocement Murray. Je ne sais pas du tout qui peut être son espion, mais nous serions bien avisés de nous pencher ensemble sur cette question, mon garçon. Sans attendre une réponse, il dit à Sym : qu'est-ce que Meg t'a dit de plus ?

— Seulement de trouver maître Wat. Mais j'ai bien entendu autre chose, admit-il. Elle a dit qu'il espionnait pour les maudits Percy.

— Cela ne peut pas être vrai, dit Wat. Hotspur avait hâte de combattre Douglas autant que ce dernier, et il est tout aussi chevaleresque. Il a parlé de l'honneur de Douglas comme une chose à laquelle il accordait de la valeur ; ce sont loin d'être les paroles d'un homme qui installe des espions pour aider sa cause. De plus, il ignorait complètement combien d'hommes Douglas avait rassemblés, et nous n'avons pas gardé ce nombre secret pendant que nous apprenions qui allait suivre Douglas. Tout espion qui se respecte présent à Hermitage devait savoir que seule une petite force allait traverser la frontière à Carter Bar, tandis que le reste de l'importante armée entrait en Angleterre par l'ouest.

Murray semblait songeur, mais Sym dit fermement :

— Milady a dit qu'il espionnait pour les Percy et il n'a pas nié. Il a dit que leur famille était à moitié anglaise et qu'aucun Anglais ne faisait confiance à Douglas. De maudits idiots, ces Anglais, si vous voulez mon avis !



Les douleurs agonisantes d'Amalie continuaient, et le sentiment d'impuissance de Meg augmentait, de sorte que l'après-midi s'écoula à la vitesse de l'escargot. Meg savait aussi qu'il n'y aurait pas de répit pour elles avant le souper. Simon allait finir par faire monter de la nourriture, mais elle savait qu'il ne ferait aucun effort en ce sens avant d'en avoir le temps et l'envie.

Elle se sentait malheureuse. Tout ce qu'elle pouvait faire était d'aider Amalie à supporter sa douleur. À cette fin, elle partagea de

nouveau avec elle des histoires qu'elle lui avait racontées lorsqu'elle était une enfant et lui rappela des souvenirs communs. Mais même si Amalie souffrait par intervalles de douleurs moins fortes, ils devenaient moins nombreux et plus de temps s'écoulait à présent entre eux. Elle transpirait et elle avait peur, et Meg était certaine qu'aucun de leurs efforts ne faisait une réelle différence.



Apprenant que Murray était en route pour Hermitage pour y laisser le bétail et les chevaux de Wat comme dernier signe de rébellion envers la décision de Douglas et de la cour des gardes, Wat lui dit :

— Vous vouliez que je les ramène moi-même à la maison, je crois.

— Et pourquoi pas ? demanda Murray. Vous alliez assurément revenir à Hermitage avec Douglas. Pourquoi aurais-je dû les conduire à Rankilburn ?

Wat avait envie de s'informer au sujet de la dot de Meg, mais il avait déjà réalisé qu'il y avait cinquante pour cent de bêtes de plus que comptait le troupeau que les hommes de Murray avaient pris.

C'était loin d'être une dot intéressante, mais en ce moment, avec Buccleuch, Tammy et Neb présents pour entendre tous leurs propos, il ne désirait pas se quereller avec cet homme.

Ne sachant pas trop à quel point il pouvait lui faire confiance, Wat accepta avec méfiance de voyager avec lui au moins jusqu'à l'endroit où Liddesdale était le plus près de la vallée latérale où s'élevait Hermitage.

— Je pense que nous ne devrions pas perdre de temps, dit-il aux autres. Si l'espion de Sym a des amis, ils pourraient bien être tous à l'intérieur du château à présent. Parbleu ! s'ils sont en nombre suffisant, ils en ont peut-être pris le contrôle.

Il ne croyait toujours pas que Hotspur soit derrière les événements à Hermitage, mais il pouvait penser à un homme, pour commencer, qui éprouvait depuis belle lurette du ressentiment à l'égard du contrôle de la forteresse qu'exerçaient les Douglas.

— Nous irons plus vite si nous laissons le troupeau derrière avec

assez d’hommes pour le diriger pendant que les autres, nous…

— Avec tout mon respect, Monsieur, dit Neb Duffin. Si vous ne savez pas l’accueil que vous recevrez lorsque nous arriverons à Hermitage, n’avez-vous pas songé qu’un troupeau de bêtes bêlantes fournirait une grande diversion ?

Wat sourit largement et regarda Murray, dont les yeux s’étaient mis à pétiller. Même Buccleuch s’intéressa davantage au nouveau plan qu’ils établissaient.

Au moment où ils arrivèrent à Hermitage, le seul étendard flottant au vent était celui de Murray et il avançait en tête. Sym chevauchait avec les gardiens du troupeau, tandis que Wat, Buccleuch, Tammy et les autres hommes étaient éparpillés parmi les hommes d’Elishaw.

Buccleuch, se considérant comme l’unique personne plus facilement reconnaissable par un espion, avait enveloppé son crâne dans un linge sale généreusement donné par Neb Duffin.

Même si Wat avait approuvé le plan final, il avait encore peu de foi en Murray, mais il espérait qu’il se souciait toujours assez de Meg et Amalie pour les aider en cas de besoin.

Si Sym avait raison et qu’un Murray contrôlait déjà tout à l’intérieur de Hermitage — si, en fait, toute autre personne que sir Ralph Lindsay avait pris la tête —, les probabilités étaient que sir Iagan avait uni son groupe à celui des Murray ou à personne d’autre. Après tout, d’après ce qu’en savait Wat, cet homme ne s’était jamais allié à quiconque qu’à lui-même.

Le pont-levis en travers du grand fossé commença à s’abaisser quand les cavaliers émergèrent des arbres après avoir traversé Hermitage Water à gué et tourné pour remonter la colline vers le château.

La situation avantageuse du château sur son élévation lui offrait un point de vue sur presque tout Liddesdale, ainsi que sur l’embouchure de sa propre petite vallée, de sorte que Wat était convaincu que les gardes à l’intérieur avaient aperçu le troupeau malgré les arbres bordant les deux côtés de la rivière. Mais personne à l’intérieur ne pouvait croire qu’un troupeau fasse peser la moindre menace. Et c’était vrai, pensa-t-il avec un sourire.

Personne ne sortait pour venir à leur rencontre ; soit sir Ralph attendait Murray ou il connaissait l'ordre des gardes donné à Murray de remettre le bétail de Wat et une dot pour Meg et il n'était pas étonné de le voir à Hermitage, soit la personne aux commandes du château à la place de Lindsay savait que Murray ne présentait pas un danger pour elle.

Wat attendit son heure, mais il resta aussi près que possible de sir Iagan, qui s'avança à cheval jusqu'aux marches de l'entrée principale et leva les yeux sur les gardes sur le rempart de la herse.

Aucun ne flanquait l'entrée ce jour-là. Les deux herses étaient baissées.

— Où est le capitaine de votre garde ? cria Murray. J'ai du bétail à livrer sur l'ordre des gardes et de Douglas en personne.

Wat, quelque peu amusé, remarqua que le bétail bruyant faisait déjà sentir sa présence. Les bêlements continuels empêchaient de bien entendre ce que le garde du rempart criait en réponse à Murray.

Des hommes qui avaient campé dans la zone entre le château et la chapelle, et à flanc de coteau à côté de cette dernière et le bétail, ne se souciant pas des droits de propriété ou même des fossés emplis d'eau, se déplaçaient en masse grouillante depuis Hermitage Water pour entourer la petite chapelle en pierre et se dispersaient en remontant les collines.

Les bêtes avançaient aussi vers le château, même si le fossé large et profond que traversait le pont-levis les arrêta à l'extrémité. Les hommes à cheval les empêchèrent de marcher sur le pont.

Murray secoua la tête. Il n'entendait pas les gardes.

Un peu plus tard, deux autres hommes apparurent avec eux sur le rempart.

Bien que Wat crut que Murray devait s'attendre à voir une personne de sa connaissance, l'homme sembla tout de même abasourdi. Les deux nouveaux venus se ressemblaient beaucoup. Ils avaient des chevelures fauves et des traits semblables. Le plus vieux avait le corps plus trapu et un air plus dur. Le plus jeune souriait, au contraire du plus âgé.

Les deux échangèrent brièvement, puis le plus vieux cria :

— Père ! Nous sommes contents de vous voir. Dites à vos hommes de déplacer ce bétail de l'autre côté de la rivière et de s'installer un campement. Puis, entrez. Nous avons une surprise pour vous.

— Qu'avez-vous fait du capitaine de la garde de Douglas ? cria Murray.

— Pour l'instant, c'est moi, dit le plus âgé. Ou c'est peut-être Tom.

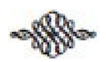
Neb Duffin s'avança à côté de Wat.

— Celui qui parle, Monsieur ?

— Oui ?

— C'est l'homme de Douglas, dit Neb. Celui qui a dit que nous avions la permission de Sa Seigneurie de chasser dans la forêt et de prendre du bois.

— Trouve Sym et amène-le-moi, Neb, dit Wat. N'attire pas l'attention sur toi, mais fais vite.



Meg rafraîchissait le chiffon humide dans l'eau de la bassine quand Amalie dit :

— Meg, je… je pense qu'il se passe quelque chose. Oh… Meggie ! Oh ! mon Dieu !

Un léger coup résonna à la porte. Cependant, Meg fixait une flaque grandissant rapidement sous sa sœur et ressemblant à du sang. Pendant un instant, elle n'assimila pas le léger coup ou les autres coups étouffés qui suivirent.

Juste au moment où elle se tournait aveuglément vers la porte, elle s'ouvrit et Sym dit d'un ton pressant en se glissant à l'intérieur :

— Baissez le volume, d'accord ? Je ne sais pas qui peut être autour !

— Comment es-tu entré ?

— Par la poterne et l'escalier de service, évidemment. Je suis venu vous dire…

— Oublie ça, intervint Meg quand Amalie cria encore. Cours chercher de l'aide, Sym. Il y a quelque chose qui cloche affreusement pour lady Amalie.

Il dévisageait déjà Amalie, son visage étroit blêmissant. Mais il se retourna vers Meg et lui dit :

— Le maître ne peut pas aider, mais votre père est ici et…

— Ne m'as-tu pas entendu, Sym ? Nous avons besoin d'aide, mais pas du secours d'un homme à moins que tu en trouves un qui connait la médecine. Je… je pense qu'il se peut qu'elle… Réalisant même dans son angoisse qu'Amalie ne la remercierait pas de décrire ses soupçons à Sym ou à leur père, elle dit plutôt : y a-t-il une femme à proximité, Sym ?

— Non… attendez, laissez un homme réfléchir. Le cuisinier a une sœur qui vient lui porter des œufs frais tous les jours. Si elle n'est pas ici en ce moment, elle sera tout près. Je vais la trouver.

Il partit en courant.

Meg n'était pas au courant pour la sœur du cuisinier, mais elle comprenait maintenant qu'une sœur qui se présentait tous les jours pouvait bien être célibataire et ne pas en savoir plus qu'elle sur ce qui affligeait probablement Amalie. Décidant qu'elle aurait dû lui demander une femme mariée, elle hésita et fut à deux doigts de courir elle-même en chercher une. Une voix intérieure lui dit de ne pas être lâche. Elle ne pouvait pas laisser sa sœur.

En tous les cas, elle tomberait sûrement sur Simon ou Tom et se retrouverait de nouveau enfermée, car même si elle trouvait son père, il était vraisemblablement de mèche avec ses frères, à présent. Il ne leur permettrait pas de lui faire de mal, mais avec Simon sur place, il ne l'aiderait sans doute pas.

Elle savait qu'elle ne réfléchissait pas bien depuis le premier cri de douleur d'Amalie. Si elle avait accordé une pensée à cette affaire, elle aurait réalisé que les hommes de Simon avaient probablement pris le contrôle de Hermitage, à l'heure actuelle. Mais dans ce cas, qu'avait voulu dire Sym quand il avait parlé de son maître ?

Sym refit une apparition éclair.

— J'ai oublié de vous dire que maître Wat est avec votre père !



Dans la salle principale, Wat se tenait en silence parmi le groupe d'hommes ayant accompagné sir Iagan dans le château, essayant d'évaluer la situation. Buccleuch, craignant d'être facilement reconnu à l'intérieur, était resté dehors avec les gardiens du troupeau.

Sir Iagan n'avait émis aucune objection à la compagnie de Wat, ayant informé ses fils que même si les hommes veillant sur le troupeau pouvaient demeurer à l'extérieur avec les bêtes, il allait amener quelques compagnons à l'intérieur au cas où il aurait besoin d'eux.

Jusqu'ici, il n'avait pas présenté Wat.

Seuls Wat et deux hommes avaient accompagné sir Iagan dans la salle du haut. Sir Iagan avait dit à ses fils que les autres l'attendraient dans la salle inférieure.

— C'est plus convenable pour ces types, Simon, dit-il.

— Qui est-ce ? répliqua celui que Neb avait identifié.

Wat se raidit quand l'homme le pointa, mais il tenta de paraître inoffensif et de se faire croire qu'il pouvait faire confiance à son beau-père.

— C'est Wat Graham, dit sir Iagan. Ton cousin Jed Murray me l'a envoyé après que nous avons discuté de trouver une personne pour mieux entraîner nos gars à défendre Elishaw.

« Jusqu'ici, tout va bien », se dit Wat en espérant que son expression ne révélait rien et en se demandant où diable était Meg. Murray ne l'avait pas mentionnée ; ses fils non plus. Le plus jeune n'avait plus rien dit après avoir salué son père.

Tam était allé à la poterne avec Sym à l'arrière de la grille de la tour et il ferait entrer davantage de leurs hommes de cette manière si les fils de Murray ou leurs hommes n'avaient pas encore découvert leur existence.

Le fait qu'il n'ait pas déjà vu Tam était inquiétant.

Simon Murray sembla l'accepter comme un genre d'employé supérieur que son père avait embauché et à l'évidence, Simon était aux commandes.

Les trois Murray bavardaient depuis un moment de rien en particulier quand sir Iagan dit brusquement :

— En tous les cas, qu'est-ce que vous manigancez ici tous les

deux ?

Le plus jeune homme baissa les yeux sur ses pieds, mais Simon dit :

— Nous faisons notre devoir, Monsieur. Ignorant comment cela s'est passé en Angleterre avec Douglas, nous devons nous assurer que Hermitage ne tombe pas entre de mauvaises mains.

— Je me serais attendu à ce que Douglas laisse le château bien protégé, dit sir Iagan.

— À l'évidence non, dit Simon avec un grand geste du bras.

— Et qui donc t'a suggéré cette voie à suivre ? demanda son père.

Juste à ce moment-là, Wat vit son propre homme, Snirk Rabbie de Coldheugh, et le frère de Snirk, Jeb, se faufiler en douce par la porte en arche menant à la garde-robe. Un autre visage familier se montra brièvement avant de se baisser vivement hors de vue.

Mais où était Tam ?



— Je n'ai pas pu amener la sœur du cuisinier, alors j'ai amené Tammy, dit Sym en ouvrant la porte sans frapper avant d'entrer.

Meg se leva d'un bond de sa place à côté d'Amalie et se plaça devant elle.

— Je… je ne pense pas que Tammy puisse nous aider, Sym, mais merci…

— Je le peux si elle me le permet, milady, dit doucement Tammy. Sym m'a dit ce qu'il avait vu et si c'est ce que je pense, ma sœur a vécu la même chose. J'ai assisté la sage-femme quand elle est venue chez nous.

— Je vous en prie, Meg, laissez-le rester, dit Amalie en haletant. Nous ne savons pas quoi faire et je suis trop fatiguée pour me soucier de qui est là. Tammy est gentil et je lui fais confiance.

Meg hocha la tête avec réticence. Tammy passa devant elle en lui disant :

— Sym, va chercher des serviettes et de l'eau chaude dans la cuisine. Puis, milady, si vous voulez bien lui trouver des vêtements propres, nous pouvons veiller à la nettoyer et la rendre plus à l'aise. Je

dois regarder d'abord, par contre, pour voir ce qu'il en est, comme on pourrait dire.

Serrant les dents, Meg se tourna vers Amalie pour qu'elle prenne cette décision.

— Faites ce qu'il faut, Tammy, faites-le, dit faiblement sa sœur. Au moins, la douleur s'est apaisée. Les vagues surviennent encore, mais elles sont moins difficiles, à présent.

— C'est bon, ça, oui, dit-il. Et ce gâchis est une bonne nouvelle aussi, chérie. La sage-femme a dit qu'il peut se produire de mauvaises choses s'il y a trop peu de sang.

Ignorant sa familiarité, Meg alla vite chercher des vêtements propres pour Amalie. Elles avaient depuis longtemps tout desserrer, de sorte qu'elle ne portait plus qu'une cotte lâche sur sa chemise. Trouvant ce qu'il lui fallait dans un coffre tout près, elle déposa la tenue à portée de main afin de pouvoir aider Amalie à s'habiller lorsqu'elle serait prête. Puis, ne voulant pas regarder Tammy réaliser son examen, elle gagna la porte pour surveiller l'arrivée de Sym. Le garçon n'avait pas à voir plus qu'il n'était nécessaire.

— Meg, dit Amalie un peu plus tard. Votre façon de nous jeter des regards en arrière à Tammy et à moi en grimaçant me fait fortement penser à Madame notre mère.

— Alors, je ne regarderai pas, promit Meg. J'attends Sym, c'est tout, afin qu'il n'ait pas à entrer dans la chambre.

— Milady, j'ai dit à maître Wat que je serais à son service en bas, dit Tammy. Si vous pouviez aller juste assez loin en bas dans l'escalier pour avoir une idée de ce qui se passe dans la salle principale…

— Je ne peux pas vous laisser seul avec elle, Tammy, dit Meg, bien que la tentation de lui obéir soit écrasante. Vous devez le savoir.

— Meg, ne soyez pas ridicule, dit Amalie. Sa présence ici est loin d'être aussi grave que ce qui m'est arrivé pour me mettre dans cette situation. Mais vous paraissez tellement mal à l'aise que vous me gênez plus que lui. Allez donc voir ce que vous pouvez voir.

— Mais Sym va…

— Il ne se précipitera pas à l'intérieur sans me parler d'abord, dit Tammy. Je peux lui ordonner de demeurer à l'extérieur de la pièce et

simplement aller prendre les serviettes et l'eau qu'il a apportées. Lady Amalie est déjà plus elle-même, maintenant, elle s'en sortira bien.

— Alors, je peux rester avec elle et vous pouvez aller aider sir Walter, dit Meg.

— Meg, malgré tout mon amour pour vous, j'aimerais bien que vous partiez, dit Amalie. Vraiment, je ne sais pas pourquoi, mais la pure vérité est que cela ne me dérange pas que Tammy m'assiste pour ceci alors que ce serait tout le contraire avec vous.

Même si elle désapprouvait, Meg n'eut plus besoin d'autres encouragements.



Aucun des deux frères Murray n'avait répondu à la question de sir Iagan.

Visiblement énervé, il leur dit :

— Comment pouvez-vous dire que vous avez fait votre devoir quand vous ne pouvez pas dire à votre propre père de quel devoir vous parlez ? Devant l'absence de réponse des deux, il contempla le plus jeune. Que fais-tu ici, Tom ? Je te croyais à Eyemouth au service de sir Amos Biggar.

— Pas alors que Simon avait besoin de moi, dit Tom. Par contre, je croyais que… Il s'interrompit en rougissant et regarda Simon.

— Il croyait servir les Percy, Monsieur, dit Simon. Il est tellement bavard et dénué de bon sens qu'on ne voulait pas lui dire la vérité.

— Et quelle est donc cette vérité, Simon ? Dites-moi donc, dit Meg quelque part derrière Wat.

Il ressentit un soulagement sans bornes à entendre sa voix et il faillit se tourner pour la voir debout dans l'entrée principale de la salle. Il cessa de sourire avant que cela devienne plus qu'un simple tressaillement des lèvres, mais seulement à cause de son apparence.

La femme qu'il avait imaginée nue pendant la majeure partie de son absence était dans un état de pagaille rare et tout le monde la regardait à présent. Un côté de sa jupe grise était recouvert d'une substance qui, selon son œil expérimenté, ressemblait à du sang frais.

La seule chose qui l'empêcha de se précipiter à côté d'elle était qu'il était convaincu que ce n'était pas le sien. Elle était trop furieuse pour avoir perdu autant de son propre sang.

Son teint était foncé, ses mains étaient posées sur ses hanches et elle avait le feu dans les yeux.

— Meg, que faites-vous ici ? demanda sir Iagan avec une consternation crédible considérant qu'il le savait déjà. Ce n'est pas un endroit pour une femme.

— Je ne suis pas la seule femme ici, Monsieur, dit-elle sèchement. Amalie est à l'étage. Tom l'a frappée et elle est gravement blessée. Comme vous pouvez le constater, ajouta-t-elle d'une manière théâtrale en étalant sa jupe pour montrer le gros du sang.

— Que Dieu aide cette enfant ! Que lui as-tu fait, Tom ?

— Uniquement ce qu'elle demandait, comme d'habitude, dit brusquement Tom.

— Vous avez raison, Père, lui dit Simon. Aucune des deux n'est à sa place ici. Retournez en haut, Meg, à moins que vous ne vouliez avoir affaire à moi.

Juste à ce moment-là, Snirk Rabbie entra dans la salle par la porte en arche de la garde-robe, épée en main. Attirant le regard de Wat, il donna un coup de tête vers l'autre extrémité alors que deux hommes apparaissaient à l'entrée principale, flanquant Meg.

Wat avança d'un pas en se plaçant côte à côte avec sir Iagan.

— Quand vous parlez à Madame mon épouse, Simon Murray, vous devez lui parler avec le respect qui lui est dû. Mes hommes, et non les vôtres, sont à présent aux commandes de Hermitage, et les hommes de Douglas sont libres.

— En quoi cela vous regarde-t-il ? Que diable ? s'exclama Simon.

Voyant encore d'autres hommes dans l'entrée en arche de la garde-robe, il tira son épée. Tom l'imita.

— Saisissez-les, ordonna Wat.

— Attendez, rugit sir Iagan. Se tournant vers Wat, il dit : je vous l'accorde, ils semblent préparer un mauvais coup ici, mais rompriez-vous votre parole d'honneur maintenant, mon garçon ? N'oubliez pas que vous avez juré de ne jamais prendre les armes contre moi ou les

miens ? Dites à vos hommes d'abaisser leurs armes.

Wat le dévisagea avec désarroi.

Snirk Rabbie laissa son épée en garde, mais il regarda Wat pour recevoir ses ordres.

Meg dit calmement :

— Sir Walter vous a peut-être fait une telle promesse, Père, mais pas moi.

— Oui, et alors ? Pensez-vous prendre les armes contre vos frères ?

— Non, Monsieur, mais je n'ai pas à le faire. Rappelez-vous que les hommes de sir Walter ont juré de me servir avant que vous les libériez. Je leur ordonne à présent d'arrêter Simon et Tom pour avoir essayé de voler le château Hermitage à son légitime propriétaire.

— Il n'y a pas de propriétaire légitime, dit Simon. Ceci deviendra un château royal.

— Que voulez-vous dire ? demanda Meg. Hermitage appartient à Douglas.

— Oui, c'était le cas, mais il est probablement mort à présent, dit Simon.

— C'est vrai, il est mort, dit Wat d'un air grave, arrachant un halètement à Meg et un regard aux yeux ronds à sir Iagan. Il est parti comme un grand héros au combat qui a débouté l'armée de Hotspur et envoyé ses guerriers courir se mettre à l'abri chez eux. Et Hotspur est prisonnier aux mains des Douglas qui marchent en ce moment vers l'abbaye Melrose pour s'occuper des funérailles de Jamie. Il y aura sous peu un nouveau comte de Douglas, par contre, et Hermitage lui sera transmis. Cependant, j'aimerais beaucoup comprendre comment vous avez appris la mort de Douglas.

— Cela ne vous regarde pas, dit Simon. Ce qui est plus inquiétant est que mon Seigneur Fife est en route pour venir ici en ce moment avec une grande armée. Il s'emparera de Hermitage sans se soucier de savoir si Douglas est mort ou non. Et il ne vous permettra pas de me garder prisonnier.

— Vous surestimez le pouvoir de Fife aux frontières, dit calmement Wat. Rappelez-vous qu'en Écosse, au contraire de l'Angleterre, même un Stuart royal commande uniquement à ses vassaux et à ceux des

autres nobles qui l'appuient volontairement. L'actuelle armée de Fife, bien que vaste, n'est pas la sienne. En effet, les Douglas en composent la majeure partie. Si vous pensez qu'ils le soutiendront pendant qu'il s'empare de Hermitage, vous êtes complètement dans l'erreur. Je commence à suspecter que Fife a peut-être espéré la mort de Douglas.

— Oui, bien, croyez ce que vous voulez. Cela n'aura aucune importance en fin de compte.

— Cela en aura, dit clairement Meg. Pour commencer, la comtesse de Douglas avait ses propres soupçons sur ce qui se passait et elle a sans doute prévenu Carrick qu'un piège pouvait l'attendre ici. Qu'il s'agisse de votre plan ou de celui de Fife, Simon, il a échoué. Saisissez-les, les gars !

Snirk Rabbie et les autres désarmèrent rapidement les frères Murray.

Meg regarda son père.

— Je suis désolée si vous n'aimez pas ce que j'ai fait ici, Monsieur, ou si vous pensez que j'ai été déloyale envers le nom de notre famille. Mais je suis une Scott, maintenant. Ma loyauté va à eux et à leurs alliés, bien que je ne manque pas de respect pour vous. En fait, j'espère qu'un jour, vous pourrez devenir l'un de ces alliés.

— Parbleu ! ma fille, dit sir Iagan. Si Madame votre mère et moi avons tenté d'inculquer quelque chose à vos frères, c'est bien de rester en dehors des troubles politiques. Ce qui doit arriver arrivera, mais vous suivrez probablement votre propre chemin et vos sœurs aussi.

— Je pense que oui, Monsieur, mais je suis contente que vous ne soyez pas fâché contre moi.

Wat lui sourit et elle répondit à son sourire.

Sir Iagan les considéra tour à tour, puis il dit :

— Ma fille, je ne pensais jamais qu'un homme vous regarderait ainsi. Et je ne m'attendais pas non plus à ce que vous regardiez un homme comme vous le faites maintenant. Mais pardieu ! je vois à présent que lorsque j'ai arrangé votre mariage, j'ai fait une très bonne chose !

Chapitre 21



Donc, Wat emporta Meg dans la forêt lointaine et ils vécurent une vie des plus heureuses et paisible…

Avant de quitter Hermitage, Wat avait discuté de l'affaire avec sir Ralph Lindsay et sir Iagan. Ce dernier semblait étrangement froid au fait que ses fils soient retenus prisonniers.

Interrogé, il lui dit :

— S'ils avaient fait ce qu'apparemment Tom croyait faire, c'est-à-dire aider les Percy, je pourrais mieux les comprendre. Leur mère, bénie soit-elle, leur dit depuis qu'ils sont bébés à quel point ses parents anglais sont des gens bien. Cependant, les voir mêler aux affaires de Fife, c'est stupide, sans plus. Je doute que même Simon connaisse toute l'ampleur de la prédilection du scélérat pour semer le trouble.

— Néanmoins, vous ne pouvez pas souhaiter de les voir pendus, Monsieur. Malgré ma haine pour ce qu'ils ont fait à Meg et Amalie, et leur tentative de s'emparer de Hermitage, je ne veux pas que cela se produise. Meg serait bouleversée de savoir qu'elle aurait eu sa part dans un tel sort pour eux.

— Dites-lui de ne pas s'en faire, recommanda sir Iagan. Fife s'occupera de Simon, je crois, et Tom n'a rien fait contre la loi des frontières que l'on pourrait prouver.

— Il s'est fait passer pour quelqu'un d'autre auprès de la comtesse de Douglas, lui rappela Wat.

— Oui, bien sûr, mais avec une belle dame comme celle-là, on peut pardonner à un séduisant jeune homme. De plus, si Simon n'a pas accompli ses actes sous les ordres de Fife, j'en serais étonné, et Fife

protège les siens. Ses hommes de main ne le trahiront pas. Simon ne le fera pas, je vous le promets et il s'assurera que Tom ne fasse rien de stupide.

Ils laissèrent le château aux commandes de sir Ralph Lindsay avec autant d'hommes de Buccleuch dont ils pouvaient se dispenser pour lui venir en aide. Même Murray offrit d'en prêter, mais sir Ralph déclina poliment et Wat ne l'en blâma pas.

Puis, avec Meg veillant sur Amalie, et Wat préparant leur départ et devant garder un œil sur son père pendant le voyage, puis s'assurer que tout le monde recevait de l'aide pour s'installer à Scott's Hall après leur arrivée, le mari et la femme eurent peu de temps pour parler en tête à tête.

Meg lui avait seulement appris qu'Amalie était suffisamment remise de sa blessure pour insister pour faire le voyage à cheval et qu'elle ne voulait pas parler à qui que ce soit, particulièrement à son père.

Wat avait supposé que Tom avait dû gifler la fille et faire saigner son nez, ce qui expliquait le sang sur la jupe de Meg. Il avait aussi remarqué une bosse sur le front d'Amalie, par contre, et il soupçonnait à présent Tom d'être coupable de bien plus. Il lui faudrait demander à Meg de tout élucider, mais sitôt qu'ils eurent rejoint leur lit ce soir-là, ils s'endormirent, épuisés par les activités des derniers jours.

Janet Scott arriva avant midi le lendemain, s'étant mise en route avant l'aube ; elle avait trouvé Wat et Meg ensemble dans la grande salle.

— Je suis contente que vous m'ayez envoyé chercher aussi vite, dit-elle en étreignant Wat. Où est-il ?

— Là où il doit être, Madame, dans sa petite pièce à étudier des documents dont il dit qu'il doit s'occuper avant la fin de la journée.

— Oh ! vraiment ? dit-elle. Nous allons bien voir cela.

Wat posa un bras autour des épaules de Meg tandis que Janet partait d'un pas affairé pour régler le cas de Buccleuch. Il sourit quand Meg le contempla, ses beaux yeux adoucis par l'affection ou par l'amour, du moins osait-il l'espérer.

— Est-ce que je vous ai manqué, chérie ? demanda-t-il en la

tournant pour qu'elle le regarde en face.

— Plus que vous ne pouvez l'imaginer, dit-elle en levant la main de Wat pour la déposer sur sa propre joue. J'étais tellement contente de vous voir à côté de mon père. Puis, quand il vous a rappelé votre serment envers lui, j'ai su ce qu'il me fallait faire. Je ne savais pas trop si vous alliez m'approuver, mais je devais essayer, ne serait-ce que pour surprendre Simon et Tom et les inciter à baisser leurs gardes avant que quelqu'un soit blessé.

Il n'allait pas gâcher ce moment en lui disant que ses hommes avaient à ce moment-là déjà pris les commandes du château, grâce au groupe de Nebby à l'extérieur avec Buccleuch et ses propres hommes à l'intérieur avec ceux du père de Meg. Assurément, Simon ou Tom auraient pu être blessés ou capables d'en blesser un autre avant de se laisser capturer, mais ils se seraient rendus.

— Évidemment que je vous approuvais, dit-il. Non seulement j'ai appris à apprécier votre bon sens, mais j'étais fier de vous voir réfléchir aussi rapidement. Vous les avez désarmés et je pense que vous avez ébahi votre père. Il était fier de vous, lui aussi. Il a dû me demander à six ou sept reprises après coup si j'avais déjà vu quelque chose de semblable. « Me jeter mes propres paroles au visage comme cela, m'a-t-il dit. C'est le portrait tout craché de sa mère. »

— Il n'a jamais dit cela ! s'exclama-t-elle en le regardant, horrifiée.

— Il l'a dit, et qui plus est, c'était un compliment de sa part, mon amour.

— Oh ! comment m'avez-vous appelée ?

— Vous m'avez entendu, dit-il en l'attirant près de lui pour l'embrasser.

Elle devint radieuse et le sourire lent qu'il avait attendu apparut.

— M'aimez-vous vraiment ?

— Parbleu ! dois-je le prouver ? Montez dans ma chambre, mon cœur, et je vous ferai la démonstration de mes sentiments pour vous jusqu'à ce que vous criiez grâce.

— Je ne crierai pas. Quand l'avez-vous su ?

— Dites-le-moi d'abord.

— Vous dire quand moi je l'ai su ou quand vous l'avez su ?

— Vous.

— Quand j'ai affronté mon dilemme.

Perplexe, il dit :

— Quel dilemme ?

— Voyez-vous, j'avais donné ma parole à Tom que je ne révèlerais à personne son identité et son but à Hermitage. Je sais bien que vous tenez la parole en haute estime et je ne voulais pas vous décevoir en ne respectant pas la mienne. Donc, j'avais promis à Tom de garder son secret, mais c'était avant d'apprendre qu'il avait violé Amalie.

— C'est lui ? Il mérite d'être pendu, dit sèchement Wat.

— Oui, possiblement. J'avais toujours cru que le lien familial était le plus fort, mais l'honneur signifie peu de choses pour mes frères et mon père. Je les avais déjà entendus se targuer de tromper les autres en leur mentant, exactement comme l'a fait Simon avec Nebby Duffin et ses hommes.

— Donc, qu'avez-vous décidé ? demanda-t-il en replaçant son bras autour d'elle, cette fois afin de pouvoir gentiment la guider vers l'escalier.

— Tandis que j'essayais de décider quoi faire, j'en suis venue à réaliser que vous n'étiez plus un mari que j'avais été forcée d'accepter ni moi une femme que mon père vous avait obligé à épouser. Vous êtes ma famille à présent. Presque toutes mes pensées avaient été occupées par vous depuis le matin de votre départ pour rejoindre Douglas. Et chaque fois que je pensais à vous, mon cœur se réchauffait.

Il l'étreignit, mais continua de la faire avancer.

— Avez-vous rompu votre parole, alors ?

Elle hésita, mais il attendit patiemment.

— Je ne l'ai pas rompue à proprement parler, car je n'ai dit à personne qui il était ou la raison qu'il avait donnée pour expliquer sa présence là-bas. J'ai dit à la comtesse Isabel de partir pour Dryburgh et persuader Carrick de l'accompagner à Dalkeith ou Tantallon. Elle stoppa net. Ma foi, qui lui apprendra la mort de Douglas ?

— Sir Ralph Lindsay était au courant de son voyage à Dryburgh et il a dépêché un groupe d'hommes sous son député pour la trouver dès

que je lui ai raconté ce qui s'était passé. Ce sera difficile pour elle, mais elle sera avec des gens qui l'aiment.

— Elle l'adorait, vous savez, dit-elle en levant de nouveau les yeux vers lui.

— Oui et il a pensé à elle à la fin, dit-il en ne voyant aucune raison de mentionner que Douglas avait regretté ne pas avoir eu de fils avec elle.

Devant l'escalier, il lui donna une petite poussée d'encouragement et elle monta avant lui, lui offrant ainsi le beau spectacle de ses fesses.

— Je vous ai dit bien plus de la manière dont j'ai réalisé que je vous aimais dit-elle par-dessus son épaule. Comment l'avez-vous su ?

— Tout d'abord, dites-moi ce qui est arrivé à Amalie à Hermitage, dit-il gentiment.

Elle hésita encore une fois sur le palier à l'extérieur de leur chambre à coucher, puis elle le regarda droit dans les yeux et elle dit :

— Tout d'abord, entrez et fermez la porte.

Il obéit et s'avança vers elle quand ils furent seuls à l'intérieur, mais elle leva une main pour l'arrêter.

— Vous direz que j'aurais dû vous le dire avant, mais je ne pouvais pas et vous devrez promettre de ne rien dire à mon père.

— C'est assez facile, dit-il. À présent, dites-moi.

— Vous savez déjà que Tom l'a violée. Ce que vous ignorez est qu'elle était enceinte. Je croyais cela possible, mais nous n'en étions pas certaines. Elle avait des crampes, alors nous avons pensé que ses menstrues allaient se déclencher, mais quand Tom l'a frappée, les crampes sont devenues bien plus violentes. Il y a eu du sang. Puis, Sym est arrivé et je l'ai envoyé chercher de l'aide. Il a ramené le petit Tammy de Jock.

— Tam ?

Il n'essaya pas de dissimuler son étonnement.

— Oui, et il savait exactement quoi faire. Il a dit qu'il avait déjà aidé sa sœur.

— Je m'en souviens, mais cela n'a pas dérangé Amalie ? J'aurais cru…

— Si vous pensez qu'elle aurait préféré mon aide, vous avez tort.

Elle m'a renvoyée en disant que c'était plus facile pour elle de profiter de l'assistance de Tammy.

En plissant le front, il dit doucement :

— Vos parents devraient être au courant de cela.

— Oui, je suis d'accord, dit-elle. Mais c'est à Amalie de raconter cette histoire et pas à vous ni à moi. Pour l'instant, elle ne veut en parler à personne et elle veut demeurer ici.

Il hocha la tête.

— Bien sûr, elle peut rester aussi longtemps qu'elle le souhaite.

— À présent, m'aimez-vous toujours ? demanda-t-elle avec un sourire ironique.

— Oui, mon cœur, plus que jamais. Maintenant, venez ici.

— Pas avant que vous m'ayez dit quand vous l'avez su pour la première fois.

Il lui raconta alors le rêve qu'il avait fait la nuit où la bataille avait débuté. Puis, en riant à ce souvenir, il lui dit :

— Mon cœur, tout chevalier digne de son titre qui peut rêver aussi intensément avec une bataille sur le point d'éclater et qui se sent irrité d'avoir été réveillé pour découvrir que le combat fait rage autour de lui, est amoureux, c'est obligé. S'il ne l'est pas, ce n'est qu'un idiot mené par son désir sexuel. Je suis peut-être mené par mon désir sexuel quand je suis avec vous, mais je ne suis plus un idiot.

— Mais je suis tellement ordinaire, dit-elle de façon détachée.

— Vous n'êtes pas ordinaire et ne me dites plus jamais cela, dit-il en l'approchant tout près de lui et en lui caressant gentiment la joue. Ce visage intelligent et sensible est juste le mur derrière lequel se cachent des trésors. Que peu d'autres personnes puissent voir ce que je vois ou en connaissent autant sur vous que j'en ai appris est un étonnement pour moi. Quand les gens vous découvrent, ils prennent conscience d'une grande part de cela, par contre. Donc, avec le temps, tous ceux qui nous côtoient comprendront que je suis tombé amoureux de votre bonté, votre façon d'écouter de tout votre cœur et de toute votre âme, votre compassion envers autrui et votre évidente profonde admiration pour moi.

Elle rit alors. Mais elle tendit une main vers lui et dit :

— J'ai d'autres trésors que vous admirez presque tout autant, Monsieur. Vous devriez peut-être les explorer davantage.

Avec empressement, il accepta son invitation et…

Plus il la connaissait, plus il l'aimait pour l'épouse prudente, vertueuse et raisonnable qu'elle était.

C'est ainsi qu'ils se sont séduits dans le bon vieux temps et, lecteurs pitoyables, bien que vous ayez le regard fixe, le dernier des ménestrels, le plus gentil dit qu'ils vécurent et moururent en couple aimant.

— Lady Louisa Stuart, *Meg la laideronne ou le mariage du voleur*

Chère lectrice,

J'espère que vous avez aimé *La mariée des frontières*. Le personnage de Wat Scott est basé sur sir Walter Scott, quatrième lord de [Buccleuch], Rankilburn et Murthockston (détenant ce titre de 1389 à 1402). Il a hérité du titre de son père, Robert Scott, qui était laird (lord) de 1346 à 1389. La véritable femme de sir Walter est inconnue.

La raison des crochets encadrant *Buccleuch* ci-dessus est que ce titre est généralement omis de ceux du quatorzième siècle, mais il est considéré comme le plus ancien titre par leur descendant, l'actuel duc de Buccleuch et de Queensbury. Le Buck Cleuch était leur fief et la légende à son sujet, bien connue en 1388, alors je l'ai inclus dans les titres de mes personnages.

J'ai basé le personnage de Meg Murray sur Meg à la bouche trop large, le sujet d'un vieux récit écossais à la base de la ballade de James Hoggs *The Fray of Elibank*, ainsi que sur le poème de sir Walter Scott *The Reiver's Marriage*, dont il partagea l'essentiel dans ses lettres à Lady Louisa Stuart, qui écrivit son propre poème comique intitulé *Ugly Meg, or The Robber's Wedding* (*Meg la laideronne ou le mariage du voleur*, librement traduit) comme plaisanterie à partager avec sir Walter.

Les trois auteurs croyaient une anecdote suggérant que Meg Murray à la bouche trop large d'Elibank avait épousé l'héritier d'un voleur célèbre, Auld Wat (Walter) Scott de Harden, vers la fin du XVIe siècle. Par contre, les preuves documentaires certifient à présent que le fils de Wat Scott, William, a épousé une femme appelée Agnes Murray et non Margaret Murray d'Elibank, et les documents du mariage montrent que les négociations pour leur union ont été tranquilles, amicales et ont mis des mois à se conclure.

Un de mes passe-temps est la généalogie, quand j'en ai le temps, et au fil des ans, je suis tombée sur de nombreuses anecdotes qui se sont avérées s'appliquer à des ancêtres autres que ceux nommés. Cette expérience m'a enseigné que de telles anecdotes, particulièrement quand elles sont savoureuses, ont tendance à se lier avec le temps aux ancêtres les plus connus. Souvent, les noms ne sont même pas les mêmes, mais on peut habituellement les retracer suffisamment en

détail pour savoir où s'applique l'anecdote.

J'ai donc fouillé l'arbre généalogique et n'ai trouvé aucune femme connue à sir Walter Scott (bien qu'il ait engendré des enfants légitimes, y compris un héritier). L'histoire générale de la région des frontières à cette époque ressemble beaucoup à celle de la fin du XVIe siècle, l'époque de Wat de Harden. Le conflit avec l'Angleterre était à son paroxysme et, en 1388, un puissant lord des frontières (le second comte de Douglas) essayait de conserver la paix parmi son propre peuple afin de mieux gérer les Anglais alors qu'un tout aussi puissant lord des frontières (un descendant direct du héros de ce livre, connu sous le nom de sir Walter Scott de Buccleuch) faisait la même chose à la fin du XVIe siècle.

Buck Cleuch (l'origine du nom Buccleuch), Rankilburn et Scott's Hall étaient réels, bien que la version du Hall que je décris soit à Peebles. La légende du chevreuil et le titre de garde-forestier de la forêt d'Ettrick étaient réels et font partiedu folklore de la famille Scott. Il y avait originalement une tour de garde à Rankilburn, mais Raven's Law et sa situation géographique dans la vallée sont issues de l'imagination de l'auteure.

Ceci dit, pour celles d'entre vous qui adorent les mots et leurs origines « peel » ou « pele » au sens de « peel tower » s'apparentent à « pale » et signifient « enceinte ». Ainsi, quand on disait « beyond the pale » on voulait originalement dire « à l'extérieur du mur d'enceinte. »[2]

---

2. N.D.T.: Il s'agit ici du terme utilisé dans la version originale anglaise et traduit par « tour de garde ».

Chère lectrice,

Les citations faisant partie des titres de chapitres proviennent de *The Fray of Elibank* par James Hogg, aussi connu sous les titres *Ettrick Shepherd* et *The Battle of Otterbourne* (*Minstrelsy of the Scottish Border*, par sir Walter Scott).

J'ai bien changé les mots « Ancrum » et « Sowden » (batailles menées par les Scott de Harden) dans le titre du chapitre 6 pour Durham et Carlisle (batailles dans lesquelles James, second comte de Douglas, a prouvé ses prouesses plusieurs années avant Otterburn). James Douglas était un guerrier phénoménal. On dit que la massue qu'il maniait au corps à corps était trop lourde à soulever par deux autres hommes — ensemble.

Quant à la joute entre Douglas et Hotspur à Newcastle, la croyance générale est que l'article trouvé après qu'on eut emporté Hotspur hors du champ de bataille était le fanion des Percy. Selon J. Rutherford Oliver (*Upper Teviotdale and The Scotts of Buccleuch*, Hawick, 1887, p. 52), l'article « consistait vraiment en une paire de gants, à l'évidence féminins, arborant le lion des Percy… et était peut-être un gage d'amour. Ils sont encore en la possession des descendants de Douglas. »

Les sources pour la bataille d'Otterburn en soi sont variées et plusieurs sont comprises ici, y compris Oliver and Fraser, ainsi que *Scottish & Border Battles & Ballads* par Michael Brander (New York, 1975).

Selon l'historien Froissar, « De toutes les batailles décrites dans l'histoire, petites ou grandes, celle d'Otterburn a présenté le meilleur combat et le plus grave, car il n'y a pas eu un homme, un chevalier ou un page qui ne s'est pas acquitté de son devoir avec galanterie, main dans la main avec l'ennemi. » (cité par Oliver, pages 50 à 52). Les pertes écossaises totalisaient un peu plus de cent, avec quatre fois autant de blessés, seulement quelques-uns gravement. Les Anglais ont compté plus de huit cents morts, avec mille blessés en plus ou faits prisonniers, y compris Hotspur et son frère sir Ralph Percy.

Chère lectrice,

La poterne à Hermitage existe, mais on croit qu'il s'agit d'une amélioration apportée un peu plus tard. Je l'ai ajoutée au château de 1388 pour offrir à Sym un moyen d'entrer.

D'autres sources comprennent *The Scotts of Buccleuch*, par William Fraser (Édimbourg, 1878), *Steel Bonnets*, par George MacDonald Fraser (New York, 1972), *The Border Reivers*, par Godfrey Watson (Londres, 1975) et *Border Raids and Reivers*, par Robert Borland (Dumfries, Thomas Fraser, date inconnue).

Entre-temps, Suas Alba !

À propos de l'auteure

Amanda Scott, auteure à succès du *USA Today* et gagnante des prix de l'America's RITA et Golden Medallions comme auteure de romans d'amour, de *Romantic Times* pour l'ensemble d'une carrière en romans historiques sur les Îles britanniques et de *Romantic Times* pour la meilleure auteure de romans sensuels de l'époque de la Régence a commencé à écrire à cause d'un défi lancé par son mari.

Elle a vendu tous les manuscrits qu'elle a écrits.

Elle a vendu son premier roman, *The Fugitive Heiress*, écrit sur une vieille Smith Corona en 1980.

Depuis, elle en a vendu de nombreux autres, mais depuis le second, elle utilise le traitement de texte.

Plus de vingt-cinq de ses livres se déroulent pendant la période de la Régence anglaise (1810-1820), les autres se situent dans l'Angleterre du XVe siècle et l'Écosse du XIVe au XVIIIe siècle.

Trois sont des romans contemporains.

Amanda est une Californienne de quatrième génération qui est née et a été élevée à Salinas et elle a reçu son diplôme universitaire en histoire de Mills College à Oakland.

Elle a effectué des travaux de deuxième cycle à l'université de North Carolina à Chapel Hill, se spécialisant en histoire britannique avant d'obtenir sa maîtrise en histoire de l'université de l'État de San Jose.

Après la maîtrise, elle a enseigné à l'école de district de la ville de Salinas pendant trois ans avant d'épouser son mari, qui était alors capitaine de l'armée de l'air.

Ils ont vécu à Honolulu pendant un an, puis au Nebraska pendant sept ans. Leur fils y est né.

Amanda vit aujourd'hui avec son mari dans le nord de la Californie.

«Les personnages d'Amanda Scott s'animent et envahissent votre cœur instantanément.»

— Rendez-vous

Une femme coincée entre des univers conflictuels, un brave héros apprenant à lui faire confiance... Amanda Scott plonge les lectrices dans la zone frontalière indomptée et époustouflante de l'Écosse du XIVe siècle : une terre de sang et de beauté.

Mariez-vous ou soyez pendu ! Pour sir Walter Scott, surpris à voler son propre bétail pour le récupérer chez son voisin chapardeur, la mort est presque préférable au mariage avec la fille aînée de son geôlier. Néanmoins, pour sauver ses fidèles compagnons, Wat échange le nœud du pendu contre une femme qu'il connaît à peine, lady Margaret Murray, dont la réputation la présente comme l'une des femmes au physique le plus ingrat aux frontières. Pour Meg, le mariage signifie la promesse d'une vie qu'elle croyait hors de sa portée. Elle s'offre sans réserve à cet homme fier, éveillant son désir grâce à son innocence et à un corps auquel il a du mal à résister...

Mais leur union a aussi transformé Meg en pion dans la joute violente opposant sans fin l'Angleterre et l'Écosse. Sous peu, avec la trahison omniprésente, Meg doit choisir : affronter ses frères sans scrupules... ou trahir le mari dont elle tombe profondément, passionnément et dangereusement amoureuse.

